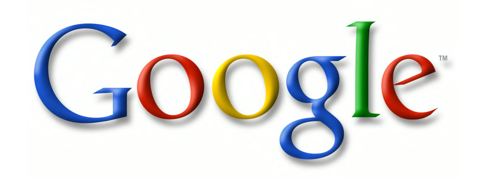






VOYAGES
DE
PIETRO DELLA VALLÉ,
GENTILHOMME ROMAIN,

Dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, les Indes Orientales, & autres lieux.

NOUVELLE EDITION,

Revuë, corrigée & augmentée.

TOME CINQUIÉME.



A ROUEN,
Chez ROBERT MACHUEL, derriére le Chœur
S. Martin-sur-Renelle.

M. DCC. XLV.

Avec Aprobation & Privilége du Roy.



TABLE DES LETTRES

Contenuës

Au Tome V. des Voïages de Pietro della Vallé.

LETTRE VIII. D'HISPAHAN.

LETTRE IX. D'HISPAHAN.

LETTRE X. D'HISPAHAN.

LETTRE XI. D'HISPAHAN.

LETTRE XII. D'HISPAHAN.

Fin de la Table des Lettres du Tome V.

VOYAGES





VOYAGES DE PIETRO DELLA VALLÉ EN PERSE.

LETTRE VIII. D'HISPAHAN.

Lettre curieuse, contenant les projets d'une Croisade, entreprise par le Duc de Nevers, qui ne fut point éxécutée. Dispositions à une guerre contre les Portugais, qui éclatera bien-tôt, par la prise d'Ormus. Source des diférends, qui est entre les Turcs & les Perses, pour le fait de la Religion. Plusieurs cérémonies des Chrétiens Orientaux, que le Roi de Perse a en vénération; & diverses observations fort curieuses touchant l'Astrologie, dans laquelle les Perses sont bien versez, n'aïans ce semble des ïeux que pour le Ciel, & le cœur pour la terre.

ONSIEUR,

PLUSIEURS personnes d'Italie sont arrivées en Perse les mois passez, qui m'ont

aporté plus d'une fois des lettres de nos parens de Rome; mais j'ai toujours été privé jusqu'à present des vôtres, qui sont celles que je souhaite avec plus de passion. Néanmoins, pour ne vous donner aucune ocasion de vous plaindre, bien que j'en aïe moi-même toutes les raisons du monde, & pour m'aquiter de mon devoir ordinaire, je veux vous régaler des nouvelles curieuses de cette Cour, & ensemble de l'état de mes afaires. Le vingt-troisiéme d'Octobre dernier, lorsque je venois de vous écrire la précédente, le Pere Augustin Arménien, de l'Ordre de S. Dominique, de ceux d'Alinge, qui étoit venu de son Eglise peu de jours auparavant, après son retour de l'Europe, où il étoit allé, il y avoit déja deux ans, & avoit parcouru plusieurs Roïaumes, & visité les Cours des plus grands Princes, pour les afaires de son Eglise, & de sa Religion, étant acompagné du Pere Jean Tadée, Vicaire des Carmes-Déchaussez, qui l'avoit reçû, & logé dans son Convent d'Hispahan, presenta au Roi quelques lettres, qu'il avoit aportées de la Chrétienté, qui s'adressoient à Sa Majesté; savoir, une du Pape; une autre du Roi de France; & une du Roi d'Espagne, pour lui recommander l'Eglise d'Arménie. Il y en avoit aussi une de l'Ambassadeur de Perse en Espagne, qui contenoit les mêmes afaires, qu'il avoit écrites une autrefois, dont je vous ai parlé. Cette derniére lettre étoit de plus vieille date que la précédente; & l'Ambassadeur y faisoit instance au Roi de ne point envoïer en Espagne d'autres Amballa-

bassadeurs, jusqu'à ce qu'il eût conclu & terminé les afaires qu'il avoit en main. Et enfin une derniére lettre de compliment & de créance du Pere Joseph de Paris Capucin, (lequel s'est rendu depuis fameux en France, par ses intrigues, par sa politique, & son crédit auprès de Loüis XIII. & du Cardinal de Richelieu; il mourut en 1638. le 18. Décembre.) qui envoïoit à Sa Majesté une Image dévote de *Jesus-Christ*, & une autre de S. Jean, de la part d'une Princesse du Sang de France, Religieuse. Ensuite le même Pere Augustin proposa de vive voix à Sa Majesté, de la part de ce même Capucin, le dessein d'une Croisade, & d'une puissante armée, que le Duc de Nevers avoit projeté contre le Turc, lui déclarant plusieurs particularitez; comme le contre-seing, ou la devise de la Croisade; le grand nombre de gens qui s'y ofroient, qu'on disoit se monter à quatre-vingt milles hommes éfectifs; le grand tresor qu'on avoit amassé à cét éfet; le passage destiné par la Pologne; le serment, ou le vœu du Duc de Nevers, qu'il avoit fait à Vienne; & autres choses semblables. Il pria encor Sa Majesté de deux choses, de la part de ce même Capucin. L'une fut, qu'il lui plût envoïer un de ses gens, pour tenir sa place dans cette Croisade, & se joindre avec eux. L'autre, que dès aussi-tôt qu'il auroit reçû la nouvelle de leur premiére marche, avec le mot du guet, ou la devise de l'armée, conçûë en ces termes, si je ne me trompe; *Allons prestes, & en volant, & soïons toûjours bons amis*; Sa Majesté Persanne se mit en campagne, pour fai-

Dessein d'une Croisade contre le Turc, communiqué au Roi de Perse.

re la guerre au Turc, de son côté, & rompit la paix qu'elle pourroit avoir faite avec lui; ou, s'ils ne marchoient point, qu'elle fît telle paix qu'il lui plairoit, avec cét ennemi commun, s'il y trouvoit son avantage. Le Roi, avant que d'avoir eu la lecture de ces lettres, en aprit la substance de la bouche du Pere Vicaire; & il ajoûta, que ces traitez & ces ligues étoient des négociations qui concernoient les intérêts du Pape de Rome, & les mit entre les mains de ce Pere pour les lire, & interpréter, & lui commanda d'atendre dans le Palais, jusqu'à ce qu'il le fît apeller, pour mieux comprendre ce qu'elles portoient. Après cela, le Roi entra au-dedans; & le Pere aïant lû les lettres, & atendu long-tems, fut averti que le Roi, après avoir eu dîné, étoit allé se reposer, & qu'il n'étoit plus le tems de lui parler, comme son *Mehimandar* lui confirma; & il s'en retourna en sa maison. Le Roi, après avoir reposé, s'informa le soir, fort tard, de ce que le Pere lui vouloit proposer; mais aïant sû qu'il s'en étoit allé, il y avoit quelque-tems, il ne se fit rien ce jour-là touchant ces lettres. On remarqua que le même jour que Sa Majesté Persane eut reçû ces nouvelles de France, elle commanda que l'Ambassadeur des Turcs, qui étoit encor à Hispahan, s'en retournât au plûtôt à son Maître, avec sa réponse. L'on n'a pû savoir quelle fut la conclusion, & le succès de cette Ambassade: car quoiqu'on sache la réponse que Sa Majesté lui donna dans la derniére audience publique, où il congédia tous les Ambassadeurs, on ne sait pas néamoins ce qu'il avoit négocié secret-

fecrettement, durant plusieurs jours qu'il resta à Hispahan. L'on a reconnu, par plusieurs signes, que c'étoit plûtôt pour conclure & afermir la paix, que pour autre chose: parce que Sarû Chogia, un des principaux Vizirs, avoit entendu dire quelques jours auparavant, en presence de plusieurs gens d'honneur, que la paix se pourroit faire sans rien restituer, si on vouloit païer au Turc les presens ordinaires; qu'on nomme le tribut de la soïe. Et que si on comptoit bien, il seroit beaucoup plus avantageux aux Persans de donner aux Turcs cette soïe en échange, de je ne sai quelles bagatelles, & de vivre en paix avec eux; qu'en leur refusant, d'entretenir la guerre, & de soufrir la ruine du païs. Quant aux nouvelles, venuës de France, touchant cette Ligue ou Croisade, j'en avois été déja instruit, quoique moins en détail, par les lettres de M. de Sancy, Ambassadeur du Roi très-Chrétien à Constantinople, qui me fait la faveur de m'écrire tout ce qui se passe de remarquable, en France & dans l'Europe. Cependant je n'avois jamais voulu en parler au Roi de Perse, tant parce que ce Seigneur de Sancy tenoit cette afaire pour un fruit, qui n'étoit pas encor venu à sa maturité, & pour une chose qui étoit à faire, & qui peut-être ne se feroit point; comme aussi, parce qu'en tout cas, j'avois des raisons assez fortes pour ne lui point faire savoir ce qui se passoit dans cette négociation. Aïant vû depuis ce qu'il en avoit apris du côté de la France, je n'ai pas voulu manquer d'en écrire aussi-tôt au Seigneur de Sancy, & de lui découvrir mes pensées, afin qu'il puisse les

Le Persan traite de paix avec le Turc.

mander aux Seigneurs de France. Je ne doute point que le Duc de Nevers ne soit un Prince de grand esprit, qui n'a que des pensées nobles, & des desseins illustres; mais qu'il puisse trouver à present dans l'Europe une si grande suite de gens. Je regarde la chose comme presqu'impossible pour le Pere Capucin, que je n'ai pas l'honneur de connoître. Tout ce que j'en ai apris, est qu'il est bien venu, & fort considéré en France; mais je ne me fie pas beaucoup à lui; parce que ces bons Religieux s'embarquent facilement, & le plus souvent sans biscuit, dans les plus grandes afaires du monde, telle qu'est celle-ci. Outre céla, les paroles dont la devise, ou le signal de la Croisade est conçû, ressentent fort le stile des Moines; & on verra un jour naître qu'une souris de ces hautes montagnes, après avoir enduré de si cruelles tranchées, suivant le proverbe commun.

Pour suivre l'ordre des tems, environ la mi-Novembre, je changeai d'habitation, & je passai du logis de *Tesbih Begùm*, où j'avois toûjours demeuré, depuis mon retour de la guerre, dans un autre de mon voisinage ancien de *Haròn Vilaier*, où, avant que d'aller à *Ferhabad*, dès-lors que j'eus mis le pié dans *Hispahan*, j'avois logé plusieurs mois. La cause de ce changement est, qu'aïant cette maison à loüage, avec celle du Roi, les Maîtres m'ont pressé de la leur céder, voulant la ravoir pour leur usage, ce qui m'a semblé fort juste. Dans cét ancien voisinage, il y avoit deux autres maisons, qui demeuroient vides, par le départ de l'Ambassadeur d'Espagne, &

& qui apartenoient au Roi; celle de *Mullà Gelal*, où je logeai la premiére fois, & après moi, cét Ambassadeur, & une autre contiguë, qu'on joignit, & qu'on donna depuis au même Ambassadeur, qui sans elle n'eût pas eu assez de logement pour toute sa famille. Pour celle de *Mullà Gelal*, que j'avois éprouvée une autrefois, elle est bien ouverte de tous côtez, acompagnée d'un beau jardin, & il n'y en a point de meilleure pour l'été; mais elle est incommode pour l'hiver. L'autre qui est joignant, où l'Ambassadeur faisoit sa demeure, durant l'hiver, n'a qu'une petite cour, sans jardin; & est fort serrée, à couvert de la pluïe & du froid, avec plusieurs chambres de plein pié, qui sont assez commodes pour cette saison. Je convins donc, avec le *Mehimandar*, qui avoit aussi besoin de l'une des deux. Il choisit celle de *Mullà Gelal*, qui étoit la plus ouverte, & la plus propre pour eux, qui y sont acoûtumez, même dans les rigueurs de l'hiver. Je pris pour moi celle qui étoit proche, où j'espérois me porter mieux, & endurer moins de froid. Ce changement de logis est une chose fréquente dans la Cour de Perse, & assez ordinaire aux hôtes de Sa Majesté; parce qu'il en vient à toute heure, qui ont besoin de s'acommoder; les uns plus, les autres moins; & plus le nombre est plus grand, plus grande est la disette des logemens. Presque toute la Cour est contrainte de vivre dans la même inconstance que son Roi, qui n'a point de repos, & qui vit dans un mouvement continuel. Leurs logis sont quelquefois commodes;

Logement des gens de la Cour de Perse fort incommode.

mais le plus souvent il faut qu'ils se contentent d'en avoir comme ils peuvent. Celui qui veut avoir une chose à sa mode, doit la faire faire à ses dépends, encor doit-il se résoudre à n'en joüir que pour le tems qu'il y fera sa demeure; & sur toutes choses, il ne doit pas prendre garde aux facheries, & aux inquiétudes, qui sont inévitables, quand on est obligé de changer. Les Peres Augustins, pour n'être point sujets à ces incommoditez, quoiqu'ils aïent toujours logé jusqu'à present dans une maison, que le Roi leur a assignée, comme à ses hôtes, y font bâtir néamoins une Eglise, selon leurs facultez. Il y a quelque-tems qu'ils se résolurent de demander à Sa Majesté la permission, qui leur fut acordée, d'acheter une place, qui leur doit demeurer à perpétuité, pour bâtir une Eglise & un Convent, à leur mode, avec leurs sûretez, qu'ils ne pourront jamais en être dépossédez; parce que ce qui se passe par contrat d'achat & de vente, est assûré pour toujours, & en toute ocasion jamais il ne peut se perdre. Ainsi je pense qu'ils sont dans le dessein de bâtir sur le même fonds, où ils ont été jusqu'à present, qui est grand, beau & fort capable, en le païant de leurs deniers, & faisant un contrat, qui porte qu'il a été à eux ci-devant. Je trouve qu'ils font très-bien, suposé qu'ils aïent la volonté de s'établir en ces païs-ci. J'aprouverois fort, que les Carmes-Déchaussez fissent la même chose, s'ils sont aussi dans le dessein de s'arrêter ici, puisqu'étans hôtes du Roi, ils ne sont logez qu'en des maisons que Sa Majesté leur a prêtées. Pour nous, qui allons & ve-

nons,

tems ; c'eſt une choſe tolérable de demeurer dans des logis d'emprunt, que le Roi nous aſſigne, nonobſtant les incommoditez que nous recevons de ces changemens ſi fréquens. Mais pour ceux qui doivent avoir une demeure ferme & permanente, & particuliérement pour des Religieux, ce genre de vie eſt trop contraire au repos, & fort incertain. Et ſi ces bons Peres étoient dans la volonté d'acheter une place en ce païs, & d'y bâtir, comme j'ai dit, ils ne dévroient point perdre de tems, ni regarder à la dépenſe, pour ne laiſſer pas échaper de leurs mains une ocaſion ſi avantageuſe, qui ſe preſente à eux, ſous le régne de ce Roi, qui n'eſt pas fort ſcrupuleux dans les points de ſa Religion, & qui eſt pour leur acorder facilement ce qu'ils lui demanderont. Dieu ſait ſi en un autre tems, qu'ils en auront la volonté, ils en auront auſſi le pouvoir, & ſi alors on ne leur refuſera point ce qui leur ſeroit à preſent acordé. L'ocaſion n'a des cheveux que ſur le devant de la tête, & eſt chauve par derriére. Mais tout ce qu'on aura une fois tranſigé par de bons contrats, du tems de ce Prince, demeurera ferme & inviolable, ſans nul danger de révocation, parce que ce ſont les loix du païs. Vous ſavez l'amitié que je porte aux Peres Carmes, pour avoir dans leur compagnie un de mes parens, & qui peut-être eſt encor à Naples, où je l'ai laiſſé, le Pere Jâques de S. Vincent, frére du Cardinal Creſcence, un des plus anciens & des plus conſidérables de la Religion dans le gouvernement. Je vous ai écrit ces choſes, pour vous faire mieux

comprendre, que pour le fait de la Religion tout va bien en ce païs, autant que je puis en avoir de connoissance.

La mere de Maani sort de Turquie par artifice.

Pour reprendre mon discours, que j'ai interrompu par cette digression; je n'étois pas encor entiérement acommodé dans ma nouvelle maison, quand je vis entrer dans ma chambre, un matin seiziéme de Novembre, étant encor au lit, un certain *Mirian* Chrétien Sirien, serviteur-domestique de la maison de Maani dans la ville de Bagdad, que je reconnus aussi-tôt, qui m'annonça la nouvelle, que la Caravane de Bagdad ne faisoit que d'entrer dans Hispahan, où étoit Madame *Marian*, mere de *Maani*, avec ses deux autres filles, qui avoient resté auprès d'elle; savoir, Mademoiselle *Rachel*, qui étoit déja en âge d'être mariée; la petite Ismichan, âgée environ de six ans, & la plus jeune de toutes. Bien que j'espérasse toujours leur venuë, par les pressantes & fréquentes priéres, que je leur en faisois par mes lettres; je ne les attendois pas néamoins si-tôt, ni avec cette caravane: desorte que me voïant lors mal équipé, & un peu indisposé, je ne pûs monter à cheval, pour aller au-devant d'elles. Le Seigneur *Habibgian* mon beau-pere, & le Seigneur *Abdulah* mon beau-frére, se trouvérent alors avec moi fort à propos, pour aller les recevoir à une demie journée d'ici, d'où ils les conduisirent dans ma maison, au grand contentement de Madame *Maani*, & de nous tous. Elles nous racontérent combien elles avoient eu de peine pour sortir de Bagdad, & comme elles avoient voulu venir avec une au-

tre caravane plusieurs jours auparavant; ce qui leur fut impossible; parce que les Turcs aïans découvert leur dessein, en empêchérent l'éxécution, après en avoir fait leur avanie; c'est-à-dire, leurs calomnies & leurs plaintes, qui ne s'acommodent que par argent. D'où le Seigneur *Abdulmessih*, le cadet de *Maani*, qui étoit lors à Bagdad, ne put trouver aucun moïen de venir avec elles; aïant été contraint, pour sortir de la Turquie, & se libérer de la domination du Grand Seigneur avant leur départ, de se mettre en la compagnie du *Cadhi* de cette ville, qui aïant achevé le tems de sa commission de Juge, s'en retournoit à Constantinople, faisant semblant d'avoir des afaires à la Porte, où sa presence étoit nécessaire. Il promit néamoins à sa mere de venir à Hispahan après elle, le plûtôt qu'il pourroit, comme il a fait, par le chemin le plus court, après avoir acompagné le *Cadhi* jusqu'à *Diarbekir*, ou *Amid*, où il avoit quelques parens à visiter; & aïant quité le *Cadhi*, de passer dans la Perse, par la voïe de *Tébriz*, ou plûtôt par où il pourroit, & par des chemins où il ne seroit point connu, & de se trouver avec nous le jour de Pâques dans la ville d'Hispahan. C'est tout ce que nous desirons; parce qu'il est le seul de la famille, qui soit resté chez les Turcs. Etant une fois arrivé, nous serons tous à couvert, & en lieu de sûreté.

Le lendemain de leur arrivée, les Mahométans célébrérent à Hispahan leur second *Bairam*, avec leur sacrifice ordinaire d'un chameau, où le Roi assista, avec les Seigneurs de la Cour. Après avoir dîné, *Sacrifice d'un chameau.*

c'est-à-dire, depuis midi jusques bien avant dans la nuit, le Roi fut toûjours à cheval dans la place; tantôt passant d'un lieu à l'autre, tantôt joüant au mail, sans mettre pié à terre; & tantôt s'entretenant avec quelques-uns de ses hôtes, tandis que toute la Cour tenoit ferme à l'entour de la place. Entre ses autres entretiens, le Roi fit voir au Résident d'Angleterre une grosse piéce d'artillerie de fer faite avec le marteau, qui étoit une de celles qui étoient sur un des côtez de la place d'Hispahan. Il lui dit, en presence des Peres Augustins Portugais, & du Pere Vicaire des Déchaussez, que l'opinion commune étoit que cette piéce avoit été gagnée sur les Portugais, au Bender, ou au port de Combrù. Et, si je le compris bien, ce fut sur mer dans un vaisseau, qui, par une disgrace, donna contre terre. Le Roi ajoûta, que pour l'enlever, ses Chizilbasci se jettérent dans l'eau l'épée au col, & se mirent à gué, ou à la nage, éxagérant la valeur de ses gens dans cette ocasion, jusqu'à dire, qu'ils connoissoient bien les Portugais, & qu'il savoit de quelle maniére ils les avoient traitez. Ce qu'il disoit, non pas à la volée, mais à dessein, afin que les Peres Portugais reconnussent par-là, que dans les diférends qui étoient alors entr'eux, il n'avoit point d'autre volonté que de leur faire la guerre, plûtôt que de leur restituer rien de ce qu'il avoit pris. Le Résident d'Angleterre, qui ne fut pas assez discret, dit alors au Roi, en presence des mêmes Peres, qu'il avoit écrit en Angleterre, pour faire venir en Perse des canons pour le ser-
vice

vice de Sa Majesté, ce qui s'acorde aux avis que j'en ai reçû de l'Europe, de bonne part. Mais le Roi, plus prudent, qui n'aprouvoit pas que le Résident eût parlé de cette négociation devant ces personnes, faisant semblant de n'en avoir rien oüi, ne lui fit aucune réponse. Le Résident dit encor plus inconsidérément, & comme un homme qui n'étoit pas fort intelligent dans les mathématiques, & principalement dans la méchanique, touchant la dificulté qu'on trouve à conduire de gros canons par les Provinces; qu'on avoit trouvé l'invention dans l'Europe de remuer des piéces d'artillerie, encor plus grosses que celles-là, & de les faire mener par un seul cheval aussi loin qu'on vouloit. Le Roi à cette proposition dit au Pere Jean; parce que le Résident ne parloit ni Persan, ni Turc, & ne se faisoit entendre que par Interpréte, qu'il demandât s'il lui pouroit faire venir en Perse un homme qui sût faire une de ces machines, & qui, par exemple, pût conduire avec tant de façilité de gros canons d'*Hispahan* à *Tebriz*. Le Résident fit réponse à cette demande, qu'il avoit déja écrit en Angleterre pour ce sujet, & s'ofrit de rendre ce service à Sa Majesté. Mais il sera bien trompé, la chose étant entiérement impossible. Si elle pouvoit se faire, tous nos Princes le pratiqueroient; ce qu'on n'a point encor vû. Le Roi ajoûta, que sa coûtume n'étoit point de conduire des canons à la guerre, ni de se servir d'artillerie pour combatre, à cause que ses armées étans presque toutes composées de cavalerie, elles seroient beaucoup retardées, si elles étoient obli-

obligées de suivre le mouvement de ces lourdes piéces, qui ne vont pas si vîte que ses chevaux; & qu'un des grands avantages qu'il avoit sur le Turc, soit à combatre, ou à camper, ne consistoit que dans la vîtesse. Et que lors même qu'il seroit besoin d'ataquer une forteresse, & qu'il seroit obligé de mettre ses cavaliers à pié, il auroit plûtôt fait d'y faire porter le métail, & de le faire fondre au pié de la forteresse, que d'y conduire des canons. Ce discours ne fut pas sans dessein; mais pour donner une ataque secrette aux Portugais, qui ont leur principale confiance, pour la conservation de la forteresse d'Ormus, en ce qu'il est dificile de faire aborder & desembarquer des canons dans l'Ile, pour batre cette place, soit qu'ils viennent de Perse en terre-ferme; parce qu'il a fort peu de vaisseaux de ce côté-là, & qui ont aussi peu de volonté, que de moïens pour le servir, ou qu'on les fasse venir d'Angleterre par mer sur les vaisseaux, dont les Anglois auroient aidé le Persan dans cette ocasion, pour la dificulté du desembarquement, & pour la résistance qu'ils trouveroient à l'abord. Le Roi donc a voulu leur faire entendre qu'il y a remede par tout, & qu'il est dans la volonté de s'en servir. Les Portugais d'Ormus ne manqueront pas d'être avertis fidèlement de toutes ces pratiques; & s'ils ne savent pas se prévaloir des avis qu'on leur en donnera, ce sera leur perte.

Le Roi de Perse fait fondre les canons devant les places qu'il assiége.

Le vingt-uniéme de Novembre, il arriva ici un accident aussi étrange, qu'il est atroce & inhumain, & qui mérite bien de vous être raconté. Certains diférends s'é-

tans

tans émûs, entre les Juifs d'Hispahan, ils commencérent à se plaindre, & s'acuser les uns les autres devant le Roi. En particulier, trois ou quatre de leurs Rabins furent faussement acusez de magie, & d'autres crimes énormes. On disoit de l'un d'entr'eux, que par charmes, ou par poison, il faisoit mourir tous ceux qui lisoient une lettre qu'il avoit écrite. Je ne sai pas si les crimes dont ils étoient chargez étoient véritables; cependant ils devoient l'être, selon la sentence, puisqu'on en vint à l'éxécution. La conclusion du jugement fut, que le Roi les condamna à la mort, & à être exposez aux bêtes; c'est-à-dire, à être mangez tous vifs par des chiens, que le Roi nourrit à cét éfet. Ce sont de gros mâtins carnaciers, acoûtumez à déchirer & à dévorer des hommes, quand il est besoin, selon les loix & la coûtume du païs, comme en cette ocasion, où l'on ne considéroit pas seulement la qualité des crimes, mais encor celle des criminels, qui étoient des Juifs, une nation méprisée, & mise au rang des Infidèles par les Mahométans. Le Roi néamoins leur fit la même proposition qu'il a coûtume de faire à cette sorte de gens en semblables ocasions, qui étoit de leur pardonner, & de leur donner la vie, s'ils vouloient renoncer à leur loi, & se rendre Mahométans. Les chiens furent amenez pour cét éfet dans la place; à la vûë de ces animaux, & de leur fureur, ces malheureux furent tellement épouventez, qu'ils renoncérent tous à leurs loix, & furent sauvez, à la réserve d'un seul, nommé Abbà. Je ne sai si je dois l'apeller constant, ou opi-

Suplice cruel de quelques Juifs, mangez des chiens.

Constance d'un Juif.

opiniâtre, dans sa folle opinion : celui-là aima mieux mourir courageusement, que de changer de Religion, & fut déchiré en piéces, & dévoré par les chiens, invoquant le nom de Moïse jusqu'au dernier soûpir. Il eût été bienheureux, en mourant de la sorte, s'il eût été Chrétien; mais étant Juif comme il étoit, ces soufrances ne lui servirent qu'à commencer son enfer en ce monde, un peu plûtôt qu'il n'eût fait.

Fête de la Fraternité, célébrée chez les Perses.

Le vingt-cinquiéme du même mois de Novembre, huit jours aprés le sacrifice du chameau, les Mahométans célébrérent la fête de la Fraternité, à leur ordinaire. Je me souviens de vous en avoir écrit quelque chose autrefois. Mais parce que je pense que je ne vous en déclarai point pour lors l'origine, je veux à present vous l'aprendre, comme étant une chose fort importante à la secte de Mahomet, & d'où naissent les plus grands diférends, que l'hérésie des Perses a avec tous les autres, qui suivent les erreurs de ce faux-Prophête. Ils disent donc qu'en un des derniers voïages, que Mahomet fit avec son armée de la Méque à Médine, ou de Médine à la Méque; comme il voulut un jour faire une harangue à ses gens dans une campagne, comme nos Romains faisoient autrefois dans leur camp, ou sur leurs tribunaux, faits de gazons & de motes de terres, il monta sur un grand monceau de bâts de chameaux, arrangez & élevez en forme de tribune, d'où il harangua son peuple; & à la fin de son discours, il fit aussi monter *Ali*, qui étoit encor fort jeune, & son frére germain, du

côté

côté de son pere, & son gendre, à qui il avoit donné *Fatima* sa fille unique en mariage, & le tenant par la main, il fit entendre à ses gens, que ceux qui avoient eu Mahomet pour *Velì*, auroient pareillement *Ali* son gendre pour leur *Velì*. Ce mot de Velì, en langue Arabe, a deux significations. Elle peut se prendre pour un Prélat ou Supérieur, ou pour un ami & favori, tels que sont ceux dont les Latins ne parlent qu'avec acception de personne. *Ali*, & ceux de sa suite, s'atachans à la premiére signification du mot, entendirent, & ont toûjours prétendu depuis, que par cette action Mahomet avoit déclaré *Ali* pour son successeur universel, tant pour le gouvernement spirituel, que pour le temporel; & qu'en vertu de cette déclaration, lui, & ses décendans, devoient être à perpétuité les Chefs souverains de toute la secte de Mahomet. Mais parce qu'aprés le décès de cét imposteur, on fit paroître un testament, par lequel il nommoit pour Calife; c'est-à-dire, pour son héritier, & successeur spirituel & temporel, *Abubekir* son parent, proche du côté du pere, & même son beau-pere, de qui il avoit épousé la fille, nommée *Aisce*, qui fût la derniére femme, que Mahomet épousa étant dans son extrême vieillesse; & elle étant encor fort jeune, qu'il aima par dessus toutes les autres, soit que ce testament eût été fait par la sugestion d'*Aisce*; ou suposé, comme prétendent les Perses, ou plûtôt que Mahomet lui-même eût changé de volonté, jugeant plus à propos d'en user de la sorte, parce qu'*Ali* étoit

trop

trop jeune, & sans nulle expérience; & au contraire, *Abubekir* étoit un homme d'âge, de prudence & de gouvernement. De-sorte, que tous les autres Mahométans, qu'on apelle *Sonni*; c'est-à-dire, les Traditionaires, & qui, selon moi, sont les plus véritables, quoique d'ailleurs ils soient les plus malicieux & les plus ignorans dans leurs opinions, suivant la seconde signification du mot *Velì*, dont ils qualifient leurs Saints, qui n'ont pas été Prophêtes, qu'ils mettent seulement au nombre des petits Prophêtes, & qu'ils apellent en plurier *Bulià*; c'est-à-dire, les amis & favoris de Dieu, quoiqu'ils n'aïent jamais possédé la dignité de Califes, ou de Chefs de leur Religion, concluent de-là, que Mahomet, par ce discours qu'il fit à son peuple, ne prétendit jamais déclarer *Ali* pour son successeur; mais seulement leur faire entendre, que ceux qui avoient eu du respect & une afection particulière pour sa personne, la conserveroient pour *Ali*, comme ils font, l'aimans, & le révérans, quoiqu'indigne, comme un grand Saint, & le reconnoissans, pour un des premiers de leur fausse Religion, & même pour Calife & successeur de Mahomet; non pas immédiat, & le premier, qui ocupa sa place, comme veulent les Perses; mais le quatrième, qui lui succéda, lors qu'éfectivement il fut en possession de cette charge. Parce qu'immédiatement après le décès de ce faux-Prophète, *Abubekir* fut son successeur, & consécutivement deux autres de leur famille, *Omar* & *Othman*, tous deux vaillans & courageux Capi-

D'où vient le diférend entre les Turcs & les Perses, pour le fait de la Religion.

maines. Ceux-ci étans sortis de l'Arabie, furent les premiers qui conquirent l'Egipte, la Sirie, avec toute la Perse, où ils exterminérent entiérement le nom & la race des anciens Rois Idolâtres du païs. Après ceux-là, *Ali* fut élû Calife. Il voulut avoir pour associé son fils aîné *Haisan*; & peu de tems après, tous deux furent faits mourir par leurs adversaires; le pere par le fer, & le fils par le poison. Il y en eut d'autres après eux, qui s'emparérent par violence de la dignité de Califes, qui n'étoient point du sang ni de la race de Mahomet. Premiérement ceux de la famille des enfans d'Omie, dont il y en eut quatorze, qui régnérent les uns après les autres, & qui établirent leur Siége dans la ville de Damas. La race de ceux-ci étant venuë à manquer, il y en eut d'autres de la famille & des enfans d'*Abbas*, qui régnérent dans Bagdad, au nombre de trente-six, jusqu'à ce qu'ils furent entiérement éteints par les Turcs, ou par les Tartares, qui étoient alors grossiérement Chrétiens, selon l'opinion de quelques auteurs. Mais jamais nul autre de la race d'*Ali* n'a possédé le gouvernement de cét Etat, bien que tous aïent prétendu d'y avoir droit, & qu'ils aïent cherché plusieurs fois les moïens d'y entrer. Cette dispute, touchant la principauté spirituelle de cette secte, dont les uns sont en possession réelle, & les autres n'en ont qu'une vaine prétention, est le point principal qui entretien la discorde & la desunion entre les Mahométans, outre la diversité des opinions, qui depuis s'est formée entre les deux partis. Les *Sonnites*, ou Traditionaires,

Suite des Califes de la secte de Mahomet.

res, tels que sont les Arabes, les Turcs, & plusieurs autres, reconnoissent pour Primat, celui qui en est le véritable possesseur. Les Perses, & leurs adhérans, qu'ils nomment *Sciaï*; c'est-à dire, sectaires, sans que ce nom leur soit honteux, n'en reconnoissent point d'autre, que celui qui y prétend. Ils contestent, avec opiniâtreté, qu'il doit être de la race d'*Ali*, dont le plus proche & légitime décendant est le Roi de Perse, qui régne à present, & que les autres, qui ont possédé cette dignité, sont des usurpateurs injustes, & des tirans éxécrables; en quoi il me semble une chose juste, de voir & de considérer la folle & hérétique prétension des derniers Rois d'Angleterre, touchant la Primatie de l'Eglise Anglicane. A l'honneur donc de cette action, où les Perses croïent que Mahomet institua & adopta *Ali* pour son héritier, ils célébrent tous les ans leur fête de la Fraternité, le même jour du mois de la lune que cela se passa. Ce jour-là, non-seulement les ennemis se réconcilient les uns avec les autres; mais encor, à l'exemple de leur Législateur, plusieurs d'entr'eux s'adoptent des enfans, & protestent, avec solemnité, de se reconnoître, les hommes pour fréres, & les femmes pour sœurs, & gardent inviolablement leur serment durant toute leur vie. Et parce que c'est encor une particularité assez curieuse, je ne veux pas laisser à vous écrire, que lorsqu'ils adoptent des enfans, ils usent presque de la même cérémonie, dont usa Junon, quand elle adopta Hercules, au raport de Diodore le Sicilien, & qui fut toujours en usage depuis entre les bar-

Cérémonie d'adopter les enfans.

barbares, qui eſt, qu'ils mettent la perſonne qu'ils veulent adopter, toute nuë entre leur chemiſe & leur peau; la tirent de-là enſuite, & la font ſortir de deſſous leur chemiſe, comme ſi elle ſortoit de leur corps, ainſi que leurs enfans naturels.

Je veux vous raconter une autre choſe, qui arriva un des premiers jours de Décembre, pour vous faire voir la grande diférence qu'il y a dans la forme du gouvernement barbare & violent de ce païs, & de celui de notre Europe, qui eſt doux & civil. *Lala Beig*, Treſorier du Roi; & ſon premier Miniſtre & Intendant ſur le fait des marchandiſes, étoit un jour dans l'audience, où au ſujet de certaines afaires, qu'il n'avoit pas expédiées, ni gardé les ordres, qui lui en avoient été donnez; le Roi entra dans une ſi grande colére, qu'aïant pris un bâton, il déchargea pluſieurs coups ſur ſon dos de ſa propre main, enſuite il le fit batre ſi cruellement par ſes portiers, que le miſérable tomba par terre comme mort. Le Roi, qui l'aimoit d'ailleurs, & qui ne vouloit pas perdre un Miniſtre, qu'il avoit intérêt de conſerver, à cauſe des grands comptes qu'ils avoient à faire enſemble, le fit relever & porter dans ſa maiſon, où il lui envoïa depuis ſes Médecins, pour le traiter ſoigneuſement, & des hommes, qui le gardoient jour & nuit, de crainte qu'il ne ſe fît mourir, & n'avalât du poiſon, par dépit ou par deſeſpoir. Quelques jours après, Lala Beig étant guéri, & le Roi l'aïant repris en ſon amitié, comme auparavant, il le ſervit avec plus de fidélité que jamais; & par un eſprit ſervil, aïant mis

en

en oubli cét injure, il vit aussi content, de la grace & faveur du Roi, que s'il n'avoit jamais reçû aucun mauvais traitement. Cét homme est né de bas lieu; Curde de nation, si je ne me trompe. Lorsqu'il vint au service du Roi, il n'avoit rien que l'habit, qu'il portoit sur le dos, encor étoit-il bien fripé. Il le conserve avec beaucoup de soin, pour se souvenir de l'état de sa vie passée. A present, il est fort riche & puissant; & quand on le menace que le Roi pourroit bien vouloir un jour revoir ses comptes, & choses semblables; il répond, qu'il ne sait point faire de comptes; qu'il n'en a jamais dressé, & qu'il n'y a point d'autre compte à faire, entre le Roi & lui, sinon que tout ce qu'il a est le bien du Roi, ou qu'il a aquis par le maniement des deniers de Sa Majesté; & que quand le Roi voudra le répéter, il n'a point d'autre chose à faire, qu'à lui abandonner tout ce qu'il posséde, & à reprendre son habit, qu'il aporta de son païs. Ainsi il tourne ces reproches en risée, ce qui lui réussit fort à propos. Le Roi ne demande jamais de compte avec lui; il n'en a pas seulement la pensée, & le laisse engraisser tant qu'il lui plaît; parce, qu'au reste, ce serviteur sert bien & fidèlement son Maître.

Modestie d'un grand de Perse, élevé de peu.

Le huitiéme de Décembre, qui tombe cette année, chez les Mahométans, au premier jour de leur mois *Muharrem*, & par conséquent de leur nouvelle année lunaire, qu'ils comptent mille vingt-neuf de l'hégire, qui est aussi le premier des dix jours de l'*asciùr*, dont je vous ai entretenu une autrefois sufisament, sans qu'il soit besoin

soin d'en dire davantage, pendant lesquels ils déplorent, avec tant de démonstrations de leur douleur, la funeste mort de *Hussein*. Le même jour, fort à propos, on reçût les nouvelles d'Ormus, que le Vice-Roi des Indes devoit être parti de Goa, dès le mois de Novembre, pour se jetter, avec une puissante armée, sur les mers de la Perse, contre les Anglois, & peut-être pour entreprendre quelque chose de nouveau contre les Perses mêmes. Que les Portugais d'Ormus avoient bien pressenti, que le Roi de Perse n'avoit pas des intentions favorables pour eux, & qu'on avoit oüi de sa bouche, qu'il vouloit aller à Sciras, peut-être dans le dessein de porter de-là la guerre dans l'Ile d'Ormus, qui n'en est pas beaucoup éloignée. Et que pour la sûreté de la ville, contre les surprises d'un assaut & d'un pillage, à quoi elle est exposée, pour être ouverte de tous côtez, sans aucune muraille, ils avoient eu la pensée de fermer, d'une bonne muraille, les entrées & sorties des ruës autour de la ville, afin que par le moïen de ces clôtures, & des maisons voisines, elle fût renfermée, comme d'une enceinte de murailles, continuées tout à l'entour. Ce conseil est fort bon, s'il est mis à éxécution; mais ils dévroient l'éxécuter, plûtôt que de le découvrir. Les Peres Augustins Portugais, qui sont ici, publiérent dans Hispahan toutes ces nouvelles, sans beaucoup de prudence. Parce que je me doute bien que toutes ces menaces des Portugais se résoudront facilement en de vains & inutiles discours, comme il leur est arrivé plusieurs fois. Au con-

Les Portugais se préparent à la guerre des Perses.

contraire, le Roi de Perse se prévalant de leurs avis, avancera & fera ses afaires, avec peu de paroles & beaucoup d'éfet, comme il l'a pratiqué ci-devant. Le dix-septiéme jour de Décembre, qui fut celui de la solemnité du *Casl;* c'est-à-dire, du meurtre & de la mort d'*Hussein*, l'on representa, dans la place publique, les spectacles ordinaires, & les processions, dont je vous ai fait la description dans quelqu'une de mes lettres, où il n'y eut point de diférence des années précédentes, sinon que le concours du peuple fut plus nombreux, & la pompe plus magnifique, à cause de la presence du Roi, qui la vit & considéra, étant dans un balcon sur la porte du Palais. Mais la fête se passa plus paisiblement, sans combatre, ni se toucher les uns les autres; parce que Sa Majesté ne voulut pas permettre qu'ils en vinssent aux mains, se contentant de faire venir en ordre les compagnies, les unes après les autres, sans qu'elles se rencontrassent ensemble. Pour mieux voir ce spectacle, il ne voulut pas permettre qu'aucun homme de cheval y entrât, ni passât au-deça des ruisseaux, qui coulent tout autour du *Meïdan*, & qui entourent toute la place : mais que les gens de cheval se tinssent au-delà de ces canaux, dont les bords étoient couverts de cette Cavalerie, & d'un grand nombre d'Infanterie, qui le considéroient : & les Dames étoient dans les balcons, & sur les terrasses, ou plates-formes, qui sont au haut des galeries. Un peu devant Noël, il me falut changer de logis une autrefois; parce qu'un grand, qui étoit étranger, étant arrivé en

Cour

Cour, fut logé dans la maison de *Mullà Gelal*, d'où le *Mehimandar* fut contraint de sortir pour lui faire place, & moi de céder la mienne au *Mehimandar*, qui en avoit besoin, pour sa commodité, & pour se tenir auprès de son voisin. On m'en donna une autre, assez grande, & fort éloignée de-là; mais qui m'étoit commode, comme étant proche, & presque contiguë à celle des Peres Augustins, où je pouvois assister à la Messe, & converser avec eux. Mais parce que la maison est vieille & bâtie à l'antique, avec plusieurs chambres & grandes sales, néamoins tristes & obscures, pour n'y avoir point de jardin, ni aucune vüë, quoiqu'il y ait deux petites cours; l'une à l'entrée, par le dehors; & l'autre au dedans dans l'apartement des femmes, je ne m'y suis jamais plû. Et dès le commencement je me proposai de n'y passer qu'une partie de l'hiver, & à la premiére ocasion, de me pourvoir d'une meilleure & plus agréable, & de la prendre & afermer pour moi seul, à un certain prix, sans être continuellement dans cette incertitude, & sans changer tous les jours, demeurant en celle que nous tenons du Roi. Ainsi je passai toute l'année 1619. dans ces changemens d'une maison à l'autre, sans avoir aucun tems libre pour moi.

L'année presente 1620. commence par des bruits de guerre qui courent, & par des grabuges, qui se forment dans ces contrées. Le troisiéme de Janvier les Anglois d'Hispahan reçûrent nouvelles, qu'il étoit arrivé cinq vaisseaux de leur païs sur les côtes de *Giasck* dans la Perse, un peu au-

delà d'Ormus, qui étoient chargez de marchandises de deniers comptans pour trafiquer, & de plusieurs presents curieux, pour être presentez au Roi; & qu'après avoir déchargé leurs marchandises à *Giasek*, ils devoient aller reconnoître la situation, & sonder la profondeur des eaux de la mer de Combru, devant Ormus, pour y aborder & y faire leur desembarquement l'année suivante, avec la permission du Roi de Perse, qui leur avoit acordé ce lieu, comme étant plus commode aux Anglois, & plus fâcheux aux Portugais. Le cinquiéme du même mois, j'apris de bonne part, que le Roi avoit eu avis, que les Polaques avoient donné la chasse aux Turcs avec un avantage considérable; que les Turcs, par cette raison, étoient dans la volonté de faire la paix avec le Persan, & que *Jadigar Ali Sultan*, son Ambassadeur, qui étoit allé à Constantinople pour en traiter, seroit bien-tôt de retour à Hispahan, avec les articles de cette paix, sans néamoins en spécifier les conditions. Durant ces derniers ours, les Peres Carmes-Déchaussez reçûrent quelques troubles, qui furent bien-tôt apaisez. Quoique la chose soit assez particuliére & secrete, je veux vous en faire le recit, pour vous faire mieux comprendre la maniére de procéder, que les gens d'ici observent dans les afaires de la Justice, qui est assez raisonnable pour des barbares.

Il y avoit dans Hispahan un certain marchand Sirien venant des Indes, nommé *Chogià Altun*, qui avoit fait souvent des voïages de la Perse à Venise, & d'Europe en

en Asie, & sur les terres des Venitiens, aïant avec eux de grandes & étroites correspondances, & qui s'étant formé à nos coûtumes & façons de vivre, prenant son nom propre au lieu de son surnom, se faisoit apeller en Italie, *Antoine d'Or*. Ce marchand avoit dans Hispahan un frére charnel, nommé *Elie*, plus jeune que lui, qui n'avoit ni courage, ni moïens, ni industrie pour en gagner, & qui étoit si pauvre, que pour avoir dequoi vivre, il s'étoit réduit à la condition de valet, & bien souvent servoit nos Religieux en qualité de serviteur-domestique; au lieu que son frére aîné étoit devenu fort riche, par son industrie & par son travail. Les Peres s'aperçûrent que cét Elie, envieux & jaloux de la fortune de son frére; dans cét état où il se voïoit réduit, étoit dans la volonté de lui dresser une quérelle devant le Roi, au sujet de ses marchandises, pour voir s'il ne pourroit point lui en ôter une partie; & même on eut quelque soupçon qu'il étoit homme pour renier la Foi Chrétienne, afin de parvenir à ses desseins. Pour remédier à ces deux inconvéniens; je veux dire, à ce qu'Elie ne molestât point son frére à tort; & beaucoup plus, afin qu'il ne prît point une folle résolution touchant les matiéres de la Foi, au préjudice de sa réputation & de sa conscience, & au grand scandale de ceux de sa nation; les Peres, sous prétexte de quelqu'argent qu'Elie leur devoit, le firent prendre, comme il se pratique en semblables cas; & pour l'empêcher de s'enfuir, ils le mirent aux fers dans une chambre de leur Convent, lui faisant, pour le

La jaloulie d'un frére cause de grans troubles.

reste, toute sorte de bons traitemens, dans le dessein de le tenir là, jusqu'à ce que *Chogià Altun* aïant expédié ses afaires, fût hors d'Hispahan, & lui hors d'espérance de lui nuire. Néamoins cét Elie, plus rusé qu'eux, & poussé du malin esprit, se sauva de la prison, je ne sai comment; & s'en étant fui du Convent, gagna la porte du Roi, où tous les révoltez & tous les criminels, de quelque crime qu'ils soient ateints, trouvent leur sureté. Il commença aussi-tôt à tempêter contre son frére, & contre le Pere Jean Vicaire des Déchaussez. Ensuite il presenta une requête au Roi, lui exposant, que les biens de *Chogia Altun*, étant comme un héritage de leur pere commun, devoient être partagez entr'eux deux par moitié; mais que son frére s'en étant emparé, refusoit de lui en faire part; & par cette raison il suplioit Sa Majesté de lui faire justice. Ensuite, discourant avec lui de vive voix, il lui fit entendre comme le Pere Jean l'avoit mis en prison, afin qu'il ne pût demander raison de cette injustice devant Sa Majesté; mais qu'il en avoit été délivré par la grace de Mahomet & d'Ali, qui s'étoient presentez à lui, & l'avoient mis en liberté. Qu'en reconnoissance de ce bienfait, il vouloit se faire Mahométan, moïennant que le Roi lui fit avoir la moitié du bien qui lui apartenoit justement. Pour irriter davantage les Juges, il ajoûta, que le Pere Jean étoit un méchant homme, qui rendoit de mauvais services à Sa Majesté, qui réduit de nouveau tous les Chrétiens d'Arménie & de Sirie, que le Roi avoit rendu Mahométans

tans

tans les années précédentes, & qui de plus avoit persuadé à des Persans d'embrasser la Foi Chrétienne, & en particulier, qui avoit gagné tous les habitans d'un certain village, qu'on nomme *Cainon*. Il étoit vrai que ce Pere avoit converti à notre Religion une seule famille; savoir, un jardinier de Sa Majesté, qui fut nommé Elie, avec un de mes seviteurs, qui avoit nom *Cacciatur*; & sa sœur, femme du même jardinier, & un de ses petits-fils. Mais cét imposteur, pour rendre le Pere plus odieux au Roi, ajoûtoit à ces trois ou quatre personnes la conversion d'un village entier. Sa Majesté ordonna sur le champ, que le Divan, ou Conseil de justice, feroit informer de tous ces Chefs. *Chogia Altun* fut le premier cité dans le Divan, pour dire ses raisons; non point par un ajournement par écrit, comme parmi nous; mais, selon l'usage de ce païs, par une personne publique, qui est comme un de ces couriers de Rome, qui l'assigna en personne, & qui le conduisit au Divan, où le Président du Conseil *Ali-culi Chan* étoit dans son siége, assisté du *Sadire*, qui est le Chef souverain de leur secte, pour les afaires de la Religion, beau-pere d'une fille du Roi; & de *Corci-basci*, gendre de Sa Majesté & Capitaine des Gardes-du-Corps, qui interrogérent *Chogia*, en presence des autres Seigneurs, sur tous les points mentionnez ci-dessus. A quoi il fit réponse, que pour son bien, son pere, qui étoit un pauvre *Cafis*, ou Prêtre Sirien, ne lui avoit rien laissé; & que tout ce qu'il possédoit, il l'avoit lui-même aquis, par son travail, & par son tra-

Calomnie contre les Peres Carmes.

fic, & par conséquent qu'il ne devoit rien à son frére Elie. Ce qui néamoins ne l'avoit pas empêché de lui faire paroître souvent de la bonne volonté, en l'assistant de ses propres deniers, qu'il avoit dissipé follement, avec des femmes de mauvaise vie, au jeu & dans les cabarets, comme il s'ofroit de le prouver, par des témoins irréprochables, tant des gens du païs, que des Francs, qui en savoient la vérité. Que touchant les afaires du Pere Jean, qu'on acusoit de faire des Chrétiens; comme il étoit marchand, il n'en pouvoit rien savoir; & que ce n'étoit pas son fait de vouloir réduire des Mahométans sous les loix de *Jesus-Christ*; mais le devoir & l'ofice de ce bon Pere, qui leur pouvoit répondre. Et que pour ce qui regardoit l'afaire de son frére Elie, qu'il étoit véritable, que le Pere Carme l'avoit fait mettre en prison, non pas pour l'empêcher de demander justice, comme il suposoit faussement; mais parce qu'il lui devoit une certaine somme d'argent, comme il paroissoit par un écrit de sa main, dont il ne pouvoit être païé. Il allégua cette excuse, qu'il pouvoit prouver facilement, quoique la vérité fût, que le Pere avoit fait arrêter cét Elie, de crainte qu'il n'eût la liberté de se faire Mahométan, & le moïen de rendre quelque déplaisir à son frére. Les Seigneurs du Divan aïans entendu les raisons de l'un & de l'autre, connûrent aussi-tôt le bon droit de *Chogia*, & la friponnerie de son frére. Aïans congédié *Chogia*, absous & innocent du crime, dont il étoit acusé, ils firent entendre à l'autre, que

que s'il étoit dans le dessein de se faire Mahométan, ils le reçevroient volontiers; mais qu'ils ne pouvoient pas ôter à son frére le bien qui lui apartenoit justement, pour le lui donner, à moins qu'il ne produisît des témoins Mahométans, qui eussent connoissance que ce bien provenoit de la succession de leur pere. Qu'en ce cas, après qu'il auroit prouvé ses prétensions, ils lui rendroient justice. Mais que s'il étoit dans l'impuissance de le prouver, il étoit pareillement hors de leur pouvoir d'en user autrement, & de venir à une voïe de fait; & avec ces paroles ils le renvoïérent, trompé dans ses vaines espérances. Touchant les autres chefs, qui regardoient le Pere Jean, & la conversion de ce grand nombre de Chrétiens, pour lesquels il étoit accusé, *Agà Haggi*, qui étoit present, & quelqu'autres Seigneurs de la Cour, qui connoissoient le Pere depuis long-tems, dirent tous d'une voix, que c'étoit un homme de bien, qui étoit dans l'aprobation du Roi & de toute la Cour, & que cét Elie, qui l'acusoit, devoit être sans doute un mauvais homme & un imposteur. Néamoins, parce que c'étoit une afaire de Religion, ils y aportérent toute la diligence possible, pour en découvrir la vérité. Et même *Alì-culì Chan* fit venir le *Calanter*, ou Prévôt du village, & lui demanda, s'il étoit vrai que le Pere eût converti un si grand nombre de leurs habitans, comme on disoit. Le *Calanter* répondit à cela; que tous ses habitans connoissoient bien le Pere; mais que nul n'avoit oüi parler qu'il eût rien fait de semblable. Qu'il étoit vrai;

que deux de leurs gens ; ſavoir , Elie le jardinier , & *Cacciatur* , mon ſerviteur , qu'il nomma de leurs propres noms , *Huſſein* , & *Gelal* , les mêmes qu'ils portoient étans Mahométans , étoient au ſervice des Francs ; mais qu'on n'avoit jamais oüi dire qu'ils fuſſent Chrétiens ; & qu'au contraire , ils n'avoient jamais manqué de ſe preſenter dans toutes les ocaſions , & à toutes les fois que le Roi leur avoit commandé. Le Divan fut ſatisfait , & on ne parla plus de cette afaire. Elie le jardiner aïant été averti par le *Calanter* de ce qui ſe paſſoit , vint auſſi-tôt trouver le Pere , pour ſavoir de lui comme il devoit ſe comporter dans cette conjoncture ; proteſtant , avec beaucoup de conſtance & de réſolution , que ſi le Roi le faiſoit apeller devant lui , pour être interrogé de cette afaire , il étoit entiérement diſpoſé à confeſſer la Foi , & à lui déclarer , qu'il s'étoit fait Chrétien de ſa pure & franche volonté , ſans nulle contrainte ; & que pour le reſte , Sa Majeſté en ordonnât ce qu'il lui plairoit , ſachant bien que s'il mouroit pour cette cauſe , un ſuplice ſi court & ſi leger lui aquéreroit une gloire éternelle dans le Ciel , & la qualité d'un illuſtre martir ſur la terre : ce qu'il dit avec une grande franchiſe. Mon *Cacciatur* dit preſque la même choſe ; mais non pas avec tant d'ardeur , ce qui diminua beaucoup notre joïe. Pour remédier à tous les inconvéniens , qui pouvoient naître de cette conjoncture , après les avoir encouragez de tout notre poſſible , nous leur recommandâmes , que s'ils n'étoient point apellez , ils n'en

n'en fissent aucun semblant ; & particuliérement, qu'Elie ne s'absentât point du village ; mais qu'il y vécut de la même façon qu'il avoit fait auparavant, de peur que sa retraite ne le rendit suspect, & que mon *Cacciatur* demeurât pareillement dans ma maison, comme auparavant ; ce qu'ils firent tous deux. Quelques autres nouveaux Chrétiens, & même de ceux qui avoient été réconciliez à l'Eglise, apréhendérent ce murmure, & ne se montrérent pas si courageux. Nous leur conseillâmes, pour prévenir les accidens qui pouvoient naître de leur foiblesse, de s'abstenir pour quelque-tems de la fréquentation des Peres, & de se retirer ailleurs, sous quelque honnête prétexte, & de ne s'exposer point au danger, ne se sentans pas avoir les jambes assez fortes, pour tenir ferme dans une persécution qui pourroit s'émouvoir. J'espére néamoins, avec la grace de Dieu, que nous ne serons point dans ces peines, ne voïant aucune aparence de trouble, dans un tems si calme & si tranquille. L'imposteur Elie, qui, pour toutes les priéres & les ofres avantageuses que son frére lui fit sous-main, ne pût jamais se résoudre à quiter la porte du Palais Roïal pour retourner avec nous ; parce que quoiqu'il se vît débouté de ses vaines prétensions, aux marchandises & aux biens de son frére, il espéroit néamoins de grands avantages des libéralitez du Roi, en se faisant Mahométan. Mais enfin aïant reconnu, après une si longue atente, qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui ; les Portiers même du Roi lui reprochant son extrême ingratitude,

de ce qu'il s'étoit bandé contre nos Religieux, qui l'avoient toûjours reçû & traité favorablement dans leur maison; & lui mettant devant les ïeux, que c'étoit une étrange folie de chercher de meilleur pain, que celui de froment, comme dit le proverbe, vû même qu'il voïoit son frère, qui étoit sur le point de partir d'Hispahan, pour faire le voïage des Indes, bien venu & honoré du Roi, qui lui avoit fait present d'une robe d'or, & qui lui avoit donné plusieurs belles & honorables commissions dans les terres de son obéïssance, pour le service de Sa Majesté, & pour l'administration de ses afaires; s'en revint au Convent, comme un enfant prodigue, sans parler davantage de se rendre Mahométan. Un des Portiers du Roi le conduisoit, & lui servit en cette ocasion, comme de parrain & d'intercesseur, pour moïenner sa réconcilation avec Dieu, & faire sa paix avec le Pere Vicaire, qui, après qu'il lui eût demandé pardon de ces impertinences passées, lui fit de graves & judicieuses remontrances, l'embrassa bénignement, & lui fit les mêmes caresses qu'auparavant.

Solemnitez que les Chrétiens Orientaux observent à l'Epiphanie.

Le seiziéme de Janvier, les Chrétiens Orientaux, qui gardent l'ancien Calendrier, sans retrancher les dix jours de la correction du Pape Grégoire XIII. célébrent la fête de l'*Epiphanie*, qui se fait parmi nous le sixiéme du même mois: & font, aussi bien que les Latins, une commémoration spéciale des trois Mistéres, qui arrivérent ce jour-là: savoir, l'arrivée des trois Mages, qu'ils ont dans une vénération particuliére; & le Bâtême de Nôtre-Sei-

Seigneur, que les autres célébrent avec plus de ſolemnité, & particuliérement les Arméniens, qui ont coûtume ce jour-là de mettre une croix dans l'eau, preſque avec les mêmes cérémonies dont nous uſons le ſamedi ſaint, quand nous plongeons le cierge paſchal dans les fonds bâtiſmaux. D'où vient, qu'ils nomment cette fête Cacciciuràn, qui ſignifie en leur langue, l'immerſion, où le bâtême de la croix. Le Roi s'étant rencontré lors à Hiſpahan, voulut encor aſſiſter à la fête, comme il avoit fait pluſieurs fois, & dans la maniére que le Cardinal Baronius remarque fort à propos dans ſes Notes ſur le Martirologe Romain, qu'anciennement les plus grands Princes, quoiqu'hérétiques & infidèles, comme l'Empereur Valens, & Julien l'apoſtat, ne manquoient point de ſe trouver, avec les Catholiques, pour aſſiſter à cette ſolemnité. Cela m'oblige de m'éloigner un peu de mon diſcours, pour vous en raporter diſtinctement toutes les circonſtances, & pour vous raconter en même-tems toutes les faveurs que le Roi fit ce jour-là aux Arméniens de Ciolfa. Quelques ſemaines auparavant, Sa Majeſté avoit fait apeller *Chogia Nazar*, un des plus qualifiez & des plus riches Chrétiens de *Ciolfa*, & qui, par la mort de ſon frére *Chogia Sefer*, perſonnage fort eſtimé parmi eux, ſurvenuë un peu auparavant, paſſoit pour le premier de toute la nation; & lui avoit demandé, ſi les Ciolfalins célébreroient encor cette fête, avec les mêmes ſolemnitez que les années précédentes: *Chogia Nazar*, répondit qu'ils

la faisoient tous les ans, & qu'ils l'auroient déja faite, si Sa Majesté l'eût commandée. *Faites-là donc*, dit le Roi, *& même avec plus de magnificence ; parce que je veux y assister*. Sur cét avis, les Ciolfalins n'épargnérent rien pour rendre la fête plus solemnelle que jamais. Elle se passa de la maniére que je vais vous raconter. Dès le point du jour, le Roi fit garder par ses *Jásaul* toutes les entrées des ruës qui vont aboutir à *Ciaharbag*, & ensemble les Ponts, par où l'on passe pour aller à *Ciolfa*, sans permettre qu'aucun homme de cheval y passât, sinon des personnes de marque, de peur que les cérémonies des Prêtres, & l'ordre de la Procession ne fut troublée, par la rencontre & par la foule des chevaux, au passage de la riviére. Ensuite les Dames, acompagnées de leurs amies & parentes, richement vétuës, & couvertes de leurs joïaux & pierres précieuses, selon l'usage du païs, se mirent dans un bel ordre, à toutes les portes des maisons, qui regardent sur la riviére, & qui sont sans doute les plus belles, & les plus magnifiques de la ville, par où le Roi devoit passer. Desorte qu'à la porte de chaque maison, il y avoit une troupe de quinze ou de vingt Dames, pour le moins, qui tenoient la collation préparée, avec des vases pour boire, les plus précieux qu'elles pûrent trouver, sur des balcons, ou galeries, qui sont fort larges, aux deux côtez des portes, garnies de beaux tapis, & de riches coussins, à la mode du païs. Les autres Dames de la ville, vétuës & parées superbement, furent placées sur les bords de la riviére, toutes

Le Roi de Perse voulut assister aux cérémonies du Batéme de la Croix.

de

de rang, & autant avantageusement qu'elles pouvoient souhaiter, pour voir les cérémonies, sans nulle incommodité, étant séparées des hommes, & gardées par les *Jasaul* du Roi, qui étoient tout autour, avec beaucoup de respect & de civilité, pour empêcher l'abord des chevaux & des hommes, de quelque condition qu'ils fussent, de peur qu'elles ne fussent pressées. Il y eut pareillement un grand concours de quelqu'autres Dames Mahométanes d'*Hispahan*, & d'*Abbaì-abad*, qui eurent aussi leurs places; mais séparées, & au-dessous de celles des Chrétiennes Ciolfalines. Par l'ordre du Roi, assez près des Dames, néanmoins dans un lieu un peu séparé d'elles, le long des bords de la riviére, les Prêtres s'arrêtérent, avec leurs Croix, leurs cloches d'argent, & une grande quantité de flambeaux allumez, qu'ils avoient porté à leur Procession. Ils s'étoient assemblez, pour cette auguste cérémonie, de douze Eglises voisines; savoir, dix de *Ciolfa*, qui sont dans cette ville, à present qu'elle est beaucoup augmentée, & deux d'Hispahan, avec d'autres Arméniens, qui font leur demeure à *Ciolfa*, quoiqu'ils ne soient pas naturels du païs, & qui avoient fait venir leurs Prêtres, avec leur peuple, pour assister à la procession, & se joindre avec ceux de la ville. Les Croix étoient presque toutes d'argent, belles, & grandes à proportion, quelques-unes dorées, les autres enrichies de cristal de roche, & d'autres matiéres précieuses, & dans un si grand nombre, qu'un de nos Francs, qui eut cette curiosité, me dit qu'il en avoit compté jus-

Grand nombre de Croix & de cloches à la Procession des

Chrétiens Orientaux.

jusqu'à cent, outre celles qu'il n'avoit pû discerner, non plus que leurs tintinnabules, ou clochetes, qui sont certaines plaques d'argent, toutes rondes, & façonnées diversement, avec plusieurs sonnetes à l'entour, de diverse grosseur, atachées ou enfoncées, comme les Croix, dans la pointe d'un grand bâton; & ces clochetes venans à se toucher l'une l'autre, & s'acordans, avec le son de quelqu'autres instrumens de métail, qu'ils nomment *Seng*, font un concert agréable. Les Prêtres, qui portoient les Croix, & les clochetes, avec ceux qui avoient de gros cierges allumez dans leurs mains; car pour des torches, ils ne savent ce que c'est; étoient vétus de riches chapes, ou pluviaux de toile d'or, de diverses couleurs, & d'autres précieuses étofes, tant du Levant, que de la Chrétienté. Je croi qu'ils ne pouvoient être moins que quatre cens, parce que chaque Croix avoit au moins quatre pluviaux. Toute cette Procession marchoit par ordre, & comme en file, le long des bords de la riviére, avec plusieurs Ciolfalins séculiers, qui étoient à pié, acompagnez & suivis de nos Religieux. Nous autres, qui étions à cheval, eûmes notre département au-delà du premier bras de la riviére, qu'on passe à gué, dans une grande Ile, qui demeure à sec au milieu du canal, quand les eaux sont basses, où plusieurs gens de pié avoient encor passé sur des planches; outre un grand nombre de personnes, tant à pié qu'à cheval, des quartiers d'*Hispahan*, & d'*Abbas-abad*, qui ocupoient entiérement l'autre bord de la riviére, vis-à-vis de

de *Ciolfa.* Le Pere Vicaire des Carmes-Déchaussez, & le Pere Prieur des Augustins, avec son compagnon & moi, & quelques Portugais, quoique nous nous fussions mis en état d'assister à la Procession à cheval, parce qu'il est impossible de faire autrement, & de pouvoir subsister dans un lieu où le Roi est present en personne; néamoins, pour faire honneur aux Ciolfalins, avant que le Roi fût arrivé, nous mîmes pié à terre, & nous tenans auprès des Portes-Croix, nous acompagnâmes le Patriarche des Arméniens *Melchisedech*, qui marchoit au milieu du Pere Vicaire & du Pere Prieur, jusqu'au lieu où il s'arrêta, pour atendre Sa Majesté. Ensuite nous remontâmes sur nos chevaux, pour retourner au même endroit, d'où nous étions partis, atendans de nous mettre à la suite du Roi, s'il étoit nécessaire, comme c'est la coûtume. Toute la matinée se passa de la sorte à contempler ce beau théâtre, dont la vûë étoit fort récréative. Mais le Roi n'arriva que bien tard, & un peu devant l'heure de son dîné. Néamoins cette atente ne nous fut pas ennuïeuse, parce que nous eûmes le tems favorable, l'air n'étant ni trop chaud ni trop froid; mais doux, temperé, & couvert de nuées, qui nous étoient agréables, quoiqu'elles semblassent nous menacer de pluïe, parce qu'elles nous défendoient des ardeurs du soleil, qui en toute saison sont plus véhémentes en ce païs, qu'elles ne sont en été dans l'Italie. Les Arméniens cependant, avec les forces d'un Hercule, faisoient en plusieurs endroits des sauts & des danses, au son de leurs

leurs instrumens, qui donnoient du divertissement à toute l'assemblée. Enfin le Roi arriva, par la ruë de *Ciaharbag* & du Pont, habillé de soïe, contre son ordinaire, & d'une maniére assez fantasque, la plume en tête, & fort gai, acompagné de ses deux fils, dont je vis le plus jeune vétu superbement d'un habit de toile d'or, & monté sur un cheval, couvert de même étofe; pour l'autre, il me fut impossible de le pouvoir considérer dans une si grande confusion de monde. Derriére lui marchoit *Isuf Aga*, Capitaine des eunuques, *Effendiar Beig*, favori de Sa Majesté, *Aga-Haggi*, premier Gentilhomme, ou maître de sa chambre, & une Dame, qu'on avoit surnommée la *Dellalà chizi*; c'est-à-dire, la fille de la Courtiére. C'est une femme de joïe de sa profession, un peu âgée; mais fraîche & en bon point, le visage un peu écoulé, comme mâtiné, & qui cependant n'avoit rien de desagréable, favorisée du Roi, à cause qu'elle lui sert de boufonne, & de Courtiére, pour la joüissance de ses amours. Elle suit, & va par tout librement à cheval avec le Roi, le visage découvert, le voile levé, & se mêle indiféremment avec les Courtisans les plus intimes de Sa Majesté; qui non-seulement la respectent par flâterie, mais qui la craignent, à cause de l'entrée qu'elle a auprès du Roi, & pour les ruses dont elle se sert adroitement; qui donnent de la crainte & de la jalousie à certains maris, qui n'étans pas beaucoup assurez de la chasteté de leurs femmes, apréhendent que cette marchande s'introduisant dans leurs maisons, sans qu'ils puissent honnê-

honnêtement lui en refuser l'entrée, vienne à corrompre l'honnêteté des Dames pour les plaisirs du Roi. Il ne faut pas s'en étonner, la chose étant arrivée autrefois à quelques-uns des plus lâches, abusant de leur simplicité. Les autres Courtisans, & les plus familiers de Sa Majesté, venoient en suite, avec un gros de Cavalerie. Le Roi passant par la ruë, où les Dames de Ciolfa l'atendoient aux portes de leurs maisons, il s'arrêtoit quelque-tems à chaque porte, bûvant à cheval, & mangeant ce qu'elles lui presentoient. Pendant ce tems-là, elles dansoient toutes de compagnie en sa presence, & representoient quelque balet, pour le divertir, & l'arrêter plus long tems devant leur logis. Aïant enfin ateint les Croix, il s'en alla droit vers le Patriarche, & fit entrer devant lui son cheval dans la riviére, suivi de ses deux enfans, de quelques-uns de ses plus familiers, de nos Peres, de moi en particulier, de deux ou trois domestiques du Résident d'Angleterre, qui faisoient en tout le nombre de douze ou de quinze chevaux. Ensuite aïant aperçû le Pere Jean, il l'apella, faisant signe de la main au peuple de lui faire place pour passer, & l'embrassa publiquement, avec beaucoup de démonstrations d'une amitié particuliére. Aprés cela il commença, avec son humeur active & incapable d'aucun repos, à faire l'ofice de Maître des Cérémonies, allant devant & derriére, & donnant lui-même par tout l'ordre qu'il vouloit qu'on observât. Tantôt il s'arrêtoit auprès du Patriarche, & tantôt auprès de ceux qui conduisoient les cérémonies, puis

Le Roi de Perse honore les cérémonies des Chrétiens.

il

il se tenoit au côté des Prêtres, & quelquefois il faisoit mettre au large les Porte-Croix, de peur qu'ils ne se pressassent les uns les autres ; & plusieurs autres actions semblables, conformes à son naturel vif & boüillant. Les cérémonies se firent en sa presence; elles consistent en certaines priéres qu'ils font, en versant un peu de chrême dans l'eau, où ils plongent ensuite toutes les Croix, & où plusieurs personnes nuës se jettent à la nage par dévotion. Et quoiqu'il commençât à pleuvoir, le Roi ne partit point delà si-tôt, & aïant aperçû au delà de la riviére quelques Gentilshommes Géorgiens Chrétiens, ses hôtes & ses amis, il les fit venir à lui, & discourut familiérement avec eux, & avec les Ciolfalins, avec le Pere Jean, & généralement avec tous ceux qui étoient autour de lui, environ une demie-heure de tems, sans que nul bougeât de-là, non pas même les Prêtres, avec leurs Croix. Desorte qu'étans tous mêlez les uns avec les autres, Sa Majesté se vit entourée de Croix, dont les unes étoient si près de sa personne, qu'il sembloit que lui-même les eût dans la main. Entr'autres discours, qui furent le sujet de cét entretien, il proposa une question, selon sa coûtume, à *Chogià Nazar* Ciolfalin; *Qui étoient ceux que les Arméniens tenoient pour les meilleurs Chrétiens, les Géorgiens, ou les Francs? Chogia Nazar*, qui avoit épousé une Demoiselle Géorgienne, quoique d'ailleurs les Arméniens & les Géorgiens ses haïssent mortellement, répondit que les Géorgiens gardoient plus religieusement les jeûnes, que ne font pas les Latins,

tins, donnant à entendre par-là, que la rigueur du jeûne est dans une si grande vénération parmi les Chrétiens de l'Orient, qu'ils ont cette créance, que la perfection du Chrétien ne consiste qu'en ce seul point; d'où vient qu'ils estiment le meilleur Chrétien, celui qui observe les jeûnes plus rigoureusement, bien qu'il manque en plusieurs autres choses. Et il faut avoüer que les Arméniens surpassent toutes les autres nations, pour les rigueurs du jeûne, & que nous autres Latins, sommes les plus larges & les moins scrupuleux. Mais le Roi, qui n'est pas fort amateur du jeûne, à cause que sa compléxion ne peut le suporter, à ce qu'il dit, ajoûta, qu'il n'entendoit pas parler des jeûnes, & qu'on laissât manger les Francs tant qu'ils voudroient; mais que sa pensée étoit de l'observation de la loi, & des saintes & sacrées cérémonies. Alors *Chogia Nazar*, soit qu'il se fût aperçû que le Roi étoit de ce sentiment, ou bien que lui-même le jugeât de la sorte; parce qu'éfectivement il est fort afectionné, & fait beaucoup d'estime de l'Eglise Latine, dit qu'entre tous les Chrétiens, il n'y en avoit point de plus ponctuels, ni de meilleurs que les Francs, pour ce qui regardoit les autres points de leur loi. Ensuite le Roi fit une autre demande au Pere Jean; *Qui étoient ceux de qui nous autres Francs avions une meilleure opinion, des Arméniens ou des Géorgiens?* Le Pere lui répondit d'abord, que des uns & des autres, il y en avoit de bons & de mauvais; mais le Roi le pressant de lui donner une réponse plus précise, il fut obligé de découvrir ses sentimens, &

Les Orientaux mettent toute la perfection dans le jeûne.

Question du Roi de Perse. Quels étoient les meilleurs Chrétiens.

de

de lui dire, que les Arméniens lui sembloient être plus gens de bien. Le Roi avoua qu'il étoit vrai, & qu'après les Mahométans, il n'y en avoit point sur la terre de meilleures gens qu'eux, parce qu'ils ne portoient point d'épée. Raison politique, qui étoit à son avantage, & que pour cette considération il estimoit beaucoup, comme il le donnoit à connoître. Le Pere jugea en faveur des Arméniens; peut-être parce que c'étoit leur fête, & qu'il voulut leur complaire en cela: pour moi je ne me fusse déclaré de la sorte en la presence de ces Cavaliers Géorgiens, & beaucoup moins contre la raison; parce que dans les matiéres de la Religion, comme remarque Baronius dans ses Notes sur le Martirologe, apr[illegible] d'autres Auteurs, il n'est pas certain que les Géorgiens se soient jamais éloignez de la vérité Catholique, ni qu'ils aïent d'autres erreurs que celles des Grecs, dont ils suivent les cérémonies en leur langue naturelle; & par cette raison, il n'y a nul doute qu'ils ne soient beaucoup meilleurs que les Arméniens, qui suivent le parti de Dioscore, dont les erreurs sont plus pernicieuses, plus grossiéres, & en plus grand nombre, que celles de toutes les autres nations Chrétiennes de l'Orient. Le Roi continuant ses demandes, voulut savoir du même Pere, si nous autres Francs célébrions cette fête, ou cérémonie du *Caccicïurar*; à quoi ce bon Religieux fit réponse, que nous la célébrions; mais d'une maniére un peu diférente, & à un autre jour, qui étoit le samedi saint. Encor ai-je oüi dire, que nos Peres Cordeliers, qui demeurent dans

la

la ville d'Alep, pour se conformer aux gens du païs, observent la même cérémonie, que les autres Chrétiens de l'Orient, le propre jour de l'Epiphanie. Cependant la pluïe s'augmentoit, & les ruës commençoient à devenir sales & boüeuses, ce qui obligea le Roi de se retirer, pour ne retenir pas davantage le monde avec incommodité, & de gagner la maison du défunt *Chogia Sefer*, qui durant sa vie avoit été le Chef des Ciolfalins: où trois de ses enfans, qui étoient lors dans le païs; le quatriéme, qui étoit le plus jeune, en étant absent, & qui avoient nom; le premier, *Melik Aga*; le second, *Frangul*; & le troisiéme, *Sultanum*, avoient préparé toutes les choses nécessaires pour la réception de Sa Majesté, avec leur oncle *Chogià Nazar*, qui voulut s'y trouver, quoiqu'il eût une autre maison séparée, où il faisoit sa demeure. Tout le pavé du logis, & les alées du jardin, depuis la porte de la ruë jusques dans l'intérieur des chambres, étoient couvertes de tapis de pié, de brocatel, de toiles d'or, & d'autres étofes précieuses, dont la plus grande partie fut gâtée, pour avoir été foulée aux piés de ceux qui venans de la pluïe, avoient leurs souliers pleins de boüe: leur coûtume n'étant point de quiter leurs souliers à l'entrée de la maison; mais seulement à la porte des chambres, & des lieux où ils veulent s'asseoir. Nous acompagnâmes le Roi jusqu'à la porte du logis, où l'on nous fit entendre que Sa Majesté vouloit demeurer seule avec les Ciolfalins, sans autre compagnie; ce qui nous obligea à nous retirer tous par divers
che-

chemins, pour gagner les bords de la riviére. Je m'en allai dans la maiſon de *Chogià Abedik*, mon parent, qui m'avoit invité à dîner; & au ſortir de table, je fus rendre viſite à une de mes couſines,& à ſon mari *Chogia Aſtuazatur*, chez qui je rencontrai toutes celles de ma famille, qui avoient voulu ſe trouver à la fête, avec les Dames de *Ciolfa*. La pluïe, qui étoit aſſez gaillarde, me fit paſſer tout le jour, & même la nuit ſuivante, dans une compagnie ſi agréable. Après que le Roi fut entré dans la maiſon de *Chogia Sefer*, il commanda qu'on fît venir tous les hôtes, & ceux qu'on rencontreroit ſur les chemins, qui ne manquérent pas de s'y rendre, dès auſſi-tôt qu'ils ſûrent ſa volonté. On ne rencontra ſur les chemins que trois Francs; ſavoir, ces trois Religieux, dont j'ai parlé ci-deſſus, qu'on reconnut à leurs habits, qui demeurérent avec le Roi, juſqu'au ſoir bien tard, qu'il ſe retira dans une chambre pour repoſer, & tous les autres dans leurs maiſons. Je ne puis pas vous raconter en détail tout ce qui ſe paſſa dans un ſi long entretien, où je n'étois pas preſent, néamoins je puis bien vous en dire quelques particularitez, aſſez conſidérables, dont nos Religieux, & quelqu'autres perſonnes d'honneur, qui n'auroient pas voulu mentir, me firent le raport en mêmes termes. Premiérement il avança cette propoſition, & la répéta diverſes fois, que quiconque ne croïoit point en *Jeſus-Chriſt*, & qui ne le reconnoiſſoit pas pour l'Eſprit de Dieu, comme eux-mêmes le croïent & le confeſſent, étoit *Cafir*, qui eſt, à parler proprement, un Infidèle.

Parole du Roi de Perſe, honorable à Jeſus-Chriſt.

Ce qu'il dit, après tous les Mahométans, qui ſont dans la même créance; cependant au fonds, ils ne ſavent ce qu'ils diſent, ne prenans pas ce mot d'Eſprit, dans le ſens des Chrétiens, pour une des perſonnes Divines. Quoiqu'il en ſoit, cette maniére de parler nous étoit favorable en la bouche du Roi. En quoi un de nos Religieux, qui eſt le Pere Peret, compagnon du Prieur des Auguſtins, & encor novice dans l'Etat de la Perſe, dont il ignore entiérement la langue, & par conſéquent incapable de rendre aucun ſervice, commit une grande ſimplicité, par un zèle indiſcret, & par ſon ignorance. Le bon Pere aïant oüi nommer *Jeſus-Chriſt*, & enſuite prononcer le mot de *Cafir*, ou d'Infidèle, ſachant que les Mahométans nient la Divinité de *Jeſus-Chriſt*, penſa que le Roi avoit dit, que celui qui confeſſoit *Jeſus Chriſt*, être Dieu, ou Fils de Dieu, étoit un infidèle. Et là-deſſus brûlant d'un zèle de profeſſer la Foi avec toute liberté, en la préſence du Roi, commença à s'écrier hautement, ſans nulle crainte du danger où il s'expoſoit; *Que ce qu'avoit dit Sa Majeſté, n'étoit pas véritable; & qu'il étoit obligé de perdre plûtôt la vie, que de trahir la vérité par ſon ſilence*; & parce qu'il ne pouvoit pas s'exprimer par ſes paroles, il donnoit à entendre au Roi, par ſes geſtes, qu'il lui fit couper la tête. Le Roi, qui reconnut la tromperie du Pere, & qui, comme un habile Courtiſan, tel qu'il eſt, ſuporte, avec une grande patience, la ſimplicité & l'ignorance de certaines perſonnes qui ont à traiter avec lui, ſe tourna vers le Pere Vicaire, qui eſt le

Zèle indiſcret d'un Pere Auguſtin.

le seul Religieux qui entende la langue du païs, & lui dit, en riant : *Pere Jean, de grace, faites savoir à cét homme que je n'ai pas mal parlé; mais qu'il ne m'a pas bien entendu.* Le Pere excusa, le mieux qu'il put, l'action du Pere Nicolas, par une similitude, ou maniére de parler, qui est assez commune entre les Orientaux. Que ces deux Religieux Augustins étoient deux boëtes fermées, pleines de grands tresors, qu'ils ne pouvoient pas produire au jour, n'aïant pas la clef pour les ouvrir : que c'étoient des personnes doüées d'une grande doctrine, & d'une rare vertu, & qui étoient dans une haute estime parmi nous, mais qui n'aïans pas l'usage de la langue pour se faire entendre, manquoient de la clef, qui leur étoit nécessaire, pour faire voir au-dehors ce qu'ils cachoient au dedans. Outre cela, le Roi voulut voir certaines Reliques des Saints, qui furent aportées d'Arménie, quand les Ciolfalins vinrent faire leur résidence à Hispahan, & qu'on garde encor à present dans la ville de Ciolfa, où elles sont en grande vénération. Quand les Prêtres, qui les portoient pour les faire voir à Sa Majesté, furent arrivez, étans revétus de leurs chapes, ou pluviaux, aïans tous des cierges allumez dans leur main; avec beaucoup de révérence, le Roi se leva de son siége, se tint debout, prit ce sacré dépôt, le baisa, le mit sur sa tête, commanda aux assistans de se tenir dans le respect devant une chose si sainte; & en un mot, lui rendit presque les mêmes honneurs qu'eût fait un Prince Chrétien. Dequoi il ne faut pas s'étonner, puisque les Mahométans re-

Le Roi de Perse révére les Reliques des Saints.

çoivent au nombre des Saints tous ceux que nous reconnoissons, quoiqu'ils ignorent leur nom, & principalement ceux qui ont vécu avant la venuë de Mahomet, de quelques-uns desquels ils ont retenu le nom, & même rédigé par écrit l'histoire de leur vie, dans leurs livres des Prophêtes, comme celles de S. Jean-Bâtiste, de saint Géorges, & de quelqu'autres, quoiqu'ils les aïent remplies & altérées de plusieurs narrations fabuleuses, ou apocriphes. Ces témoignages d'honneur, que le Roi rendit à ces Reliques des Saints, ne furent pas aprouvez de nos deux Peres Augustins, qui étans acoûtumez aux formalitez, qu'on observe ponctuellement entre les Chrétiens, & n'aïant aucun usage de ce qui se pratique entre les Infidèles, s'imaginérent que tout ce que le Roi avoit fait n'étoit qu'une pure moquerie, que son procédé étoit plûtôt par dérision, que par vénération. Mais sur-tout ils trouvérent mauvais, que voulant dônner au Pere Jean, comme en éfet il lui donna, une petite partie des Reliques de Sainte Ripsime, Vierge & Martire, dans l'Arménie, de laquelle il est fait mention dans le Martirologe Romain le 29. de Septembre, il osa toucher & rompre de ses mains les ossemens de cette Sainte, qu'il envelopa dans un papier blanc, & la donna au Pere Jean. Ce que les Augustins ne pûrent aprouver, comme une action de méptis, qui se fit en la presence de leurs Religieux. Mais le Pere Jean, qui étoit plus instruit, & mieux versé dans les afaires du monde & de la Religion, ne trouva point cette action mau-

vaise; & ne se fâcha point, qu'un Roi profane & infidèle eût touché ces saintes Reliques, sachant bien que tout ce que ces Princes font dans leur païs, comme il leur plaît, est permis, quand on ne peut les empêcher de faire ce qu'ils veulent; & qu'au contraire, on devoit estimer beaucoup l'honneur qu'un Roi infidèle avoit rendu, & rendoit continuellement aux choses sacrées de notre Religion, en la presence de ses sujets; ce qui leur aprenoit au moins le respect qu'ils devoient rendre à notre créance, & l'estime qu'ils devoient faire des choses de notre Religion. Sa Majesté proposa une autre question, touchant le Mistére de la très-Sainte Trinité; comme il se pouvoit faire que Dieu fût un, & qu'il y ait en même-tems trois personnes en Dieu. C'est le seul article, qui, avec celui de l'Incarnation, cause tous les diférends que nous avons avec les Mahométans. Le Pere Jean, & les Peres Augustins, par son moïen, qui leur servoit d'interpréte, lui donnérent plusieurs raisons, qui n'aportérent aucun fruit: parce qu'il est impossible d'expliquer comme il faut un Mistére si relevé dans un entretien de si peu de durée, où l'on ne raisonne pas avec ordre & méthode; mais en sautant ça & là; trois Religieux parlans en même-tems, dont deux ne savent nullement la langue du païs; & l'autre qui la sait, ignore entiérement les termes propres des sciences. Pour moi je serois d'avis que nos Peres eussent toujours avec eux quelques petits livres bien faits & bien fondez de ces matiéres en langage du païs, qu'ils pussent presenter

La question de la Trinité & de l'Incarnation, choque les Mahométans.

sentet pour réponse au Roi & aux autres, qui les en interrogeroient, leur faisant entendre qu'il n'est pas facile de répondre en peu de mots à ces demandes; mais que s'ils veulent prendre la peine de lire un de ces livrets, ils y trouveront la réponse, & toute la satifaction qu'ils peuvent desirer. Et je suis assuré, que ces livres seroient bien reçûs du Roi & de tout le monde, qui les liroit avec beaucoup de plaisir & de curiosité. Il se tint plusieurs autres discours dans cette conférence, tant des matiéres de la Religion, que de choses indiférentes, que j'omets à dessein, tant parce que je n'y ai pas assisté, que parçe qu'on m'en a fait le raport diféremment, desorte que je ne puis pas bien m'assurer de la vérité. C'est pourquoi je me contenterai de vous dire, que la pluïe, qui étoit tombée durant tout le matin, aïant un peu cessé, le Roi se mit, avec ses hôtes, sur un balcon, au-dessus de la porte du logis; alors plusieurs Dames de Ciolfa s'étans assemblées exprès vinrent dans une petite place un peu élevée, & qui n'étoit séparée de la maison où il étoit, que de la largeur de la rüë, où elles dansérent en la presence du Roi, & chantérent trois petites chansons, suivant la coûtume de l'Orient, composées en langue Turque ou Persane, dont la premiére étoit à la loüange de Sa Majesté, pour le remercier des faveurs que ce jour-là elle avoit fait aux Chrétiens. La seconde étoit à la loüange de *Chogia Nazar*, l'estimant bienheureux, pour l'honneur que lui & ses neveux avoient reçû d'un si grand Prince. Et la troisiéme étoit conçuë en forme de priéres,

res, qu'elles faisoient à Dieu, pour la santé & prospérité du Roi. Sa Majesté, qui se donnoit bien garde de faire jamais aucune action en la presence du Pere Jean qui pût causer du scandale, tant la vraïe vertu se rend vénérable, même aux Princes infidèles, aprêhendant que le Pere désaprouvât ces danses, d'autant plus qu'elles ne sont point en usage parmi les Perses, & que les Dames Mahométanes de condition ne dansent jamais, & ne se découvrent point le visage aux yeux des hommes, lui demanda, comme en doutant, si ce n'étoit point un péché à ses Dames Ciolfalines d'avoir dansé en leur presence? Le Pere, qui vouloit plûtôt loüer les actions des Chrétiens de Ciolfa, que les blâmer, répondit, qu'il n'y avoit point autrement de péché; & que dans la Chrétienté, non-seulement les grandes Dames, mais aussi les Reines mêmes se tenoient découvertes & dansoient à la vûë de tout le monde. Ce qui n'étoit point à blâmer, puisque nous lisons dans la Sainte Ecriture que les Dames Juives avoient dansé devant le Roi Saül, & devant David, son gendre & son successeur. Et en un mot, que la danse n'étoit point péché, si elle n'étoit acompagnée de quelque mauvaise intention. Le Roi, les Ciolfalins, & toute l'assemblée, furent extrémement satisfaits de cette réponse. A l'issuë de cette conférence, le soleil s'allant coucher, le Roi pareillement alla se reposer dans une chambre, où il dormit toute la nuit, & un chacun se retira chez soi. Le Pere Jean, avant que de s'en retourner dans son Convent, vint au logis de *Cho-*

Danser est une chose indiférente.

già Astuazatur, le mari d'une de mes belles-sœurs, où nous étions tous en visite, qui me fit le raport de tout ce que je viens de vous dire, lequel m'avoit déja raconté, & qui depuis me fut confirmé par d'autres personnes. Le lendemain matin, le soleil étant déja fort haut, quand je partis de *Ciolfa*, pour m'en retourner dans ma maison, je vis en passant que le Roi étoit encor dans le logis de *Chogia Sefer*; & le trompete de *Ciolfa*, que je rencontrai sur mon chemin, m'assura que le Roi lui avoit commandé de faire aporter son dîné d'Hispahan, & qu'après avoir dîné à *Ciolfa*, il s'en étoit allé, presqu'aussi-tôt qu'il y fut arrivé.

Quelques jours après la fête, *Agamir* Secrétaire d'Etat, vint un matin, sans être atendu, dans l'Eglise des Peres Déchaussez, pour rendre visite au Pere Jean, où il considéra curieusement leur Eglise, leur bibliothéque & leur Convent. Et au sortir delà, il alla rendre la même visite aux Peres Portugais, de l'Ordre de S. Augustin, où il vit toutes choses, & particuliérement le mauvais état de leur maison, qui pour être ancienne, menaçoit d'un côté de ruïne, & étoit sur le point de s'en aller par terre; ce qui lui fit connoître le besoin qu'ils avoient d'acheter une place pour y faire un autre bâtiment. Ma pensée est, que ces visites se firent par l'ordre du Roi, quoique je n'aïe pû pénétrer son dessein. Sa Majesté étoit pour lors alée à la campagne, avec les Dames de son Palais, pour y passer quelques jours dans les divertissemens de la chasse. Le même jour, après dî-

né, il arriva un courier d'Ormus avec deux paquets de lettres, qui s'adressoient aux deux Convents, pour leur faire savoir la mort du vice-Roi des Indes. On leur mandoit que cét événement n'empêcheroit pas que l'armée ne se mit en campagne; parce que son successeur, qui étoit un cavalier Portugais, qui s'étoit habitué dans les Indes, & qui avoit été nommé par Sa Majesté Catholique dans une lettre cachetée, qui ne fut ouverte qu'après le décès de son Prédécesseur, comme c'est leur coûtume, étoit pour éxécuter de point en point les ordres de son Maître, & peut-être plus avantageusement que le défunt; parce qu'il avoit une parfaite intelligence des afaires de l'Inde, où il a passé plusieurs années, & pour être pleinement informé des desseins de l'armée, comme étant le Chef du Conseil de ce Roïaume, qui savoit tout ce qui en avoit été déliberé & conclu sur cette afaire. Le Pere Jean reçut une lettre d'Ormus, par la voie du même courier, de la part de l'Ambassadeur Dom Garcia, & une autre, qui s'adressoit au Roi, qu'il lui recommandoit de donner en main propre à Sa Majesté, le plus promtement & le plus secretement qu'il pourroit, sans en communiquer rien aux Peres Augustins, ni à aucune autre personne. Nous allâmes, ce Pere & moi, quelques jours après, visiter *Agamir*, aïant voulu, pour quelques considérations, lui rendre nos respects tous deux ensemble. Dans cette visite, le Pere, en ma presence, rendit conte au Secrétaire de la lettre, que Dom Garcia lui avoit écrite; & de l'autre, qu'il avoit ordre de pre-

presenter à Sa Majesté, dont il lui fit lui-même la lecture, & lui en donna l'interprétation juste, parce qu'elle étoit écrite en langue Espagnole, comme Dom Garcia l'en avoit prié. Je lui parlai de diverses choses, & entr'autres je lui donnai à entendre que j'étois dans la pensée de m'en retourner dans mon païs, ne voïant plus qu'il y eût dans la Perse aucune ocasion de faire la guerre aux Turcs, ni aucune matiére de ces honorables emplois, que j'alois rechercher dans le monde pour aquérir de la gloire; néamoins que ma résolution dépendoit du succès d'une certaine afaire, dont j'avois commencé de traiter avec Sa Majesté; entendant parler de la Colonie Catholique & latine, que j'avois dessein d'établir à côté d'Hispahan, & des bluettes de feu, s'il s'en étoit conservé quelques-unes, sous les cendres mortes de cette guerre, que j'espérois rallumer contre les Turcs, pour l'amorce de l'union du Roi de Perse avec les Cosaques. J'ajoûtai, qu'à ces fins, je desirerois bien en avoir quelque résolution favorable de Sa Majesté. *Agamir* me repliqua là-dessus, qu'aussi-tôt que le Roi seroit de retour dans la ville, nous pourrions traiter de cette afaire l'un avec l'autre. Ensuite il nous demanda, si nous n'avions point apris quelques nouvelles des Anglois; & le Pere lui dit alors ce qu'il en avoit apris; qu'il y avoit des vaisseaux, qui étoient arrivez à *Giasek*, qu'on disoit être chargez de marchandises & d'argent. Les Anglois, repartit *Agamir*, ne sont pas personnes pour avoir un grand crédit, puisqu'on ne voit dans leurs afai-

res, que beaucoup de paroles & peu d'éfets. Je le priai, dans ce moment, de se souvenir de ce que je lui en avois dit un jour à Firuzchù. Je me souviens fort bien, me dit-il ; & les paroles que vous m'avançâtes pour lors, dont j'ai reconnu la vérité, n'ont point sorti depuis de ma mémoire. Enfin nous prîmes congé de la compagnie, après avoir fait nos complimens au maître de la maison, au Vizir des Arméniens, & à tous les assistans. Nous fîmes les mêmes civilitez, en entrant & en sortant, au fils de l'*Agamir*, qui n'étoit pas assis avec son pere ; mais qui se tenoit, avec un grand respect, hors du lieu de l'audience, comme un simple Gentilhomme, pour recevoir & acompagner ceux qui entroient & sortoient de la sale, & comme tous les enfans de maison ont coûtume d'en user avec leur pere.

Respects des enfans des grands pour leurs peres.

Mois & jour estimé malheureux par les Perses.

Le vingt-neuviéme jour de Janvier se rencontra cette année au dernier mécredi du mois *Sefer*, de l'an Arabique ou lunaire des Mahométans, qui est un jour que ces peuples, & particuliérement les Persans, estiment malheureux. Par cette raison, ils n'osent presque ce jour-là sortir de leur maison ; ils ne rendent & ne reçoivent aucune visite, & se tiennent sur leurs gardes, avec toutes les précautions imaginables, comme un tems suspect, qui peut leur causer facilement quelque grande disgrace. Tout le mois de *Sefer* est encor estimé malheureux. C'est pourquoi ils n'ont pas coûtume de se mettre en chemin, ni d'entreprendre aucune afaire, & principalement aucune guerre durant tout ce mois

mois là. Mais de tous les jours, qu'ils estiment malheureux, il n'en est point, qu'ils apréhendent davantage, que le dernier mécredi de ce mois, en quelque jour qu'il puisse se rencontrer, que les Persans apellent *Ciaharscembé*, & que les Latins nommeroient en leur langue, la quatriéme Férie de mauvais présage. La nuit d'après la fête de la Purification, ma maison fut réjoüie, par la naissance d'un enfant mâle de M. *Abdullàh Gioerid* mon beau-frére, qui quelques jours après fut bâtizé dans l'Eglise des Peres Carmes-Déchaussez, de la main du Pere Jean Vicaire, & qui fut nommé Géorges, par M. Robert Gifford, Gentilhomme Anglois Catholique, qui le tint sur les fonds, au lieu de Maître Géorges Strachan, Gentilhomme Catholique Ecossois, qu'on avoit destiné pour Parrein; mais qui ne pût venir en personne, à cause de son indisposition. Le quinziéme de Février, les Mahométans de Perse célébrérent une de leurs fêtes, qu'ils apellent *Isfend*, du nom d'une herbe, qui naît & paroît la premiére sur terre; & dès qu'elle commence à paroître hors de terre, ils commencent leur solemnité. Elle ne consiste qu'en un grand nombre de flambeaux & de chandelles, qu'ils tiennent allumées dans leurs boutiques tout le long du jour & de la nuit suivante, pour une marque de réjoüissance de ce qu'ils ont passé l'hiver, qui finit dans les païs chauds environ ce tems-là. Cette fête ne suit point l'ordre de l'année lunaire, qui est la plus commune aux Mohométans; mais le cours du soleil, qui ne s'observe que par les doctes en quel- *Fête du Printems, célébrée par les Perses.*

C 5 ques

ques choses, & se célébre quand le soleil a passé le vingt-cinquiéme degré du Verseau, qui se rencontre presque toûjours au jour que j'ai remarqué ci-devant; parce que l'an solaire étant stable, & dans une parfaite égalité, les mêmes jours arrivent tous les ans en même-tems; comme au contraire, les mois de l'année lunaire sont sujets au même changement que les fêtes mobiles. Le vingt-deuxiéme de Février, par un ordre exprès du Roi, quoique les hommes de lettres protestassent d'une commune voix que ce n'étoit pas le jour propre, le peuple, qui n'a point d'autre régle en toutes choses que la volonté du Roi, solemnisa le jour de la naissance de leur imposteur Mahomet, qui, selon les années de la lune, qu'ils observent religieusement, arriva je ne sai quel jour du mois *Rabiàel-elevvel*, qui est le troisiéme mois des Arabes. Mais sans vouloir m'étendre davantage sur les fêtes & solemnitez que les Mahométans observent tous les ans, je vous en réserve la connoissance au *Tacuin*, ou aux éphémérides Persanes de la presente année, dont j'ai fait une Traduction assez juste en latin, que je porterai avec moi en Italie, pour la satisfaction des véritables curieux, où ils pourront voir, avec beaucoup d'éxactitude, non-seulement ce qui regarde les points de leur Calendrier, mais encor tout ce qui apartient aux mouvemens des Cieux, dont ils ont fait les observations avec un très-grand soin, & plusieurs autres choses, dont nous n'avons pas l'usage, & qui méritent bien néamoins que nous en aïons la connoissance. Ces éphémé-

méridés, qu'ils donnent tous les ans au public, dès le commencement de l'année, ne sont pas comme les nôtres, qui prévienent les tems & les années à venir, à cause qu'ils n'ont pas la commodité de l'imprimerie, & que l'écriture, qui se fait à la main, est un travail trop pénible: desorte que n'étans que pour l'année courante, les volumes ne sont pas plus gros que nos almanachs, & on peut les transcrire facilement. Aussi s'en fait-il un si grand nombre, que de toutes les personnes qui savent lire, à peine en est-il une qui n'aïe son *Tacuin* dans son sein, pour voir ce qui se passe dans les Cieux, & connoître si l'heure est favorable ou malheureuse, pour entreprendre quelqu'afaire que ce soit, tant ce peuple est ataché à ces vaines superstitions. Mais laissons-les dans leurs folles imaginations, & parlons d'autre chose. Epémérides des Perses.

Le jour du carnaval, qui arriva le troisiéme de Mars, le Roi étant venu sur le soir dans la place, le Pere Jean décendit de cheval, s'aprocha de Sa Majesté pour lui parler de mes afaires, & moi pour l'écouter, & puis il lui presenta la lettre de l'Ambassadeur Dom Garcia, qui lui avoit été mise entre les mains quelques jours auparavant. Sa Majesté l'aïant ouverte, la rendit au même Pere, qui l'aïant lûë, lui fit entendre de vive voix ce qu'elle contenoit; & après avoir discouru long-tems ensemble sur le même sujet, le Roi fit ses plaintes ordinaires contre Sa Majesté Catholique, de ce qu'il l'avoit toujours entretenu de ses belles paroles, sans avoir jamais rien entrepris contre le Turc. Et parce que la lettre

de Dom Garcia contenoit quelques plaintes des Ministres d'Espagne contre les Anglois, qui étoient arrivez nouvellement; le Roi répondit courageusement à cela, comme il avoit fait toutes les autrefois, qu'on lui avoit avancé les mêmes propositions; que les Anglois seroient toujours les bien venus dans le païs de son obéïssance, & tous les autres qui y voudroient venir: que ce n'étoit pas une chose qui se dût demander; parce qu'il croïoit être obligé de les favoriser, & de leur rendre le réciproque. Touchant un autre point que Dom Garcia lui écrivoit, qu'il atendoit avec impatience l'Ambassadeur de Perse, pour avoir l'honneur de l'acompagner en Espagne, le Roi assura le Pere, que son Ambassadeur étoit déja parti de la ville de *Sciraz*, qui est plus de la troisiéme partie de chemin d'Hispahan à Ormus. Et enfin il lui déclara, qu'il avoit fait la paix avec le Turc; mais néamoins qu'à toutes les fois que les Chrétiens auroient l'avantage sur leur ennemi, il sauroit bien s'en prévaloir de son côté, & prendre le dessus; & le pria d'en écrire aux Princes Chrétiens, le constituant son Procureur pour l'éxécution de cette afaire. Et pour un témoignage, qu'il lui donnoit sa foi, il lui prit la main, & la serra; & le Pere pareillement baisa la main de Sa Majesté, & lui promit qu'il leur en écriroit, dans les mêmes termes qu'il avoit déja fait plusieurs fois. Le Roi continuant son discours, ajoûta qu'il avoit coûtume de venir tous les soirs dans la place, que le Pere ne manquât pas de s'y rendre le lendemain, & de lui faire voir quel-

Le Roi de Perse est prêt de faire la guerre au Turc, quand les Chrétiens aimeront.

ques

ques mots de la devise, ou du signal de la Croisade, que le Pere Arménien avoit aportée de France. Puis aïant considéré les lunettes que le Pere Vicaire atachoit à ses oreilles, quand il vouloit lire ou regarder que chose, il les prit, pour voir, dit-il, si cette invention pourroit être à son usage, & promit de lui rendre le jour suivant. Le Pere voulut lui donner l'étui, pour les conserver : *Il n'est pas besoin*, dit le Roi, *n'aïez point de crainte, je ne les romprai pas*. Sa Majesté nous aïant congédié, elle resta encor quelque-tems dans cette place, & nous nous retirâmes dans nos maisons, parce qu'il étoit déja fort tard. Dans ces entretiens, qui durérent jusqu'à la nuit, le Roi tint plusieurs autres discours de l'Espagne & des Portugais, au sujet de l'Ambassadeur Garcia, que je ne vous dis point, parce que ce n'est pas à moi d'en parler; outre que je ne pûs pas entendre distinctement toutes les paroles, m'étant retiré un peu à l'écart par civilité, quand ils vinrent à parler de ces afaires; je compris bien néamoins que Sa Majesté n'avoit pas beaucoup de bonne volonté pour cette nation. Le lendemain au soir, le Pere & moi, ne manquâmes pas de nous trouver dans la même place, comme le Roi nous l'avoit commandé, où il ne vint point ce jour-là, qui étoit un mécredi, parce qu'il étoit allé se divertir à Ciarharbag, avec les Dames de son Palais, comme il a coutume de faire tous les mécredis de l'année. Nous prîmes un autre chemin, & allâmes faire nos complimens au nouveau Résident d'Angleterre Eduard Monor, qui étoit arrivé ce jour-là

à Hisp-

à Hispahan, sur les vaisseaux, qui étoient allez le recevoir. Nous l'avions connu avant qu'il fut en cette charge, à laquelle il parvint par le décès de Thomas Backer, qui étoit mort en Hispahan quelques mois auparavant. Le dixiéme jour de Mars, & non plûtôt, le Roi étant venu dans la place, le Pere Jean lui presenta le contreseing, ou la devise de la Croisade, composée en langue Italienne, écrite en caractéres Italiens & Persans, & traduite fidèlement en langage Turc & Persan. Je trouvai cette ocasion assez commode & avantageuse pour parler à Sa Majesté, en faveur du Pere Nicolas Ruigiola Cordelier, Génois & passager, qui venant des Indes pour aller en Italie, étoit parti d'Hispahan il y avoit quelques jours, où je le trouvai fort à propos, pour le charger de quelques lettres que j'écrivois à Rome, & ensemble je lui fis present d'un cheval pour son voïage. Ce pauvre Pere n'étoit pas encor bien loin du lieu de son départ, quand il se vit arrêté par les *Rabdari*, ou gardeurs des chemins, dont le Roi s'étonna fort, témoignant assez clairement que cette action ne s'étoit point faite par son ordre, mais contre sa volonté. Il fit écrire promtement une lettre aux *Rabdari* de la ville de *Juzbasci*, qui étoit le lieu où ils l'avoient arrêté, avec commandement exprès de le laisser passer en toute liberté, leur déclarant que ce bon Religieux étoit un des hôtes & amis du Roi, n'aïant pas acoutumé d'user de cette façon de parler, quand il s'agit des autres Francs, qui ne sont bien avant dans ses bonnes graces, comme je l'ai déja remarqué,

Rabdari, garde des chemins.

qué, au sujet des troubles qui commencent à naître, & dont les Portugais sont menacez.

Le treiziéme de Mars, les deux Ambassadeurs qui venoient de Constantinople, firent leur entrée dans Hispahan, où ils furent reçûs magnifiquement par tous les braves de la Cour, & par tous les habitans de la ville; savoir, *Jadigar Alì Sultan*, Ambassadeur du Roi de Perse, qui étoit allé exprès pour conclure la paix avec le Grand Seigneur, mais qui fut rapellé, avec la réponse dont il étoit chargé; & un autre Ambassadeur de Sa Hautesse, qui étoit venu en sa compagnie pour le même éfet. Tous alérent au-devant d'eux, par ordre exprès de Sa Majesté, avec une cavalcade, belle à merveille, & fort nombreuse, au milieu desquels ils marchoient entre *Effendiar Beig*, conducteur d'une bande, & *Burùm Casun*, de l'autre. Ce fut un petit miracle, qu'on ne vit aucune femme dans les ruës durant cette magnificence, le Roi l'aïant expressément défendu; parce qu'il avoit apris que l'autre Ambassadeur des Turcs étant arrivé à Constantinople, s'étoit moqué de lui, jusqu'à dire, qu'entrant dans le Palais Roïal, à sa réception, il n'avoit vû que des femmes, qui étoient venuës au-devant de lui. C'étoit dire, en peu de mots, que le Roi de Perse avoit fort peu d'hommes & de gens dans ses Etats. Nous autres Francs montâmes à cheval, & allâmes jusqu'à la porte de la ville, par le commandement du Roi, sans vouloir néamoins passer outre, parce que nous ne voulumes pas complimen-

menter l'Ambassadeur du Turc, notre ennemi mortel; & nous nous arrétâmes un peu hors de la porte, faisant un gros de Cavalerie, pour voir passer & faire la révérence aux gens du Roi, qui le conduisoient; après-quoi un chacun de nous se retira dans sa maison, par divers chemins, sans qu'un seul voulut lui faire cét honneur, que de l'acompagner. L'Ambassadeur des Turcs fut logé dans la maison de *Cazi Can*, qui est une des plus belles & des plus commodes de la ville; & dès le soir même il fut introduit dans la chambre du Roi, pour lui baiser les piés; non pas en public, mais à huis clos & en secret. Ensuite il lui presenta ses lettres, que Sa Majesté ne voulut pas lire alors, ni lui parler d'aucune afaire, aïant destiné tout ce tems-là à le complimenter. Un mécredi, cinq jours après cette réception, que l'Ambassadeur s'étoit disposé à faire au Roi les presens, qu'il avoit aporté de Constantinople, on tint préparée la place, qui étoit au-dedans, toute couverte de monde, & au-dehors toute entourée d'un grand nombre de peuple, qui étoit sur les bords de la riviére, atendant la vûë de ce spectacle, comme c'est la coûtume. Pour cét éfet l'Ambassadeur vint en personne, jusqu'au lieu où il pût être vû facilement de Sa Majesté, qui étoit dans un balcon, sur la porte de son Palais; & tous les presens parûrent en ordre, les uns après les autres, comme à une procession. Mais je ne sai pas pour quelle raison le Roi ne voulut pas sortir ce jour-là, ni recevoir les presens qui lui étoient préparez, ni pour quel motif il com-

Le Roi de Perse refuse les presens du Turc.

commanda qu'on retournât le jour ſuivant, qui eſt une choſe fort extraordinaire, & qui ne ſe pratique que rarement. Les ſpéculatifs en firent un mauvais jugement, & eſtimérent que Sa Majeſté n'étoit pas beaucoup portée à la négociation de cét Ambaſſadeur. Les preſens ne furent point reportez dans la maiſon de l'Ambaſſadeur; mais ils demeurérent comme en dépôt, entre les mains de ces jeunes hommes, qui avoient ordre de les porter au Roi, juſqu'à ce qu'ils en fuſſent déchargez, & qu'ils ſe preſentaſſent une autrefois pour faire la même montre, quand Sa Majeſté ſeroit dans le deſſein de les recevoir. Mais le Roi ne voulut jamais les accepter; & le tout fut laiſſé & donné à ces jeunes gens, qui les portoient; c'eſt-à-dire, à un chacun ſa piéce, Sa Majeſté faiſant ſon compte de les avoir reçûs. C'eſt pourquoi, ſoit qu'ils ne lui agréaſſent pas, ou qu'il n'eût pas beaucoup d'inclination pour les afaires dont il devoit traiter, il ne voulut jamais rien prendre pour lui; & par une eſpéce de mépris, il en fit ſes libéralitez aux porteurs.

L'équinoxe de ce Printems, quand le ſoleil entra dans le premier degré du ſigne du belier, ſous le méridien d'Hiſpahan, commença cette année à trois heures & trente-cinq minutes de la nuit, après le vendredi vingtiéme jour de Mars, avec quelque peu de diférence du tems, que la diſtance des lieux peut aporter, ſelon mon jugement & ſelon les obſervations de l'Italie. Le docte Mangin, qui a pris le méridien de Veniſe dans ſes éphémérides, le mar-

Les Perses fort versez dans l'astrologie.

marque à six heures vingt-six minutes & quarante secondes aprés-midi du même jour. Ce qui me fait douter si les éphéméri-des de Perse ne se trompent point en cela de plus d'une heure, ou d'une heure & demie; parce que si l'opinion de Mangin est véritable, comme on ne doute point, que cét homme ne fût très-excellent & acompli dans la science des astres, le méridien d'Hispahan, au calcul des Perses, ne seroit pas assez éloigné de celui de Venise; & il n'est pas possible que si peu de distance qu'il y a entre ces deux lieux, cause une si grande diférence de tems. Quoiqu'il en soit, ce vendredi, qui tombe dans le quinziéme jour du mois *Rabbia-etthani*, selon l'année lunaire des Arabes, qui est l'an mil vingt-neuf de l'égire de Mahomet, se rencontra ici le premier jour du mois *Ferverdin*, qui est le commencement de l'an solaire, le plus récent & le plus correct qui soit chez les Perses, selon leur derniére ere, ou la supputation *Gelaline*, comme ils l'apellent, du nom d'un certain Roi Mahométan, nommé *Gelal*, qui arrêta le tems, depuis lequel on compte jusqu'à present cinq cens quarante-deux ans. Pourquoi nos hérétiques modernes, & presque tous les schismatiques Orientaux, quoiqu'ignorans dans l'astronomie, ont-ils une si grande répugnance pour la réduction des dix jours du Pape Grégoire XIII. & pour la correction des années du Calendrier, que c'est aujourd'hui une des plus dificiles & fâcheuses disputes qu'ils aïent avec l'Eglise Romaine, bien que cette réformation, qui n'est pas néanmoins à leur goût, soit une des plus belles

Les Perses ont réformé le Calendrier devant nous.

pro-

productions des grands esprits, & un des points les plus importans, & peut-être des plus nécessaires pour l'observation juste du jour de Pâques, & des autres fêtes mobiles. Les Persans, quoiqu'Infidèles, seroient capables d'aprendre & de comprendre cette nouvelle correction. Etans Mathématiciens & Astronômes excellens, ils y ont travaillé long-tems avant nous; savoir, dès le commencement de l'ere, ou de la suputation *Gelaline*. Depuis ce tems-là ils observent l'an du soleil, avec tant de justesse, qu'ils n'obmétent ni les heures, ni les minutes, & demeurent d'acord avec nous pour ce qui est du tems, que leurs années solaires plus anciennes, selon la suputation *Jezdigerdine*, du nom d'un de leurs Rois Gentils, nommé *Jezdigerd*, de laquelle ils comptent jusqu'à present neuf cens quatre-vingt-neuf ans, ne peuvent pas être fort justes; non-seulement parce qu'elles commençoient en divers tems de l'équinoxe du Printems, mais encor parce qu'elles étoient fort défectueuses, & manquoient dans les embolismes, d'où naissoient les mêmes erreurs, que nous avons remarqué depuis dans notre ancien Calendrier; ce qui les porta dès lors à entendre la correction du cours de l'année, comme nous l'avons faite long-tems après eux. Mais je remets toutes ces observations à la Traduction que j'ai faite de l'éphéméride des Perses, où on pourra les voir avec plus d'éxactitude, & plusieurs autres belles curiositez, dignes des yeux & de l'esprit des doctes; pour vous dire en passant que le *Neuruz*, ou le tems de l'équinoxe, est d'une si gran-

Les Perses solemnisent l'équinoxe.

grande vénération entre les Perses, qu'ils én célébrent la fête durant plusieurs jours. Cependant ils se sont passez cette année à la Cour, avec beaucoup de froideur, & peu de réjoüissance; le Roi n'aïant préparé aucun banquet à ses hôtes, ni observé les solemnitez qu'on pratiquoit les années précédentes. Ce qu'on attribuë au déplaisir qu'il reçoit des afaires qu'il a avec le Turc, & de ces Ambassades, qui ne sont pas peut-être conformes à ses desseins, quoique le bruit & l'opinion publique porte, que la paix se doit faire; mais c'est peut-être avec des conditions autant facheuses au Roi de Perse, qu'elles sont avantageuses au Grand Seigneur. En éfet, le vingt-cinquiéme de Mars Sa Majesté Persane partant d'Hispahan, sans être nullement acompagnée, pour aller vers *Ferhabad*, comme on disoit, laissa ici l'Ambassadeur des Turcs nouvellement arrivé, avec ses dépêches, & sa réponse, pour s'en retourner à son Maître, aïant donné ordre que *Tochtà Beig*, mon intime & ancien ami, l'acompagnât en qualité de son Ambassadeur, avec une nouvelle replique au Grand Seigneur, & de nouveaux presens, plus magnifiques que les premiers, qui étoient estimez vingt ou trente milles tomans, ce qui est une marque certaine que les afaires de la paix sont troublées, quoiqu'on ne le dise pas ouvertement. Nous avons reçû un de ces jours de bonnes & heureuses nouvelles de l'Europe, qui portent, que l'Archiduc Ferdinand de Gratz a été enfin élû Empereur des Romains, au grand desir des Catholiques. Mais on ajoûte, que

Ferdinand élû Empereur, & le Palatin Roi de Bohême.

pour

pour un contre-poids, qui abat & diminuë beaucoup leur joïe, les hérétiques de Bohême ont élû pour leur Roi le Palatin du Rhin, au préjudice de la premiére élection, que les Catholiques avoient déja faite, de la personne du même Archiduc Ferdinand. Et que Gabor Bethléem, Prince de Transilvanie, fait tous ses éforts pour s'emparer de la Hongrie, & s'en faire déclarer & reconnoître Roi, contre les justes & légitimes prétentions de ce même Archiduc, qui avoit été élû avant lui, & tâche de s'y maintenir, nonobstant toutes les opositions des Ministres d'Etat, contre un injuste usurpateur. J'ai reçû un avis, par la même voïe, que le Palatin n'avoit pas encor accepté la Couronne, qui lui étoit presentée; mais je me doute bien qu'il ne sera pas homme pour la refuser, & Dieu veüille que son élection ne soit pas une semence de troubles & de guerres dans l'Allemagne. Lundi dernier, qui étoit le trentiéme de Mars, nous rencontrâmes ici quelques mauvais garnemens, qui arrivoient d'Ormus, & qui étoient des sujets du *Chan* de *Sciraz*, qu'il avoit mis sur mer, en grand nombre, dans des vaisseaux, pour s'emparer d'une certaine place, que les Arabes ocupoient au-delà de la mer; ce qui leur réussit fort mal, par la courageuse résistance des Arabes, qui repoussérent vaillament les Perses. Nous aprîmes de leur bouche, que toute l'armée du Chan étoit postée sur les rivages de la mer aux environs d'Ormus; que tous ces confins de la Perse étoient couverts de soldats, qui menaçoient cette Ile, & que les habi-

tans

tans se préparoient à faire des tranchées, & à se mettre en défense. Mais vous verrez qu'il sera trop tard; & que le tems qu'ils ont emploïé dans leurs délibérations sera perdu pour eux. On m'écrivit de plus, que les Ormuziens s'étoient saisis de tous les marchands de Perse, qu'ils avoient pû rencontrer, & les avoient mis en prison, pour s'assurer de leurs personnes, & pour les retenir comme en ôtage, jusqu'à ce qu'ils vissent plus clair dans le succès de leurs afaires; mais que l'Ambassadeur Garcia les avoit fait mettre tous en liberté, n'aïant pas voulu permettre qu'on fît aucun acte d'hostilité contre les Perses, tandis que les afaires seroient encor en suspens, & qu'on ne vît plus clairement qu'ils avoient rompu de leur côté. L'action de Dom Garcia, en faisant mettre en liberté les marchands de Perse, n'est pas moins obligeante & prudente, que celle de ses gens, qui les avoient arrêtez prisonniers, étoit déraisonnable & injuste, qui ne servoit qu'à irriter les esprits de toute la nation. Après cela, je n'ai rien à vous dire davantage des afaires publiques.

Pour ce qui me regarde, outre ce que je vous écrivis avant-hier, qui fut le deuxiéme d'Avril, vous aprendrez que j'ai encor changé de logement une autrefois; la maison, où j'avois passé le Printems, ne me plaisant nullement, parce qu'elle étoit trop sombre & trop mélancolique; & plûtôt que de me voir tous les jours en la peine où le Roi nous engage, par les changemens de celles qu'il nous prête, j'en ai trouvé une qui m'agrée, que j'ai pris à loüa-

loüage, pour n'en sortir que quand il me plaira. Cette nouvelle maison, que je tiens d'un *Cazi Saadì*, personnage de qualité, m'est extrémement commode, en ce qu'elle est voisine des Carmes-Déchaussez, dans leur quartier, qu'ils nomment *Meidan-i-Emir*. Ce qui me la fait estimer davantage, c'est qu'elle est belle, gaïe, fort logeable, avec un beau jardin, une eau courante, & un petit réservoir dans la sale, ou la chambre de l'audience. Au-dessus du jardin, il y a une alée découverte pour se promener, élevée d'un seul degré, longue de la portée d'un arc, & bâtie de briques, fort proprement, où je fais la plus grande partie de mes études & de mes spéculations, ne pouvant m'acoûtumer à faire mes éxercices ordinaires dans la maison. Il y a de plus une sale intérieure, qui est en croix, avec quatre belles chambres, pratiquées dans les quatre vides ou angles de la croix, & une grande coupe, ou un dôme fort élevé au milieu, qui reçoit la lumiére du dehors, comme on le voit à Rome dans l'Eglise de la Rotonde; desorte que les raïons du soleil, qui n'y entrent qu'obliquement par le haut, sans donner jusqu'au bas, ne me sont point importuns durant l'été; & l'endroit, où j'ai ma table pour lire & pour écrire, m'est extrémement commode. Les *Paromisades*, que j'estime être à present les peuples de *Zabelistan*, sur les limites de cét Empire, entre le soleil levant & le septentrion, bâtissoient anciennement leurs maisons de cette forme, au raport de Diodore; c'est-à-dire, couvertes & voutées tout autour, n'aïans qu'une ouverture au mi-

Les maisons de la Perse bâties en dômes.

milieu de la voute, par où la fumée de leur feu sortoit dehors, & la lumiére du jour entroit dedans. Les Perses bâtissent encor à present une grande partie de leurs maisons de la même architecture, ou au moins la piéce principale, qui est la sale, bien qu'ils le fassent avec plus de disposition & d'ornement; ce que j'ai remarqué au sujet de ma maison. Les Dames y trouvent leur commodité; parce qu'il y a plusieurs belles chambres tout à l'entour, qui sont de plein-pié. Les chevaux y sont aussi bien logez, dans des écuries fort spacieuses, & si bien ajustées, qu'elles pourroient servir de galeries couvertes, & de promenades agréables. Les pavez, dont les toits sont couverts, sont assez larges, sans être sujets aux voisins, ni dominez d'aucun, comme étant plus élevez, d'où l'on découvre de bien loin les campagnes tout à l'entour. En un mot, la maison me plaît; & dans l'été, durant toute la nuit, que vous dormez à votre aise, en quelque chambre que ce soit, vous entendez une musique continuelle de grillons, qu'il ne faut point nourrir dans des cages, comme nous faisons en Italie; parce qu'il y a un si grand nombre de ces petits animaux dans tous les jardins de cette ville, qui sont à l'entour, ou à côté des maisons, que les chambres mêmes en sont pleines; & il n'y a pas un trou dans les murailles & dans les portes où l'on n'en trouve quelqu'un, qui ne sont pas néamoins si noirs que les nôtres, mais qui tirent un peu plus sur le gris obscur, & qui font toute la nuit un si agréable murmure, qu'on ne peut dormir que fort douce-
ment

ment au bruit de ces petits musiciens. Mon jardin a des arbres, dont les uns donnent de l'ombre, & les autres portent des fruits. Il y a une grande quantité de fleurs, & de diverses plantes; les unes pour le divertissement, & les autres pour la nourriture de l'homme. Ce qui y vient le mieux, & en plus grande abondance, est le *Tarchun*, qui est l'herbe que nous apellons à Rome *Dragoncelle*, &, si je ne me trompe, la même que celle que les Latins nomment *Nasturcium*, & les Grecs Καρδαμον, qui étoit la viande ordinaire, dont les anciens Perses nourissoient leurs enfans, comme Xénophon l'a remarqué, & Strabon après lui; & encor à present, elle est si fort en usage parmi cette nation, qu'on ne couvre jamais la table, pour prendre les repas, qu'en mettant le pain & le sel, on ne mette en même-tems sur la nape une grande quantité de cette herbe, qui se mange à l'entrée & à l'issuë du repas, parce qu'elle aiguise l'apetit. Plusieurs personnes, de médiocre condition, en font une bonne partie de leur dîné & de leur soupé, sans autre viande que du pain, détrempé dans une certaine liqueur, qu'ils nomment *Sechiengehin*, composée de vinaigre & de sucre, qu'on vend tous les jours par les ruës dans les vaisseaux, qui est sans doute ce que nos Médecins nomment d'un terme Grec, *Oxisaccharos*; c'est-à-dire, sucre aigre, ou aigre sucré, & qui sert ici d'aliment, avec le pain & le Tarchun. Elle n'est pas seulement agréable à la bouche, mais fort nourrissante à l'estomach. Puisque je suis tombé sur ce discours, je vous assure que je me suis tel-

Cyrop. lib. 1.
lib. 15.

Le Tarcun, ou la Dragoncelle.

L'Oxisaccharos.

lement acoûtumé aux viandes & aux ragoûts de ce païs, que je ne croi pas m'en pouvoir jamais distraire, non pas même au milieu des délices de Rome. Plusieurs choses, qui me choquoient au commencement, sont celles qui me plaisent à present davantage. Le beure, qu'on verse ici sur les viandes qu'on fait rôtir, m'étoit d'abord insuportable, & la viande me sembloit plûtôt une étuvée, que du rôti. Je le trouve à present, si bon & sain, que je ne saurois me réduire à les larder, à la façon de notre païs, de cette matiére, qui pour fraîche qu'elle soit, retient toujours une certaine qualité rance, qui est desagréable au goût, & qui prend à la gorge. J'avois de l'aversion pour le lait, tant à Constantinople qu'en Perse, maintenant je le trouve excellent, & fort rafraîchissant dans les chaleurs de l'été, sur-tout quand il est clair & bien coulé. Il m'en est arrivé de même de plusieurs autres viandes, & de la maniére de les faire cuire, & de les assaisonner, comme du riz en diverses façons, qui est ce que j'aime le plus, du pilaò, du cilaò, dont je vous ai écrit une autrefois, du périan, qu'on fait cuire dans un four, du caril à l'Indienne; car la plus grande partie de leurs viandes sont aprêtées à la mode des Indiens & des Portugais, que l'expérience m'a fait trouver si bonnes pour ma santé, que j'ai résolu d'en user continuellement, même dans l'Italie. S'il plaît à Dieu, j'y enseignerai diverses sortes de viandes, avec la maniére de les aprêter; & je suis assuré que plusieurs les aprouveront, & y prendront goût; & entr'autres des concombres confits, comme on en

man-

mange à Naples, qui sont excellens au goût, & fort rafraîchissant dans les chaleurs de l'été. Je me souviens qu'étant à Rome, pour en avoir vû manger à des gueux, assez salement, je ne pûs jamais me résoudre à en faire l'essai, m'imaginant qu'ils avoient mauvais goût. Mais depuis, étant en Barbarie, avec Vincent Caraffe, dans une compagnie, j'en fis l'épreuve à sa sollicitation, un jour que nous avions grand chaud & grand soif, après avoir fait une longue traite, avec notre escadron en bataille, la pique sur l'épaule, je les trouvai si bons, que je ne pus m'empêcher de rire de ma simplicité passée, qui m'en avoit comme interdit l'usage. L'on en mange donc de la sorte en ce païs, avec une autre espéce de viande, qu'on nomme *Paludà*, qui mérite bien d'être connuë de nos Italiens, & qui n'est rien autre chose qu'un tourteau d'amidon, qu'ils font, tantôt blanc comme nége, & tantôt jaune comme safran, dont ils le frotent, ou bien ils mêlent l'un avec l'autre, pour lui donner plus de grace. Ils taillent ce tourteau en petits morceaux, qu'ils mettent dans un plat de porcelaine, avec de l'eau-rose, du sucre en quantité, & une grande piéce de glace, qui se fait ici fort proprement; ce n'est pas que la nége n'eût le même éfet. La glace vient à se consumer dans l'eau-rose, à faire fondre pareillement le sucre; & de ces choses mêlées ensemble, il se forme une certaine liqueur à la bouche, froide, & odorente; & pour la mieux assaisonner, on y met des amandes pelées, hachées menu, & parsemées de pourpier. Ces

Diverses sortes de viande, dont usent les Perses.

choses sont assez rafraîchissantes, & ont bon goût: desorte que cette liqueur se cuisant avec tous ces autres ingrédiens, & particuliérement avec ces piéces du tourteau, il y a de quoi manger & boire en même-tems. Et il s'en fait un composé, qui a de la substance, qui est nourrissant, qui a du suc & du goût, qui est froid comme glace, & par-tant le plus excellent remede qu'on puisse prendre contre les chaleurs de l'été. Mais laissons-là ces entretiens de la bouche, & parlons de mon retour en Italie, dont je ne sai que dire jusqu'à present.

Le transport, ou la transmigration, que j'avois tant souhaitée de la famille & des parens de ma femme, Madame Maani, en cette Cour, a eu enfin le succès que j'avois désiré. Ils y sont presque tous honnêtement acommodez, à la réserve d'un seul, qui nous manque & que nous espérons avoir bien-tôt auprès de nous. L'union que j'avois procuré, entre le Roi de Perse, & les Cosaques de Pologne contre le Turc, est encor sur pié, & nous n'en desespérons pas entiérement. Que si nous n'en avons vû aucun éfet jusqu'à present, il faut en attribuer la faute à la malice de ceux qui nous ont empêché, pour un tems, la communication que nous pouvions avoir avec ces peuples, & au Conseil du Roi de Perse, qui voudroit bien faire la paix avec le Turc. Néamoins j'espére qu'un autre tems nous sera plus favorable, & que nous en verrons réussir les éfets, puisque la correspondance que nous avons euë avec les Cosaques pourra se remettre par quelque voïe que ce soit

soit; & que la paix, qui se fait entre les Turcs & les Perses, est si peu ferme, qu'elle vient à se rompre facilement à la moindre ocasion qui se presente; & nous avons raison de la nommer plûtôt une trêve, qu'une paix. Aussi le Roi proteste & nous promet tous les jours, que nonobstant tous les traitez d'une paix, autant avantageuse qu'il pourra desirer & demander du Turc, il est toujours dans la disposition de rompre avec lui de son côté, quand nous ferons le même du nôtre. Pour ce qui regarde l'établissement de la Colonie Catholique & de la nouvelle Rome, dont j'avois le projet, j'ai trois cens familles Siriennes en ma disposition, pour en jetter les premiers fondemens, que ma femme Maani a gagnées & jointes ensemble de ceux de sa nation, qui nous ont donné leur promesse de se ranger avec nous, sous le gouvernement & la conduite des Prélats Catholiques, & selon l'usage & les cérémonies de l'Eglise Latine, aussi-tôt que nous voudrons les assembler, ou qu'il en sera tems, & que les choses seront en état de le faire. Le Roi même est dans cette volonté de nous donner une terre à cét éfet, qui est voisine d'*Hispahan*, avec droit de Justice; & qui plus est, nous saurons bien lui demander tout ce qui sera néceſſaire, moïennant qu'on nous envoïe de Rome un Prélat, pour gouverner ces pauvres ames, qui résidera à la Cour, au nom du Pape, duquel Sa Majesté ambitionne d'être honorée. Si on en veut écrire de Rome de la bonne maniére, & en procurer l'éxécution avec soin, je ne manquerai pas, de mon côté, d'y apor-

Dessein d'une Colonie Latine en Perse, avantageuse à l'Eglise.

ter tout mon poſſible. Je m'eſtimerai heureux de me ſacrifier en ce païs durant quelques années pour l'acompliſſement d'une ſi bonne œuvre, de quelque façon qu'elle ſe faſſe. Il eſt vrai que comme il n'y a perſonne à preſent à Rome pour négocier une afaire, qui eſt de la derniére conſéquence, ſinon les Peres Carmes-Déchauſſez, qui apuïent & portent tout le faix; & eux-mêmes (je ne parle pas de ceux de Perſe, mais de ceux d'Italie, dont les autres ſont dépendans) font tant de dificultés, qui me ſemblent ſi froides, non pour l'éxécution d'une ſi haute entrepriſe, mais pour la conſervation de leurs Miſſions en ce païs, que je ne ſai bonnement qu'en eſpérer. Après tout, l'eſſai ne nous en coûtera rien. Au reſte ce ſeroit une choſe, autant glorieuſe à l'Egliſe Romaine, qu'elle lui ſeroit avantageuſe pour ſon agrandiſſement, d'avoir ici une Colonie Catholique, quand elle dévroit faire quelque dépenſe pour le voïage & pour l'entretien d'un Evêque; & c'eſt à preſent qu'il faudroit rompre la glace, que nous en avons l'ocaſion, & la commodité favorable, ſans laiſſer échaper celle-là de nos mains, ni mépriſer celle-ci, que nous rechercherons peut-être dans un autre tems, que nous ſerons dans l'impuiſſance de les trouver. Et ſi tous ces Siriens, qui par l'autorité de ma femme & par notre moïen, ſont diſpoſez de s'unir enſemble, & de faire un corps avec nous, n'embraſſent l'ocaſion qui ſe preſente; & ſi une fois ils ſe ſéparent les uns des autres, nous ne les aurons jamais; parce que les uns s'arrêteront

feront à *Hispahan*, les autres se retireront ailleurs, en divers endroits du Roïaume, où il y en a déja plusieurs de cette nation qui s'y sont habituez, à qui le Roi, en quelque lieu qu'ils aillent, ne manquera pas de leur donner quelques places pour se loger, & peut-être de les unir & assembler tous dans un lieu, aux environs d'*Hispahan*, comme nous voïons qu'il en a déja la volonté, quoique pour le gouvernement temporel ils ne possédent aucune Jurisdiction, & qu'ils soient sans chef & sans conducteur. Pour la direction spirituelle, ils se réduiront avec leurs Compatriotes, sous l'obéïssance des Prélats schismatiques, d'où il sera impossible de les retirer dans la suite. Ce Peuple venant une fois à nous manquer, quoique dans une autre ocurrence, il nous vienne un Evêque, ou un Prélat de Rome; il pourra bien à la vérité porter le titre de Pasteur, sans néamoins en faire les fonctions, n'aïant point de troupeau, ni d'ames à gouverner, ce sera comme un néant. Au lieu que cette Congrégation Catholique étant une fois établie, & apuïée de ce grand nombre de familles, qui nous sont entiérement aquises, & celui des ames venant à croître & s'augmenter, nous y verrions, avec le tems, une Colonie & une ville Catholique, qui seroit assez considérable. Patience, c'est une afaire de Dieu; ceux qui ont le pouvoir, la feront quand ils en auront la volonté. Et quoiqu'ils ne me fassent pas l'honneur de m'emploïer, comme étant un instrument incapable de leur rendre aucun service; j'espérerai néamoins en la volonté de

Dieu, considérant que celui qui inspire ces bonnes pensées dans son esprit, peut bien encor me donner des forces & les moïens de les mettre à éxécution, & que les semences qu'il a fait naître dans mon ame, ne seront point inutiles. Je ferai tout mon possible pour suivre & seconder les mouvemens du Ciel. Et tandis que j'aurai quelque espérance de pouvoir faire quelque chose de bon, je croirai pareillement être contraint de demeurer encor ici; n'étant pas raisonnable d'abandonner de si belles espérances, pour un desir éféminé de retourner dans mon païs, où j'aurai peut-être à passer le reste de mes jours dans une inutilité & dans une faineantise, sans gloire & sans emploi. Et quand bien, après une si longue absence, mes desirs dévroient finir avec ma vie, sans nul éfet, le monde pourra dire de moi, ce que dit un Poëte.

Cét homme prétendoit, après un long voïage,
Arriver jusqu'aux Cieux:
Quand la mort, ne pouvant lui ôter le courage,
Lui a fermé les ïeux.

Mais peut-être que ma plume m'a si fort transporté, que de parler des choses à venir plus que je ne dévrois. Je finis donc ces discours, qui sont hors de saison, en mettant fin à ma lettre, qui a déja passé les bornes d'une juste grandeur. Et pour conclusion, je vous baise les mains de tout mon cœur, & à tous nos amis communs, en vous souhaitant une heureuse prospérité, dont je prie le Dieu du Ciel de vouloir vous favoriser.

D'Hispahan le 4. Avril 1620.

LET-

LETTRE IX.

D'HISPAHAN.

Cette lettre nous fait voir combien il eſt dificile que les Perſes ſoient jamais dans une parfaite intelligence avec les Turcs ; & elle nous aprend en même-tems le zèle des Polaques, qui aïant formé un généreux deſſein de faire la guerre à l'ennemi commun des Chrétiens, ne furent pas ſecondez. Les délicats y aprendront à faire de la glace pour boire frais en été.

MONSIEUR,

Il y a ici un grand nombre de Portugais, tous gens de qualité, qui viennent des Indes, pour s'en retourner dans leur païs, par le chemin de la Perſe. Ils ſont ſur le point de partir d'*Hiſpahan*, diviſez en pluſieurs troupes. Comme ils ſont dans le deſſein de paſſer par l'Italie, je leur ai donné les adreſſes du chemin qu'ils doivent tenir, en leur donnant mes lettres. Quelques-uns d'eux ſont pour aller à Naples, où ils pourront vous donner de bouche des nouvelles de ma ſanté. Et parce que j'ai fait rencontre d'un honnête marchand Vénitien, mon ami, qui va de compagnie avec eux juſqu'à Alep, j'ai voulu le faire porteur de la preſente juſque-là, croïant qu'elle ſeroit plus aſſûrée entre ſes mains. Il la fera tenir à

Portugais venans des Indes, paſſent par la Perſe & par l'Italie.

Rome dans ma maison, avec d'autres lettres de conséquence, d'où elle vous sera renduë fidélement, pour vous faire savoir l'état de mes afaires, & de celles de ces quartiers, autant que j'ai pû en aprendre jusqu'à present.

Par la derniére de mes lettres du quatriéme d'Avril, je vous donnois à entendre que le Roi de Perse, en partant d'*Hispahan* pour *Ferhabad*, sans être acompagné que de ceux de sa maison, avoit laissé ici l'Ambassadeur des Turcs, arrivé nouvellement pour traiter avec Sa Majesté, avec ses dépêches, & la réponse au Grand Seigneur, pour s'en retourner à Constantinople. Il ordonna qu'un de ses Ambassadeurs iroit avec lui, portant une nouvelle replique au Turc, touchant les afaires de la paix. Il choisit pour ce sujet *Tochta Beig*, mon ancien ami; celui à qui le Roi donna le soin de ma personne, quand j'arrivai à la Cour la premiere fois. Ce qui me reste à vous écrire sur ce sujet, est, que le quatorziéme du même mois *Tochta Beig* étant sorti d'Hispahan, & aïant campé sous des tentes deux jours, avant que de se mettre en chemin pour aller à Constantinople, le Pere Vicaire des Carmes-Déchaussez & moi, avec trois Anglois, en étans avertis, nous nous mîmes aussi-tôt en campagne pour lui rendre visite. Nous le trouvâmes sur son départ; & ce Pere & moi, nous lui donnâmes une seule lettre pour nous deux, qui s'adressoit au Baillif de Venise, résident à Constantinople, & qui ne contenoit qu'un simple recit des loüanges & des mérites de *Tochta Beig*, qui à la Cour

s'é-

s'étoit toûjours montré notre ami, & de toute la nation des Francs, le suplians, pour cette considération, & pour les intérêts communs de la Chrétienté, de le vouloir gratifier de son crédit & de son amitié dans l'Ambassade. Les Anglois le chargérent d'un gros paquet de lettres pour leur Ambassadeur, qui étoit résident dans la même ville, dont *Tochta Beig* nous remercia, le Pere & moi, en des termes, qui témoignent combien nos lettres lui étoient chéres. Il nous dit clairement, que le sujet de son Ambassade n'étoit que pour signifier au Grand Seigneur, que si les Turcs vouloient la paix, sans autre condition, à la bonne heure; sinon qu'ils ne pouvoient pas espérer du Roi de Perse d'autres avantages pour l'avenir, que ceux qu'ils en avoient reçû jusqu'à present, qui étoit tout ce que sa commission portoit, pour le faire entendre en termes exprès à Sa Hautesse. Et que si les Turcs en vouloient user civilement, il n'étoit pas homme pour se laisser vaincre en politesse; que s'ils vouloient faire les fins, & biaiser dans leurs Traitez, il en feroit autant. Que s'ils prétendoient le traiter à la rigueur, il feroit encor pis à leur égard. Et se servant d'une maniére de parler fort peu honnête, mais néamoins assez commune, même entre les personnes les plus civiles, quand elles veulent braver quelqu'un, & le traiter avec mépris, il dit en propres termes, que le Roi de Perse chieroit sur le nez du Grand Seigneur, & de tous les Turcs. *Tochta Beig* est un homme fantasque, &, comme il me semble, un peu brouillon dans ses dis-

Ambassades réciproques du Turc & du Persan.

cours ; & s'il n'eſt mélancolique, au moins eſt-il rêveur, ce qui me fait croire qu'il ne va pas volontiers en cette Ambaſſade, & que la paix avec les Turcs n'eſt pas ſi avancée qu'on nous le veut perſuader à la Cour. Avant que de viſiter *Tochta Beig*, nous fûmes le même jour chez *Zeman Beig*, qui porte la qualité de *Nazir*; c'eſt-à-dire, de Pourvoïeur général, & de Surintendant de tous les treſors du Roi, qui étoit alors un peu hors de la ville, campé ſous une tênte, pour marcher au plûtôt au-devant de Sa Majeſté. Il nous dit pour nouvelles, que le Roi n'étoit pas pour retourner ſi-tôt à *Hiſpahan*, que le peuple en faiſoit courir le bruit, & que ſon abſence ſeroit au moins de deux mois ; en quoi il étoit d'autant plus croïable, qu'il étoit homme qui pouvoit le ſavoir mieux que tout autre, à cauſe de ſa charge. *Tochta Beig* nous ajoûta une autre particularité, qu'il ne pouvoit taire ; que le Roi lui avoit expreſſément défendu de boire du vin quand il ſeroit à Conſtantinople, pour deux raiſons : la premiére, de crainte que venant à perdre le jugement dans l'ivreſſe, il ne perdit auſſi la conduite des afaires dans ſa négociation ; la ſeconde, parce que les Turcs, qui ſont beaucoup plus ſobres que les Perſes, & principalement les perſonnes graves, ſe ſcandaliſent facilement, & conçoivent une mauvaiſe opinion de ces Mahométans qui boivent du vin, & qui s'enivrent. L'Ambaſſadeur Turc ſortit pareillement de la ville, au même-tems que *Tochta Beig* ſe mit en campagne pour Conſtantinople.

L'Ambaſſadeur de Perſe a défenſe de boire du vin a Conſtantinople.

Le ſeiziéme d'Avril quelques Chrétiens d'A-

d'Arménie arrivérent en cette ville, revenans de Pologne. Ils étoient chargez de quelques lettres de ces quartiers pour *Sa Majesté*, & d'une qui s'adressoit au Pere Paul Marie Citadin, Religieux de S. Dominique, natif de Bologne, homme de grande autorité, qui quelques années auparavant avoit été envoïé de Rome en qualité de Vicaire Général des Dominicains de l'Arménie. Ce Pere étoit alors absent, n'étant pas encor de retour des Indes, où sa charité l'avoit porté, & arrêté quelque-tems, pour recueillir les aumônes des Portugais, qui sont assez libéraux, pour le soulagement de ses Convens d'Arménie, qui sont dans la derniére nécessité. Le Pere Jean, Vicaire des Carmes-Déchaussez, en l'absence du Pere Paul, qui lui en avoit donné la permission, comme à un de ses meilleurs amis, chez qui il est logé quand il est à *Hispahan*, ouvrit & lût la lettre, que lui écrivoit de Varsovie en langue latine, un certain personnage que nous ne connoissons point; mais qui témoigne bien, par ces paroles, qu'il avoit bonne part dans les Conseils du Roi de Pologne, & dans le maniement des afaires d'Etat. Le seing, ou la souscription, étoit conçûë en ces termes, *Olivarius* de *Marcones* P. K. dont les deux derniéres lettres, séparées l'une de l'autre, & marquées de deux points, nous donnent à juger qu'elles pouvoient signifier *Palatinus Kioviæ*, & que le Palatin de Kiovie en étoit l'auteur, qui avoit pensé aux afaires des Cosaques de la mer noire. Qu'il soit, pour l'heure presente ce qui pourra, du nom & seing de cette let-

lettre, dont nous espérons avoir un jour la connoissance, & dont je garde une copie fort exacte, comme étant intéressé dans cette afaire: ce personnage faisoit savoir au Pere Paul, qu'il lui avoit écrit une autrefois fort au long, de même qu'au Roi de Perse, par un exprès, nommé Jacob l'Arménien, envoïé de la part de Sa Majesté Persane. C'étoient les lettres, comme je vous ai déja dit une autrefois, qui arrivérent à *Cazuin*, sur la fin de l'année mil six cens dix-huit, où j'étois alors avec le Roi, à mon retour de la guerre contre les Turcs, que Sa Majesté ne lût point, & qu'elle n'a point lû depuis. Ce Seigneur ajoûtoit dans ces lettres, qu'on atendoit avec impatience le retour de ce *Jacob*, avec la réponse; & qu'on s'étonnoit que le Roi de Perse ne l'eût pas renvoïé avec ses dépêches; puisque les Polaques étoient entiérement disposez à faire tout ce qu'il voudroit, & de le venir joindre avec leur armée au Port de *Janus*, qui étoit sans doute une place que les Perses devoient avoir demandée pour leur sûreté, & pour être sous la puissance & sous la domi nation de leur Roi. Et que lui-même (j'entends ce Seigneur de Marconés, qui avoit écrit cette lettre) seroit venu en personne pour traiter avec le Roi de plusieurs autres afaires de plus grande conséquence; mais qu'il leur sembloit fort étrange, qu'il n'eût pas daigné leur répondre jusqu'à present, n'atendant que d'être informez de ses volontez pour se mettre en campagne, & le priant de vouloir faire réponse au plûtôt à ces derniéres lettres, & aux précédentes,

Ligue formée entre les Polaques, & les Perses, renduë inutile.

de

de qui *Jacob* avoit été le porteur. Par le contenu de cette lettre, nous jugeâmes facilement, que le Roi de Perse devoit avoir fait auparavant quelqu'instance, pour engager les Polaques dans quelqu'entreprise sur la mer noire, ou sur la riviére de Trébizonde, où je me suis laissé dire que ce Port de Janus étoit situé, & que les Perses avoient demandé, comme un lieu de retraite, afin que les Cosaques y vinssent par mer se joindre à lui pour faire la guerre au Turc, qui ne pouvoit que lui être extrémement préjudiciable de ce côté-là, pour les raisons que j'avois proposées au Roi, étant à *Ferhabad*. Nous aprîmes aussi, que les Polonois & les Cosaques étoient prêts, de leur part, & qu'il ne manquoit plus que l'éxécution du Roi de Perse, pour l'entreprise d'une afaire de si haute importance. Mais, comme j'ai déja dit, le Persan ne lût point les lettres, qui lui furent aportées par ce *Jacob* Arménien, & je pense qu'il ne se souvenoit point de les voir; parce que lors qu'elles lui furent renduës, le Grand Seigneur & lui, étoient bien avant engagez dans leurs traitez, & dans une espérance presque certaine de faire la paix; c'est pourquoi, s'imaginant bien ce que ces lettres portoient, & ne desirant que la conclusion de la paix avec son ennemi, il ne voulut plus entendre aux propositions des Polaques, qui n'aspiroient qu'à la guerre. Cette même espérance de paix l'a empêché jusqu'à present de lire ces lettres, & même lui a fait perdre la pensée d'y répondre. Que si cette paix vient à être empêchée, ou rompuë, par quelque ocasion, Dieu sait quel en sera

Port de Janus, sur la mer noire.

sera le succès. De ces derniéres lettres ; une, qui s'adressoit au Pere Paul, comme je vous ai raconté, fut reçûë, & lûë ensuite par le Pere Vicaire des Carmes-Déchaussez ; & l'autre, qui s'adressoit au Roi, bien que les Arméniens, qui l'avoient aportée, eussent délibéré au commencement d'aller eux-mêmes la presenter à Sa Majesté, en quelque lieu qu'ils pussent la rencontrer ; enfin après y avoir mûrement pensé, ils jugérent qu'il étoit plus à propos de la confier entre les mains du même Vicaire, qui la rendroit au Pere Paul, à son retour des Indes, qu'on atendoit d'un jour à l'autre, pour la presenter à Sa Majesté, suivant ce qu'on leur avoit recommandé à leur départ, que de s'exposer aux incommoditez d'un si long & ennuïeux voïage, qu'il leur eût fallu faire, allant & retournant de *Ferhabad*. Et qu'au cas que le Pere Paul ne revint plus, ou que son voïage fût trop diféré, le Pere Jean traiteroit de cette afaire, de la maniére qu'il jugeroit la plus avantageuse. Desorte que les deux lettres étans demeurées entre les mains du Pere Carme, l'un des deux Religieux fera cette afaire avec le Roi, tandis que les esprits se conservent encor dans leur chaleur, aussi-tôt que Sa Majesté sera de retour en ce païs, & à la premiére commodité qui se presentera. Il la supliera instament de vouloir prendre la peine de lire ces lettres, tant les premiéres que les derniéres, & d'y faire réponse ; & tous deux ensemble ne manqueront point, de leur part, à faire leur possible, pour faire réussir une entreprise si glorieuse. Je ne m'y épargnerai point, de

de mon côté, l'afaire me touchant de si près, comme le premier moteur, qui en a donné les premiers commencemens. Que si le succès ne répond pas à nos desirs ; puisque les Polaques ont donné des témoignages si publics de leur bonne volonté, nous sommes dans la résolution de faire entendre au Roi de Perse, & à tous les peuples, que s'il ne s'est rien fait de considérable au desavantage des Turcs, il n'a pas tenu aux Francs, comme le Roi de Perse le publie ordinairement, mais à lui seul, qui a refusé une si belle ocasion, qui lui étoit presentée, & que lui-même avoit recherchée autrefois avec tant d'empressement.

Les Polaques disposez à faire la guerre au Turc.

Le jeudi saint, que les Chrétiens Orientaux, suivant l'ordre du Calendrier ancien, ont célébré cette année le vingt-troisiéme d'Avril, nous eûmes fort à propos dans *Hispahan* un Prêtre Sirien, de la nation des Nestoriens, sujets du Prete-Jan, nommé *Gas Hanna*, de la maison de *Nahhac*, bien qu'*Amid* fut le lieu de sa naissance; au reste fort versé dans sa langue, & très-bien intentionné, qui, après avoir lû nos livres & conféré assez long-tems avec nos Peres Déchaussez, qui l'avoient eu durant quelques jours dans leur maison, s'acordoit assez bien avec nous autres latins, & avoit des sentimens fort Catholiques de notre Foi. Ce bon Prêtre voulant servir d'exemple à ceux de son païs, à un jour si solemnel, & même les rendre plus afectionnez aux cérémonies de notre Religion ; & pour étoufer la zizanie, que certains schismatiques commençoient à semer par tout, qu'il

Prêtre Sirien, afectionné à l'Eglise Latine.

qu'il étoit dans l'impuissance d'ofrir en sa langue le sacrifice de la Messe dans notre Eglise, n'aïant aucun *Scemmaz*; c'est-à-dire, aucun Diacre pour l'assister, ce qu'ils croïent absolument nécessaire, voulut au moins communier publiquement, en ses habits sacerdotaux, de la main du Pere Vicaire des Carmes-Déchaussez. Il entendit sa Messe, comme il avoit fait une autrefois, & à la fin de l'Evangile, il fit une exhortation fort profitable au peuple, en langue Arabique, qui est à present commune, les portant à la confession & à la communion en ces saints jours; &, ce qui étoit le plus important, leur prouvant, par les raisons de S. Paul, l'union étroite qui doit être en tous les Chrétiens Catholiques, puisqu'ils sont membres d'un même corps, qui est l'Eglise, dépendans d'un même Chef, qui est *Jesus-Christ*, dont le Pape de Rome est le Vicaire souverain. Et qu'il n'étoit pas juste de se désunir, par des partialitez, en diverses sectes, contraires & discordantes les unes des autres, nommant les uns Nestoriens, les autres Jacobites, & les autres diféremment, ni de se séparer de l'Eglise Romaine, qui étoit la mere & la maîtresse de toutes. Il leur montra pareillement la nécessité de la confession, contre l'abus, dont certains esprits de ces païs sont préocupez, & comme il n'étoit pas licite de recevoir le sacrement de l'Autel, avant que de s'être presenté à celui de la pénitence. En un mot, ses paroles & ses exemples furent d'une si grande autorité, que ce jour là, & à la même Messe, plusieurs Siriens commencérent,

après

après s'être confessez ; les uns à lui, avec la permission du Pere, & les autres au Pere même. Mes domestiques furent les premiers qui s'acquitérent de ces saints devoirs, & en particulier mon Beau-pere, qui ne l'avoit pas encor fait depuis son arrivée à *Hispahan*, quoiqu'il n'eût pas manqué de venir à nôtre Messe avec les autres. Ce sont les dispositions, & comme les premieres fleurs des fruits que nous espérons cueillir un jour de notre Colonie Catholique, si Dieu nous fait la grace de la planter.

Je ne me souviens point qu'il se soit passé rien de mémorable, que ce que je vais vous dire, qui arriva sur la fin du mois de Mai. Deux Peres Augustins allans un jour à cheval par la ville, suivant la coûtume des anciens Perses, qu'ils observoient constament, jusqu'à la fin des jours caniculaires, au raport de *Xénophon*, & conformément à la pratique de tous les gens de qualité, qui ne vont point autrement, pour se tirer de la foule du peuple, & des autres embarras des ruës, rencontrérent deux ivrognes l'épée à la main, qui menaçoient tous les passans, & les contraignoient de fuir. Les Religieux, qui se voïoient un peu à leur avantage, voulans passer outre ; ces ivrognes, étonnez peut-être de la nouveauté de leur habit, & de savoir que c'étoient des Francs, d'une profession contraire à leur créance, avec la fureur du vin qui les possédoit, se jettérent sur ces Peres ; dont l'un prenant la fuite, & l'autre aïant mis pié à terre, ou étant tombé de cheval, criant à l'aide ; ils eurent bien de la peine à se sauver

Insolence de quelques ivrognes griévement punie.

ver

ver de leurs mains, à la faveur d'un grand nombre de gens, qui vinrent à leur secours. Ils firent ensuite leurs plaintes au Gouverneur de la ville, de ce qu'aïans l'honneur d'être hôtes du Roi, ils avoient été traitez de la sorte. Ce Gouverneur, quelques jours auparavant, avoit fort maltraité un marchand Venitien, qui avoit été trouvé avec une certaine Dame Mahométane. C'est pourquoi tous les Francs, de toutes les nations de l'Europe, aïans été dans sa maison, ils firent un grand bruit à ce sujet, & le menacérent d'en faire leurs plaintes par écrit à Sa Majesté. Celui-ci voulut donner en cette ocasion quelque satisfaction aux Francs; & aïant apris que ces ivrognes étoient des gens d'*Ali-culi Chan*, Présidént du Conseil, il lui en parla d'abord & obtint de lui la permission de les punir. L'un fut trouvé, arrêté par la Justice, & éxécuté à mort sur le champ, par son ordre, aïant eu le ventre ouvert, suplice ordinaire des criminels. L'autre s'enfuit, sans savoir où; mais le Gouverneur le fit proscrire, ordonnant qu'il seroit mis à mort, en quelque lieu qu'on le trouvât. Et, si je l'ai bien compris, il fit encor publier par la ville, qu'aucun ne fût si hardi que d'ofenser les Francs, ou d'avoir querelle avec eux. Le suplice de cét ivrogne ne fut pas trouvé fort rigoureux, parce qu'il le méritoit, suivant leurs loix.

Au défaut d'autre matiére, & pour ne pas finir si-tôt ma lettre, aïant le loisir & le tems de vous écrire au long; je vous dirai quelques particularitez de deux bâtimens de cette ville, que j'ai considéré quel-

que-

quefois, par divertissement, dont je ne me souviens point de vous avoir jamais écrit, & qui méritent néamoins que vous en aïez la connoissance. Le premier est le château d'*Hispahan*, où sont les tresors du Roi, les papiers, les armes, & les autres choses de conséquence, & où le Vizir, qui l'a en garde, fait sa demeure. L'autre, sont les glaciéres, qu'ils apellent *Buzchané*, qui est le lieu où se fait & se conserve en grande quantité toute la glace, qui se consume dans cette ville durant l'été, pour rafraîchir, tant la boisson, que les fruits, & ce qui est nécessaire pour les usages de la table. Le château est bâti dans un lieu plat, comme les autres bâtimens de la ville, à une de ses extrémitez, & un peu hors de son enceinte. Il est d'une grandeur raisonnable, avec plusieurs & divers logemens au-dedans, où cependant je ne suis jamais entré. J'ai remarqué qu'il n'a, par les dehors, aucun fossé qui l'environne, comme les forteresses ou citadelles, ni contrescarpe, ni rempart; mais une seule muraille, fort élevée & épaisse à proportion, qui n'est pas bâtie de pierres ou de cailloux, mais de terre sechée au soleil, qui étant foulée & pressée fortement, vient à se durcir avec le tems, comme le tuf. Cette sorte de muraille n'est point sujette à la baterie du canon, parce que les boulets n'y font qu'un trou médiocre où ils entrent, & s'arrêtent au-dedans sans faire aucune bréche; il est vrai qu'elles sont trop foibles pour résister à la sape, & aux travaux des pionniers. Mais comme les forces du païs ne consistent pas tant dans les murail-

Description du château d'Hispahan.

Les Persses ne fortifient point leurs places.

les

les des places, que dans les armées de leurs ſoldats, leurs châteaux ne ſont que des maiſons publiques & aſſez fortes, pour ſervir plûtôt en tems de paix que de guerre, à conſerver les choſes qu'ils veulent y mettre à couvert, & tenir en ſûreté. C'eſt tout ce que je vous puis dire du château d'*Hiſpahan*. Pour ce qui regarde les glaciéres, il faut ſavoir qu'on n'a point l'uſage en cette ville de ramaſſer & garder de la nége pour l'été, comme on le pratique dans l'Italie, & dans pluſieurs autres villes de la Perſe, & comme ils le pourroient faire facilement ici, s'ils en vouloient prendre la peine; parce qu'elle y tombe fort épaiſſe durant l'hiver. Mais ils aiment mieux uſer de glace que de nége, ſoit par coûtume, ou par galanterie, ou par délices, non de celle qui ſe forme par hazard à la campagne, des eaux le plus ſouvent ſales & corrompuës, & qui eſt par conſéquent fort préjudiciable à la ſanté, & moins unie que l'autre; mais de celle qui ſe fait par artifice, des eaux les plus pures & les plus claires qui ſe peuvent trouver. Outre qu'elle eſt plus pôlie, elle a toutes les bonnes qualitez néceſſaires pour la ſanté du corps, qui ſe fait & ſe conſerve en la maniére que je dirai. Il y a une grande plaine, hors de la ville, expoſée à la bize, où ce vent ſoufle avec liberté, & où ils tirent une muraille droite du levant au couchant, d'une longueur, telle qu'il leur plaît; mais pour l'ordinaire, de vingt ou vingt-cinq toiſes de long; d'une épaiſſeur juſte & ſufiſante, autant qu'il en eſt de beſoin; & d'une hauteur, qu'elle puiſſe dé-

Deſcription des glaciéres.

fendre

fendre du soleil, & de faire bien loin de l'ombre sur la terre, même quand cét astre est en sa plus haute élévation, & au point de son Midi, aux plus grands jours d'été, qui est environ de huit toises de haut, ou un peu davantage. A cette muraille, ainsi conduite du levant au couchant, il y a comme deux bras, ou deux autres pans de murailles, tirez en angles droits, qui vont du midi au septentrion, en ligne droite, d'une même hauteur & épaisseur, que celle du grand mur, & d'une longueur proportionnée, qui contient environ la cinquiéme partie de la longueur de l'autre. Desorte que, par exemple, si la muraille, qui va du levant au couchant, est de vingt toises; ces deux bras, qui sont aux extrémitez, & qui s'étendent vers le septentrion, n'en auront que quatre, au plus. Et ces deux bras, qui sont à ces deux extrémitez, servent à donner de l'ombre au-dedans, & à empêcher que le soleil n'y donne le matin & le soir, lorsqu'il se leve & qu'il se couche. Par ce moïen le soleil n'y bat jamais, & tout le long du jour il y a de l'ombre continuellement, qui couvre la terre de l'étenduë de plusieurs toises: & le vent de bize y donne avec liberté, n'y aïant aucun empêchement de ce côté-là, qui en ferme ou défende l'entrée. Dans ce réduit, frais & ombragé tout à l'entour, ils creusent une fosse, aussi profonde qu'il leur plaît, & ordinairement de vingt ou trente palmes, qui ocupe toute l'étenduë de cette grande enceinte de murailles. Et l'hiver étant venu, quand le froid est le plus rigoureux, & que les gelées sont plus fortes; je ne sai com-

comment, ni avec quels inſtrumens ils labourent la plaine, qui eſt au-devant de cette foſſe & de ces bâtimens, & qui eſt expoſée & découverte au Nord, en pluſieurs petits ſillons, qui viennent enſuite à remplir cette enceinte d'autant de petits canaux, qui n'ont que trois ou quatre doigts de profondeur. Sur le ſoir, ils conduiſent, d'ailleurs fort proprement, par certains petits canaux, je ne ſai s'ils ſont couverts ou non, une eau courante, claire & bien choiſie, qui abreuve la plaine de telle ſorte, que tous ces autres petits canaux, qui ſont entre les ſillons, reçoivent autant d'eau qu'ils en peuvent tenir, & non pas davantage. Cette eau, comme elle eſt baſſe & en petite quantité, ſe glace facilement la nuit ſuivante, alors ils jettent & répandent la glace dans cette foſſe le lendemain, dès le point du jour, avant que le ſoleil ſoit levé, ou qu'il ait aucune force. Et parce qu'il eſt impoſſible que cette glace ainſi jettée, ſoit arrangée également dans cette foſſe, ils verſent un peu de la même eau deſſus, qui venant pareillement à ſe glacer, remplit tous les vides, & met la ſuperficie dans une parfaite égalité. Par ce moïen toutes ces piéces, ramaſſées les unes avec les autres, ne font qu'une ſeule maſſe, qui va d'un bout à l'autre, épaiſſe plus ou moins, ſelon la quantité qu'ils en ont tirée de leurs canaux. Le ſoir ſuivant, ils conduiſent l'eau dans leurs ſillons, de la même maniére que le jour précédent, & le lendemain ils ramaſſent encor la glace, dont ils font une ſeconde couche, qui ſe prend avec l'autre, par le même artifice, & par la même

Maniére de faire la glace.

me infusion d'eau qu'auparavant ; & des deux, il ne s'en fait qu'une pierre. Ils continuënt cette opération tous les jours durant un mois, ou plus, jusqu'à ce que la fosse soit pleine, & comblée d'un bout à l'autre, depuis le fond jusqu'aux bords, au niveau du terrain. La glace étant ainsi formée, afin qu'elle se conserve mieux durant tout le tems qu'ils n'en usent point, les chaleurs n'étans pas encor excessives, ils la couvrent d'un peu de paille, de peur qu'elle ne soit endommagée du soleil. Car pour la pluïe, qui tombe rarement en ces quartiers, ils ne l'apréhendent pas beaucoup. L'été, ils la rompent à coups de pics, & la ménent par la ville, sur des chevaux, ou sur des mulets, qui sont assez chargez de deux ou de trois piéces, qu'ils vendent par les ruës, outre celle que les marchands achetent en gros, & qu'ils revendent en détail, à juste prix, dans leurs boutiques, n'y aïant point de maison qui ne s'en serve & n'en fasse provision. Ils la rompent en piéces, à coups de haches & de marteaux, dont ils mettent une partie dans leur vin, d'une autre dans leur eau, & l'autre dans les vaisseaux où ils boivent. Ils en mettent aussi de grosses piéces sur les fruits, & sur d'autres viandes, dans les plats qu'on sert à table, avec tant de gentillesses, qu'on ne peut voir rien de plus beau. Elle est rafraîchissante, autant & même plus que la nége ; & outre qu'elle rafraîchit, elle réjoüit extrémement la vûë, par sa blancheur transparente. Il y a un grand nombre de ces glaciéres dans *Hispahan*, parce qu'il s'en consume tous les ans une grande quantité

dans cette ville. J'ai voulu vous en faire la description fort au long, comme d'une chose qui mériteroit bien que ceux de notre païs en eussent la connoissance & l'usage. Et je ne doute point que si on en savoit le secret en Italie, on ne pût facilement faire de semblables bâtimens, où les eaux, bonnes à merveille, ne manqueroient point à cét éfet : si ce n'est que la trop grande humidité de notre terroir seroit contraire & nuisible à la glace, qui se garde facilement à *Hispahan*, où la terre est extrémement séche, & par conséquent fort propre à sa conservation. Encor pourroit-on y remédier, en garnissant les lieux de paille tout à l'entour, au-dessus & au dessous, couvrant les bâtimens, qui sont ici découverts, pour les défendre de la pluïe, & usant de toutes les précautions, que nous avons coutume d'aporter à nos puits de nége, qui ne nous réussissent pas mal.

Chats de Chorazan.

L'amour que j'ai pour ma patrie est grand, & le desir que j'ai de l'enrichir de tout ce que je pourrai trouver de bon & de beau en quelque païs que ce soit, ne l'est pas moins. Jusques-là, qu'aïant rencontré en ce païs une très-belle espéce de chats, qui sont proprement de la Province de *Chorazan*; mais d'une autre mine & d'une autre qualité, que ceux de Sore, dont nous faisons tant d'estime, & qui ne sont rien auprès de ceux de *Chorazan*, je suis dans la volonté d'en porter à Rome, pour en peupler la race dans l'Italie. Leur grandeur & leur forme est comme celle des chats ordinaires. Toute leur beauté consiste dans leur couleur & dans leur poil, qui

est

est gris, sans nulle mouchetûre & sans nulle tache, d'une même couleur par tout le corps, si ce n'est qu'elle est un peu plus claire, ou plus obscure, sur le dos & sur la tête, & plus claire sous la poitrine & sous le ventre, qui va quelquefois jusqu'à la blancheur; avec ce tempérament agréable, du clair & du brun, comme parlent les Peintres, qui mêlez l'un dans l'autre, font un merveilleux éfet. De plus, leur poil est délié, fin, lustré, & mollet ou délicat comme la soïe, & si long, que quoiqu'il ne soit pas entiérement hérissé, néamoins il est en quelques endroits couché & annelé, particuliérement sous la gorge, à la poitrine & aux jambes. Enfin je puis dire que les chats de *Chorazan*, sont entre les autres chats, ce que sont les barbets entre les chiens. Le plus beau de leur corps est la queuë, qui est fort longue, & toute couverte de poil, long de cinq ou six doigts, qu'ils étendent & renversent sur leur dos, comme font les écureuils, la pointe en haut, en forme de panaches, qui est un objet agréable à la vûë. Ils sont, au reste, si privez, que ma femme ne peut s'empêcher quelquefois d'en mettre quelqu'un dans nôtre lit entre les draps. J'en ai mis ensemble quatre couples, mâles & femelles, afin qu'ils multiplient, & que j'en puisse porter un nombre à Rome, que je tiendrai renfermez dans une cage durant mon voïage, comme les Portugais en ont fait conduire d'ici jusqu'aux Indes. Mon beau-pere, qui est d'une belle humeur, voïant que je les estime beaucoup, n'a point d'autre pensée, tous les matins, que de leur faire donner à manger

en sa presence. Il prend un plaisir particulier de diviser la part à un chacun, & de les faire sauter en haut pour la prendre. Il les carresse; il les apelle chacun par son nom, ambar, caplan, farcsanic-chio, ninfa; & eux pareillement le connoissent, ils miaulent autour de lui, ils sautent sur lui, qui est un divertissement agréable. Je n'ai peur que d'une chose, qu'il me ruïne, pour leur donner trop de chair.

Agneaux de diverses couleurs. Je croi vous avoir écrit une autrefois, que la Province de *Chorazan* produit des agneaux de diverses couleurs, les uns gris, les autres noirs, & les autres blancs, dont le poil est fort beau, tout hérissé, & parfaitement frisé & ennelé vers la pointe. Mais de quelque couleur qu'ils soient de ces trois, les uns ont le poil ou la laine longue de quatre doigts & davantage, qui, outre la beauté qu'elle leur donne, les couvre & les défend des plus grands froids de l'hiver. Les autres l'ont médiocre, d'un ou de deux doigts au plus; & les autres si courte, u'ils n'ont point d'autre beauté plus que les nôtres, sinon qu'elle est frisée. Ceux qui sont à grande laine, de couleur grise, l'ont un peu blanche vers la pointe; desorte que ce poil qui est luisant, venant à se friser en rond, & à se boucler en forme de petits nœuds, ces boucles paroissent, à ceux qui les regardent de loin, comme autant de perles, enfilées dans ces poils de laine. J'emporterai de ce païs des pellisses, & des fourûres de bonnets de toutes ces peaux & de toutes ces couleurs, avec plusieurs autres choses curieuses, & entr'autres des bonnes saïes, ou juste-au-corps bien fourrez. Je dis que

je les aporterai à Rome, comme si déja j'étois prêt à partir pour l'Italie, quoique je ne sache pas encor le tems, ni beaucoup moins le jour de mon départ, qui sera quand il plaira à Dieu, entre les mains de qui je remets entiérement la conduite & le succès de mes afaires. Cependant je vous prie de me conserver toujours l'honneur de vos bonnes graces, & de celles de nos amis communs, à qui je baise les mains d'une grande afection.

D'Hispahan le 20. de Juin 1620.

LETTRE X.

D'HISPAHAN.

Cette lettre n'est qu'un Panégirique des véritez & des mérites du Pere Paul Marie Religieux Dominicain, Vicaire Général de son Ordre dans l'Arménie, & une recommandation de Thomas Gentilhomme Portugais.

MONSIEUR,

Je commencerai la presente, par où un de nos Poëtes a commencé le recit de ses disgraces.

Mon livre, vous irez à Rome, pour paroître Ovid.
Devant ceux qui sont nez au monde pour régner. Trist. lib. 1. eleg. 1.
Je n'en suis point jaloux, pourvû que vôtre Maître
Aie la liberté de vous acompagner.

O ! si je pouvois aller à Rome avec ma lettre, & avec le bon Pere Paul Marie Citadin, de l'Ordre de S. Dominique, Vicaire Général de l'Arménie, qui me fera la faveur de la porter; combien de discours agréables, combien de contes facétieux, combien d'entretiens honnêtes, combien de conférences doctes & savantes aurions-nous à faire à l'ombre des rochers de *Posilipe*, que j'ai tant aimé ? Mais puisqu'il ne m'est pas permis d'y aller en si peu de tems, & par un chemin si court, que ce bon Pere y aille seul, à la bonne heure, je n'en suis point fâché, qu'il y arrive heureusement, & que le Ciel veüille le favoriser dans son voïage de toute la prospérité & de tous les bons succès que je lui souhaite. Que puis-je dire de cét illustre personnage, qui fait plus de la moitié de mon ame, sinon qu'il est un des plus rares esprits & des plus savans que je connoisse ? Et ce qui augmente la matiére de sa gloire, c'est une personne d'une rare vertu, & d'une très-sainte vie; & quiconque a l'honneur de converser avec lui, de témoin, devient bien-tôt le juge & le héraut de ses loüanges. C'est le second Apôtre de l'Arménie en Orient, qui pour la gloire de l'Evangile a soufert de grands travaux, & entrepris de longs voïages jusqu'aux Indes, aïant rempli tous les lieux où il a demeuré, de l'odeur de ses bonnes actions & de son ardente charité. Sa renommée vole déja jusqu'aux extrémitez du monde, & passe les bornes du soleil. Et je ne doute point que vous n'en aïez entendu parler à ses confréres de Naples. Pour moi, n'aïant rien

Loüange du P. Paul Marie, Religieux Dominicain.

rien à vous dire, qui puisse égaler la grandeur de ses mérites, j'aime mieux me taire, que d'en obscurcir l'éclat, qui surpasse la clarté du soleil, par l'obscurité de mes pensées, & par les nuages de mon discours. Je suis donc fort content que ma lettre aille jusqu'à Naples, où elle sera vûë de plusieurs, & particuliérement de vous, Monsieur, qui n'avez pas des ïeux de taupe, mais des ïeux de linx. Et je vous tiendrai conte des faveurs, que vous, & mes autres amis de Naples, ferez à ce bon Pere, comme vous pouvez bien le comprendre, de l'estime que je fais de sa personne, & de ce que je vous en ai dit, d'où j'atends les éfets, sans autre recommandation, connoissant combien vous êtes promt à m'obliger en toute ocasion. Pour des curiositez, je n'en ai point à vous écrire pour ce voïage qui soient de conséquence, que je réserve à une autre ocasion; non plus que des nouvelles de l'état de mes afaires, & de celles du païs. Le Pere, qui en a une parfaite connoissance, pourra vous les faire savoir de bouche. Je vous assure qu'il n'y a personne qui en soit mieux instruit que lui, & qui vous en puisse parler avec plus de certitude & de vérité. Desorte que remétant le tout au raport qu'il vous en fera, je finirai la presente par les humbles baisemains que je vous presente, & à M. André mon Compére, à M. Colleta, à M. le Docteur, & à nos autres amis, qui reçevront pareillement, de ma part, cette lettre pour eux, comme l'aïant écrite à tous en commun.

D'Hispahan le 30. d'Août 1620.

Recommendation d'un Gentilhomme Portugais.

M. Thomas de Lima, jeune Gentilhomme Portugais, eſt pour aller de compagnie avec ce bon Pere, qui vous informera pleinement des bonnes qualitez de ce Seigneur, des travaux qu'il a ſoufert, & des voïages qu'il a fait ſur les terres des Indes, pour le ſervice de la Religion. Tout ce que j'ai à vous dire, eſt qu'outre la conſidération particuliére de ſon mérite diſtingué, je vous ſuplie de le conſidérer comme une perſonne que je deſire ſervir. C'eſt pourquoi vous m'obligerez infiniment de lui donner la connoiſſance de tous mes amis.

****

LETTRE XI.

D'HISPAHAN.

Cette lettre contient trois choſes fort remarquables. La naiſſance d'une guerre cruelle, entre les Perſans & les Portugais, par la priſe de l'Ile de Keſom ſur le Perſan, pour la commodité de l'eau. Les impoſtures étranges d'un Seigneur Perſan, qui ſe diſoit le Mechdi, ou l'Envoïé de Dieu; & ſa fin malheureuſe. Et les deſſeins d'une ligue, entre les Polonois & le Perſan.

MONSIEUR,

Je ne veux pas vous écrire pour cette fois aucune lettre d'avis; d'autant plus que je ſuis plus en colére, de ce qu'il arrive ici tous les jours des caravanes & des couriers d'Alep, qui nous aportent des lettres, & des nouvelles de la Chrétienté, ſans en avoir jamais aucune pour moi, qui vienne

ne de Naples, de votre part, qui sont celles que je desire avec plus de passion. Cependant le porteur aïant retardé quelque-tems son départ, je n'ai pû m'empêcher de prendre la plume pour vous mander des nouvelles de ce païs, n'aïant pas voulu permettre que ma main fut la derniére à vous faire savoir ce que vous pourriez aprendre de la bouche de ceux qui vont vers vous, qui ne manqueront pas de vous raporter ce qui se passe, quand même je manquerois à vous l'écrire. Voici donc en peu de mots ce que j'en ai pû recueillir, depuis ma derniére du vingtiéme de Juin.

L'onziéme de Juin passé, il arriva ici aux Peres Déchaussez un homme de pié venant d'Ormus, qui aporta les nouvelles, que les galions extraordinaires de Portugal, qu'on avoit si long-tems atendu, avoient moüillé l'ancre à la vûë d'Ormus le seiziéme de Juin, qui devoient amener le Pere Racheté de la Croix, Carme-Déchaussé, avec la réponse, & les lettres de Sa Majesté Catholique au Roi de Perse, dont je vous ai souvent parlé; que le Général, ou Capitaine Major de ces vaisseaux, étoit un certain *Ruy Freira d'Andrada*, bon soldat, & résolu de s'aquiter dignement de sa charge. Mais que le Pere la Croix, conformément au bruit que les Anglois, en avoient fait courir il y a déja long-tems, sans que je puisse comprendre par quel moïen, & de quel endroit ils l'avoient pû savoir, étoit mort dans le voïage avec son compagnon, nommé Frére Elisée, sur les côtes de la Guinée, n'étans pas encor bien éloignez de Portugal; le Pere, le tren-

Mort de deux Peres Carmes Déchaussez soupçonnée de poison.

trentiéme de Mai de l'année précédente 1619. & le Frére, quelques jours auparavant, tous deux étans tombez malades le même jour, & d'une même maladie. Ce qui donna ocasion à quelques-uns de soupçonner, qu'étans Castillans de naissance, quelque Ministre Portugais leur pourroit avoir donné du poison, pour se défaire d'eux, avant leur arrivée, de peur que les Castillans ne vinssent à s'introduire & à prendre pié dans les afaires du Portugal. Mais ce soupçon est autant téméraire & mal fondé, que le Capitaine général des vaisseaux est grand ami des Peres Déchaussez, qui avoit une afection particuliére pour le Pere de la Croix, dont la mort lui fut extrémement sensible. Outre qu'il lui étoit fort avantageux que le Pere vécût plus long-tems, pour l'honneur de sa charge, & pour l'avancement de ses afaires. Desorte qu'on ne peut raisonnablement le soupçonner d'une action si noire, que nul autre pareillement ne pourroit avoir commis dans le vaisseau d'un Général : quoiqu'il en soit ; le Pere est décédé. A peine ces galions commençoient à paroître, que le Pere Prieur du Convent des Carmes d'*Ormus* entra dans une barque, pour aller dans le vaisseau du Général recevoir les premieres nouvelles ; & s'en étant retourné la même nuit, il dépêcha cét exprès d'*Hispahan* au Pere Vicaire d'*Hispahan*. Ce messager, outre la lettre du Prieur, lui aporta encor celles du Général des vaisseaux, du Capitaine d'Ormus, & d'un autre Ministre d'Espagne, qui est là en qualité de Trésorier, qu'ils nomment l'Intendant

dant des afaires, qui tous demandoient conseil au Pere Vicaire d'*Hispahan*, de ce qu'ils doivent faire, vû la mort du Pere Racheté, & les mauvaises intentions du Roi de Perse contre les Portugais, qu'il avoit sufisament déclarées de vive voix, & par la réponse qu'il avoit renduë il y a quelque-tems, par le moïen du même Pere Vicaire, à une copie qui étoit venuë par terre, par une autre voïe, des lettres du Roi d'Espagne, qui devoient être presentées à celui de Perse, par les mains du défunt. Vû aussi les aparences d'une guerre presque formée, à laquelle ceux de l'Arabie-heureuse avoient donné commencement. Car ils avoient fait plusieurs insultes par mer au Roi de Perse, & suscité contre lui les gens du Chan de Sciraz, avec un grand nombre de barques. Les Portugais avoient donné du secours à ces derniers, & étoient résolus de ne les point abandonner, aïant déja fait venir à cét éfet de Goa quantité de vaisseaux chargez de soldats. Ils demandoient donc conseil au Pere, comme étant pleinement informé de l'état des afaires de Perse, de ce qu'il jugeroit le plus expédient dans cette conjoncture; parce que les ordres & les instructions d'Espagne portoient, que le Pere Racheté s'adresseroit directement à Dom Garcia de Silva Figueroa, Ambassadeur de Sa Majesté Catholique, qu'on présuposoit être encor en cette Cour, afin qu'eux deux ensemble traitassent avec le Roi. Mais que si, par hazard, le Pere venoit à manquer en chemin, ou que Dom Garcia ne se trouvât plus dans la Perse, qu'il vint d'Ormus quelqu'autre per-

Les Portugais divisez, pour traiter avec le Persan

personne d'autorité, sous le nom d'Ambassadeur, nommant en particulier l'Intendant des afaires, ou le Capitaine Major; non pas celui des galions; mais un autre, qui réside à Ormus, & qui commande à la garnison ordinaire de cette place. Le Général des Vaisseaux, comme un vaillant soldat, qui ne demandoit que de l'emploi, pour s'autoriser dans sa charge, n'étant pas beaucoup considéré dans le repos de la paix, témoignoit assez, par sa lettre, le desir qu'il avoit de rompre avec le Persan, sans atendre ni réponse, ni Ambassade, & se tenoit toujours préparé à cela. C'est pourquoi il ne permit point qu'aucun de ses soldats prît terre, excepté quelques pauvres malades, & quelqu'autres des plus considérables, qu'il prît avec lui, quand il décendit, pour aller rendre ses visites au Capitaine d'Ormus, & aux autres Ministres. Le Capitaine d'Ormus, au contraire, qui étoit mieux instruit des afaires du païs, & qui étoit interéssé dans le commerce des marchandises avec la Perse, que la guerre pourroit interrompre, préféroit les avantages de la paix aux incommoditez de la guerre, à laquelle néamoins il ne consentoit point, si l'on ne faisoit pour toujours quelqu'honnête acommodement avec la Perse, par l'entremise d'une Ambassade, ce qui ne lui sembloit pas dificile. L'Intendant des afaires, soit pour les mêmes intérêts du commerce, ou pour la plus grande connoissance qu'il avoit des forces & des afaires de l'un & de l'autre parti, se portoit à la paix. Mais il n'eût pas voulu venir en qualité d'Ambassadeur en Perse, pour

pour éviter peut-être les dépenses, ou les incommoditez du voïage ; ou parce qu'il prévoïoit bien que l'Ambassadeur qui viendroit ne feroit aucune bonne afaire, ou pour quelqu'autres considérations qui le touchoient ; & il paroissoit, par leurs lettres, que la résolution du traité dépendoit entiérement du conseil, que le Pere Vicaire d'*Hispahan* leur donneroit. Les galions, envoïez extraordinairement de Portugal, étoient au nombre de quatre, sans compter une Ourque qui les suivoit, faisant cinq Vaisseaux en tout. Ce dernier même se perdit sur les côtes de Melinde ; les hommes s'étans sauvez du naufrage, avec l'artillerie, & peut-être avec les marchandises, parce qu'il fut brisé sur les terres des Portugais. Outre ces quatre galions, arrivez de Portugal, il y avoit trois autres vaisseaux, qu'ils avoient pris dans le détroit de la Méque, chargez de marchandises. Desorte qu'il y avoit en tout sept vaisseaux assez bons, bien armez, bien équipez, bien bâtis, & bien pourvûs de soldats & de munitions. Ils avoient ordre du Conseil d'Espagne de prendre de force la Citadelle & le Port de Combru en la terre-ferme de Perse, au cas que le Roi fit refus de le leur remétre entre les mains de son bon gré ; de s'emparer des Iles de Barheim & de Kesem ; de détruire le peuple des *Nichilù*, ennemi des Portugais, qui habite à present dans les terres du Roi de Perse, sur les côtes de la mer, où il a passé du rivage de l'Arabie, qui est à l'opposite, & à la dévotion des Portugais, où il faisoit auparavant sa demeure. Enfin ils

Entreprise des Portugais contre les Persans.

avoient

avoient ordre de bâtir une Citadelle dans Kesem, & d'y mettre garnison, pour s'assurer à l'avenir de cette Ile, où il y a quantité de bonnes eaux, dont Ormus a disette, afin qu'elle fut à sa dévotion, comme elle est à sa bienséance, sans être jamais sujette à la domination des Perses, qui l'ocupoient à present. Il y avoit encor au port d'Ormus quelqu'autres vaisseaux de guerre, comme je l'ai déja dit en passant, qui étoient venus de Goa, pour secourir les Arabes, & pour se joindre avec eux contre les Anglois. Desorte qu'on faisoit compte de plus de trois milles Portugais en tout, que leurs ennemis estimoient encor être en plus grand nombre. Cette nouvelle avoit été aportée aux Ministres du Roi de Perse, par un courier à cheval, envoïé expresséement par le Sultan de Bender en grande diligence, six jours avant que nous l'eussions reçûë. Et ce courier avoit changé de relais à Lar, & puis à Sciraz; & enfin il avoit pris des chevaux tous frais à *Hispahan*, pour aller trouver le Roi. Lala Beig, Trésorier d'*Hispahan*, se découvrit à quelques marchands Francs, & leur ajoûta, que les Portugais avoient fait quelqu'entreprise sur le Barheim & sur Bender, qui est le Port de Combru, mais qu'on y avoit pourvû de bonne heure. Les Peres Augustins, qui résident à *Hispahan*, & qui s'intriguent volontiers dans les afaires de leur Nation, soit qu'ils en aïent la commission, ou autrement, dès aussi-tôt qu'ils entendirent le bruit de ces nouvelles, commencérent à courir par la ville, pour assûrer aux Ministres de l'Etat, aux Oficiers, & au peuple,

ple, que cette armée n'étoit point venuë pour faire la guerre aux Persans, avec qui tous les Portugais desiroient de vivre en bonne paix, & dans une ferme & inviolable correspondance, mais pour courir sur les Anglois, dont le tems feroit connoître la vérité.

Les Mahométans dévots aux ames des défunts.

Le seiziéme de Juillet, qui tomboit au quinziéme du mois *Sciohaban*, les Mahométans solemnisérent une de leurs grandes fêtes, qu'ils nomment *Sceb-i-Berat*; c'est-à-dire, la nuit d'immunité ou d'exception, pendant laquelle ils ne font point d'autres actions, que de prier Dieu, de donner l'aumône aux pauvres & de vâquer à d'autres semblables œuvres de piété, qu'ils apliquent, particuliérement aux ames des défunts, confessans & croïans, selon les principes de leur foi, ce que nos hérétiques, qui étans Chrétiens ont reçû de plus grandes lumiéres, ne veulent pas croire, ni avoüer. Et cette fête arrive toûjours le quinziéme de *Sciohaban*, suivant le cours de la lune, dont je pense vous avoir écrit une autrefois. L'on fit une autre fête à *Hispahan* le jour suivant, parce que toutes les boutiques aïans été fermées, le peuple se transporta hors de la ville, au lieu acoutumé, pour faire des priéres publiques pour la santé du Roi, qui étoit grandement malade, & en danger de mort, à *Ferhabad*; jusques-là, que les *Chizilbasci*, qui font la plus grande & la plus noble partie de sa milice, ne le voïans plus depuis quelques jours commencérent à se soulever, d'où vint que *Zeineb Begum*, la premiére & la plus considérée de toutes les Princesses, qui avoit

avoit été disgraciée de la Cour durant plusieurs années, mais qui fit enfin sa paix avec le Roi à *Cazuin*, où j'étois alors l'an 1618. qui n'a point abandonné Sa Majesté dans cette derniére maladie, & qui l'a toujours servi de sa propre main, avec beaucoup d'afection, voïant le danger de l'état present des afaires, pour le murmure des *Chizilbasci*, dit hardiment au Roi, qu'il n'y avoit point de tems à perdre, s'ils ne vouloient être tous massacrez dans le Palais, comme il arrive assez souvent en semblables rencontres, par l'élection d'un nouveau Roi: & tout malade & foible qu'il étoit, elle le mit dans une litiére, qu'elle fit faire sur le modèle de la mienne, qu'elle avoit vûë à la campagne, & puis elle le fit sortir dehors pour être vû des Gentilshommes de sa Cour & de ses gardes, qui le tirérent de *Ferhabad* & le conduisirent à *Firuschu*, où l'air étant extrémement sain, il commence à se porter mieux. L'apréhension fut si grande dans le Palais, & l'afaire alla si avant, que le Roi même, pour arrêter le cours du mal, parloit déja de nommer pour un Successeur à la Couronne, le plus jeune de ses deux fils, *Imamculi Mirza*, jeune Prince de bonne mine, & qui promet beaucoup. La sortie du Roi apaisa les murmures, & fit que la Perse n'eut pas besoin de voir la Couronne d'un pere sur la tête de son fils; néanmoins le jugement & le choix que le Roi *Abbas* avoit fait de son cadet, aïant été publié par tout, *Imamculi Mirza* aquit autant de crédit & de réputation, que le pauvre *Muhamed Chodabendé Mirza* son aîné en perdit dans l'esprit

Le Roi de Perse griévement malade, nomme un Successeur.

l'esprit du peuple; & peut-être que le petit *Soliman Mirza*, son neveu & fils de défunt *Sofi Mirza*, l'aîné de tous ses enfans, ne fit pas une petite perte; parce que la créance commune étoit, que S. M. avoit eu toujours la volonté portée pour le petit *Soliman*, conformément à ce que je vous ai écrit autrefois: mais dans cette conjoncture, son bas âge le rendant encor incapable de régner; & d'ailleurs le Roi étant obligé de n'avoir aucune inclination pour *Chodabendé*; le meilleur moïen que S. M. pût prendre pour prévenir & remédier aux desordres, fut de choisir un milieu, & en choisissant *Imamculi*, qui peut espérer avec le tems une bonne fortune, puisqu'il en a déja reçû les premiéres faveurs. Le Roi a récouvré sa santé depuis qu'il est à *Firuscuh*, néamoins avec beaucoup de peine, & non entiérement; car je suis persuadé que cette maladie lui a donné un dangereux coup, parce que quoiqu'il soit d'une constitution assez robuste, la vieillesse lui a diminué les forces, étant âgé de cinquante-deux ans. Les excès de la bouche, & les débauches continuelles des femmes, lui ont ruïné la santé; & les sueurs du mal de Naples, dont il a été ataqué plusieurs fois, lui ont usé le corps, en lui ôtant jusqu'au poil de la tête. Ajoûtez à tout cela, les inquiétudes, les chagrins, & les peines d'esprit, communes aux personnes de cette qualité, qui l'ont entiérement abatu; desorte que je ne juge pas qu'il doive vivre long-tems. Il n'étoit pas seul malade à *Eiruzcuh*; on tient qu'il y avoit plus de quatre-vingt Dames de son Palais arrêtées au lit, qui toutes avoient pris leur maladie, à *Fer-*

à *Ferhabad*, parce qu'elles y étoient alées trop tard, & que l'air y eſt très-mauvais dans les chaleurs. Je me ſuis laiſſé dire une choſe, que je ne puis croire, que le Roi a maudit *Ferhabad*, & qu'il n'ira plus jamais. Je viens d'aprendre que Sa Majeſté a à *Firuſcuh*, auprès de ſa perſonne, trois Ambaſſadeurs; un Moſcovite, arrivé depuis peu; un Turc, qui n'eſt pas de grande conſidération, n'étans qu'un ſimple Janiſſaire, qui eſt venu de nouveau; & le Réſident d'Angleterre, qui eſt allé là exprès, pour obtenir permiſſion du Roi d'aller à *Gilan* choiſir de là ſoïe à ſa mode; parce qu'il n'y en a que de la déliée de Chorazan à *Hiſpahan*, qui n'eſt pas celle qu'ils demandent; & il n'y en a point de groſſe, qui eſt celle qu'ils cherchent. Le Roi lui a donné permiſſion d'aller en la Province de *Ghilan*, choiſir telle ſoïe qu'il lui plaira, & en telle quantité qu'il en pourra païer, ou à deniers comptans, ou à troc pour d'autres marchandiſes, que leurs vaiſſeaux leur amenérent il y a quelque-tems, & que le Roi reçoit au prix qu'il lui plaît; parce qu'ils n'ont pas la liberté de traiter ni de négocier avec d'autres qu'avec Sa Majeſté. Les marchandiſes d'Angleterre ſont, pour la plûpart, des draps, des toiles des Indes, & choſes ſemblables, qui n'ont pas beaucoup de cours dans la Perſe, & qu'on eſt contraint de garder long-tems dans un magazin, avant que de pouvoir s'en défaire; & le Roi, d'un autre côté, qui ne veut rien perdre, ni rendre ſon argent ſtérile, leur permet bien à la vérité de prendre de la ſoïe dans la Province de *Ghilan*, moïennant que ce ſoit au prix le plus

Les Anglois achetent les ſoies de Perſe.

plus haut d'*Hispahan*, où il la fait conduire à ses dépens. Les Anglois s'y acordent, parce qu'ils ne peuvent faire autrement; mais en éfet, cette maniére de commerce est fort changeante & desavantageuse, & il est bien dificile que les Anglois puissent long-tems subsister; outre que les Portugais feront leur possible pour les chasser, & que la Perse est maintenant si pleine de leurs marchandises, qu'au jugement des plus experts dans le commerce, il faut un grand nombre d'années avant que d'en pouvoir voir la fin. Quel succès peuvent donc espérer les autres vaisseaux Anglois, qui viendront l'année prochaine aborder aux côtes de la Perse?

Il arriva au Roi un autre accident fort étrange & curieux, dans la ville de *Ferhabad*, qui, outre sa maladie, lui donna bien à penser, & lui causa beaucoup d'inquiétude, quoiqu'il eût les moïens faciles d'y remédier promtement, & avantageusement pour lui. Voici ce que c'est. Dans la Province de *Ghilan*, qui est contiguë du côté du Couchant, à celle de *Manzaredan*, où étoit lors Sa Majesté dans la ville *Ferhabad*; un homme, des principaux du païs, & même des *Sceichavendi*; c'est-à-dire, des parens du Roi, & de la race du vénérable *Sciach Sofi*, commença de publier par tout qu'il étoit le *Mechdi*; c'est-à-dire, l'Envoïé de Dieu, qu'ils apellent encor d'un autre nom, illustre & magnifique, *Saheb ezzeman*, le modérateur & le maître du tems, qu'ils croïent être décendu de la lignée & de la semence d'*Ali*, qui est né il y a déja long-tems, & qui depuis s'est soustrait & comme perdu

Imposture d'un faux-Mechdì, ou Envoïé de Dieu.

de

de la vûë des hommes, & que Dieu tient caché, comme ils s'imaginent follement, jusqu'à ce qu'il vienne sur la fin des tems, dans la même personne qu'il avoit dès le point de sa naissance, & qui est encor vivant à present; ou peut-être qui doit naître de nouveau, pour la seconde fois, de la même race d'*Ali*, selon l'opinion de cét impofteur, qui étant assez connu, pour sa personne & pour sa naissance, vouloit néamoins être tenu pour ce *Mechdi*, qui devoit être le Seigneur & le Maître de toutes choses, & opérer des miracles par une puissance souveraine. Et par une opinion toute contraire à la nôtre, qui le prenons pour l'Antechrist, & pour méchant homme, ils estiment que ce sera un homme de Dieu, juste & plein de bonté, & que son régne se conservera perpétuellement dans un état heureux, atribuant faussement à l'Antechrist ce que les Prophêtes ont prédit du Roïaume de *Jesus-Christ*; ce qui sera la cause que ce malheureux aura tant de crédit, & tant de partisans & de sectateurs dans le monde. Celui-ci se vantoit donc d'être le *Mechdi*, prêchant par tout, conformément à leur doctrine, que le *Mechdi* introduira une nouvelle forme de gouvernement. Il assembloit du monde, & commençoit déja à être suivi d'un grand nombre de disciples & de sujets. Il se vantoit, entr'autres choses, qu'il feroit tailler en piéces tous les Chrétiens, découvrant par ce moïen ses folies & ses pernicieux desseins. Mais sur-tout il se plaignoit de la mauvaise conduite du Roi Abbas, qu'il acusoit de mauvaise foi & de plusieurs

trom-

tromperies, pour lesquelles il vouloit lui-même revoir ses comptes, & régler tous les partis du païs. Pour cét éfet, il envoïa plusieurs fois de ses gens à *Ferhabad* vers le Roi, chargez de lettres Patentes, en forme de commandement, où il désaprouvoit les mauvaises procédures de Prince, lui commandoit de s'amender, & de venir le trouver en personne pour s'abaisser devant lui : & qu'en cas de refus, il iroit lui-même le trouver, pour le châtier de sa desobéïssance. Le Roi prévit aussi-tôt que c'étoit le commencement d'une sédition fort dangereuse pour lui & pour toute la Maison Roïale; parce que, par la simplicité des uns, qui pourroient le croire; & par la mauvaise volonté des autres, qui pour se vanger de Sa Majesté, se rangeroient de son côté, il ne pouvoit manquer de monde, si on lui donnoit le tems de se fortifier dans ses desseins. Par cette raison, il résolut de couper le chemin à un mal si dangereux, avant qu'il passât plus avant. Quelques-uns disent, qu'il fit de grandes caresses & de riches presens aux Envoïez de sa part, & les renvoïa à leur maître, avec des paroles obligeantes, & des réponses fort gracieuses pour l'amuser. Les autres, au contraire, disent qu'il les fit arrêter pour les faire mourir. Mais aïant pensé depuis qu'il valoit mieux leur crever les ïeux & leur couper le nez, comme il l'éxécuta, à ce qu'on pense, il les fit mettre sous bonne & sûre garde, jusqu'à dire, que si leur maître étoit celui qu'il prétendoit, il feroit des miracles en leur faveur, & guériroit leurs plaïes, ce qu'il l'obligeroit d'al-

ler le reconnoître, pour lui rendre ses hommages, & s'aquiter de son devoir. Et qu'après plusieurs jours, ces pauvres blessez, non-seulement n'aïans point été guéris, mais étans morts de leurs blessures, le Roi fut plus hardi qu'auparavant à faire voir & croire au peuple leur imposture. Mais qu'il en soit ce qui pourra, qu'il ait bien ou mal traité ces Députez; comme c'est une chose fort éloignée, elle se raconte si diféremment, que je n'ai pû clairement en découvrir la vérité; ce qui est le plus certain en cette afaire, c'est qu'il envoïa quelques *Chizilbasci*, de ses plus afidez, & gens de cœur, dans la Province de *Ghilan*, vers ce supofé *Mechdi*, qui n'étoient pas plus de quatre; ce que je croi d'autant plus facilement, qu'un si petit nombre de soldats étoient pour faire moins de bruit; & si l'afaire ne lui réussissoit pas, selon sa volonté, il lui importoit fort peu de perdre ces quatre hommes, quoique les plus hardis de son armée, qui étoient les seuls, qui avoient eu le courage de faire cette entreprise. Il les envoïa donc, avec des presens & des lettres, pour visiter le *Mechdi* de sa part. Celui-ci les aïant considérez, leur demanda où étoit leur Roi, & pourquoi il n'étoit pas venu en personne lui rendre ses respects? Ils firent réponse, qu'il y viendroit bien-tôt, & qu'en atendant, il les avoit envoïez devant pour le complimenter. Il les reçût humainement, sans se douter nullement de leur mauvais dessein. Mais eux se servans de l'ocasion, se saisirent de ce pauvre misérable, qu'ils mirent à mort, & ainsi la fête finit, avec

sa

ſa vie ; & ceux qui l'avoient ſuivi, ſe diſſipérent dans un moment, avec ſes impoſtures. On ajoûte que le Roi ſe mit dans une grande colére pour cette action, dont il apréhendoit la conſéquence, comme d'une choſe fort périlleuſe, parmi des gens diſpoſez à croire de leger, & amateurs de nouveautez, & qu'il avoit eu la penſée de châtier le peuple de *Ghilan*, & de ruïner tout le païs. Mais aïant conſidéré depuis, que le péché n'étant pas univerſel, & ſeulement particulier à ce fou, & à ceux qui l'avoient ſuivi, qui n'étoient pas plus de quarante quand il mourut, il n'étoit pas juſte que la peine fut générale. Il modéra donc ſa colére, & ſe contenta de châtier les coupables, dont quelques-uns étoient des principaux de *Ghilan*, qui perdirent la vie, après avoir perdu l'obëïſſance & le reſpect qu'ils devoient à leur Prince légitime. Paſſons à un autre point.

Le vingtiéme de Juillet, le Vicaire des Carmes-Déchauſſez d'*Hiſpahan* dépêcha le courier venu d'Ormus, avec la réponſe aux lettres de ces Seigneurs qui l'avoient envoïé, & avec le conſeil qu'il leur donnoit ſur cette afaire, en ces termes : Qu'il ne jugeoit pas à propos qu'on envoïât en Ambaſſade une perſonne de qualité, de crainte qu'en cas de rupture, elle ne demeurât engagée dans la Perſe, & expoſée à mille afronts. Cela n'étoit pas à craindre pour le Pere Racheté de la Croix, s'il eût été vivant ; parce qu'aïant été envoïé en Eſpagne, par le même Roi de Perſe, il eut pû retourner en ſûreté, & vivre dans ſon Convent d'*Hiſpahan*, comme auparavant, en

qua-

qualité de simple Religieux, & non de personne publique, representant Sa Majesté Catholique. Il leur fit aussi savoir, qu'ils ne devoient point entendre du Roi de Perse d'autre réponse, que celle qu'il leur avoit donnée tant de fois en cette matiére, & qu'au reste il n'étoit pas pour rien restituer, pour toutes les Ambassades qu'on pourroit lui envoïer. Néamoins qu'il s'en raportoit entiérement à leur prudence, & aux ordres & instructions qu'ils avoient reçû d'Espagne. Et parce qu'ils lui avoient donné sufisament à entendre qu'ils mettroient entre ses mains les afaires d'*Ormus*, pour en traiter avec le Roi, au défaut du Pere Racheté; le Pere Vicaire s'en excusa de tout son pouvoir, & suplia ces Messieurs de vouloir aussi l'excuser, sachant bien que pour des considérations assez justes, qui regardoient les intérêts de leur Convent, il n'étoit pas à propos qu'il se mêlât des afaires fâcheuses, que le Roi de Perse avoit à démêler avec les Portugais. Voilà donc quelle fut la réponse que le Pere envoïa à *Ormus*, touchant les afaires du tems, qu'il me fit l'honneur de me communiquer avant que de l'écrire, pour savoir mon sentiment, sachant bien que j'avois une connoissance des afaires du païs, qui n'étoit point à mépriser, & que je lui donnai fidèlement par écrit, qu'il aprouva, & qu'il envoïa ensuite à *Ormus*, avec beaucoup de satisfaction.

Le vingt-troisiéme de Juillet, le Pere Paul Marie Citadin Dominicain, Vicaire Général de son Ordre dans l'Arménie, qui se trouva alors à *Hispahan*, de retour

de

de son voïage des Indes, qui est sur le point de son départ pour l'Italie, & qui sera lui-même le porteur de la presente, & d'une autre que je vous écrivis lundi dernier, s'entretenant avec moi des afaires des Cosaques de la mer noire, au sujet des conférences que j'avois euës avec le Roi de Perse, & conformément à la satisfaction que je reçois d'aprendre quelque chose, me donna connoissance de certaines particularitez, que Sa Majesté Persane ne m'avoit jamais communiquées, peut-être par malice, de peur qu'en conservant le souvenir, je ne lui en fisse les reproches dans quelque rencontre importante. Mais à present que je les sai, je ne veux pas manquer de vous en faire part, afin que vous en aïez la connoissance, aussi-bien que du reste qui regarde cette matiére, dont je vous ai écrit ci-devant. Ce bon Pere me dit donc, & me l'assûra, que quand le Roi de Perse envoïa *Jacob* l'Arménien en Pologne, avec des lettres pour cette afaire; le même *Jacob* lui en aporta la réponse à *Cazuin*, où je me trouvai alors ainsi que je vous l'ai mandé dans une de mes précédentes. Outre cette autre réponse, qui fut envoïée ces jours passez, avec les lettres d'un Ministre d'Etat, nommé *Olivier* de *Marconez*, comme vous pouvez l'avoir apris de ma derniére; & qu'à la premiere fois que ce *Jacob* Arménien fut de retour de Pologne, pour entrer en traité avec Sa Majesté, le Pere Paul Marie, en mon absence, se trouva avec le Roi dans son camp, qui étoit alors dans l'Arménie, assez près de son Eglise. De plus, que les lettres, que le Persan envoïa en Pologne,

Lettres d'un Seigneur de Pologne, pour la ligue contre le Turc

furent écrites en son nom, & sous son autorité, en nôtre langue, de la main du Pere Paul, aïant apris de lui-même, que le Roi de Pologne le connoissoit, & savoit les habitudes qu'il avoit dans la Perse, qui étoit la seule raison qui l'avoit obligé de passer par la Pologne, avant que de venir en ce païs. Et que les lettres du Persan étoient fort avantageuses aux Polaques, qui s'ofroit de bâtir à ses dépens une forteresse sur quelque Port de la mer noire, à l'embouchûre d'une riviére du païs des Géorgiens voisin de Trébisonde, qui est ce qu'ils nomment *Guriel*, & qui fait une partie du Roïaume de *Colchos*. Et que le Roi de Perse ne s'ofroit pas seulement à bâtir cette forteresse à ses dépends, & à la mettre ensuite entre les mains des Cosaques, sous l'autorité du Roi de Pologne; mais encor il s'ofroit à la garder, avec ses gens, pour demeurer toujours dans l'obéïssance des Polaques, de crainte que les Cosaques ne vinssent à s'établir dans ces Provinces, & à faire quelques progrès contre les Turcs. Et sans doute qu'il entendoit parler de *Sanus*, que *Marconez* nommoit dans ses lettres. Et ce qui est bien davantage, le Roi de Perse s'ofroit de faire ensorte que tous les Chrétiens Géorgiens de ce païs-là seroient sous l'obéïssance du Roi de Pologne; & parce que le Pere Paul, écrivant cette lettre au nom du Roi de Perse, lui donna à entendre, qu'étant homme du Pape, il étoit raisonnable qu'il rendit conte à Sa Sainteté de cette négociation; & même qu'il seroit d'autant plus utile & avantageux à Sa Majesté d'en user de la sorte, que le Pape étoit

Conféderation des Polaques, avec les Persans, renduë inutile.

Propositions du Roi de Perse avantageuses à l'Eglise Latine.

pour

pour pouſſer & porter le Roi de Pologne à cette union. Le Perſan en fut très-content, & voulut qu'il écrivit pareillement au Pape en ſon nom, donnant toutes les aſſurances du monde à Sa Sainteté, que ſi cette afaire réüſſiſſoit, il obligeroit tous les Chrétiens Géorgiens, tant ceux qui étoient reſtez dans leurs païs, que ceux qui étoient paſſez dans la Perſe, & à preſent ſes ſujets, qu'il ſavoit bien être *Schiſmatiques* & atachez au parti des Grecs, a rendre obéïſſance au Saint Siége. Telles furent les propoſitions que le Perſan fit aux Polaques, de la conſéquence que vous pouvez juger, touchant les afaires que je lui avois propoſées. Telles furent les promeſſes avantageuſes, & les ofres ſi conſidérables, qu'il fit alors à ceux de notre parti. Telles furent les lettres qu'il leur écrivit, dont il n'a jamais voulu depuis lire, ni ſavoir la réponſe, ce qui me met en colére, avec juſte raiſon. Et je ne ſai ſi c'eſt parce qu'il a changé d'avis, ou parce qu'il connoît à preſent qu'il ne peut exécuter ce qu'il promit, ſans beaucoup de conſidération, & avec trop de préſomtion de ſes forces. Le Pere Paul me dit de plus, que lorſque le Roi de Perſe envoïa ces lettres en Pologne, il y avoit auprès de lui des Ambaſſadeurs, & des perſonnes, les plus qualifiées entre les Géorgiens, & peut-être quelques-uns du païs de *Guriel*, dont il eſt à preſent queſtion, ou des Provinces de *Dadian* & de *Baſciaciuc*, ou de quelqu'autre, qui ne lui eſt point ſujette; & que ces Ambaſſadeurs eurent la connoiſſance de toutes ces afaires, dont le Roi ne ſe cachoit point d'eux, &

en parloit ouvertement, soit pour leur donner de la crainte des Francs, qui venoient en sa faveur, ou pour quelqu'autre considération. Et je ne doute point que ces Ambassadeurs n'aïent donné avis à leurs maîtres de l'entreprise que le Roi de Perse avoit formée de les assujétir sous la domination étrangére des Francs; ce qui ne pouvoit leur être fort agréable, quoique la venuë des Francs en leur païs leur eut été avantageuse, pour défendre ces peuples au besoin, quels Chrétiens qu'ils puissent être, des invasions des Turcs, & des insultes des Perses. Cependant, pour ce qui est des intérêts des peuples libres, & de ceux qui sont soûmis à leurs Princes naturels, ils ne pouvoient goûter de se voir réduits sous la domination des étrangers, quoique d'une même croïance & d'une même loi; parce que la sujétion est toujours un joug fâcheux & dificile à suporter à des personnes nourries & élevées dans un air de liberté. Il ne faut donc pas s'étonner si, aprés tous ces avis, quand cette armée de Cosaques se presenta, dont il ne resta que quarante hommes sur terre, qui étoient dans le dessein de se rendre à la Cour du Roi de Perse, on les arrêta sur les chemins, avant que d'y être arrivez, excepté celui-là seul, qui vint à *Ferhabad*, avec des lettres de créance, duquel je croi vous avoir parlé dans une de mes précédentes, & que le Prince de Basciaciuc, aprés plusieurs caresses, trahit & livra entre les mains des Turcs: soit que les Géorgiens en aïant été avertis, l'eussent prévenu, ou bien qu'il ne soit pas facile au Roi de Perse de conduire son armée

mée jusqu'à la mer noire, & d'éxécuter tout ce qu'il a promis, ou qu'il ait changé d'avis, pour les avantages qu'il espére tirer de la paix avec le Grand Seigneur ; toutes ces grandes entreprises sont suspenduës & arrêtées jusqu'à present, dans le même état que je vous ai representé en plusieurs de mes lettres, sans que les ofres & les vaines parades du Roi de Perse, avec toutes les dispositions & la promtitude de nos gens, aïent produit aucun éfet, si toutefois les derniéres lettres de Pologne n'en produisent quelqu'un de nouveau, & ne réveillent une afaire endormie & comme morte. Quand le Roi vint à *Hispahan*, le Pere Vicaire ne manqua pas de lui presenter ces lettres, avec une copie de celle que le Seigneur de *Marconés* écrivoit au Pere Paul ; & moi je ne manquerai pas, de mon côté, d'atiser le bois & de mettre le feu, autant que je pourrai.

Le premier jour d'Août, qui est la fête de S. Pierre-aux-liens, au lieu des divertissemens ordinaires de la ville Rome, je reçûs quelque disgrace dans maison, de la mauvaise humeur de ma belle-mere, Madame Mariam, qui se plaisant nullement dans le païs de Perse, je ne sai pas pourquoi, & je croi qu'elle-même ne le sait pas, nonobstant toutes les raisons bonnes ou mauvaises que nous pûmes lui aporter, pour lui persuader le contraire ; enfin demeurant ferme dans son opinion, contre la volonté de tous ses enfans, & de son propre mari, voulut sortir d'*Hispahan*, pour s'en retourner en Turquie avec une caravane, dans la résolution néamoins d'aller finir

Déplaisir de l'auteur, pour le retour de sa belle-mere.

nir ſes jours dans ſon païs de la Méſopotamie, auſſi-tôt que les chemins lui en feroient ouverts. Elle avoit en ſa compagnie la ſeconde de ſes filles, Mademoiſelle *Rachel*, aſſez grande, mais aſſez laide, que je ne preſſai pas beaucoup de demeurer, parce qu'il m'importoit fort peu en quel lieu elle fit ſa réſidence, puiſque c'étoit elle qui l'avoit portée la premiére à cette ſéparation. Quelque déplaiſir que j'en euſſe, elle emmena encor avec elle la plus jeune de ſes filles, *Iſmichâr*, âgée de ſix à ſept ans, ou environ, doüée d'une parfaite beauté & d'un excellent eſprit, que j'euſſe bien voulu la retenir avec nous; mais il me fut impoſſible d'empêcher qu'elle n'allât avec ſa mere. Tous les autres demeurérent, & il n'y eut aucun qui voulût aller avec elles; parce qu'aïans plus de jugement, ils reconnoiſſoient que la Perſe eſt un païs meilleur que la Turquie. Il n'y eut aucun remede, & nous fûmes contraints de la laiſſer aller, avec tous les déplaiſirs de ſa fille, Madame Maani, que vous pouvez penſer, néamoins avec cette eſpérance, qu'elle pourra un jour s'en repentir, & qu'elle ſera contrainte de retourner en Perſe, à cauſe de ſon humeur changeante, & qui eſt comme naturelle aux femmes. Mais ſi cela ſe voit, ce ſera dans un tems qu'elle ne reverra plus ſa chére Maani, parce que je n'eſpére pas faire long ſéjour en ce païs.

Un Pere Auguſtin envoié en Ambaſſade à Ormus.

Lundi dernier, qui étoit le troiſiéme de ce mois d'Août, le Pere Manuel de la Mere de Dieu, Auguſtin Portugais, partit d'*Hiſpahan*, par le commandement de ſes Peres, pour aller à *Ormus*, leur ſignifier de

de la part de leurs Religieux, que l'Ambaſſade, qu'ils avoient deſtinée, étoit entiérement inutile, & que c'étoit perdre le tems que de vouloir traiter d'afaire avec les Perſes. Ou s'ils vouloient entrer dans quelque traité de paix, qu'ils leur en laiſſaſſent la négociation, ſans envoïer d'Ambaſſadeur, ni faire des dépenſes inutiles; & qu'eux, avec moins d'argent qu'ils n'en donneroient à un Ambaſſadeur, feroient tous les voïages & les afaires qui feroient néceſſaires. En un mot, qu'il n'eſt nullement à propos d'envoïer un Ambaſſadeur; & que ſi les Miniſtres d'*Ormus* ne veulent pas les en croire, au moins ils leur donnent un acte de leur proteſtation, & de l'inſtance qu'ils leur en font, pour leur juſtification auprès du Roi Catholique. Ce qui a émû davantage les Peres Auguſtins à envoïer le Pere Manuel avec tant de chaleur, pour négocier cette afaire, & empêcher la venuë d'un Ambaſſadeur, c'eſt qu'ils ont trouvé mauvais qu'on ſe fut adreſſé pour cét éfet aux Peres Carmes, qui ne dépendent point du Portugal. Ce qu'ils voudroient bien empêcher, de peur que les afaires ne ſoient renvoïées au jugement des Peres Déchauſſez, comme ils le ſoupçonnent, & que le Pere Vicaire n'ambitionne de s'intriguer dans ces traitez, comme ils le croïent, pour les deſemparer de leur place; c'eſt pour cette raiſon qu'ils preſſent, avec tant d'inſtance, la venuë d'un Ambaſſadeur d'Ormus. Moi, qui fait le ſecret, & qui eſt entiérement contraire à leurs penſées, je me ſuis ſouvent moqué de ceux qu'il a engagez dans cette afaire

pour son départ, de la peine d'esprit qu'il se donne, qui est moins suportable que les fatigues de son voïage, & de la ruse dont ils se sont servis pour trouver l'ocasion d'une honnête retraite, afin, disent-ils, qu'étant seul, ils trouvent plus facilement le lieu de la sépulture & les ossemens d'un de leurs Religieux, nommé Bernard d'Azevedo, qui mourut il y a quelque-tems dans le voïage d'Ormus, & qui fut inhumé à la campagne près d'un village, où ils font courir le bruit, que le Pere Manuel va pour en tirer les ossemens & les porter à *Ormus* dans une terre benite. Ainsi va le monde; & ainsi gouverne-t'on ces fous, comme les oiseaux dans une cage. Quelques-uns en demandent de cuite, les autres de cruë; à la fin nul ne sauroit dire ce qu'il veut.

Un autre Portugais est arrivé depuis d'*Ormus*, envoïé par le Général des galions, en Espagne au Roi Catholique, par le chemin de terre, qui est beaucoup plus court. Il a aporté pour nouvelles plus récentes, que tous les gens de ce Général inclinent fort à la paix avec le Persan, & d'autant plus, que les ordres d'Espagne sont de donner sur les Anglois, avant que de rien entreprendre; ce qui les oblige à se tenir toûjours prêts, pour les ataquer quand ils arriveront, qui est, pour l'ordinaire, environ les mois d'Octobre & de Novembre. Et que cependant on envoïera un Ambassadeur sans autre suite, pour négocier la paix avec Sa Majesté, & faire un grand parti, qui prendra toute la soïe, ce que nous n'avons point encor vû. Ce que je sai pour

pour certain est, que plus il y aura de Partisans, qui se presenteront pour le debit de la soïe, plus le Roi Abbas la tiendra chére; mieux il fera ses afaires, & se moquera de l'envie que les uns ont contre les autres.

Le Roi est encor à *Firuzcuh*, comme je pense, s'il n'est déja passé à *Abicurreng*, où il a coûtume de se tenir tout l'été à la fraîcheur des montagnes, & à considérer les travaux qu'il y fit faire, pour conduire certaines eaux par le milieu. Après le jeûne de leur *Ramadhan*, on le verra à *Hisspahan*, où je l'atens avec un extrême desir, pour mettre quelque fin à mes afaires.

Je n'ai rien davantage à vous mander, & le tems qui me presse m'empêche de vous écrire plus au long, ce qui me fait finir la presente, en vous baisant les mains, & à tous nos amis, priant Nôtre-Seigneur de vous conserver en santé & prospérité.

D'Hisspahan le 8. *jour d'Août* 1620.

LETTRE XII.

D'HISPAHAN.

Cette lettre nous fait voir l'Ile d'Ormus sur le point de sa ruïne : un Prince Géorgien dépoüillé de ses Etats, & toute la Géorgie dans une horrible consternation ; les Persans réduits à boire de l'eau, par la défense du vin ; les Portugais en bataille navalle contre les Anglois. Les avantages funestes d'un des fréres de Maani ; & le tableau des mœurs & de la barbarie des Perses, si naïvement represénté, qu'il est capable d'ôter le desir d'y aller aux plus curieux.

MONSIEUR *mon cher ami Marius*,

Que le païs délicieux de la belle Italie ; mais plûtôt que les rochers inaccessibles du Caucase ont vû naître dans le monde, & que les tigresses impitoïables de l'Hircanie que j'ai vûës, ont allaité de leurs mamelles ; en quoi peut vous avoir si fort désobligé le pauvre Pelerin, le pauvre fantasque Académicien humoriste, que vous aïez demeuré si long-tems sans l'honorer de la moindre réponse, à tant de lettres qu'il a pris la peine de vous écrire ? Peut-être que vous n'avez trouvé personne pour la porter ? N'y a-t'il donc plus de postes, ni de relais, qui aïent pû porter vos

Plaintes de l'Au-

vos lettres jusqu'à Rome, & les délivrer entre les mains d'Horace, votre ami & le mien, qui les eut mises dans ses paquets, pour les faire tenir à Venise ou à Marseille? N'y a-t'il plus de vaisseaux au port de ces deux grandes villes, ni de couriers, qui veüillent porter une lettre en Asie? O Dieu! qu'il arrive tous les jours de vaisseaux de Marseille & de Venise à Alep, & de couriers par terre à Constantinople, & de-là encor à Alep; & d'Alep combien voit-on tous les jours arriver de caravanes & de couriers en Perse? Je reçois tous les jours des lettres de Venise & de Sicile; il m'en vient de France, d'Espagne, de Constantinople & des Indes; j'en reçois de toutes les parties du monde, & je n'en reçois aucunes de Naples, ni de Rome, qui néamoins me seroient les plus agréables de toutes. Et j'ai encor le cœur de vous écrire? Je conserve encor le souvenir de Rome & de Naples? Je me rends encor importun, par mes lettres, au Seigneur Marius? Je puis dire, après Fidentius:

teur, contre le silence de son ami.

Misérable Prince, es-tu si abusé
De ne connoître pas, après un long silence,
Que ton ami Marsan a perdu la créance
Qu'il avoit en ta plume, ou qu'il t'a méprisé?

Que peut faire M. Marius? Quel est l'état present des villes de Naples & de Rome? L'amour que j'ai pour eux me contraint de leur écrire; je vais chercher ceux qui me fuïent. Je conserve perpétuellement dans mon cœur l'image de ceux qui me méprisent, & je fais tout mon possible pour plaire à ceux qui me païent d'ingrati-

tude. Je dis, avec le Prince des Poëtes, si je n'en ai point perdu le souvenir.

L'Amour est trop cruel à l'endroit des mortels,
Pour avoir des Autels.

Néamoins j'adresse encor la presente à celui qui peut-être en fera mépris, & je l'envoïe sans être cachetée. J'écris pour la derniére fois, si je ne reçois point de réponses à tant de lettres, comme il seroit bien juste. J'écris en ce grand papier des Indes, afin que la beauté & la nouveauté rende l'écriture plus agréable à celui à qui la lettre est envoïée.

Ma derniére fut du huitiéme d'Août, outre une autre fort courte, dont le Pere Paul fut le porteur, qui contenoit toutes les nouvelles de ce païs, qu'on devoit lui avoir mandées de Rome, & particuliérement les afaires d'Ormus, avec tout ce qui s'étoit passé entre les Portugais, les & Anglois & le Persan, qui sont à present les chôses les plus remarquables que nous aïons en ce païs-ci. Continuant à lui écrire depuis ce qui s'est passé de nouveau, suivant l'ordre que j'ai acoûtumé de garder, je lui dirai, que le vingtiéme d'Août de l'année précédente 1620. le Pere Vicaire des Carmes-Déchaussez reçût un courier d'*Ormus*, avec des lettres du Capitaine d'*Ormus*, de l'Intendant, qui est là comme le Tresorier de Sa Majesté Catholique, & du Pere Prieur de leur Convent, dont celle du dernier étoit fort courte, qu'il avoit écrite à la hâte, étant pressé du tems. Tous le prioient, avec instance, d'aller en la place du Pere Racheté défunt, trouver Sa Majesté

jesté Persane, pour savoir d'elle sa derniére résolution, touchant la paix ou la guerre, en quoi il rendroit un service signalé au Roi d'Espagne. Qu'il prît l'argent, qui lui seroit nécessaire pour son voïage, d'un marchand d'*Hispahan*, dont il seroit remboursé à *Ormus*. Ils ne manquoient pas cependant de lui representer qu'il y avoit fort peu d'argent dans les cofres d'*Ormus*, & qu'ils savoient bien qu'il ne prendroit que cequi lui seroit précisément nécessaire, avec d'autres considérations semblables. Le Pere Vicaire s'aperçût bien que c'étoit plûtôt par compliment, que par desir qu'ils eussent, qu'il allât trouver le Roi. Aussi ne lui avoient-ils point envoïé la lettre, que le Pere Racheté avoit aportée d'Espagne au Roi de Perse, ni la lettre de change, pour recevoir l'argent qui lui étoit nécessaire pour son voïage, comme ils pouvoient le faire facilement. Ils lui mandoient seulement qu'il en prît, à l'insçû du Capitaine des vaisseaux, n'aïant pas voulu prendre la peine de mettre la plume à la main pour cét éfet, quoiqu'il soit un des confidens des Peres Déchaussez, ce qui faisoit connoître qu'on ne lui avoit rien communiqué de cette afaire, n'aïant pas même donné le tems au Pere Prieur d'écrire, si ce n'est à la hâte, & l'Intendant n'aïant pas même signé la sienne, feignant que c'étoit par oubli, ou par trop de précipitation. C'étoient autant de signes qu'ils n'avoient point envie que le Pere Vicaire entreprit cette afaire avec le Roi; mais que ce qu'ils en faisoient, n'étoit que pour satisfaire aux volontez du Capitaine des vaisseaux, qui ne

ne vouloit pas consentir qu'un autre eut cette commission, ajoûtant que telle étoit l'intention du Roi d'Espagne, pour son service & pour le bien de son Etat. On voulut le païer de cette aparence; encor ce fut avec tant de froideur, & tant d'épargne, pour la dépense qu'il falloit faire dans ce voïage, que le Pere ne pouvant honnêtement accepter cette charge, ils puissent prendre son refus pour une excuse, & pour une ocasion de la donner à quelqu'autre, qui leur agréât davantage, comme aux Peres Augustins Portugais qui en faisoient les poursuites, ou à quelqu'autres Portugais séculiers leurs confidens, qui seroient pour ménager cette afaire à leur volonté, & pour les intérêts particuliers de ces Ministres, plûtôt qu'au gré de Sa Majesté Catholique, & pour le bien du public. Le Pere Vicaire, qui pénétroit dans leurs desseins, & qui voïoit clairement leur maniére de procéder, non pas tant pour leur obéïr, que pour ne faire aucun préjudice à sa Religion à *Ormus*, & dans les Indes, & pour ne donner aucun sujet aux moqueurs de faire quelques mauvais raports de lui, & de ceux de son Ordre, à Sa Majesté Catholique, & lui rendre leur fidélité suspecte, comme de personnes moins portées à son service, qu'aux intérêts des Anglois, résolut d'accepter cette charge, contre ce qu'il avoit déterminé par mon conseil quelques jours auparavant, & fait savoir aux Ministres d'*Ormus*, y aïant été poussé par ces motifs, que je trouvai fort raisonnables, suivant la maxime; qu'un homme sage change d'avis, quand les afaires

tes changent de face. Il se proposa d'aller trouver le Roi, par quelque voïe que ce fut, pour lui parler de ce qui étoit contenu dans la commission qu'on venoit de lui donner, quoique ce fut avec beaucoup de froideur, & peu de démonstration d'une franche & bonne volonté. Et comme il étoit instruit de leurs façons d'agir, il ne manqua pas de le leur faire savoir, par le même courier, qu'il renvoïa à *Ormus*. Le Pere prit cette résolution, d'autant plus volontiers, qu'il jugeoit à propos, pour des considérations particuliéres, d'aller trouver le Roi, pour lui signifier la mort du P. Racheté, dont il atendoit le retour depuis long-tems, & pour lui presenter quelque Bref de Sa Sainteté, qu'il avoit reçû de Rome quelques jours auparavant, & pour d'autres afaires. Et quoique la créance commune & le bruit fut, que Sa Majesté devoit revenir bien-tôt à *Hispahan*, il estima qu'il étoit plus à propos & de la bienséance d'aller le trouver en personne, que d'atendre son retour, qui étoit incertain. Mais avant que d'acompagner par pensée le bon Pere dans son voiage, je veux vous faire part d'une chose assez curieuse, qui arriva ici lorsqu'il étoit sur son départ.

Défense faite aux Persans de boire du vin.

Le vingt-huitiéme d'Août le Roi envoïa un Exprès à *Hispahan*, avec des lettres, portans défenses à tous les Mahométans de boire du vin, ni d'en vendre, en quelque façon que ce fut. Elles furent publiées ce même jour, & les autres suivans, à son de trompe, par tous les carrefours de la ville. Sa Majesté permettoit néamoins aux Arméniens, aux Géorgiens, aux Francs, & aux autres Chré-

Chrétiens d'en boire, & d'en faire autant qu'il leur plairoit, pourvû qu'ils n'en donnassent point, ni pour de l'argent, ni par present, à aucun Mahométan, soit naturel, ou Chrétien renégat, sur peine de la vie, tant pour celui qui l'auroit bû, que pour celui qui lui auroit vendu ou donné. L'on ne sait pas quel a été le sujet ou la cause de cette loi nouvelle & rigoureuse. On croit probablement que ce doit être la maladie dangereuse, dont le Roi fut ataqué ces jours derniers, soit que le vin la lui eut causée, comme je vous en ai touché quelque chose dans une de mes précédentes, ou plûtôt qu'il eut eu quelque scrupule, & qu'il eut cru sa conscience chargée d'un péché si public que l'ivrognerie, qu'il toléroit dans son Roïaume, & qui leur est défendu si étroitement par leur loi. Sans examiner davantage les motifs qui l'ont porté à faire cette ordonnance, elle est observée fort religieusement, au moins en public, de tous les Mahométans, même des plus Grands; non-seulement à *Hispahan*, mais par toutes les terres de cét Empire; & je puis vous assurer que plusieurs ont perdu la vie, par des suplices attroces, pour l'avoir violée, sans qu'ils aïent pû se délivrer, ni par argent, ni par d'autres moïens, conformément à la rigueur dont le Roi Abbas a coûtume d'user pour l'éxécution de ses ordonnances. Le châtiment des coupables est tel que je vais vous le dire. On verse du plomb fondu dans la bouche & dans le gozier du Mahométan qui a bû du vin, & on ouvre le ventre à celui qui en a vendu ou donné; comme il y a quel-

Suplices cruel, pour ceux qui boivent du vin.

quelques jours que nous en vîmes un funeste ſpectacle dans la place d'*Hiſpahan*. Je vous laiſſe à penſer ſi ce peuple, qui eſt naturellement porté à l'ivrognerie, a trouvé cette loi bien dure & facheuſe pour lui; & ſur-tout, les Courtiſanes l'ont jugée inſuportable. Elles ont emploïé le crédit d'*Aga Haggi*, le plus conſidéré entre les favoris du Roi, le Chambrier, & le Secrétaire de ſes plaiſirs, & qui eſt comme leur Surintendant, auquel elles païent un tribut, & qui ſont dans ſa dépendance; les careſſes de la Della *Chizi*, la plus aimée de ces filles de joïe; & l'autorité des plus puiſſans, qui ont entrée dans le cabinet du Roi, où ils font tout leur poſſible pour lui faire révoquer cette loi, lui ofrans même à cét éfet une groſſe ſomme d'argent; parce que, diſent-elles, ſans les débauches du vin, qui ſont auſſi fréquentes & ordinaires à cette nation, que les divertiſſemens du jeu parmi nous autres, & que, ſelon le proverbe ancien, Vénus ſe morfond, ſi Cérès & Bacchus ne l'échaufent, les pauvres miſérables ne ſeront plus viſitées, elles ne gagneront plus rien, & enfin elles ſe verront réduites à mourir de faim. Il n'y a point eu de remede juſqu'à preſent, &, ſelon moi, cette loi eſt pour ſubſiſter longtems, d'autant plus qu'elle empêche les querelles, les ſcandales, & les autres inconvéniens, qui naiſſent de l'ivrognerie, & modére les dépenſes, particuliérement des gens de guerre. Et comme le Roi, qui eſt grand éconôme, n'eſt pas fort promt à païer ſes ſoldats, étant bien aiſe de les tenir à ſec, de crainte qu'ils ne viennent

aiſé-

aisément à lever la tête ; & comme d'ailleurs il ne veut pas leur donner les moïens de faire des dépenses superfluës, il ne leur donne que par mesure, ce qui est sufisant pour les faire subsister. Depuis la publication de cét Edit, j'ai pris plaisir souvent à considérer les mouvemens & les gestes que font ces pauvres *Mahométans*, voïans les Chrétiens boire du vin publiquement. Combien de soûpirs ils jettent du profond de leurs cœurs ; combien de paroles pleines d'envie & d'amertume ils laissent aller de leurs bouches, estimans leur condition pire que celle des étrangers. Mais je n'ai pû m'empêcher de rire, voïant ma maison plus fréquentée qu'à l'ordinaire, même de quelques personnes de condition, à cause du privilége, que la qualité d'hôte du Roi me donne, non-seulement de boire du vin en liberté, mais aussi d'en presenter aux *Mahométans*, qui me font l'honneur de me visiter, pourvû que ce soit avec une honnête retenuë, sans sortir dehors, ni paroître ivres dans les ruës. Mais il m'arrive assez souvent, qu'après les avoir régalez à ma table de plusieurs santez buës, je suis obligé de leur faire encor la charité de leur prêter un lit pour dormir, jusqu'à ce qu'ils aïent cuvé leur vin, & qu'ils soient libres de la fureur de Bacchus, avant que de sortir en public, & de se produire à la vûë du monde. Le Roi en boit, à ce que j'entends, mais en cachete & fort sobrement, de peur de causer du scandale à ses sujets ; encor est-il seul ; & la nécessité l'oblige, à cause de la débilité de sa compléxion, à ce qu'il dit, d'en boire durant tout le

Les Perses naturellement ivrognes.

le jour un certain nombre de verres, par l'ordre des Médecins. Quelques-uns, des plus grands & des premiers Ministres de son Etat, qui sont en petit nombre, lui aïans representé les mêmes raisons de leur besoin, ont eu la permission d'en boire aussi, pourvû que la chose se fasse secrettement, dans leur chambre & sans scandale. Il n'y a que sur les terres d'*Imamculi Chan de Sciraz*, qui est la véritable Perse, où l'on ait la liberté entiére d'en boire autant qu'on veut; parce que ces peuples, qui ne voïent le Roi dans leur païs que fort rarement, & qui le reconnoissent encor moins, font fort peu de cas de ses ordonnances, & n'ont de l'estime & de l'amour que pour leur *Chan*. Dans les autres Provinces, comme je l'ai apris de la bouche de ceux qui y ont voïagé, on n'ose presque proférer le mot de vin. Mais laissons-là le vin & les ivrognes, pour retourner aux nouvelles d'*Ormus*, & pour considérer des afaires plus nobles & plus importantes.

Le Pere Vicaire sortit d'*Hispahan*, à l'entrée de la nuit du quatriéme jour de Septembre, pour aller trouver le Roi, & traiter avec lui des afaires dont il étoit chargé par sa commission, & pour lui presenter le Bref de Sa Sainteté, avec les derniéres lettres de la Pologne; tant celles qui s'adressoient à Sa Majesté, traduites en Persan, que celles qu'on avoit écrites au Pere Paul, pour lui faire mieux connoître quelle étoit la diligence de nos gens, & qu'il ne tenoit qu'à lui que les Cosaques ne fissent un coup digne de leur courage. Le Pere aïant marché durant quelques jours, fit rencontre

d'une

d'une grande partie de la Cour, qui lui assura que le Roi étoit en chemin pour venir à *Hispahan*, & qu'étant déja sorti du *Mazanderan* par des chemins inconnus, il s'étoit dérobé d'eux en queuë, étant seul avec les Dames de son Palais, & ses serviteurs ordinaires, sans avoir voulu permettre que nul autre lui fit compagnie. On ne savoit pas au vrai quel chemin il avoit pris; mais l'opinion commune étoit, qu'il avoit tiré vers *Mesced*, dans la Province de *Choras*, pour visiter le tombeau de son parent *Imam Riza*. Quelques-uns soûtenoient, qu'il avoit pris le chemin d'Este, ce qui fut trouvé véritable; & mon jugement est, que le motif qui l'y porta, fut pour remédier aux conspirations & aux soulevemens que les Turcomans avoient formez contre lui durant sa maladie, sur ces confins de de ses Etats, & sur les limites de ses ennemis les *Ubeghiens*, avec le secours peut-être, & par l'intelligence d'un demi parent du Roi, de la race des *Saidi*, décendans de *Mahomet*, qui s'étoit retranché, avec les Turcomans, dans une place forte de ces cantons là; parce que, selon le proverbe de Naples, quand le feu prend à la maison, tous ceux qui sont dedans gagnent au pié. Le Pere étant donc incertain du lieu où le Roi étoit allé, & apréhendant, avec juste raison, qu'après avoir fait bien du chemin, il ne pût encor avoir la commodité de lui parler, il jugea qu'il auroit plûtôt fait de retourner à *Hispahan*, atendant des instructions plus certaines du lieu où il pourroit le trouver. Il revint donc à *Hispahan*, le matin du quinziéme jour de Septembre,

Soulevement des Turcomans & Ubeghiens.

où

où il trouva des nouvelles plus fraîches, avec une lettre du Général des vaisseaux, qui déploroit l'état misérable d'*Ormus*, où le mal aloit tous les jours en croissant, à mesure que l'eau venoit à leur manquer, que les Persans leur empêchoient de puiser, & que cette Ile étoit dans un extrême danger, auquel il ne pouvoit aporter aucun remède, à cause qu'il n'avoit pas l'autorité, ni l'ordre du Roi Catholique de rien entreprendre, que par le conseil du Capitaine de la Place, & de l'Intendant des afaires. Ces Oficiers, sans nulle autre considération, que celle de leurs intérêts particuliers, dans l'entretien du commerce, ne vouloient nullement prêter l'oreille aux délibérations de la guerre, & remettoient de jour en jour la décision de cette afaire, par leurs traitez inutiles, & par leurs fausses propositions de paix. Et nonobstant le grand & prochain danger où ils voïoient *Hormus* réduit, d'où ils espéroient tirer quelqu'avantage, ils vivoient dans un tel repos, que le Capitaine des vaisseaux en étoit étonné. Celui-ci ne pouvant faire autre chose, en avoit averti souvent le Roi Catholique, & ne cessoit tous les jours de faire mille protestations, qui ne servoient qu'à faire beaucoup de bruit, sans nul éfet. Ces nouvelles firent connoître clairement au Pere Vicaire, le peu de volonté que les Ministres d'*Ormus* avoient pour les afaires de leur Maître & de l'Etat. C'est pourquoi il estima qu'il étoit à propos, pour sa décharge, de leur faire savoir qu'il n'avoit pû trouver Sa Majesté Persane, & qu'il étoit en volonté de passer

Etat déplorable de ceux d'Ormus.

outre

outre pour la chercher, si leurs nouveaux amis, & leurs meilleures résolutions ne l'eussent arrêté. Ils en furent fort satisfaits, pour diférer de plus en plus l'éxécution d'une afaire de telle conséquence. Je vous raconte ces choses, afin que vous voïez de de quelle maniére les plus grands Princes sont servis dans les Provinces éloignées de leur presence, principalement quand ils n'ont pas soin de se faire servir de leurs sujets, avec toute la fidélité possible. Changeons maintenant de discours.

Un Dimanche vingtiéme de Septembre, un des principaux Géorgiens, notre ami, nommé M. *Mehrab*, homme grave & fort âgé, assista à la Messe dans notre Eglise des Carmes-Déchaussez. Ce Gentilhomme avoit passé sa jeunesse au service de ce *Simon*, Prince des Géorgiens, qui mourut dans les prisons de Constantinople, où les disgraces de la fortune ne pûrent encor le débaucher du service, ni le retirer de la compagnie de son Maître. Et depuis ce tems-là, se voïant dans un âge plus mûr, il a toujours continué dans la même fidélité, & ne s'est jamais dispensé du service & de l'obëïssance du Prince *Luarzab*, héritier & petit-fils de ce *Simon*, qui est environ de mon âge, & retenu prisonnier dans la Perse. Et quoique tous les Etats de ce Prince soient à present réduits sous la puissance du Roi de Perse, qui a établi dans le gouvernement de cette Principauté un cousin du Prince légitime *Luarzab*, pour la posséder, non en qualité de Prince souverain & héréditaire; mais en simple Chan, qui releve de lui, & qui lui est sujet, comme sont

Le Prince des Géorgiens dépoüillé de ses Etats.

sont tous les autres de la Perse. Ce cousin est Mahométan, & fils d'un Pere qui abandonna la foi Chrétienne, dans laquelle il avoit été nourri & élevé, pour embrasser les erreurs de Mahomet; de maniére que nous pouvons bien dire, que le gouvernement de cét Etat est à present entre les les mains des Mahométans, quoique cét honnête Gentilhomme *Mehrab* ait toujours persévéré jusqu'à cette heure, & persévére encor à present, avec une grande fermeté, dans la profession Chrétienne; car il est bien venu auprès du Roi de Perse, qui l'a toujours maintenu dans son gouvernement, dans le commandement qu'il a dans les armées, & sur toute la milice Chrétienne des contrées de *Tiflis* & de *Gori*, qui est son païs naturel. L'aïant interrogé assez curieusement, des afaires des Géorgiens, il me déclara naïvement ce qu'il en savoit, tout ce qu'il en pouvoit avoir apris, & principalement il me donna des nouvelles certaines des fils de cét autre Prince des Géorgiens, nommé *Teimuraz*, dont les Etats aïans été entiérement ruinez & ravagez par le Roi de Perse, ce misérable fugitif fut contraint de se retirer vers les Turcs, qui le reçûrent & qui lui ont donné depuis quelque petite terre, pour son entretien. Mais la mere, avec ses enfans, aïant été envoïée Ambassadrice en Perse, pour traiter d'un acommodement de paix avec le Roi, ce barbare la retint prisonniére, contre le droit des gens, sans lui vouloir permettre de s'en retourner dans sa maison. Et comme je persistois curieusement dans mes demandes, ce brave Gentilhomme me confirma

une

une chose, dont j'avois oüi parler auparavant, & qui est véritable, que les fils du Prince *Teimuraz*, qui furent arrêtez avec leur mere, & qui sont dans la ville de *Sciraz* en Perse, avoient été châtrez par un exprès commandement du Roi, qui, sans user d'une plus grande cruauté en leur endroit, ne voulant pas leur ôter la vie, se contenta de leur ôter cette partie de leurs corps, qui lui pouvoit un jour causer du soupçon, en la personne de leurs successeurs. Action qui seroit parmi nous inhumaine & éxécrable; mais qui est permise à ces barbares, par des considérations d'Etat. Il me raconta aussi que ces pauvres enfans avoient témoigné, par leurs paroles, le ressentiment qu'ils avoient de leur disgrace. Nous sommes donc coupables, disoient-ils, de la faute que notre pere peut avoir commise contre le Roi de Perse? Mais leurs excuses & leurs priéres ne pûrent empêcher qu'ils ne fussent châtrez. Ces précautions extraordinaires que le Roi de Perse aporte à la conservation de son Etat, seront un jour la ruïne de sa maison. Dieu le permettra ainsi, lui qui ne laisse point impunies les injures qui sont faites à autrui, & celui qui les a reçûës, ne les mettant point dans l'oubli, pour en tirer un jour la vengeance. Les Géorgiens pourront, à leur tour, avoir leur revanche contre la Perse, si rien ne les en détourne, comme ils ne sont pas bien d'acord entr'eux. Outre que *Teimuraz* a deux enfans de sa seconde femme, qui est la sœur de ce *Luarzab*, un garçon & une fille, qui conserveront la famille, Dieu ne voulant pas qu'elle soit éteinte, puis-

Princes des Georgiens châtrez.

puiſqu'elle eſt du nombre des fidèles, quoique par un jugement ſecret il ait permis qu'elle ait été ſi affligée. La mere de *Teimuraz*, qui eſt priſonniere, avec les autres, dans *Sciraz*, & qu'on nomme *Ketevan Dedupal*, qui veut dire la Reine *Ketevan*, parce que les Géorgiens honorent leurs Princes du titre & de la qualité de Rois, & je croi que ce n'eſt pas ſans raiſon, ne ſavoit pas encor, quand ce Gentilhomme me racontoit ces choſes, que ſes neveux euſſent été châtrez; parce que quoiqu'ils ſoient tous dans une même ville, on ne leur permet pas de converſer les uns avec les autres, & ſur-tout on éloigne ces petits Princes de de la compagnie & de la vûë de leur grand' mere, de crainte que cette illuſtre Princeſſe, qui profeſſe publiquement & avec une conſtance invincible la Foi Chrétienne, ne conſerve dans leurs cœurs l'amour de la Religion de leurs Peres, dont le Roi tâche de les détourner, les faiſant élever dans la là croïance de *Mahomet*. Ce Seigneur me dit outre cela, que le Roi avoit marié depuis peu deux ſœurs de nos Princes; une de *Teimuraz*, & l'autre de *Luarzab*, après les avoir gardées aſſez long-tems dans ſon Haran, dont il avoit donné l'une au Chan de *Ghiengé*, qui a ſes terres voiſines de la Géorgie, & l'autre à un certain Sultan qui a ſes Etats à l'entour, qui ſont tous deux de race Mahométane de Pere en fils: le Chan de *Ghiengé* eſt d'une famille ancienne, & fort noble entre les *Chizilbaſci*, & le Sultan d'une famille, qui a été agrandie depuis peu par les libéralitez du Roi, mais qui eſt franc Mahométan d'inclination & de naiſ-

sance. Et que Sa Majesté Persane avoit ordonné, que toutes les terres qui apartenoient autrefois à *Teimuraz*, fussent partagées entre ces deux Chans, & que les Géorgiens de son païs pussent y retourner avec liberté, pour la repeupler & y virve sous l'obéïssance de ces deux Princes Mahométans. Remarquez, s'il vous plaît, l'artifice. Les terres de *Teimuraz*, & principalement la Province de *Lachet*, dont la ville principale est *Grim*, furent entiérement ruïnées, dont les habitans, à la réserve d'un petit nombre de Gentilshommes qui suivirent *Teimuraz*, dans les Etats de trois autres Princes Géorgiens, qui étans plus en sûreté que les autres, se tinrent toujours sur leurs piés; & le reste fut contraint, par la violence du Roi, de se retirer dans la Perse, où ils furent dispersez, par les Provinces avec ses sujets. Depuis ce tems-là, cette terre à demeuré sans Prince & sans Seigneur, quoique quelques Géorgiens, leurs voisins, & quelques *Tartares Lezghiens*, n'aïent pas manqué de se servir de l'ocasion pour y aller établir leur demeure. Aujourd'hui le Persan, qui a un desir extrême d'en être paisible possesseur, & la rendre habitée, à cause que la terre est fort fertile, & qu'il n'y en a point de si bonne dans toute la Perse; les *Mahométans* ne pouvant pas le faire, & les *Géorgiens* n'étans pas gens pour se ranger volontiers sous l'obéïssance des étrangers d'un autre païs, & d'une autre loi que la leur, ni pour vivre long-tems en paix sous leur domination, a trouvé ce milieu de leur donner deux Princesses, que le peuple ne fera point

point de dificulté de recevoir, étant de la maison Roïale & du sang des Princes Géorgiens, qu'il a néamoins mariées à de francs & naturels *Mahométans*; afin que si elles conservent secretement la foi de leurs ancêtres, du moins leurs enfans soient *Mahométans*; & qu'ainsi, avec le tems, ces Etats demeurent sous la puissance des Princes, qui professeront la loi de *Mahomet*, sous la domination des Rois de Perse; étant à présumer que ces deux Princesses aïans eu des enfans de leurs maris, comme y étans interessez dans leur fortune, auront plus de bonne volonté pour la maison de leurs enfans, quoique *Mahométans*, que pour celles de leurs fréres infortunez, quoique Chrétiens. Ce qui est confirmé par l'exemple de ce qu'on voit déja dans les Etats de *Luarzab*; car les peuples aïans mis en oubli l'amour de leur Prince légitime, qui est prisonnier, mais encor vivant, sont gouvernez beaucoup plus paisiblement, & avec plus de satisfaction, quoique peuplez d'un grand nombre de Chrétiens, bien aguerris par un nouveau Prince *Mahométan*; de race, & jeune d'âge, régnant à present, pour cette seule considération, qu'il est de la maison de leurs Princes naturels, & cousin de *Luarzab*; & qu'il se comporte en leur endroit comme un Chan, sujet & dépendant de la Couronne de Perse, & non pas comme un Prince souverain & absolu. En un mot, ce Roi ne connoît rien, & ne fait rien que pour arriver à ses fins; mais Dieu est plus intelligent & plus puissant que lui, ce qui me fait apréhender pour lui quelque mauvais succès. Et pour ce qui regar-

de la Géorgie, je me souviens, qu'en d'autres ocasions, & particuliérement sous le régne de *Termur lenk*, que nous nommons *Tamerlan*, elle a soufert des disgraces, & des pertes beaucoup plus considérables, des insultes & des invasions des nations barbares; mais la furie étant passée, ces peuples se sont toûjours ralliez, & ont maintenu la Foi Chrétienne. Quoiqu'elle soit bien imparfaite, & embroüillée de quelque *schisme*, elle s'est cependant conservée dans leurs cœurs, où elle a jetté de si profondes racines, que malgré les diverses persécutions, dont ils se sont vûs ataquez, les révolutions étranges, qui ont fait si souvent changer de face à leur Etat; le voisinage & la jalousie des Princes infidèles, qui les environnent de toutes parts; les entreprises secretes & ouvertes de tant de puissans ennemis, qui ont tâché de les détruire; ils se sont toûjours conservez, par une espéce de miracle. Et quoique leurs Princes, au raport des Historiens, aïent quelquefois chancelé dans la Foi; & que quelques-uns, pressez par la nécessité de leurs afaires, l'aïent tournée & changée en diverses maniéres, le Christianisme a eu toujours le dessus, & les Chrétiens ont repris leur Principauté, dont ils avoient été dépoüillez, & les Princes sont rentrez dans la Foi Chrétienne, d'où ils étoient sortis. Dans ces derniers diférends, qu'ils ont eu à décider avec la Perse, quoique deux de leurs Princes, *Taimuraz* & *Luarzab*, aïent été dépoüillez de leur Etats; l'un prisonnier, & l'autre fugitif. Cependant ils sont encor en vie, & moins âgez tous

Les Géorgiens vaillans, & aimant la liberté.

deux

deux que le Roi Abbas, pour ne pas perdre l'espérance qu'un jour ils pourront changer de fortune. Et quand bien ces deux Princes perdroient leur espérance, avec la vie, il reste encor sur pié trois autres Princes Géorgiens, qui sont ceux de *Basciaciuc*, de *Guriel*, & de *Dadian*; ou de la Mingrelie, qui sont plus florissans que jamais, & qui se tiennent forts dans leurs païs, où les Perses ni les Turcs n'ont jamais pû mettre le pié. Et nous avons sujet de croire qu'ils se conserveront perpétuellement, & la Foi Chrétienne avec eux; & encor quelque raison d'espérer, qu'un jour ils pourront s'emparer, avec justice, des Etats dont les deux autres ont été dépoüillez par violence, s'ils ne sont eux-mêmes dans l'impuissance de les recouvrer. Quand je viens à considérer ces choses, & les dépenses que nos Papes de Rome font à fonder des Colléges, à envoïer & entretenir des hommes exprès, en divers endroits de la terre, & les soins qu'ils aportent à réduire à l'union de l'Eglise Latine les peuples Orientaux, sujets au Turc & au Persan, qui en font des hommes, sans chef & sans conducteur, réduits à une cruelle servitude, soûmis à des Princes Infidèles, extrémement puissans, sans armes, sans conduite, & par conséquent aussi inhabiles, qu'impuissans à faire aucune entreprise apuïée sur un fondement ferme & solide; je me suis étonné, qu'ils n'aïent jamais eu de pensée pour cette nation des *Géorgiens*. Elle n'est point barbare, comme quelques-uns de nos Auteurs, qui n'en ont pas la connoissance, ont voulu nous le faire croi-

Mœurs & Religion des Géorgiens.

re. Mais, au contraire, comme je les connois, pour les avoir pratiquez fort longtems, qui est extrémement civilisée, à leur mode, pôlie, généreuse, pleine d'une noblesse florissante, dont le sang & la naissance fait un juste discernement, & du peuple, selon l'usage de notre païs. Une nation, qui en nombre d'habitans, & en étenduë de terres, ne céde rien à l'Italie. Une nation qui a été gouvernée de tout tems par des Princes Chrétiens, qui entretient de grosses & puissantes armées, qui a incessament les armes à la main, & dont la vie est un combat continuel contre les Infidèles, pour les intérêts de la Religion, & de laquelle on pourroit espérer plus d'avantage, avec juste raison, que de ces misérables, qui sont dans l'opression, sous la tirannie des infidèles. Ajoûtez à toutes ces considérations, que leur païs est voisin des Provinces & des forces de l'Europe; puisqu'on peut aller en peu de jours de Pologne en Géorgie par la mer noire avec un vent favorable. C'étoit une navigation moins libre & moins fréquentée qu'elle n'est à present, que les Cosaques de Pologne sont entrez cette année dans l'embouchûre de la mer noire, & ont pénétré bien avant jusqu'à la tour des prisons & aux fauxbourgs de Constantinople, d'où ils ont enlevé un si grand nombre d'esclaves, que les plus grands de la Porte n'osoient plus aller de ce côté-là se divertir à la fraîcheur de leurs jardins, les voïans courir par tout l'épée à la main, sans trouver de résistance. Outre ces considérations, c'est une chose fort remarquable, que les *Géorgiens* s'apro-

prochent encor de plus près des points de notre Religion, que des Provinces de notre Europe. Parce que quoiqu'ils oficient en leur langue, suivant l'usage des Grecs, ils sont moins infectez de leurs erreurs que les autres; ou s'ils y sont engagez, je puis dire que ce n'est qu'en partie, & non pas entiérement; ou s'ils le sont, étans moins adonnez à l'étude des lettres que les Grecs, ils ont moins de malice & plus d'ignorance, & par conséquent ils sont plus faciles à suivre la vérité & à fuïr le mensonge. De plus, ils ne sont pas opiniâtres ni superbes, comme les Grecs, mais doux & benins dans leur conversation; si afables, & si dociles, que la plus grande partie des pertes qu'ils ont reçûës des Perses, ne leur est arrivée que pour avoir été trop crédules, & trop faciles à se laisser persuader, ou plûtôt tromper. Outre qu'ils ne contestent point avec nous de la primatie comme les Grecs, & qu'ils n'ont pas une aversion de l'Eglise Romaine, comme les *Moscovites*; mais plûtôt ils ont une singuliére dévotion pour S. Pierre, & pour la ville de Rome, où est son tombeau. Ils fuïent la compagnie des Arméniens, & les ont en horreur, à cause de leurs hérésies; & au contraire, ils ont de l'inclination pour les Latins & les Romains, comme je l'ai expérimenté en ma personne en diférentes ocasions. Je me souviens entr'autres qu'un jour, marchant avec l'armée du Roi vers *Cazuin*, certains Seigneurs, des principaux entre les Géorgiens, qui étoient venus nouvellement à la Cour, pour je ne sai quelles afaires, & que je n'avois pas encor vûs, mar-

chant de compagnie avec les autres, rencontrérent de nuit ma litiére, où étoit ma femme Maani; & par une curiosité de voir une chose, qui leur sembloit nouvelle & étrange, à la faveur de la lune, qui étoit fort claire cette nuit-là, ils s'assemblérent tous à l'entour de cette litiére, les hommes avec leurs femmes, qui avoient en leur compagnie un grand nombre de Dames de bonne mine, toutes à cheval, & le visage découvert, comme les hommes, selon l'usage de leur païs. Ces Dames, qui environnoient ainsi ma litiére, saluérent ma femme, & lui parlérent en leur langue, avec un extrême déplaisir de ce qu'elles ne pouvoient se faire entendre. Madame Maani vit bien qu'on la saluoit, & leur parlant du mieux qu'elle pût, elle tira son chapelet de son bras, & leur montra la croix, qui étoit au bout. Quand ces Dames eurent aperçû ce signe sacré de notre rédemtion, elles commencérent toutes à s'écrier, avec une allégresse incroïable, *Cartueli, Cartueli.* Ce terme veut dire proprement en leur langue, un Géorgien. Mais ils le prennent communément pour un Chrétien; comme si être Géorgien, & bon Chrétien, étoit une qualité inséparable. De même que le mot *Tatar*, qui signifie proprement Tartare, est pris chez eux communément pour un Mahométan; & tous les Mahomérans, de quelque nation qu'ils soient, passent entr'eux sous ce nom de Tartare. Et ainsi ils ajoûtent, par une haine particuliére, qu'ils auront conçû contre quelqu'un de leur créance, le mot de *Zagli*, qui signifie un chien, en disant *Zaghli Tartare*; c'est-à-dire, chien de Tartare, chien

chien de Mahométan. Les Dames Géorgiennes crioient donc hautement, avec une joïe particuliére, que Madame Maani étoit Chrétienne, & en quelque façon Géorgienne, comme elles. A ces paroles, leurs maris s'informérent pourquoi j'étois séparé d'elle, & m'envoïérent chercher de tous côtez, avec autant de diligence & de soin, qu'ils avoient de desir de me voir. J'en avois été déja averti, ce qui m'obligea de m'en aller directement au lieu. Ces honnêtes gens m'atendoient, tournans doucement à l'entour de ma litiére, avec ces faiseuses de révérences, qui me firent toutes les caresses possibles, plus par signes, que par paroles; elles & moi, ne nous entendans point. Je me fis reconnoître pour Chrétien, le mieux que je pûs, en nommant Rome & S. Pierre. Un des principaux d'entr'eux, grand & bel homme, blanc comme un signe & richement vétu; comme nous marchions à cheval, l'un à côté de l'autre, m'embrassa, me pressa la main contre sa poitrine, leva les ïeux au Ciel en pleurant; proféra des paroles pleines d'afection, bien que je n'en comprisse pas la signification, & jetta des soûpirs du profond de son cœur, qui me faisoient assez connoître en particulier la bonne volonté qu'ils avoient tous pour moi, à cause de la Religion, & qui déclaroient ouvertement le zèle & à la piété singuliére qu'ils ont pour la Foi Chrétienne, qu'ils conservent toûjours, bien qu'elle soit couverte des ténèbres de quelques erreurs assez grossiéres, qui lui ôtent les pures lumiéres de la vérité. Desorte qu'il est à présumer, vû

Courtoisie des Géorgiens.

leurs bonnes diſpoſitions, & la néceſſité preſente & preſſante de leurs afaires, que l'amitié des Princes Chrétiens de l'Europe, & particuliérement celle du Roi de Pologne, leur ſeroit autant ſouhaitable, qu'elle peut leur être avantageuſe, par le ſecours qu'ils peuvent en eſpérer dans les rencontres, quand il n'y auroit que la protection de leur amitié, & l'aſſiſtance de leurs bons conſeils, dont ils ont plus beſoin que d'aucune autre choſe, pour ſe maintenir entre les Infidèles; & qu'il ne ſeroit pas dificile de les réünir tous enſemble avec nous dans un même ſentiment d'amour & de Religion; & ſur-tout ſi on leur permétoit l'uſage de leurs cérémonies anciennes, à quoi ils pourroient être atirez facilement, par l'éxemple, & au moïen des *Ruſſiens* Catholiques de Pologne, qui ſuivent les cérémonies de l'Egliſe Gréque, & qui ſont voiſins de leurs païs. Ainſi, par cette alliance de l'Europe avec l'Aſie, la Foi Chrétienne viendroit à s'augmenter & à ſe fortifier merveilleuſement dans ces lieux qui ont le berceau de ſa naiſſance. Et parce que les intérêts des Géorgiens ſont plus mêlez avec ceux du Perſan, qu'avec les autres Princes Infidèles, le Pape, comme ami commun, pourroit interpoſer ſon autorité, & ſe rendre Arbitre de la paix & de la guerre entre les uns & les autres; & entre les Géorgiens mêmes, quand ils ſont en diſcorde, ce qui eſt le plus grand deſordre & le plus dangereux mal qu'ils doivent apréhender. Deſorte que, ſous ſa protection, ils vivroient dans une étroite union, & dans une parfaite correſpondance en-
tr'eüx.

tr'eux. Ils se rendroient plus prudens & avisez dans leurs afaires avec leurs ennemis voisins; & enfin ils seroient plus considérez & respectez de tous les Infidèles. Et pour en venir à bout plus facilement, il ne faudroit, selon mon jugement, qu'envoïer & introduire une fois dans la Géorgie des Peres Jésuites, qui aïans apris la langue du païs, y fonderoient des Collèges à leur mode, dont ils laisseroient la direction à ceux qui viendroient après eux, comme ils ont fait ailleurs. En un mot, ce seroit une bonne afaire, dont l'éxécution seroit facile, les succès avantageux, & l'entreprise digne de la piété d'un grand Pape. Si Dieu me fait la grace de retourner à Rome, je ne manquerai pas d'en parler à la premiere ocasion, & d'en dire mon sentiment. Mais remettons à un autre tems ces discours politiques, dans lesquels mon zèle m'a engagé insensiblement, & reprenons nos nouvelles. Le même *Mehrab* me dit de plus, qu'en faveur du mariage de ces deux Princesses Géorgiennes, l'opinion commune étoit dans la ville de *Sciraz*, que le Prince de *Luarzab*, qui y étoit détenu prisonnier avec d'autres, seroit bientôt élargi, & peut-être que le Roi vouloit le voir, & lui faire caresses, quand il seroit arrivé à *Hispahan*. Mais l'opinion a été fausse, & on a vû le contraire; puisque ce pauvre Prince, au lieu d'être élargi, a été resserré plus étroitement peu de jours après dans un château, sans avoir la liberté d'en sortir, après l'avoir euë de sortir même hors de la ville, étant acompagné, pour se promener, ou pour chasser. Le

Avis importans pour réduire les Géorgiens à l'unité de l'Eglise.

même Gentilhomme me répondit, à toutes les demandes que je lui fis sur les moindres particularitez du païs de la Géorgie, qu'il y avoit eu six Princes; l'un desquels, qui étoit voisin des terres du Grand Seigneur, a été ruiné & chassé peu-à-peu de son Etat, par les guerres continuelles, qui se sont entretenuës entre les Perses & les Turcs sur ses confins; suivant tantôt un parti, & tantôt l'autre, sans tenir un milieu. Des autres cinq qui restent, il y en a deux dépoüillez de leur Principauté, *Teimuraz*, & *Luarzab*. L'Etat de *Teimuraz* est plus proche de la ville de *Sciumachi*, & plus oriental, dont les villes principales sont, *Zagam*, & *Grim*, où le Prince faisoit sa résidence ordinaire. Celui de *Luarzab*, aboutit aux terres du Persan, du côté du midi, & tire plus vers le couchant, & est plus voisin de l'Arménie, dont il contient peut-être une partie; & sa ville principale est *Teflis*, autant habitée qu'elle étoit auparavant. Celui qui le posséde à present, est le fils de défunt *Bagrid Mirza*, cousin de *Luarzab*, qui s'est fait vassal du Roi de Perse, & religionaire de Mahomet. Il n'y a donc plus que trois Princes qui restent dans la possession de leurs Etats; celui de *Basciaciuc*, dont le païs est situé, comme dans le centre de la Géorgie, & fortifié des montagnes, particuliérement du côté de la Perse, qui est la cause que le Persan n'y a pû jamais entrer bien avant. En tirant davantage vers le soleil couchant, au-delà de *Basciaciuc*, sur les rivages de la mer noire, & dans un lieu mieux situé & plus avantageux, on rencontre les païs

Princes de la Géorgie.

de

de *Dadian* & de *Guriel*, que les deux autres Princes possédent. *Guriel* est plus méridional, proche de *Cogne* & de *Trébizonde*, qui apartiennent au Turc; & *Dadian* est plus septentrional, au-delà du fameux fleuve *Phasi*, qu'ils nomment à present *Fasso*, près de la grande montagne de Caucase, habitée par les Tartares *Lezghiens*, & par d'autres peuples, qui allant du levant au couchant, tout le long de cette vaste terre, qui s'étend entre les deux mers, la noire & la Caspienne, laissans les Géorgiens au midi & les Circasses au nord, entre les Tartares & les Moscovites, couvre presque toute la Géorgie des froids du septentrion, & la défend contre les courses & les invasions des peuples barbares leùrs voisins. Il m'ajoûta, que *Dadian* est le païs que les Turcs nomment Mingrelie, & qui par conséquent doit être le Roïaume de Colchos, selon l'Abregé Géographique, quoique, selon moi, Colchos fût d'une plus grande étenduë; mais les Rois faisant leur résidence dans la contrée de *Dadian*, pour la commodité de la mer noire, nous l'ont rendu plus connu. Il est vrai que le Prince, qui régne aujourd'hui dans la Principauté de *Dadian*, est fort jeune, comme me l'avoit dit à Constantinople, il y a cinq ou six ans, un Pere Jésuite, qu'on y avoit envoïé, & qui fut de retour au tems que je m'y trouvai. Mais ce Pere étant mort de peste, un peu après qu'il y fut arrivé, aïant perdu ses écrits & ses mémoires sur mer dans un naufrage, toutes les instructions que j'en pus tirer, fut qu'il avoit vû ce jeune Prince fort jeune,

ne, ſous la conduite de ſa mere, qui lui avoit fait beaucoup de careſſes. Il le vit habillé ſimplement, & à la ruſtique, ſans nul ornement, comme un homme de la campagne, qui venoit de la chaſſe dans une chaiſe, où il avoit aporté la tête d'un grand ſanglier, qu'il avoit tué à la chaſſe. *Battoni Mehrab*, autrement le Seigneur Mehrab, ne put me rien dire du fleuve *Phaſi*, & de la Peninſule *Aea*, qui ſe forme des riviéres *Hippo* & *Cyane*, qui toutes deux ſe jettent dans le canal du Phaſe, d'où étoit la fameuſe Circé, ſurnommée l'Aeane, parce que les noms ſont changez. Il me donna bien raiſon de quelqu'autres choſes, que j'avois apriſes d'une autre part; ſavoir, que les Coſaques de Pologne continuoient leur navigation ſur les riviéres de la Géorgie, & entretenoient une étroite alliance avec les Géorgiens; & que depuis peu le Roi de Pologne avoit envoïé deux ou trois vaiſſeaux chargez de preſens au Prince *Teimuraz*, qui étoit voiſin de *Guriel*. Je ne ſai ſi ce n'eſt point à *Cogne*, ou dans quelqu'autre lieu de la dépendance des Turcs, qui eſt ſans doute la terre dont ils lui ont donné la joüiſſance. Que la premiere femme de *Teimuraz* étoit de *Guriel*, & que celle du Prince *Baſciacuc* eſt ſœur du Prince de *Dadian*; ce qui n'empêche pas que ces deux Princes ne ſoient en guerre l'un contre l'autre, pour quelques diférends qui ſont nez entr'eux. Et parce que celui de *Dadian* avoit eu le deſſus ſur celui de *Baſciacuc*, & lui avoit fait beaucoup de maux, ce dernier avoit été contraint d'envoïer demander du ſecours au Perſan, pro-

Guerres civile, cauſes de leur ruine.

teſtant

testant de vouloir dépendre entiérement de lui à l'avenir, & le priant de lui envoïer les gens qui sont à *Teflis* & à *Gori*, commandez par ce *Battoni Mehrab*, qui m'en a fait le recit. Que le Persan n'avoit pas vû de bon œil les Ambassadeurs de *Basciacuc*, avoit refusé leurs presens, & n'avoit pas voulu écouter leurs demandes, en disant que ce n'étoient que mensonges & fourberies. Parce que, comme je croi, le Prince de *Basciacuc* n'avoit jamais témoigné beaucoup de bonne volonté pour le Persan, ou peut-être parce qu'il avoit demandé des Géorgiens & des soldats Chrétiens à son secours; au lieu que s'il eut demandé des Persans, de la secte de *Mahomet*, sans doute il en eut eu autant qu'il en eût pû desirer, & au plûtôt; le Roi n'aïant pas voulu perdre cette ocasion, comme il a fait autrefois en semblables rencontres. Car je sai bien que toute son ambition seroit d'entrer, avec ses gens, dans le païs de *Basciacuc*, ce qu'il n'a jamais pû faire jusqu'à present, & que ce seroit une ocasion favorable pour parvenir à l'éxécution de ses desseins, comme il en pourroit bien un jour naître d'autres de leurs péchez, si les guerres continuent entre *Basciacuc* & *Dadian*. De même que la mauvaise intelligence, qui vint à se former & à s'entretenir les années précédentes entre *Teimuraz* & *Luarzab*, quoique cousins, fut la principale ocasion de leur ruïne; car elle donna l'entrée au Persan dans leurs Etats, pour les châtier de ce qu'ils ne s'étoient pas rendus dans son camp, contre le Turc, quand ils furent mandez dans une ocasion,

où

où il s'étoit vanté en la presence de l'Ambassadeur du Grand Seigneur, qu'il les feroit venir, & qu'il les auroit de son parti. Ils s'en excusérent, le plus civilement qu'il leur fut possible, pour témoigner aux Turcs qu'ils étoient neutres; & ainsi ils firent refus d'obéïr au Persan, dans les événemens douteux de cette guerre. La guerre étant finie, & les Turcs s'étans retirez, un chacun d'eux tâcha de rentrer dans les bonnes graces du Roi de Perse, & de lui faire paroître qu'il étoit de son parti. Mais la jalousie s'étant formée entr'eux, ils prirent aveuglément les armes les uns contre les autres; & enfin, pour avoir eu plus de créance au Roi de Perse, qu'à eux-mêmes, ils se creusérent la fosse dans laquelle ils tombérent, & ne s'aperçûrent de leur chûte, qu'après qu'il n'y eut plus de remede de se relever. Le même Gentilhomme me confirma, ce qu'il m'avoit déja dit une autre fois, qu'anciennement, mais ma pensée est qu'il n'y a pas beaucoup d'années, les Princes de *Dadian*, & de *Guriel*, étoient sujets de celui de *Basciacuc*, qui posséde encor à present plus de terres qu'eux, & n'étoient que comme de simples Gouverneurs, qui dépendoient de lui, dans une si grande soumission, que lorsqu'il montoit à cheval, l'un d'eux lui tenoit la bride, & l'autre l'étrier. Depuis, étans devenus puissans peu-à-peu, non-seulement ils se sont soustraits de sa domination, mais ils sont venus jusques-là, que de marcher de pair avec lui, d'entrer dans son alliance; même de lui faire la guerre, & de se rendre redoutables. Voilà ce que j'apris de

la

la bouche de *Battoni Mehrab*, le jour qu'il vint pour entendre la Messe dans notre Eglise, acompagné de *Battoni Vachcanc* son fils, & des *Battonis* ou Seigneurs *Begian*, & *Afrandil*, enfans de son frére, dont j'ai voulu vous faire part, tant pour vous donner plus de lumiéres de plusieurs autres choses, que je vous ai écrites sur ce sujet, que pour l'avoir jugé digne de satisfaire à l'honnête curiosité des bons esprits de l'Italie, qui n'ont que peu ou point du tout de connoissance de ces païs-là. Parlons à present d'autres choses particuliéres.

Le Dimanche vingt-septiéme jour de Septembre, M. *Abdulmessih*, frére de ma femme, & le cadet des enfans mâles, aporta une grande joïe à tous ceux de la maison, par son arrivée à *Hisphahan*, qui nous fut d'autant plus agréable, qu'il étoit moins atendu, & à moi particuliérement, qui ne l'avois jamais vû, mais qui l'avois desiré long-tems, comme je croi vous l'avoir témoigné par quelqu'une de mes lettres. Je veux vous raconter l'histoire de ses avantures, aussi heureuses, que digne de compassion. Etant encor fort jeune, l'esprit qui paroissoit dans toutes ses actions, & les signes qu'on voïoit en lui, qu'il étoit pour parvenir un jour à quelque haute fortune, portérent les Turcs à l'enlever de la maison & des mains de son pere, par violence. Je dis par violence, parce que les Chrétiens de l'Orient ne païent point le tribut de leurs enfans au Grand Seigneur, comme ceux de la Gréce. Néamoins un certain *Mustapha Subasci*, qui étoit alors Lieutenant Général de la Milice dans la ville de *Bagdad*, fils

Avanture prodigieuse d'un beau-frére de l'Auteur.

fils d'un pere Chrétien, & d'une mere pareillement Chrétienne, qui étoit encor vivante & fort âgée, & qui s'étoit toujours maintenuë dans la profession de la Foi, le prit & l'enleva par force, sous prétexte qu'on l'avoit trouvé couché avec une femme Mahométane, qui est un crime, selon leur loi, qui ne s'expie que par le feu, ou par le changement de la Religion, en se faisant Mahométan, sans que les priéres du pere, ni les protestations faites en Justice, ni les ofres qu'on lui fit d'une grande somme d'argent, pût fléchir le cœur de ce barbare. Au reste, ce crime supofé étoit autant éloigné de la vérité, que ce pauvre enfant étoit dans un âge incapable de le commétre. Il sufit que *Mustapha* le voulut de la sorte. Il le prit, & l'emmena dans sa maison par violence, & contre sa volonté, où aprés l'avoir fort maltraité, & batu cruellement durant quelques jours, à cause qu'il pleuroit, & faisoit quelque résistance à recevoir la Circoncision, qu'ils nomment *Mahmud*, il le garda encor auprès de lui durant plusieurs années, pour le faire élever & instruire, conformément à leurs coûtumes, dans les erreurs de leur créance, dans le métier de la guerre, & dans les autres exercices de leurs profession, le tenant si serré, avec d'autres jeunes hommes, qu'il nourrissoit de la même maniére, comme dans un séminaire, qu'il ne lui étoit pas permis de voir ni de parler à aucun de ses parens, ni à aucun Chrétien, ni même à aucune autre personne. Etant devenu grand, & la barbe commençant à lui venir au menton, ils le tirérent delà, l'enrôlérent dans

Enlevé des Turcs, & nourri parmi eux.

la

la Milice, lui donnérent de bons apointemens, & une place honorable entre les soldats du Grand Seigneur, ne manquans pas depuis de l'avancer de plus en plus par les armes. Alors il eut, non-seulement la liberté de sortir, mais aussi la permission de se retirer dans la maison de son pere pour y vivre avec lui. Parce que les Turcs n'apréhendent point que des enfans, qu'ils ont élevez de la sorte avec beaucoup de soins, & durant un grand tems, retournent en arriére, quand on les a tirez de ce séminaire, pour les mettre dans la liberté, & dans l'autorité de soldats, qui est grande entre les Turcs, en quoi pour l'ordinaire ils ne sont point trompez. Notre *Abdulmessih* donc, soit qu'il y fut porté, par le grand amour qu'il avoit pour les siens, ou qu'il eut déja l'âge de discrétion quand il fut pris, ou plûtôt, comme il faut croire, que la grace de Dieu fut extraordinaire en lui: comme dès le commencement il avoit été pris & circoncis par violence, sans donner aucun consentement à ces actions impies; non-seulement il n'eut jamais d'inclination pour la superstition de Mahomet, mais il conserva toujours constament dans son cœur la Religion de ses ancêtres; se moquant en son particulier de la créance des Mahométans, il protestoit en secret d'être fidèle Chrétien, si quelque jour il pouvoit sortir de la cage, pour retourner dans la maison de son pere, se faisant nommer par les Chrétiens du nom de son Bâtême, & observant toutes nos cérémonies, comme le jeûne de carême, & les autres qu'il pouvoit garder dans sa maison, sans danger d'être vû. Bien qu'ex-

qu'extérieurement il s'acommodât & dissimulât avec les Turcs en plusieurs choses, trompé par une ignorance, qui régne entre les Chrétiens de l'Orient, & qui posséde particuliérement l'esprit des hommes, qui sont sans étude & sans lettres, qu'il sufit pour se sauver, de conserver la foi dans son cœur, quoiqu'on en témoigne des aparences contraires; &, comme je pense, combatu & surmonté par la crainte de perdre la vie, ou de ruïner entiérement sa fortune & toute sa maison, ou atiré peut-être par la douceur des biens de la terre, de la liberté & de l'autorité dont il joüissoit, avec espérance de voir sa famille traitée plus favorablement, & respectée en sa considération. Desorte, que se croïant assuré dans sa conscience, par la Foi Chrétienne qu'il professoit en son cœur, il persévéra toûjours de vivre comme les Turcs, & de faire comme eux; non-seulement tandis que *Mustapha*, qui l'avoit élevé, fût vivant, mais encor après son décès, s'étant mis à la suite d'un autre Général des Turcs, nommé *Bekir subasci*, qui ne reconnoissant le Grand Seigneur que de nom & par bienséance, s'est fait tiran, & comme Roi absolu de *Bagdad*, entra tellement dans ses bonnes graces, qu'il le prit dès-lors sous sa protection. Pour l'amitié qu'il lui portoit, il chercha toutes les ocasions de l'avancer, & l'emploïa bien souvent dans des charges publiques assez considérables, comme lorsqu'il l'envoïa souvent, avec une compagnie de soldats, exiger les tributs des Arabes du desert, & qu'il l'ocupa en d'autres factions honorables, qui sont de confidence parmi eux, & de

Chrétien en son cœur, & Mahométan de profession.

de profit pour ceux qui s'en aquitent dignement. Quand j'épousai sa sœur *Maani* dans la ville de *Bagdad*, je fus privé de l'honneur de sa presence, parce qu'il étoit alors à la campagne ocupé dans ces emplois publics, & ne revint à la maison qu'après notre départ. Mais aïant apris de son pere notre mariage, il se fit connoître à moi par ses lettres, & entretint toûjours depuis une parfaite corespondance, me faisant savoir l'état de ses afaires & de sa condition. Ce qui m'obligea pareillement de lui écrire assez souvent, dans le desir que j'avois de le détourner de ce genre de vie, pour satisfaire aux devoirs de ma conscience, qui me faisoit souhaiter une favorable ocasion de le rapeller dans le sein de la foi, que je pris enfin de la confiance, qu'il me témoignoit par ses lettres, & du desir continuel qu'il avoit de me voir. Je commençai donc à me découvrir à lui sans crainte, l'exortant & le conjurant, par mes priéres, de venir me trouver en Perse: je ne manquai pas de lui representer les obligations de sa conscience qui l'obligeoit de se retirer entiérement de la compagnie & du service des Turcs, & de lui aporter les raisons pour lesquelles il ne pouvoit se sauver vivant avec eux, bien qu'il se conservât dans son cœur les sentimens de notre foi, & que son ame n'étoit point en sûreté dans cette dissimulation de créance & de Religion. Je lui rendis ces charitables ofices assez souvent, & d'autant plus volontiers, que j'avois été averti qu'une Demoiselle Turque, des premieres de la ville de *Bagdad*, lui portoit de l'afection, & que sous ces amours se-

ſecretes elle comptoit de ſe marier avec lui. Ce que j'apréhendois extrémement, pour des raiſons fort juſtes ; parce que ſi ce mariage ſe fut acompli, l'afaire de ſon ſalut étoit deſeſpérée, ſachant bien le pouvoir que cette paſſion d'amour exerce ſur les eſprits, dont elle s'eſt emparée. Deſorte que n'aïant point de tems à perdre, je lui écrivis fort au long ſur ce ſujet, & en ſa langue naturelle, qui eſt l'Arabe, afin qu'elle eût plus d'éficacité pour le perſuader, & de ſi bonne grace, que j'en fus étonné, après l'avoir écrite. Car quoique je ne ſois pas tout-à-fait ignorant de la langue, je ne me croïois pas aſſez ſavant pour l'écrire, comme je fis toute d'une ſuite, ſans y avoir penſé, moi ſeul, ſans être aidé d'aucun, n'aïant ni maître ni livre pour me diriger. D'où je connus la vérité des paroles de *Jeſus-Chriſt* dans ſon Evangile : *Que lorſque nous avons à parler, pour la défenſe de la foi, nous ne devons point nous mettre en peine de ce qu'il nous faudra dire ; parce que le Saint-Eſprit parlera pour nous, & nous mettra les paroles dans la bouche.* Je lui écrivis donc, cét Eſprit de Vérité conduiſant ma main & mon entendement ; & après lui avoir repreſenté les intérêts de ſon ſalut, & les obligations de ſa conſcience, avec toute la force de mes raiſonnemens ; parce que je connois aſſez le naturel des gens de ce païs, qui ſe laiſſent facilement emporter aux intérêts temporels, je ne manquai pas de l'engager dans ces conſidérations ; qu'il ſe ſouvint de quelles gens il étoit né ; quels avoient été ſes aïeux & ſes ancêtres ; & quel commerce la ſecte de Maho-

Math. 10. 19. 20.

Sollicité par l'Auteur à ſe ranger avec nous.

homet pouvoit prétendre ou espérer de l'illustre maison des *Gioerides*, laquelle parmi tous les diférends de la Religion, depuis mil ans, ou environ, parmi tant de Provinces ruïnées, & parmi tant de pertes particuliéres, s'étoit toûjours conservée dans son intégrité; retenant le premier rang entre les Gentilshommes Chrétiens, que sa noblesse lui a aquis, & l'ancienne Religion, que la piété de ses ancêtres lui a laissée pour héritage; ce qui a été la cause quelle a été conservée & favorisée de Dieu jusqu'à present, parmi de si horribles tempêtes. Qu'il considérât quelle sorte de gens étoient les Turcs, & quels avantages il pouvoit espérer d'eux; qu'il savoit que leurs plus fidèles serviteurs, après avoir enduré toute sorte de travaux, & consumé leur vie à leur service; si toutefois c'est vivre que de soufrir tant de miséres, qui sont presqu'inévitables à ceux qui s'atachent à leur parti, n'ont point d'autre récompense, que d'avoir la tête tranchée de la main d'un bourreau, ou de se voir assommez comme des chiens, perdant dans un moment, avec la vie, l'ame, la réputation, l'honneur, & tout ce qu'ils ont aquis à leur service avec beaucoup de peine. C'est un proverbe commun entre les Turcs, que tout ce qui est entré par la bouche de ceux qui les servent durant plusieurs années, leur doit sortir dans une heure par une autre partie de leur corps, que l'honnêteté ne permet pas de nommer. Qu'il n'y a qu'entre les seuls Chrétiens qu'on puisse trouver une parfaite justice, un empire légitime, une véritable noblesse, une vraïe fé-

Par des raisons pressantes.

félicité ſpirituelle & temporelle, avec une eſpérance certaine d'une mort précieuſe; &, ce qui eſt plus à eſtimer, après cette mort, d'une autre vie éternelle & bienheureuſe. Je lui ajoûtai qu'il avoit une belle ocaſion, & une commodité fort grande, de ſe retirer du ſervice des Turcs, & de me venir trouver en Perſe. Que c'étoit un païs avantageux pour toutes ſortes de perſonnes, où il trouveroit ceux de ſa famille auprès de moi, au lieu qu'il étoit contraint de vivre ſeul, & privé d'une grande partie des commoditez néceſſaires; & que je ne manquerois pas de le mettre dans la meilleure paſſe qu'il me ſeroit poſſible, avant de partir de la Perſe, où j'étois dans l'eſtime & dans la conſidération qu'il avoit pû ſavoir. Enfin ma concluſion étoit, que pour être vrai Chrétien, il étoit obligé de ſuivre mon conſeil, puiſque la profeſſion de cœur n'étoit pas ſufiſante ſans la confeſſion de bouche, & que ſans les démonſtrations extérieures, l'intention intérieure étoit imparfaite. Et que s'il le faiſoit, nous en recevrions tous la ſatisfaction qu'il pouvoit s'imaginer; que nous le conſidérions pour ce qu'il eſt, & que nous aurions pour lui l'amour, l'eſtime, & le reſpect que ſa naiſſance & ſa vertu méritent. Mais que s'il refuſoit de le faire, il devoit être averti, que ne péchant plus par ignorance, il ne devoit plus ſe prévaloir du nom de Chrétien; & qu'en ce cas nous ne voulions jamais entendre parler de lui, & que ſes parens ne vouloient jamais le reconnoître, ni l'avoüer pour un de leurs enfans. Cette lettre lui fut portée en diligence, &, graces

ces à Dieu, fort à propos, en un tems qu'il étoit refroidi dans ses amours, sa maîtresse s'étant engagée dans un mariage. Desorte, que pour cette nouvelle ocasion, ma lettre fit une si forte impression sur son esprit, qu'il me fit réponse sur le champ, & me promit de venir au plûtôt, avec plus d'éfets que de paroles. Pour l'éxécution de son dessein, il fit courir le bruit entre ses amis, qu'il étoit sur le point de s'en retourner à Constantinople, où il espéroit trouver une meilleure fortune, & de se mettre en chemin dans la compagnie d'un *Cadhi* de *Bagdad*, qui étoit disposé à faire le voïage. Cela lui servoit d'excuse pour refuser la paie d'un soldat, qui étoit le plus fort lien qui le tint ataché. Parce que vous n'ignorez pas que ceux qui sont à la solde des Princes, n'ont pas la liberté de disposer de leurs personnes comme ils voudroient bien. En éfet, il partit aussi-tôt avec le *Cadhi*, étant convenu secretement avec sa mere qu'il iroit avec cét Oficier jusques dans la Mésopotamie, où il verroit ses parens, qui y sont en grand nombre, & que delà il viendroit à la dérobée en Perse, par le grand chemin de *Tebriz*, où passent tous les jours les caravanes & les marchands. Après le départ du fils, la mere partit aussi de *Bagdad*, & arriva à *Hispahan*, par un chemin plus droit & plus court, où il devoit aussi se trouver le propre jour de Pâques, par un autre chemin plus long. Suivant ce projet, arrêté entr'eux, ma belle-mere vint à *Hispahan* l'année précédente. Elle me raconta ces nouvelles, dont je ne reçûs pas moins de joïe, que j'en ressentis de son

arrivée. L'aïant atendu de jour en jour, durant plusieurs mois, après les fêtes de Pâques, sans le voir, je commençai à me défier, & presque à desespérer de sa venuë, & principalement lorsqu'au mois d'Août dernier, ma belle-mere se déplaisant dans la Perse; ou plûtôt aïant été persuadée, par une autre femme de son païs, qui étoit dans le même dessein, & qui avoit intérêt de l'avoir pour compagne de son voïage, voulut absolument retourner en Turquie, contre la volonté, & même au méptis de tous ses gens, qui par raisons, & par priéres, vouloient la retenir auprès d'eux. Tant une opinion, fortement imprimée dans l'esprit d'une femme, a de force & de pouvoir sur elle! Tant se soucient peu les Dames de ce païs d'entreprendre de petits voïages d'un mois de chemin. Elles les entreprennent avec autant de facilité, que si elles n'alloient que se promener dans une alée de leurs jardins, quoiqu'elles n'aïent pas la commodité des carosses & des litiéres de l'Europe. J'écris ces choses à la confusion des Dames de notre païs, qui devant aller de Naples en Calabre, ou de Rome à Lorette, en parlent dix ans auparavant; & il y en a, comme on m'écrivit un jour de ma bonne cousine Madame Laure Cajetan, qui, pour aller à *Tivoli* se divertir durant quinze jours, font leurs visites un mois avant que de partir, & prennent congé de leurs amis & parens, comme si elles devoient aller aux Indes, pour ne plus retourner. Mais pour reprendre mon discours, du retour de ma belle-mere en Turquie, je présumois, avec raison, que son fils se trouvant

vant là avec elle, & ne voulant pas la laisser seule, n'étoit pas pour venir. Il en arriva tout le contraire; parce qu'étant arrivé en *Mésopotamie*, & s'étant séparé du *Cadhi*, après avoir visité les parens de sa mere à *Amid*, & ceux de son pere à *Mardin*, qui est le lieu de sa naissance, où il vit tout leur bien possédé par un de ses oncles, qui le logea dans sa maison, sans en témoigner le moindre ressentiment, par une certaine générosité, qui est comme naturelle à toute la nation Assirienne, & digne de notre étonnement, pour le peu d'estime qu'ils font de leurs biens, & pour le peu de regret qu'ils ont de les perdre, spécialement quand ils ne sortent de leurs mains que pour entrer en celles de quelqu'un de leur sang; soit qu'il n'eût pas trouvé l'ocasion assez favorable de faire le voïage qu'il avoit destiné, ou qu'il jugeât plus à propos de reprendre le chemin de *Bagdad*, il y retourna dans le dessein devenir en Perse, par la voïe qu'il m'ouvroit par une de ses lettres. Il ne fit aucune dificulté de retourner à *Bagdad*, sachant bien que n'étant plus à la solde, ni sur le rôle du Prince, il ne seroit pas recherché, ni observé de si près; & que pour ceux qui le connoissoient, il ne manqueroit pas d'excuses, de ce qu'il avoit interrompu son voïage de Constantinople; comme il pouvoit trouver pareillement de nouveaux moïens d'en sortir quand il voudroit, & de se rendre en Perse secretement, ou dans une caravane, avec des marchands, ou par quelqu'autre voïe. Et quoiqu'un peu de tems après son arrivée à *Bagdad*, sa mere y arriva aussi, revenant de

Perse, il ne changea point de résolution; & me garda fidèlement la parole qu'il m'avoit donnée. Au contraire, il se mit en colére contr'elle, de ce qu'elle étoit retournée en Turquie, ne trouvant ce voïage nullement à propos; & il en conçût un tel dépit, qu'il demeura plusieurs jours sans vouloir l'aller voir, se tenant dans la maison de quelqu'ami, jusqu'à ce qu'enfin il se laissa fléchir par les instantes priéres qu'on lui en fit. Et quoiqu'elle s'excusât sur l'air de la Perse, qui n'étoit pas favorable à la plus grande de ses filles, qu'elle avoit amenées avec elle, & qui à la vérité est fort mal saine, il jugea que ses excuses étoient trop frivoles pour une chose de telle conséquence. Et persistant dans sa résolution, il partit de-là peu de jours après son arrivée; & le vingt-septiéme de Septembre, après avoir marché durant quinze jours continuels, avec toute la diligence du monde, il arriva à *Hispahan*, où sans nous avoir fait avertir de sa venuë, ni savoir rien de son voïage, comme nous revenions de la Messe, nous le vîmes dans ma maison, avec autant d'étonnement que de satisfaction. Tous avoient un desir extrême de le voir, & moi particuliérement, qui ne l'avois jamais vû, & il ne témoigna pas moins de joïe de son côté, quand il eut apris que son petit frére, & deux de ses petits neveux, étudioient sous la direction des Peres Carmes, dans le Collége des langues de S. Pierre & de S. Paul, que ses bons Peres ont érigé cette année par mon conseil, pour le bien de tous ces peuples Orientaux, & pour la bonne éducation de leurs enfans. *Abdulmessih* témoigna

Sa venuë en Perse.

gna à ces enfans qu'il envioit leur jeunesse; parce que s'il étoit de leur âge, il seroit volontiers leur compagnon d'études. Le cinquiéme d'Octobre, qui étoit le jour que les Peres Déchaussez célébroient la fête de leur bienheureuse Mere *Sainte Thérèse*, *Abdulmessih*, en la presence de tous ses parens, & d'un autre Gentilhomme Chrétien, qui l'avoit vû à *Bagdad*, vivant comme les Turcs, pour lui ôter le scandale qu'il pouvoit lui avoir donné, se presenta devant le Pere Vicaire, qui est comme Plénipotentiaire du Pape, avec une pleine & entiére autorité, & le pria, avec instance, de le rebenir, & le réconcilier avec l'Eglise, aïant déja apris de nous autres qu'il avoit encouru les Censures Ecclésiastiques pour les péchez de sa vie passée, protestant néamoins qu'il n'avoit jamais eu l'intention d'être *Mahométan*, ni autorisé cette secte; & que tout ce qu'il avoit fait cidevant ne procédoit que de son ignorance, ou de la crainte de la mort, ou de quelqu'autres intérêts temporels. Mais à present, qu'il avoit été instruit que ces choses lui étoient défenduës, il détestoit & maudissoit toutes ces feintes & dissimulations, parce que son courage étoit ferme & résolu, comme il l'avoit toujours été, de vouloir vivre & mourir Chrétien, en observant tout ce que la sainte Eglise Catholique commande. Le Pere Vicaire, après lui avoir donné une courte & pressante instruction au sujet de sa vie passée, & de ce qu'il devoit faire à l'avenir, lui imposa une pénitence salutaire, & le mit entre les mains de sa sœur *Maani*, pour lui aprendre les

Sa conversion, & sa penitence.

priéres & la doctrine Chrétienne, en sa langue Arabe, qu'il ignoroit. Ensuite il lui donna la bénédiction & l'absolution de ses péchez, l'embrassa avec une grande douceur, & le fit embrasser à son frére aîné, & à tous nous autres ses parens & amis, qui l'aïans recouvré, croïions avoir découvert un nouveau monde. Il continuë de vivre de la sorte avec nous, & se tient à *Hispahan* extrémement satisfait, & résolu de faire revenir au plûtôt sa mere en Perse, pour y vivre tous ensemble, plûtôt que d'en sortir jamais. Et moi, qui estime avoir fait un grand butin, j'en reçois une satisfaction d'esprit, d'autant plus grande, que pour avoir été mieux instruit que le commun des Chrétiens de ce païs, je le connois plus homme fait & achevé, que tous ceux de sa famille, & plus versé dans les afaires du monde; ce qui me fait espérer qu'il ne sera pas un jour inutile aux siens. Je crains de vous avoir été importun & ennuïeux, par le recit de cette histoire, que j'ai décrite trop au long, avec toutes ses circonstances. Mais outre que je n'avois rien de meilleur à vous écrire, je croi qu'un homme est excusable, qui, dans un païs si éloigné, n'a la liberté d'écrire à ses amis qu'une ou deux fois l'année, & qui cherche sa consolation dans leur entretien, passe les limites d'une lettre ordinaire. Je l'ai fait aussi, pour des considérations particuliéres, afin que vous participiez à ma joïe, pour un ouvrage qui me touche de si près, & afin que vous puissiez comprendre, non-seulement les accidens funestes, qui ataquent les plus grands Princes, comme ceux des Géorgiens, mais qui

qui affligent les familles particuliéres, à combien de miséres sont exposez les Chrétiens malheureux de l'Orient, & principalement les sujets du Turc, qui ne sont pas maîtres de leurs propres enfans, & ne peuvent pas dire qu'ils les tiennent assûrez dans leurs maisons. Et en même-tems pour persuader aux peuples de l'Europe, & surtout aux Princes Chrétiens, une entreprise, qui leur seroit plus glorieuse & plus profitable, que de passer toute leur vie à contester; de quoi? De quatre piés de terre, que leur imagination leur fait espérer dans l'Allemagne, dans la Flandre, ou dans l'Italie, qui est une chose honteuse. Au lieu que s'ils emploïoient ces tresors, & réservoient ce sang, qu'ils dissipent & répandent pour des sujets si minces & si peu considérables, au service de Dieu & de la foi Chrétienne, ils se rendroient maîtres des plus grands Roïaumes de l'Orient. Le Turc ne pourroit pas subsister dans la Turquie; le Persan ne se croiroit pas assuré dans la Perse; le Grand Mogol, & les autres Rois des Indes prendroient l'épouvente au seul bruit de nos armes. Quelqu'un me répondra, peut-être, tout ce que vous proposez sont des discours d'un bel esprit, mais non pas des choses qu'on puisse éxécuter. Pourquoi non? Alexandre le Grand avoit-il plus de trente milles Macédoniens dans ses armées; avec son courage, & sa résolution de bien faire, qui en valoit bien autant? Ne vainquit-il pas Darius en bataille? Ne conquit-il pas tout son païs, qui contenoit presque tout ce que les Turcs & les Perses ensemble possédent à present?

Quel est l'etat des Chrétiens, sous la domination des Turcs.

Peut-être qu'il n'y a plus d'Aléxandres dans le monde, & qu'il fut le seul, ou non pas un homme comme les autres? C'est cela que j'apelle des chansons, & des raisons de gens fort peu entendus dans les afaires. Nous ne manquons point d'Aléxandres; & Aléxandre fut un homme comme les autres: nous ne manquons point d'hommes doüez d'un bel esprit, & favorisez de la fortune comme lui, & il s'en trouveroit des millions dans l'Europe; mais les ocasions nous manquent, par la faineantise de ceux qui ont plus de pouvoir; & de-là vient qu'il n'y a plus d'Aléxandres dans le monde. Qu'on me donne la disposition des Etats de la chrétienté; qu'on me donne les forces & l'autorité absoluë d'un Aléxandre, moi qui ne suis qu'un ver de terre auprès de tant de braves gens, je leur promets les victoires d'Aléxandre. Mais que nous sert-il de jetter des paroles au vent, de prêcher dans un desert, & de s'alambiquer le cerveau, pour desirer une chose impossible? La Sainte Ecriture nous a donné des avertissemens, par son Prophête Daniel; par S. Jean, dans son Apocalipse, & par d'autres voïes, que l'Empire Romain, qui s'est rendu redoutable jusqu'aux extrêmitez de l'Univers, ne sera plus une grande Monarchie; mais plusieurs petits Roïaumes, les uns bandez contre les autres, qui se détruiront peu-à-peu, jusqu'à la fin du monde, & jusqu'à l'avénement de l'*Antechrist*, que nous pouvons & devons déja craindre, en atendant sa venuë, puisque nous en avons devant nos ïeux des signes manifestes, qu'un Roïaume s'élevera contre

tre

trè un autre Roïaume, & qu'une nation prendra les armes & fera la guerre à l'autre. C'est pourquoi nous devons chercher notre satisfaction dans le Ciel, par la conformité de nos volontez avec celle de Dieu. Je finirai, en vous faisant part du peu de nouvelles qui me restent à vous écrire des Etats de la Perse.

Le dixiéme d'Octobre, le *Daroga* ou Gouverneur d'*Ispahan*, *Mir Abdulaazzin* gendre du Roi, & comme il la fait voir depuis peu dans les fonctions de sa charge, étoit un fol bien fait, eut quelque contestation sur les matiéres de son Gouvernement, avec le *Calanter* ou Juge de cette ville, qui est un Oficier fort grave; parce que le *Calanter*, lui reprocha qu'il avoit exigé du peuple plus d'argent que sa commission ne portoit, le *Daroga* se mit dans une si grande colére, qu'il le fit batre & mener en prison; mais le *Vizir* y acourut aussi-tôt, qui le fit élargir; & toute la ville se souleva, & fit un grand bruit contre le *Daroga*, sans pouvoir néamoins parer aux coups, ni empêcher l'afront que le *Calanter* avoit reçû, qui envoïa aussi-tôt vers le Roi pour lui faire ses plaintes. Le *Daroga* des Chrétiens Arméniens presenta aussi ses plaintes en même-tems contre ce Gouverneur d'*Hispahan*, de ce qu'il se mêloit de vouloir chatier les Arméniens, avec autant d'injustice que de témérité, contre les loix, & au-delà des devoirs de son Ofice, & un entr'autres qu'il avoit fait mourir, pour avoir donné du vin à des Mahométans, assurant que ce n'étoit pas tant pour le vin, que par une jalousie qu'il avoit conçuë contre ces

Plaintes adressées au Roi, contre son gendre.

Arménien, qui avoit en la joüissance d'un des garçons de la Cahuë, de l'amour duquel le Daroga d'*Hispahan*, étoit follement transporté. Il y avoit une troisiéme plainte contre lui, à la requête de l'*Assas*, qui est comme le capitaine du Guet à Rome, sinon qu'il a plus d'autorité, & qu'il est dans une considération plus éminente & honorable, aïant non-seulement le pouvoir de se saisir des personnes, mais encor de les châtier, & même de juger des causes criminelles, quand le coupable a été pris sur le fait, selon les loix militaires, ou comme le Gouverneur de Rome décide les diférends, qui naissent entre les maîtres & les serviteurs pour leurs salaires, sans autres consultations. Le même Capitaine presenta une autre plainte au Roi contre ce *Daroga*, au sujet d'une querelle, que quelques insolens de ses domestiques avoient dressée contre ses gens. Il ne manqua pas, pour le rendre plus odieux à Sa Majesté, de lui raconter ce qui se passa durant sa maladie, quand son Gendre, cherchant les ocasions de quelque nouveauté, écrivit par un exprès aux Rebelles d'*Esterabad* son parent. La vérité étoit, qu'au tems de la maladie du Roi, le *Daroga* alla un jour dans la forteresse, pour voir & apliquer le sceau aux cofres de Sa Majesté; mais le *Vizir*, qui y fait sa demeure, & qui a tout sous sa garde, le repoussa, & ne voulut pas lui donner l'entrée dans le tresor, disant qu'il n'y avoit que voir, & que cela ne touchoit point les devoirs de sa charge. On envoïa des plaintes si pressantes sur tous ces chefs, qu'elles produisirent la nouveauté que je vous dirai ci-après.

Mais

Mais il est néceſſaire de vous parler auparavant de la venuë d'un Ambaſſadeur, qui arriva à *Hiſpahan* le treiziéme d'Octobre, de la part d'un Roi des Indes, du païs qu'on apelle *Dacan*, qui est proprement cette terre-ferme, ſur les rivages de la mer, où les Portugais tiennent *Ciaul Baſſain*, & quelqu'autres places. Ce Roi étoit fort puiſſant, de la Religion de Mahomet, & de la ſecte de *Sciaï*, comme les Perſes. Et cét Ambaſſadeur étoit Abiſſin, comme tous les autres Rois des Indes ſe ſervent volontiers des gens de cette nation, qui ont été pris & faits eſclaves dès le berceau, par les Mahométans de la Méque & de la mer Rouge, voiſins de l'Ethiopie, qui vont tous les ans par mer en vendre un grand nombre à ces Princes barbares, qui les font inſtruire enſuite à leur mode, les pouſſent dans les emplois publics, les élévent à une haute fortune, & ont cette opinion, qu'ils réuſſiſſent mieux que les autres dans les gouvernemens. Et à preſent celui qui gouverne le Roïaume de *Dacan* en la place du Roi, encor fort jeune, nommé *Nizam Sciach*, ſans que j'aïe pû ſavoir ſi c'eſt ſon nom propre, ou le titre de ſa dignité, eſt un autre Abiſſin, ou Habeſcin, ſelon leur maniére de prononcer, qu'on apelle *Melik Ambaret*, qui eſt dans une haute réputation par toutes ces contrées de l'Orient. C'eſt de ce Roïaume de *Dacan*, & de la ville de *Peten*, ou *Petan*, que viennent ces belles toiles fines de coton, de toutes ſortes, qu'ils nomment *Peteni*, qui ſont fort eſtimées en ce païs. Cette Ambaſſade n'étoit qu'une Ambaſſade d'honneur,

pour réciproquer, par un riche present de ces belles étofes de Peten, l'Ambassade & le present que le Roi de Perse avoit envoïé auparavant à celui de *Dacan*, d'un grand nombre de chevaux, qui sont d'un grand prix, & fort estimez dans toute l'Inde, particuliérement ceux d'Arabie & de Perse, & dont le Roi de *Dacan* a besoin pour la guerre qu'il a continuellement sur les bras, contre le *Mogol* son voisin. Et ainsi les Ambassades & les presens, que les Rois de l'Orient se font les uns aux autres, ne sont qu'une espéce de commerce, ou un échange de marchands; puisqu'un chacun fait valoir & estime les siens en telle sorte, qu'il y trouve subtilement son compte. Et comme si le plus ou le moins qu'on donne est, ou une marque de la grande ou du peu d'estime qu'on fait de la personne à qui le present est envoïé, ils se fachent, & prennent au point-d'honneur, si les presens ne sont pas d'une égale valeur & d'un même prix, ou plus grand, ou moindre à proportion, selon la qualité des personnes qui les donnent & qui les reçoivent. Pour cette raison, le Roi de Perse s'ofensa il y a quelques années, de ce que le Roi Catholique ne lui avoit pas rendu le réciproque de cinquante charges de soïe qu'il lui avoit envoïées; non véritablement par present, mais par essai, & comme un échantillon, pour les vendre à son mot dans les Roïaumes d'Espagne. Frere Antoine de Govea, qui acompagnoit l'Ambassadeur de Perse, & qui faisoit partie de l'Ambassade, soit qu'il jugeât qu'il fut plus à propos d'en user de la sorte, pour épargner la dépense

Ambassade des Princes de l'Orient, sont des trafics de marchands.

de

de la voiture & des Doüanes, ou que pour quelqu'autres considerations, où il se trouvoit intéressé, il crût faire un grand plaisir au Roi d'Espagne, persuada à l'Ambassadeur, son compagnon, de la presenter en pur don à Sa Majesté Catholique, au nom de Sa Majesté Persane, qui nonobstant sa grande libéralité, dont il fait tant de parade, lui eût aporté beaucoup plus de profit par un échange, que par une vente, si la chose eût eu le succès qu'il espéroit. Mais l'Ambassadeur de Perse, qui n'avoit pas reçû un ordre de son maître, tant pour cette action, que pour plusieurs desordres qu'il avoit commis en divers endroits de l'Europe, en retournant dans son païs, fut puni exemplairement de sa témérité, dans la place publique, par la main d'un bourreau, le même jour qu'il fit son entrée dans *Hispahan*, presqu'à la vuë du même Antoine de Govea, qui retourna pareillement avec lui, en qualité de Vicaire ou Sufragant de la Cirenne. Le Roi de Perse, qui se fût contenté d'un present, d'une valeur égale à la soïe, qu'on avoit donnée contre son ordre, reçût celui que l'Evêque lui aporta d'Espagne; mais comme il n'égaloit pas le prix de sa soïe, il n'en fit pas grand cas, & en fut tellement indigné, qu'il dit à l'Evêque, qu'il vouloit absolument être satisfait, & que lui-même le remboursât du restant de la somme à laquelle il l'avoit aprétiée. Ce bon Religieux, qui étoit retourné en Perse avec de grandes prétensions, que sa dignité d'Evêque & de Visiteur Apostolique lui faisoient espérer, présumant vainement que les

les Arméniens, & tous les Chrétiens de la Perse se rangeroient sous son obéïssance, comme étant leur Pasteur Catholique, envoïé sous l'autorité des Apôtres, & plus legitime que les Patriarches Schismatiques de l'Orient, dont il fit même quelqu'ouverture au Roi mal à propos & hors de saison, vû la mauvaise conjoncture & l'état present des afaires; aïant oui qu'on parloit hautement de lui faire païer la soïe, ne voulut plus tant faire valoir ses prétensions; mais s'écoula de la Perse d'une belle maniére, & par une certaine invention, s'envola plus vîte qu'un oiseau à Ormus, où il emmena en même-tems tous les Religieux de son Ordre, pour ne pas courir seul une si longue carriere. Le prétexte qu'il prit d'une si promte retraite, fut qu'il avoit un juste sujet de se facher, de ce que le Roi, par mépris qu'il faisoit de leurs personnes & de leurs afaires, non-seulement ne leur avoit point acordé la supériorité qu'ils desiroient sur tous les Chrétiens du païs; mais encor avoit contraint plusieurs Chrétiens de ses terres de se faire Mahométans, pour ne l'avoir pas païé d'une certaine somme d'argent, qu'il leur avoit prêté quelques années auparavant dans leur nécessité. Il étoit vrai que les Chrétiens, qui firent cét emprunt, s'obligérent cruellement, ou à lui rendre la somme dans le tems porté par leur traité, ou à se faire esclaves du Roi, & par conséquent Mahométans. Le terme du païement étant expiré depuis plusieurs années, le Roi ne leur avoit jamais demandé la somme, ni l'acomplissement de leur promesse, que pour lors; où

croiant

croïant faire un déplaisir sensible à l'Evêque, il leur en fit la demande, & voulut les contraindre à renier la foi, n'aïant pas voulu, pour certaines considérations, qui n'étoient pas tout-à-fait impertinentes, recevoir de la main de l'Evêque, & de nos autres Religieux, la somme qu'ils ofroient de lui païer de leurs propres deniers, pour conserver ces misérables debiteurs dans la possession de leur foi. Je me souviens de vous avoir entretenu de cela, par une de mes lettres, quand j'étois à *Ferhabad*. Enfin la soïe du Persan, qui fut mal récompensée par l'Espagnol, a donné le commencement à toutes les intrigues, que le Roi de Perse a formées & entretenuës, durant plusieurs années, jusqu'à mon tems, & qui n'a pû être satisfait, par la prise de la Citadelle de *Bender*, qu'il a ôtée aux Portugais, ni même par les grands & riches presens qui lui furent oferts par l'Ambassadeur d'Espagne Dom Garcia, de la part du Roi Catholique son maître, dont je vous ai fait le recit dans mes derniéres lettres. Que ces choses soient dites en passant, parce que je voi bien que cette digression a passé les bornes d'un discours qui doit être réglé. Pour retourner donc à l'Ambassadeur de *Dacan*, le même jour qu'il fit son entrée dans *Hispahan*, avec autant de magnificence, & aussi-bien acompagné qu'il pouvoit le desirer, pour l'abscence de la Cour; comme il se rendoit au logis qui lui étoit préparé, passant devant la porte de la maison du Roi, il décendit de cheval, & alla baiser le seuil de la porte du Palais, qu'ils tiennent pour un lieu sacré. C'est pour

Ambassadeur du Roi de Dacan.

Il baise la porte du Palais Roïal.

pour cela qu'ils estiment que c'est un grand crime de le fouler aux piés, aussi enjambent-ils dessus quand ils y passent, comme faisoient nos anciens Gentils, qui, selon l'opinion du docte *Varron*, cité par *Servius*, dans son Commentaire sur la huitiéme Eclogue de *Virgile*, métoient les portes au nombre des choses sacrées, qu'ils dédioient à la Déesse Vesta. Les plus dévots les baisoient, même par cérémoie, espérans d'y recevoir les graces que leurs Dieux communiquoient aux hommes dans les lieux les plus saints. Pendant que l'Ambassadeur de Dacan faisoit ces soumissions extraordinaires, ou plûtôt ces flâteries, à la porte du Roi, ses gens représentoient quelques sortes de jeux dans la place, avec leurs épées nuës dans la main, dont ils faisoient sortir une lueur, avec des bluettes de feu, comme ils firent encor depuis devant la porte Roïale. Ce n'étoit pas un spectacle bien curieux, ni fort considérable, aussi n'avoit-il pas beaucoup de gens à sa suite. Depuis ce jour-là, je ne l'ai plus vû par la ville, ni aucun de ses gens, & je croi qu'il est allé trouver le Roi, aïant apris qu'il n'étoit pas pour retourner si-tôt; ce que je n'ai pas encor eu la curiosité de demander.

Le même jour de cette entrée, on sût à *Hispahan* qu'il étoit arrivé à *Ormus* une Patache d'Espagne, envoïée exprès en droiture, avec des instructions, qui devoient être les mêmes que celles qu'un courier avoit aportées par terre peu de jours auparavant; & qu'aussi-tôt qu'elle eut rendu les lettres du Conseil, elle partit pour *Goa* dans

dans le même dessein. Ces avis, comme on a sû depuis, n'étoient que pour avertir les Portugais de se tenir sur leurs gardes, & leur armée prête à marcher, à cause que les Anglois devoient aller aux Indes cette année-là, avec plus de forces qu'à l'ordinaire. Les Portugais, qui eussent plûtôt desiré d'être secourus, que d'être conseillez, ne furent pas fort satisfaits de ces avis secs & infructueux. Néamoins *Ruy Freira* d'*Andrada*, Capitaine Général des galions extraordinaires, comme un vaillant Oficier qu'il est, se mit en devoir de combattre avec ses vaisseaux le mieux qu'il pût; & il se prépara pour aller les atendre à *Giask*, qui est un port, ou un havre de Perse, où ils ont coûtume d'aborder, pour empêcher leur décente & s'oposer à ce qu'ils n'enlevassent la soïe de la Perse, dont ils vouloient se charger; & en un mot, il s'aquita, & s'est toujours depuis aquité dignement de son devoir. Les Anglois avoient déja fait conduire à *Hispahan* plus de deux cens charges de soïe de *Ghilan*, dont une partie étoit païée, & la plus grande restoit encor à païer; ce qu'ils espéroient faire des deniers provenans de quelqu'autres marchandises, qu'ils avoient exposées en vente dans la ville d'*Hispahan*. Le jour même que l'Ambassadeur de *Dacan* fit son entrée, ils eurent un grand diferend avec les *Rabdari*, ou Garde-chemins de *Carcica Chan*, sur le refus qu'ils faisoient de lui païer les péages ordinaires de cette soïe, qui n'étoient pas excessifs; mais qu'il avoit droit d'éxiger en certains lieux de passage de sa Province. Comme ils se sont rendus odieux, par ce pro-

Anglois, odieux à la Perse.

procédé, aux marchands, & aux sujets de la Perse, pour leur avoir ôté les moïens de faire quelque gain dans leur trafic, ils se rendent pareillement odieux aux Grands & aux Ministres, dont ils ont tâché de diminuer les pensions & les gages; & au Roi même, n'y aïant ici personne qui aprouve leur trafic. Les afaires en sont venuës à ce point, qu'en quelques lieux ils ont été fort maltraitez, par certains Chans & autres Grands du Roïaume, qui ont fait batre & estropier leurs serviteurs, sous d'autres prétextes, & en ont fait assommer quelques-uns sur les grands chemins, comme s'ils avoient été assassinez par des voleurs; parce qu'ils avoient été, de leur côté, se plaindre au Roi de ses Ministres. Outre que le Roi, dans son particulier, ne leur veut pas beaucoup de bien, n'ignorant pas que ce sont des pirates, & que les vols ne sont pas aprouvez en ce païs: néamoins, pour quelques intérêts, il fait avec eux du méchant, sans leur faire de bien. Ils pensoient tromper le Roi, en prenant la soïe de *Ghilan*; parce que, sous ce prétexte, ils en eussent pû faire passer d'autres, qu'ils eussent acheté par contre-bande de ses sujets, qui leur eussent vendu volontiers à moindre prix qu'ils ne la vendoient au Roi. Mais, à ce que j'entends, ils ont été trompez; parce que le Roi, sous prétexte qu'il n'y en avoit point d'autre, leur en fit donner qui ne valoit rien, dont le fil étoit aussi rude que des piéces de bois; & telle, qu'il n'est pas possible que jamais ils puissent la débiter; mais dont ils ont été comme forcez de se contenter, & de la païer au même prix que

la

la bonne. Ils conduisirent donc cette soïe, il y a quelque-tems, vers *Giasach*. Leur Résident, & quelqu'autres des principaux de la nation, y étoient en personne, non sans crainte de rencontrer les Portugais, qui étoient préparez à les recevoir, & qui avoient moüillé l'ancre sur les côtes de *Giask*, résolus de leur empêcher l'embarquement de leurs marchandises, & de leur enlever leur soïe, s'il étoit possible, ou au moins d'y mettre le feu. En éfet, nous n'avons point d'autres nouvelles des vaisseaux Anglois, sinon qu'aïans été avertis de l'armée, & des autres préparatifs de guerre des Portugais, ils ne se sont point encor presentez au port de *Giask*; & il est dorénavant trop tard pour les atendre, & le tems propre à la navigation est passé, eu égard aux années précédentes: aussi les Anglois, qui sont en Perse, desespérant de pouvoir embarquer leur soïe pour cette année, ont été contraints de retourner sur leurs pas, & ont envoïé des Députez au Roi pour lui en faire leurs plaintes. Si cela est, leurs afaires vont mal; car outre qu'ils ont perdu beaucoup de leur crédit auprès du Roi, qui commence à recevoir les Portugais leurs ennemis, ils se trouvent tellement endettez, & même à Sa Majesté, qui sans doute voudra être païée en deniers comptans, qu'ils seront contraints, dussent-ils plûtôt brûler, de lui vendre, à son mot, le peu de marchandises qu'ils ont. Si bien que, s'ils n'ont point le secours qu'ils espérent de leurs vaisseaux qui sont sur mer, ils demeureront ici plus d'un an, fort embarrassés dans leurs afaires; & qui pis

pis est, ils ne trouveront personne qui veüille leur prêter de l'argent à intérêt sur leurs marchandises, parce que les Ministres d'Etat s'y oposent; car ils veulent qu'elles demeurent hipothéquées à la Chambre Roïale, afin que le Roi, qui est marchand, puisse se les faire ajuger à bas prix pour ce qui lui est dû. Que si les Oficiers de la marine ont eu quelque jalousie d'Etat, au sujet de l'armée navale des Portugais, ils sont maintenant en repos, aïant eu assurance du Général, qu'il entretiendra toûjours une parfaite correspondance avec eux, & qu'ils n'ont jamais eu la pensée de rien atenter contre le Roi, qui est leur ami, mais seulement contre les Anglois, qui sont des pirates sur mer, dont les Persans sont fort joïeux. Et le Roi a coûtume de dire, qu'il défendra ses amis sur ses terres, comme son devoir l'y oblige; mais qu'il ne se mêlera point de leurs afaires sur mer, & qu'ils fassent comme ils pourront. Les Ministres de Portugal ont été pareillement bien aises de ce que le Pere Vicaire n'a point encor vû ni parlé à Sa Majesté, estimans qu'il leur est plus avantageux d'atendre quel sera le succès des afaires qu'ils ont à décider avec les Anglois; & je croi que le Roi, qui est averti de tout ce qui se passe, n'en est pas fâché, pour n'être point obligé de se déclarer ouvertement pour les uns, où pour les autres, jusqu'à ce qu'il voïe quelle sera l'issuë de leurs diférends. C'est pourquoi je tiens pour chose certaine, que la paix ou la guerre, entre les Portugais & les Persans, dépend en partie de ce qui se passera cette année entre les

Por-

Portugais & les Anglois; parce que si le Persan voit que l'Anglois soit le plus fort, il se mettra de son côté, par l'espérance qu'il aura d'en tirer un jour du secours pour se rendre maître d'Ormus: mais s'il voit, au contraire, que les Portugais aïent le dessus, la considération de ses intérêts particuliers lui fera changer d'opinion, pour entretenir le commerce avec eux, & conserver l'amitié des plus forts.

Le vingt-troisiéme d'Octobre *Lala Beig*, Tresorier & Surintendant des afaires du Roi, & principalement de celles qui regardent les marchandises, alla dans l'Eglise des Peres Augustins Portugais, où ils l'avoient invité, pour recevoir quelques galanteries de l'Inde, dont ils lui firent present, peut-être pour leurs intérêts particuliers. Je m'y rencontrai par hazard, où *Lala Beig* en ma presence, assura que le Roi étoit pour séjourner long-tems à *Ferhabad*, n'étant point allé à *Mesced*, comme on disoit, puisqu'il avoit commandé qu'on y envoïât plusieurs maîtres de divers métiers, pour y travailler plus que jamais. *Lala Beig* ne dit point le sujet qui avoit obligé le Roi de rompre son voïage de *Mesced*, étant déja à moitié du chemin; mais on en parla diversement à *Hispahan*. Quelques-uns ont voulu dire que les *Uzbeghs*, voisins de la Province de *Chorazan*, aïans été avertis de la marche du Roi, avec si peu de gens, lui dresserent une ambuscade sur les chemins, pour se saisir de sa personne; ce que le Roi aïant sû, il retourna sur ces pas. Cette raison n'est pas probable; parce que *Mesced*, étant renfermé dans

dans les Etats de la Perse, & à l'entrée de la Province de *Chorazan*, je ne saurois comprendre comment les *Uzbeghs* auroient pû pénétrer jusques-là, & se saisir de la personne du Roi, ou sur les chemins, ou dans la ville, sans être découverts, passans par les autres terres voisines. Les autres ont dit, ce que j'estime plus croïable, que le Gouverneur de *Chorazan*, aïant averti le Roi que les *Uzbeghs* avoient fait plusieurs courses, & des dégats horribles dans cette Province, où Sa Majesté ne devoit aller qu'avec les forces à la main, & une armée assez puissante pour les chatier. Mais qu'il n'étoit ni bien séant à sa dignité, ni avantageux à ses sujets d'y aller seul, sans autre compagnie que de sa Cour ordinaire, & sans leur faire ressentir la peine de leurs violences & invasions; ce qui fit que le Roi n'acheva pas son voïage. Les autres avoient cette pensée, que le Roi étant en chemin reçût des avis de *Tochta Beig* son Ambassadeur, qu'il avoit envoïé depuis peu à Constantinople, que les Turcs armoient; & bien qu'il ne sût pas quel étoit leur dessein, & que l'opinion commune fut que c'étoit contre la Pologne; il étoit à propos qu'il se tint sur ses gardes, & qu'il retournât au plûtôt, sans s'éloigner davantage de la Turquie, dans un tems qui devoit lui être suspect. Quelqu'ocasion qui ait pû porter le Roi à changer de dessein, comme c'est un Prince rusé & prudent, qui ne veut pas faire paroître à ses gens aucune bassesse ou legéreté, feignit un matin, en se levant, que la nuit précédente *Imam Riza*, pour lequel il avoit tant de vénération, à cause de

Feinte superstitieuse du Roi de

de sa sainteté prétenduë, lui étoit aparu tout vétu de blanc, & lui avoit demandé à quel dessein il avoit entrepris le voïage de *Chorazan*? Que si c'étoit pour visiter son tombeau à *Mesced*, il ne le rencontreroit pas; & que sans aller si loin, il étoit toûjours auprès de lui, il l'acompagnoit en quelque lieu qu'il allât, & étoit toûjours prêt & disposé à le garder & protéger dans les ocasions: & par cette raison, qu'il rompit ce voïage inutile, & qu'il s'apliquât seulement à bien gouverner ses autres Provinces, qui pour l'heure presente avoient plus grand besoin de sa presence. Qu'en cela il feroit une action, qui seroit beaucoup plus agréable à Dieu & à lui-même, que le voïage de *Chorazan*, & la visite de son tombeau. Desorte qu'aïant assemblé les plus Grands de sa Cour, qui se trouvérent alors auprès de lui, & leur aïant déclaré son songe; ce même matin, après avoir fait plusieurs priéres, & fait égorger plusieurs agneaux en sacrifice, quoique ce soit sans nulle cérémonie, & qu'ils soient simplement égorgez comme les autres, par un cuisinier, pour les manger ensuite, ou pour en distribuer une partie aux pauvres. Et après avoir fait de grandes aumônes, en rendant des loüanges particuliéres à son *Imam Riza*, il donna l'ordre pour son retour vers *Ferhabad*, couvrant ses desseins de cette feinte, & arrêtant, par cette invention artificieuse, la curiosité de tous ces hiboux d'une populace importune.

Perse, pour couvrir ses desseins.

Le second jour de Novembre *Ali-culi Chan*, qui se trouva pour lors à *Hispahan*, exerçant la charge de *Divan Beig*, ou de Pré-

Préſident du Conſeil, qui eſt un Juge ſouverain, à peu près comme l'Auditeur de la Chambre à Rome, il reçût commandement du Roi de revoir les comptes de l'administration du *Daroga* d'*Hiſpahan* ſon gendre, & qu'il fit ſavoir à Sa Majeſté, qui étoit celui qui avoit eu le tort dans le diférend, qui s'émût entre ce *Daroga* & le *Calanter* de la ville, & qu'il mit en priſon un certain *Feruch* Lieutenant de ſon gendre, contre lequel il avoit reçû des plaintes des citoïens d'*Hiſpahan*, pour mille véxations qu'il avoit commiſes, afin de tirer de l'argent de leur bourſe. *Ali-culi Chan* éxécuta promtement les ordres de Sa Majeſté; & ſur la réſiſtance que les gens du *Daroga* firent dans la place publique, où ils mirent l'épée à la main, pour défendre le Lieutenant de leur maître, & empêcher qu'il ne fut conduit en priſon; ceux d'*Ali-culi Chan* firent la même choſe; & avec le ſecours de quelqu'autres eſclaves du Roi, ils eurent l'avantage dans ce combat, & firent *Feruch* priſonnier, après l'avoir bien batu, & couché ſur la place un ou deux hommes du *Daroga*, qui avoient fait réſiſtance. Cela ne ſe paſſa point, ſans donner de la peur au *Daroga* même. Néamoins on ne lui fit aucun mal, ſinon qu'on revit éxactement ſes comptes, & qu'on informa Sa Majeſté qu'il avoit tout le blâme de la quérelle, qui s'étoit formée entre lui & le *Calanter*. On fit auſſi priſonnier en même-tems un autre Lieutenant de l'*Aſſas*, nommé *Zeman*, par le même ordre de Sa Majeſté, & preſque pour les mêmes deſordres qu'il avoit commis à Hiſpahan. Le Roi leur

Deſordres de quelques Oficiers chatiez.

leur fit savoir à tous deux, que c'étoit par son commandement qu'on les avoit arrêtez prisonniers. A l'égard du *Daroga*, il fut suspendu de l'administration de sa charge; & le bruit court que Sa Majesté est pour lui jouër un mauvais tour; car ce n'est pas la premiére fois qu'il a été châtié de ses desordres. On assure cependant qu'*Agamir*, Secrétaire & favori du Roi, & intime ami du *Daroga*, l'a délivré des dangers du suplice, en representant à Sa Majesté, qu'elle n'ignoroit pas que c'étoit un fou achevé, & qu'il n'étoit pas juste de le châtier de ses folies, d'une infirmité naturelle, ni de l'emploïer dans les afaires du gouvernement, atendu son incapacité; mais qu'aïant l'honneur d'être son gendre, il étoit de la bienséance de lui donner les moïens de subsister & de s'entretenir selon sa qualité. Et qu'à l'égard de ses folies passées, il la suplioit humblement de lui pardonner, pour l'amour de sa fille qu'il avoit épousée; & pour la considération de sa noblesse, & de la qualité de *Seid* qu'il portoit; c'est-à-dire, décendu de la race de Mahomet. Ce qui réussit de la sorte.

Le troisiéme de Novembre il se fit quelque réjoüissance publique dans *Hispahan*, pour la naissance d'un fils que le Roi eut d'une Dame de son Haran. Je ne sai pas encor le nom qu'on lui a donné; mais je sai bien que Sa Majesté n'est pas fort joïeuse de la naissance de ses fils, pour les intérêts de son Etat; parce que, comme dit l'Ecriture: *Vous avez multiplié le nombre de nos enfans; mais vous n'avez pas acrû les sujets de notre joïe.* Le sixiéme de Novembre fut

Isaï. 9. 3.

Beiram, ou fête du sacrifice d'un chameau.

le jour du *Beiram*, ou la Pâques du *Curban*; c'est-à-dire, du Sacrifice. *Lala Beig* exerça la fonction de Sacrificateur, aïant fait mourir de sa main le chameau avec la pointe d'une lance, comme je vous l'ai écrit fort au long dans une autre lettre. Le douziéme du même mois, il vint à Hispahan un autre *Daroga*, envoïé du Roi, qui avoit dépossédé son gendre avant le tems; parce que, selon la coûtume, il devoit être continué dans sa charge jusqu'au jour de l'équinoxe du printems, qui est le premier jour de l'année solaire chez les Perses. Le nouveau *Daroga*, qui n'est venu que pour achever le tems qui reste jusqu'au point de l'équinoxe, est Géorgien de race, quoiqu'il soit Mahométan de croïance & de profession, d'une ancienne noblesse; car il est frére de *Bagred Mirza*, oncle propre du Prince *Luarzab*, que le Roi avoit pourvû des Etats de son neveu, lui aïant ôté les biens, avec la liberté; & que son fils, qui est fort jeune, posséde encor à present, sous le titre de *Chan* de *Teflis*. Ce nouveau *Daroga* d'*Hispahan* se nomme *Chosrou Mirza*; c'est-à-dire, le Prince *Chozrou*, comme on le doit écrire & prononcer, & non pas *Chosdroa*, comme nous l'avons reçû des Grecs; car, avec leurs déclinaisons de noms, ils ont estropié les noms propres de toutes les langues du monde, pour ne pouvoir, ou ne savoir pas prononcer beaucoup de lettres étrangéres. Le vingt-sixiéme Novembre, fut le premier jour de l'an nouveau des Mahométans & des Arabes, qui observent l'an lunaire, & par conséquent le premier jour du mois Arabe *Mu-*

har-

harrem, & des dix jours de l'*Asciur*, pendant lesquels les Perses pleurent la mort de *Hussein*, mille trente ans après la fuite de Mahomet, quand il sortit de la Méque, & se retira vers Médine, au sujet de la Religion, pour publier les impiétez de sa secte. Tout le tems, qui s'est écoulé depuis ce jour si funeste à l'état du Christianisme; c'est ce que les Mahométans apellent proprement l'*égire*. Le trentiéme de Novembre, je tins sur les fonds de Bâtême, dans l'Eglise des Peres Déchaussez, une petite fille de M. *Zacharie*, & de Mademoiselle *Mariam* sa femme, nos anciens amis, dont j'avois déja tenu deux enfans mâles en d'autres Eglises, à laquelle je donnai le nom de *Marthe*. Le cinquiéme de Décembre, l'on célébra la fête du *Cull*; c'est-à-dire, de la mort de *Hussein*; mais avec moins de solemnité que les années précédentes, à cause de l'absence du Roi & de la Cour. Le neuviéme de Décembre à trois heures de nuit, nous eûmes une éclipse de lune, extraordinairement obscure, dont nous ne pûmes pas observer exactement le tems, ni les autres circonstances, pour n'y avoir point d'horloges à *Hispahan*. Je considérai cét astre, avec un astrolabe, dans le commencement de son éclipse, à trente-huit degrez, ou trente-huit & demi d'élévation. Et selon les observations qu'en a fait le docte *Mangin*, sous le méridien de Venise, je faisois mon compte, que le méridien d'*Hispahan* faisoit une diférence notable d'environ trois heures trois quarts de celui-là; & par conséquent qu'il en étoit éloigné de plus de cinquante-six de-

L'égire de Mahomet.

grez vers l'Orient. C'est la derniére chose remarquable, que je puisse vous communiquer des afaires & de l'état de ce païs, qui sera la clôture de l'année 1620. & pour nous donner l'entrée dans la suivante 1621.

Les commencemens de la nouvelle année nous ont été fort dificiles à suporter, à cause des rigueurs d'un froid hiver, qui durant plusieurs jours a tenu la terre couverte de glace & de néges, si épaisses, qu'il fallut emploïer le pic & la pele pour rendre les chemins libres, & ouvrir les passages. Et touchant les afaires du monde, comme j'écrivois la presente, il est arrivé, au moment que j'étois prêt à vous mander quelqu'autres nouvelles, un courier aux Anglois, envoïé par leurs gens de *Giasch*, qui étoient allez sur mer. Ils leur mandent, que le vingt-septiéme de Décembre, quatre de leurs vaisseaux étoient abordez en Perse au havre de *Giask*, avec deux autres vaisseaux Portugais, chargez de marchandises, qu'ils avoient prises sur la route. Qu'ils avoient trouvé l'armée Portugaise à l'ancre au port de *Giask*, où elle les atendoit, qui n'étoit composée que de quatre navires à voile, sans autres vaisseaux à rame. Qu'ils avoient combatu tout le long d'un jour; & qu'un des vaisseaux Portugais avoit pris la fuite, à ce que l'on croïoit; les autres aïant tenu bon dans le combat, après avoir perdu leurs mâts, & resté si maltraitez, qu'ils n'étoient plus en état de tenir la mer, & beaucoup moins de soûtenir le combat, pour avoir perdu beaucoup de leurs soldats dans le choc. Et que les Anglois, sans perdre le tems, ni l'ocasion qui se

Combat naval des Portugais & des Anglois.

se presentoit favorable à leurs desseins, avoient déja débarqué cent balles de marchandises, & cinquante caisses d'argent, qu'ils avoient mis sur terre en lieu de sûreté, & qu'ils s'étoient reposez la nuit, dans la résolution de combatre dès le point du jour, & de prendre les vaisseaux des Portugais, où de les brûler, ou de les couler à fonds; ce qui leur sembloit facile à faire. Et en atendant, ils avoient envoïé la même nuit cét exprès, qui n'avoit pas eu le tems de leur aporter des nouvelles certaines du succès de la bataille & de l'issuë de leurs afaires. Les Anglois d'*Hispahan*, qui tenoient la victoire assurée dans leurs mains, & qui vouloient s'acréditer auprès de *Lalà Beig* Tresorier, pour avoir de l'argent, qu'il refusoit de leur prêter, ne voïant arriver aucun de leurs vaisseaux, & les pressant, au contraire, de leur païer plus de quinze milles zequins, dont ils étoient redevables au Roi, publiérent ces heureuses nouvelles & témoignérent la joïe qu'ils en recevoient, dès le soir même, au son des tambours, des flûtes & des fifres, & peut-être trop tôt, la fête n'étant pas encor passée. Les Peres Augustins, & les autres Portugais, qui résident en cette ville, eurent bien du dépit de voir leurs ennemis favorisez de la fortune.

Mais le deuxiéme de Février un autre courier arriva d'Ormus, qui aporta des nouvelles plus fraîches, & plus avantageuses aux Peres Augustins, du sixiéme de Janvier. Elles portoient, qu'il étoit vrai que les quatre vaisseaux des Anglois étoient ar-

rivez devant *Giask*, avec deux autres qu'ils avoient pris en chemin sur les Portugais, à l'un desquels ils avoient mis le feu, après l'avoir déchargé, parce qu'il n'étoit plus en état de servir étant usé de vieillesse, & l'avoient jetté tout ardent contre la flotte des Portugais, qui étoit au port de *Giask*, pour la brûler; mais que la flotte n'en avoit été aucunement endommagée, & qu'il n'y avoit que le vieux vaisseau qui s'étoit consumé dans l'eau. Que le combat, qui fut sanglant, venant à s'échaufer, un vaisseau Portugais; savoir, l'Amiral, ou le Patron, comme ils l'apellent, où le Général s'étoit mis en personne, pour être plus leger & plus propre au combat que la navire Capitane, s'étoit retiré de la mêlée. Ce ne fut pas pour prendre la fuite, comme les Anglois l'avoient cru; mais pour regagner l'autre vaisseau marchand Portugais, comme en éfet il fut repris. Les Anglois le conduisoient prisonnier; & ils devoient l'avoir laissé bien loin derriére eux, quand ils se presentérent au combat. Que la bataille avoit été cruelle & sanglante, de part & d'autre, durant plusieurs jours. Qu'il étoit véritable, que le premier jour les Anglois avoient débarqué leurs marchandises; parceque les Portugais, pour prendre le haut du vent en pleine mer, leur avoient donné le loisir & la commodité de s'aprocher de terre, où ils avoient pû facilement débarquer, & mettre leurs marchandises à couvert, à la faveur du rivage, d'où les grands vaisseaux ne pouvoient s'aprocher qu'environ d'un mille d'Italie. Que le Général des Portugais ne connoissant pas qu'il étoit dans la puis-

puissance des Anglois de décharger leur marchandise, & de charger la soïe de Perse, avoit changé de dessein; & que, sans se soucier du vent, il s'étoit aproché de la terre, aïant ocupé le milieu entre le rivage; & les Anglois leur empêchant l'abord, le débarquement, & en même-tems les privant du secours qu'ils pouvoient espérer de terre-ferme. Que les afaires étoient en cét état, quand le courier partit, le combat continuant toujours, avec beaucoup de chaleur & de sang; & les barques des Portugais, allans & venans jour & nuit d'*Ormus* à *Giasch*, qui ne sont éloignez l'un de l'autre que de trente lieuës, pour aporter des munitions & des vivres, & fournir du rafraîchissement à l'armée Portugaise, & conduire leurs blessez à *Ormus*. Qu'un navire des Anglois avoit déja commencé à s'ouvrir, & que prenant l'eau de tous côtez, qu'il étoit pour couler bien-tôt à fond. Qu'il y avoit sept vaisseaux médiocres, & à ce que je croi, à rames qui venoient d'*Ormus* au secours des Portugais. Qu'on y atendoit de jour en jour deux autres grands vaisseaux de haut bord, avec un autre vaisseau de guerre à rame, qui leur devoient venir de *Goa*. Desorte que les Portugais espéroient avoir l'avantage, & tenoient la victoire assurée pour eux. Le même courier aporta une autre nouvelle, qui étoit assez mauvaise pour les Portugais, qu'un Capitaine Mahométan du Roi d'*Ormus*, dans la terre-ferme, voisine de l'Arabie-heureuse s'étoit révolté, & avoir livré entre les mains du Persan deux Places de cette côte, dont l'une se nommoit *Giulfar*,

& l'autre *Doba*, toutes deux voisines, d'*Ormus*, par mer, & de *Moscat* par terre. Cette derniére place apartient pareillement aux Portugais, d'où ils avoient coûtume de recevoir leurs provisions ordinaires, pour les nécessitez de la vie. Si cela est véritable, le Roi de Perse a gagné peu-à-peu, & s'est rendu maître, tant du côté de la Perse, que de celui de l'Arabie-heureuse, de tous les lieux qui donnoient à manger & à boire aux habitans d'Ormus, & il est à present dans son pouvoir de les faire mourir de faim & de soif quand il voudra. Les Portugais, mal conseillez, s'en mettent fort peu en peine, & n'estiment pas que les pertes du Roi d'Ormus, leur vassal, soient leurs pertes propres, comme en éfet elles le sont. Pourvû qu'ils entretiennent la paix avec le Persan, ils négligent d'apliquer les remedes & de pourvoir aux dangers qui menacent le Roïaume d'Ormus, où le Persan porte tous ses desseins, & dont un jour il se rendra maître, si les Portugais ne changent de conseil, & ne se rendent plus sages.

Progrès du Roi de Perse.

C'est tout ce que je puis vous dire jusqu'à present des afaires publiques. Pour les miennes particuliéres, elles sont, Dieu merci, dans l'état que je puis souhaiter, pour ce qui regarde ma santé, & celle de toute ma famille. Cependant, sur le commencement de l'autonne, je fus ataqué de mon mal ordinaire, si cruellement, que je n'eus point d'autre pensée que celle de la mort, que je voïois devant mes yeux. Et un jour, qui fut le septiéme de Septembre, je composai l'épitaphe, que je voulus qu'on gravât sur mon tombeau, non dans cette belle &

magni-

magnifique sépulture, que j'avois désignée l'année auparavant, de me bâtir à la campagne, à la façon de ce païs, avec des enrichissemens particuliers, & de grandes inscriptions; mais dans un sépulchre ordinaire, en quel lieu que ce fut, & même dans l'Eglise, selon l'usage des Chrétiens. C'est pourquoi, en quelque lieu & en quelque tems qu'il plairoit à Dieu de me retirer de ce monde, si on jugeoit à propos de graver quelqu'épitaphe sur mon tombeau, je desirois qu'elle fut conçûë en ces termes.

AU ROI,

Epitaphe de l'Auteur, composé par lui même.

En qui & par qui toutes choses sont vivantes.

PIERRE DELLA VALLE',

Surnommé le Pelerin, a laissé ici en dépôt les dépoüilles mortelles de son voïage, jusqu'à ce qu'il vienne les reprendre, doüées de l'immortalité, pour les emporter avec lui dans le Ciel, & pour les consacrer à Dieu, son Sauveur, après son heureux retour.

Il mourut au Seigneur le jour.... du mois....
l'an de nôtre salut M. D. C....
& de son âge le....

MAis à present je n'ai pas besoin de tombeau ni d'épitaphe, les dangers

de la mort aïans cessé avec mon mal, & Dieu m'aïant remis dans une parfaite santé. Ce qui m'a resté à vous écrire, est, que n'aïant eu aucun empêchement qui m'ait détourné de mes études, en l'abscence de la Cour, j'ai donné tout mon tems à caresser les Muses, & à m'emploïer à des ouvrages de belles lettres, où j'ai beaucoup profité. Et premiérement il y a déja plusieurs mois que j'avois commencé une *Grammaire de la langue Turque*, que j'ai composée en Toscan, & dont je suis venu à bout, avec toute la satisfaction que je pouvois espérer, puisqu'elle est facile, claire & courte. Je dis courte, à l'égard de ce qu'elle contient, & qui néamoins, pour le grand nombre des régles qu'il faut observer en cette langue, ne sera point si petite qu'elle ne fasse un juste volume, qui ne sera pas moindre que la Grammaire Caldaïque de *Géorges Amira*, qui n'est pas peu pour un livre de cette nature. J'ai emploïé environ dix-huit mois à la composer, si je veux compter tous les jours, qui se sont écoulez depuis que je mis la premiere main à cét ouvrage; mais si je veux seulement prendre les jours que j'y ai travaillé le matin durant quelques heures, je ne pense pas y avoir emploïé plus de dix-huit semaines. Il sufit, j'en suis content, & je suis dans une ferme résolution, que, s'il plaît à Dieu de me ramener à Rome, où je ne manquerai point de commoditez, aussi-tôt après mon arrivée, je la ferai imprimer pour le bien public, sur l'espérance que j'ai d'y trouver des Imprimeurs & des lettres des langues

gues étrangéres. Je n'ai pas donné de l'emploi seulement aux Muses Turques & Toscanes pendant ce doux repos, comme vous pourriez bien croire ; mais encor aux Persanes, aux Arabes, & aux Latines ; parce que j'ai entrepris de traduire divers petits Ouvrages de ce païs, qui ne seront pas desagréables, comme je le croi, à ceux de notre Europe. Ce sont, premiérement : *La Profession de la Loi Mahométante, selon l'usage des Perses*, qui est un petit livre parmi eux, à proportion du Catéchisme, ou de la Doctrine Chrétienne parmi nous, qui contient en peu de paroles la substance de leur foi & de leurs cérémonies. J'ai entrepris cette traduction en faveur de nos Religieux, qui ont besoin de savoir ces choses, pour répondre pertinemment aux Mahométans, avec lesquels ils entrent souvent en conférence des matiéres de la Religion ; & j'espére que mon travail aura le succès que je desire. Je suis encor dans le dessein de traduire, du Persan en Latin, trois petits Ouvrages de choses fort curieuses, qui apartiennent à l'Astronomie. Le premier est une Ephéméride de l'année derniére 1620. composée par un des plus fameux Astrologues de la Perse, où il n'a pas seulement compris les aspects des Planetes, les mouvemens des Cieux, les changemens des saisons de l'année, & les autres observations, qui sont marquées dans nos Almanachs & dans nos Ephémérides ; mais encor plusieurs suputations & calculs des années, divers pronostics, toutes leurs fêtes mobiles & permanentes ; & enfin plusieurs

Compositions de l'Auteur.

Ephémérides des Perses.

petites remarques ſur les hiſtoires de l'antiquité, & ſur d'autres matiéres, qui ſont pour plaire aux eſprits de l'Europe, & dont la connoiſſance d'une année ſeule leur fera connoître toutes les autres. Le ſecond, eſt une *Explication*, ou un *Commentaire*, compoſé par un autre excellent perſonnage, pour bien comprendre & ſe ſervir pour toûjours de ces Ephémérides Perſanes, avec une déclaration de tous leurs chifres, & caractéres; ce qui eſt une choſe agréable & curieuſe, dont ceux de nôtre païs admireront l'ordre, la briéveté, la facilité, & comment ils peuvent comprendre & renfermer, en ſi peu d'étenduë, tant de choſes avec tant de clarté. Le troiſiéme eſt un petit *Traité des Aſcendans*, qui contient ſommairement le jugement de toute la vie des perſonnes, néamoins en termes généraux. Nos ſavans pourront, non-ſeulement remarquer la maniére dont uſent ceux de ce païs, dans leurs obſervations & les jugemens qu'ils font des perſonnes; mais voir encor comment ces Infidèles comprennent parfaitement quelle eſt la force du franc arbitre, ne parlans qu'avec beaucoup de modération des choſes qui doivent arriver, & ne portant leur vûë & leur jugement, ſans nulle ſuperſtition, que ſur ce qui doit arriver au vrai par la vertu naturelle des aſtres. Je mets ces trois ouvrages dans un ſeul volume, quoiqu'ils ſoient de diférens Auteurs, à cauſe du raport qu'ils ont l'un à l'autre, chacun néamoins avec ſa Préface ſéparée. Je n'y mets pas ſimplement la Traduction Latine; mais le Perſan d'un côté, & le Latin de l'autre,
pour

pour faire voir ma fidélité. J'obſerve la même méthode, dans la *Traduction de la Doctrine, ou de la Profeſſion de Foi des Mahométans*; & parce que c'eſt une matiére d'Aſtrologie, je dédie cét ouvrage au Sieur *Magin*, la gloire de nos Italiens, & un homme ſi éclairé dans cette ſcience, comme tout le monde ſait, avec qui je fis amitié quand je paſſai par Bologne. Je ſuis également l'Arabe & le Perſan, dans la traduction des ouvrages compoſez en ces deux langues, quoique je m'atache davantage au texte Arabe, comme étant l'original. J'ai encor entrepris la Verſion d'un autre livre, intitulé *Les mille noms de Dieu*, qu'ils ont ſouvent entre les mains, & qui ne ſera point inutile, quand il ne donneroit point d'autres lumiéres que l'interprétation fidèle de mille atribus de Dieu, dont la connoiſſance ſera fort agréable aux véritables amateurs de la langue Arabe. J'ai deſtiné cét ouvrage à M. Marius Schippan, qui eſt fort curieux de cette langue, & des ſciences Orientales, s'il n'a pas changé d'inclination. J'en ai un autre dans l'eſprit, ſans y avoir encor mis la main, parce qu'il demande plus de tems que je n'ai deſſein d'en paſſer en ces cantons. Quand ſera-ce donc? Qui le ſait? Un jour néamoins viendra, ou ici, ou ailleurs, que je travaillerai à traduire du Perſan en Toſcan, un livre qu'ils nomment, *La Moële des Hiſtoires*, & un petit *Abregé de l'hiſtoire de tous les Rois de Perſe*, depuis *Adam* juſqu'à *Sciach Tahamaſp*, aïeul de celui qui régne aujourd'hui: & peut-être une autre *Hiſtoire des Califes de Babilône*, qui ſont des choſes peu con-

nuës

nuës en Europe. J'ai un autre livre en main, qui ſont les *Centons* d'Ali, fort élégans & fort moraux, composez en vieux Arabes, & traduits en Perſan. Enfin je ferai tout mon poſſible, afin que l'Europe tire quelqu'utilité de mes voïages; & mon nom, quelque gloire de mes écrits. Mais parce que l'agréable *Boccalin*, dans ſes Recueils du Parnaſſe, & le *Caporal* dans ſes Poëſies, diſent que les Traducteurs des Livres n'aïans pas la force de grimper ſur le ſommet de cette rude montagne, après s'être bien peinez, pour aller boire de ces douces eaux d'Aganippe, abatus & vaincus du travail, ſont contraintes de s'arrêter au pié de la montagne, atendans de contenter leur apetit du potage qui tombe d'enhaut, ou qui leur eſt envoïé de la cuiſine des hommes de lettres. Pour n'être pas du nombre de ces perſonnes ſi malheureuſes, & pour n'être pas mis au rang des ânes, comme quelqu'uns y mettent les Grammairiens, & où ma Grammaire Turque pourroit bien me réduire, je ferai tous mes éforts pour me faire connoître dans le monde, par quelques legéres productions de mon eſprit. Et ſi mes mérites ne peuvent pas m'élever juſqu'au faîte de cette docte montagne, ma volonté ne manquera pas de m'y porter, fût-ce dans une ſimple charette, & en danger de me rompre le col par les chemins; non pas pour y être reçû en qualité de bourgeois, ce que je n'ambitionne point; mais au moins pour y avoir une maiſon à loüage, afin d'aller quelquefois me divertir avec ces nobles citoïens, quand le beau tems me le permettra, &
pour

pour faire tout mon possible, qui est la plus haute de mes prétensions, à ce que j'obtienne des patentes, avec privilége de composer des vers, non pour les mettre sous la presse, qui seroit un peu trop pour moi, mais entre les mains de mes amis, pour en avoir leur jugement. Et si mon peu de savoir ne me donne pas l'entrée dans le conseil, & dans la sale du sénat, pour porter mon sufrage & dire mon avis avec les doctes, qui ont le droit de bourgeoisie, que je sois au moins admis aux spectacles publics dans la place, entre les moins intelligens, sans être repoussé par les gardes, comme ignorant. J'ai assez de courage pour cela, & la paresse ne me le fera jamais perdre; mais je ne sai pas si j'aurai des forces proportionnées à la grandeur de mes entreprises. En ce genre d'écrire, j'ai tissu la couronne *Gioeride*, à l'honneur de mon épouse *Maani*. Je suis aussi dans la volonté d'entreprendre de nouveau, & de réduire dans une meilleure forme, avec plus de suite & plus d'ornement, la fable des amours des Pêcheurs, que j'avois commencée par divertissement lorsque j'étois à Naples, & que j'ai été contraint d'interrompre depuis, par les ocupations de mes voïages. L'ordre que j'observerai dans la composition de cét ouvrage, sera d'insérer des vers dans quelques endroits de la prose, dont j'ai composé une bonne partie; mais que je ne puis continuer, n'aïant pas mes papiers, ni les projets que j'en ai formez. J'ai les premieres ébauches que j'en ai tracées, que je laissai à Rome, & à Constantinople, avec le reste de mes hardes. Si ce que j'ai

j'ai à Constanrinople n'est point perdu, comme j'en ai peur, je mettrai la derniére main à un ouvrage, dont le dessein est formé, & où j'ai déja apliqué les premiers traits & les premiéres couleurs. Ce sont les lettres amoureuses des Pêcheurs, dont la composition est en prose; mais l'air & la forme est poëtique. Elles contiennent une description fidèle de mes voïages sur mer, avec un narré des histoires & des fables anciennes, au sujet des lieux où j'ai passé, & où elles sont arrivées. Toutes ces lettres sont adressées par un Pêcheur, à une belle Pêcheuse, dont le le nom est feint; mais la personne véritable, soit que je nomme cette Dame Clerine, ou Belise, sans être encor bien certain quel de ces deux noms je lui donnerai, quoique je sois résolu de lui faire porter l'un ou l'autre. Tel sera le sujet de mes études, & des ocupations de mon esprit, si mes papiers & mes mémoires sont encor en leur entier à Constantinople, où je les laissai. J'y fus possédé de mes fureurs poëtiques; les Muses, qui me jettoient dans ces emportemens, étans aidées des avantages du lieu & de l'aspect d'une galerie, d'où je découvrois toute la ville, la mer, la terre, & les agréables campagnes de l'Europe & de l'Asie, jusqu'au mont Olimpe, & bien loin au-delà. Si donc mes écrits ne sont point perdus, & si la trame de la toile que commençai lors à ourdir s'est conservée, je ne manquerai pas de décrire un songe amoureux, que j'ai feint à la loüange de la chaste & belle Nimphe Corinée, avec un dialogue du choix que cette Dame avoit fait de ses amours. Je ne veux pas

ce-

cependant les produire en public, pour quelques opinions extravagantes que je tâche de soûtenir. Mon esprit se portant où étoit mon cœur, & mon dessein étant de loüer, par cette invention, quelques Dames d'une humeur presque aussi peu constante, que j'avois aimées étant à Naples & à Rome, & que je fais passer dans mes écrits sous le nom de Nimphes & de Pêcheuses, usant de ces termes de reconnoissance, pour ne les pas frauder des loüanges qu'elles méritent; & pour honorer par ma plume ces nobles Dames, qui m'ont favorisé en quelque lieu, & en quelque maniére que ce soit, ou de leur amitié, ou de leur courtoisie, &, comme on dit, qui m'ont traité à la cavaliére. Il est vrai qu'entr'elles, je considére davantage, par une juste raison, & que je donne plus de loüanges à celles, pour qui mon atachement a passé les termes de la courtoisie, & a eu des mouvemens plus sensibles d'un amour heureux, ou infortuné, qui sont ces sept Nimphes, si célèbres dans mes écrits; savoir, Elicopide, autrement l'ingrate Gliriane, l'honnête Corinée, la fidèle Corimaure, l'agréable Belise, la seconde Cipasse; je dis la seconde, parce que la premiére fut celle qui posséda le cœur du poëte Ovide, la bizarre & changeante Clerine; & enfin celle qui a apliqué le dernier sceau à nos amours, la Nimphe Gioeride, à present mon épouse. Comme Gliraine & Gioeride, sont celles à qui j'ai eu plus d'atache, elles tiennent le premier rang dans mes écrits & dans mon cœur, qu'elles possédent entiérement, sous le nom de Petinte, qui est

Amours de l'Auteur.

mon

mon véritable nom poëtique. Pour les autres, dont les amours n'ont été que des moqueries, & dont les flâmes n'ont pas pénétré jusqu'au vif; j'en parle, à la vérité, mais sous d'autres noms, & sous des personnes empruntées, que je change, comme un Protée, en diverses formes, à mesure qu'elles changent d'amours. Mais pour retourner à mes petits ouvrages, ils seront acompagnez un jour, comme j'espére, de la Pastorale du Tigre, & de la Voïageuse amoureuse Fatmat, ou de tel autre nom qu'il me plaira d'imposer à une Demoiselle Turque, fille du noble Soliman. J'ai fait dans cette piéce les projets des amours de cette Demoiselle, & de deux autres de ses semblables. J'ai laissé à Constantinople plusieurs autres ouvrages imparfaits de pareille nature, qui sont conçûs confusément dans mon esprit, & que je pourrai produire un jour à mon aise. Sous les ornemens du discours, & sous les voiles de la fiction, j'y cache plusieurs histoires véritables & curieuses de ce qui m'est arrivé, pour la plus grande partie, & à quelques-uns de mes amis. Toutes ces choses de mon invention ne sont pas pour être mises en lumiére, sachant bien qu'elles ne méritent pas d'être imprimées; mais seulement pour être communiquées en secret à mes amis intimes, dont je n'apréhende point la raillerie, quoique mes écrits méritent leur censure. Pour conserver le souvenir de mes peines amoureuses, & laisser à la postérité des témoignages de l'inclination que j'ai eu toûjours au service des Dames, je les mettrai dans ma bibliothéque, écrits à la main, ou

ou dans mon cabinet, dédiez aux Muſes. Car j'ai deſſein de dreſſer à Rome la plus ſomtueuſe & magnifique bibliothéque que je pourrai après mon retour, avec toutes les curioſitez que j'eſpére raporter de mes voïages. Mais je parle de mon retour, & de la ville de Rome, comme ſi j'étois à Freſcati ou à Marin, ne penſant pas que j'aurai bien à ſuer avant que d'y parvenir. Ainſi va le monde. Le deſir me tranſporte, & cependant je demeure ici, m'entretenant de vains diſcours; me repaiſſant de penſées inutiles, & me nourriſſant de folles eſpérances, tandis que vous, plus ſage & plus prudent que moi, parmi ces beaux eſprits de l'Italie, parmi ces agréables entretiens de l'Europe, parmi ces commoditez avantageuſes de profiter de vos études, parmi les Chrétiens, & dans la compagnie de tous les honnêtes gens, allez tous les jours ſur le Parnaſſe; je ne ſai pas ſi c'eſt en caroſſe ou à cheval, ou ſur une mule, comme le Caporal; vous pouvez vous y enivrer de ces liqueurs délicieuſes de l'hélicon, où vous êtes plongé juſqu'à la gorge, vous moquant d'une pauvre miſérable, qui mourant de ſoif, au milieu de ces barbares, n'a point d'autre ſoulagement, que de crier avec Ovide:

Pour ſoulager mes maux, je n'ai que les Corales,
Dont les cheveux ſont blonds, & les humeurs brutales.

Pendant que vous êtes à votre aiſe; puiſ-je dire autre choſe, atendant un meilleur ſort, ſinon qu'il eſt impoſſible,

De

De goûter le bonheur de la paix sur la terre,
Si l'on n'a pas senti les malheurs de la guerre.

Il est vrai, je ne connoissois pas bien les richesses de notre païs, avant que d'avoir éprouvé l'indigence des étrangers; & j'espére que je les goûterai mieux que je n'ai fait ci-devant, quand Dieu m'en donnera un jour la joüissance. J'étois persuadé que les commoditez de la vie n'étoient pas si grandes, ni fréquentes ailleurs, & si particuliérement chez les barbares, qu'elles sont chez nous; mais du moins je pensois qu'on y voïoit tomber des pluïes, si l'on n'y voit pas déborder des déluges. Je peux cependant vous assûrer, que la privation des délices de notre païs, & la grande diférence qu'il y a, entre les divertissemens de l'Italie & les brutalitez de l'Orient, n'est pas ce qui me donne le plus de peine, n'aïant pas l'esprit si éféminé, que de préférer les plaisirs d'une vie poltrone & fainéante, aux considérations d'une autre genre de vie laborieuse & pénible, mais loüable & glorieuse. Ce fut la réponse que je donnai, en partant de l'Italie, à une Dame qui tâchoit de me détourner de mon voïage. Que j'étois las & ennuïé des délices dans lesquelles j'étois né, & avois toujours vécu; que je voulois m'en sévrer pour quelque-tems, & éprouver quelque mal, pour en recevoir quelqu'avantage: Desorte que je me soucie fort peu de la privation de tous ces biens, quoiqu'elle soit extrémement fâcheuse & dificile à suporter. Mais la privation de cette florissante Académie de ces beaux esprits, avec qui il y a toûjours à profiter, ces doctes conférences, ces curieu-

rieuses bibliothéques, ces nouvelles divertissantes, qui abordent à la Cour de Rome de tous les endroits du monde, ces discours étudiez, ces entretiens savans, avec des personnes qui savent parler & répondre à propos; & tant d'autres choses, dont l'esprit d'un homme, que la nature a créé raisonnable, se repaît & se nourrit, ne sont-elles point capables de me causer de la douleur, quand je m'en vois privé; serois-je formé de chair, ou, pour dire mieux, serois-je homme doüé d'entendement, si je ne ressentois point l'absence & la privation de ces biens? Ce n'est pas que je veüille dire, que la façon de vivre des gens de ce païs soit tout-à-fait une vie de bêtes, ni que tous les Persans soient stupides & ignorans comme des ânes, ce qu'on ne peut dire, ou penser qu'avec injustice; & quoiqu'ils soient mis au nombre & au rang des barbares, ils ont néamoins je ne sai quoi, qui ne ressentent point son barbare. Ils sont raisonnables comme les autres; ils savent beaucoup de choses, & même des afaires du monde, aussi-bien que nous. Mais que puis-je faire? Il ne se trouve pas un homme docte dans un troupeau de mille bêtes, qu'il faut conduire le bâton à la main, au son de la clochete? Et de tous les gens doctes qui sont ici, je dis à *Hispahan*, où est la Cour principale, si vous leur ôtez la connoissance de l'astrologie judiciaire, & de l'art de deviner, où comme des infidèles, ils sont incomparablement mieux versez que nous autres, qui ne l'exerçons pas, & qui n'en faisons pas grand estime; pour les autres sciences, les premiers d'entr'eux ne

ne feroient pas des médiocres parmi nous. Ils n'ont pas la tête propre à l'histoire, à l'antiquité, ni aux autres sciences curieuses, qui sont comprises sous le nom des belles lettres. Ils ont quelque connoissance de la poësie, comme de la moralité, des pensées, des sentences, & des beaux termes de la langue; mais ils manquent de l'invention, qui est la plus noble partie, & comme l'ame de tout le corps. En général, leurs entretiens ordinaires ne sont que de manger & de boire, sans ouvrir la bouche pour dire une seule parole. Tous leurs complimens sont; vous soïez le bien venu; comment vous portez-vous; voilà votre place, qui vous est destinée: ce qu'ils répétent incessamment, avec importunité. Ce qui me donne le plus de peine est, que ceux qui viennent de dehors, trouvans quelqu'un dans leur maison qui soit venu les visiter, pensent parler fort à propos, & user d'une grande civilité envers leur hôte, lui disans; soïez le bien venu. Le Roi, oüi le Roi même, qui est des plus spirituels, des plus actifs & des plus pénétrans de son Roïaume, un jour que je lui fis un compliment de trois ou quatre paroles, à la mode de notre païs, se tût tout court, & je vis bien qu'il ne savoit que répondre; ce qui m'a fait depuis changer de langage, pour m'acommoder à leur façon de parler; c'est-à-dire, de parler toujours, & avec toute sorte de personnes, à la simplicité, & de la maniére dont usent les femmeletes de nos quartiers, & les personnes qui n'ont jamais vû l'A, B, C, & d'un langage, que Dieu veüille qu'il ne vienne pas à corrompre peu-à-peu ma langue naturelle, &

Les Persans ont l'esprit grossier.

à me

à me faire passer pour un marmot, quand je serai de retour en Italie. Pour les Dames, je n'en dis mot, parce qu'elles demeurent continuellement renfermées dans leurs maisons ; ou si la nécessité les oblige d'en sortir, elles vont à pié par les ruës, le voile abatu ; ou si elles sont à cheval, elles sont tellement déguisées, qu'on ne les peut connoître ni discerner, si ce sont des gueuses ou des femmes de Seigneurs. C'est pourquoi ce n'est pas la coûtume de les saluer; mais on les laisse passer comme des bêtes; & bien souvent on en fait de mauvais jugemens; ce qui semble fort étrange à un cavalier pôli, nourri dans les civilitez de l'Europe, qui rencontre dans son chemin quelqu'une de ses parentes, ou de ses voisines, ou de ses amies, les plus intimes, comme il peut arriver à ceux, qui, comme moi, sont mariez, d'avoir quelqu'habitude avec des Dames, qui font l'honneur à leurs femmes de les visiter. Je parle des femmes d'honneur & de condition; car les Courtisanes sont infâmes, & communes, indiféremment à tous les hommes, qui en veulent pour le prix de leur argent; il lui seroit impossible d'en servir aucune en cavalier, ni même d'en trouver qui agréât son service, ou qui voulût reconnoître d'aucune faveur honnête les marques de sa courtoisie. Tout ce qu'il pourroit faire, ce seroit de lui écrire quelque lettre d'amour, pleine de pensées & d'afections, ou lui dire quatre ou cinq vers qu'elle entende, ou lui alléguer quelqu'histoire des Métamorphoses, quand l'ocasion s'en presente. Il y a quelques jours que j'envoïai une Epigramme,

me, de ma façon, en vers Persans, à une Dame de nos intimes amies, qui se pique de bel esprit, & qui, à cause de l'étroite liaison qu'elle a avec ma femme, m'apelle son frére spirituel, comme on parle ici, à qui je rends tous les devoirs de la civilité, avec la permission de ma chére compagne, qui connoissant bien mon humeur, & ma façon d'agir, qui n'est pas de vouloir rien entreprendre à son préjudice, me permet volontiers de caresser les Dames de cette qualité à la cavaliére, & selon l'usage de mon païs. Je lui envoïai donc ces vers Persans, en raillant sur son nom. Quelle réponse pensez-vous qu'elle me fit? Elle m'envoïa pour réponse, une lettre bien composée, & plaine de beaux vers amoureux. Je dis, beaux; parce qu'ils étoient tirez de leurs meilleurs Auteurs, & qui convenoient fort bien au reste du sujet de la lettre, écrite en beaux caractéres, peinte en or vermeil, & enrichie de figures, & d'autres galanteries à leur mode. C'étoit la même lettre, que son mari lui avoit écrite autrefois se trouvant éloigné d'elle; & parce qu'elle étoit belle, pleine de beaux mots, fort obligeans, & de pensées amoureuses, elle m'en fit un present, & voulut qu'elle me servit de réponse. Voïez si cette procédure est de bonne grace, & si elle n'est pas capable de faire tomber les bras à un pauvre poëte, comme nous disons par raillerie; parce que les Muses sont extrémement mélancoliques, sans la compagnie de cupidon & de sa mere. D'ailleurs se fatiguer l'esprit & la main, à broüiller & salir des feüilles entiéres de papier de vers dérobez

robez de tous côtez, & raportez confusément, sans avoir une personne qui les entende, c'est une chose capable de faire désespérer Pétrarque, Arioste, & à plus forte raison des Poëtes de fêves comme moi. Ce que je vous dis, afin que vous ne vous étonniez point si j'ai pris un si grand dégoût de la Perse, puisque j'en ai un juste sujet, & que vous vous étonniez plûtôt de la patience que j'ai euë jusqu'à present. Ce que j'ai dit en passant de mes vers composez en Persan, qui sont les prémices poëtiques de ma Muse Persane, m'a fait naître la volonté de vous les envoïer avec ma lettre, en vous avertissant cependant de deux choses. La premiére, que j'ai composé ces vers par sillabes, contées selon les régles de notre Europe, sans savoir si la poësie de ce païs garde les mêmes loix dans leurs langues Arabe, Turque & Persane, n'aïant pû l'avoir en ma possession, ni la lire jusqu'à present. L'autre, que j'ai composé cette Epigramme à la loüange d'une Dame nommée *BibiZohra*; c'est-à-dire, Madame Vénus, du nom d'une des sept Planetes du Ciel. Vous direz, & vous jugerez ce qu'il vous plaira de mes vers, qui vous doivent être presentez de ma part, écrits en caractéres Persans d'un côté, & de l'autre en caractéres italiques, afin que vous puissiez comprendre, par ceux-ci, comment ceux-là se doivent lire, avec une interprétation juste & fidèle, mot pour mot en notre langue, que j'ai inserée au milieu de ces deux sortes d'écritures.

Pour ne pas commencer une autre feuille, outre que je travaillerai bien à achever celle-ci, je finirai ma lettre à la faveur des

Muses, & avec les bonnes graces de cette belle Dame *Zohra*, qui me fit un present il y a quelques jours de cét excellent papier, sur lequel je vous écris, & de plusieurs autres galanteries. Ce qui me fait souvenir de vous prier que vous gardiez, s'il vous plaît, toutes les lettres que je vous écris; parce que je n'en retiens point de copie, & que je n'en ai que de simples mémoires en forme de journal, qui sont imparfaits. J'y ajoûte beaucoup de choses, qui me viennent dans la mémoire, quand j'ai la la plume à la main pour vous écrire, qui ne sont point marquées si précisément sur son papier, avec toutes les circonstances, dont j'acompagne mes lettres, de plusieurs discours de mes afaires & de celles de mes amis, selon les ocurrences des jugemens, des aparences, & de plusieurs autres choses semblables, toutes bien fondées, sur les informations certaines que j'en ai, & de plusieurs choses secretes, que j'ai aprises de divers endroits, & que j'ai recueillies toutes ensemble, dans un même dessein, pour en faire un volume. Ce sont des choses, non-seulement curieuses, mais encor utiles, & même nécessaires pour l'intelligence du principal de l'histoire, & qui ne sont point couchées dans les mémoires de mon journal, ou pour épargner ma peine. Sans autre discours, j'y marque simplement les événemens de chaque jour, ce qui me sufit; mais qui ne pourroit pas vous servir, ni à aucun autre, sans quelque chose de plus que j'ajoûte dans mes lettres. Desorte que vous m'obligerez de conserver les lettres que je vous écris, parce que

je

je n'en ai point de copie, & qu'il se peut faire que j'en aïe besoin un jour, pour supléer aux défauts de ma mémoire, qui est sujette à manquer, comme celle des autres hommes. Et si elles peuvent arriver à bon port, c'est un miracle, dans une si grande distance de lieux, par tant de mains, avec si peu de sûreté, ou pour mieux dire, parmi tant de dangers, par mer & par terre. Je vous fais une seconde priére, qui est de saluer, de ma part, tous nos amis, que je ne nomme point, de crainte d'être trop long, mais que je considére l'un après l'autre; & sur tous Messieurs Spina, le compére André, avec ses annexes; M. le Docteur incomparable, & le Seigneur Coleta, qui est comme le sel, qui assaisonne notre conversation. Avec cela, je prie Nôtre-Seigneur de vous conserver en santé & en prospérité, & je vous baise les mains, & à tous ceux de notre société.

D'Hispahan le propre jour du Carnaval 23. Février 1621.

LETTRE XIII.

D'HISPAHAN.

Cette lettre est plûtôt un panégirique des vertus & des illustres actions du Roi de Perse, qu'une simple lettre, par laquelle l'Auteur retracte ce qu'il avoit écrit contre Sa Majesté, dans ses lettres précédentes, où il l'avoit acusée de cruauté, de lâcheté, & de peu d'amour pour les Chrétiens.

MONSIEUR,

Puisque nous sommes entrez dans le carême, & que le tems est venu de penser au plûtôt au salut de notre ame, je me suis souvenu de l'obligation que j'ai de m'aquiter des devoirs d'un Chrétien, & de réparer l'injure que j'ai faite à ceux dont j'ai blessé la réputation, de crainte que ma conscience ne soit chargée d'un péché d'injustice. Je me souviens donc que dans mes précédentes lettres, & particuliérement dans la derniére, qui a été la plus longue de toutes je vous ai mandé que j'avois murmuré contre le Roi Abbas, & que je m'étois plaint assez souvent de lui de trois choses: disant que c'étoit un Prince, qui n'avoit ni courage ni valeur, qui n'avoit aucune inclination secrete à la Religion Chrétienne, & qui s'étoit montré fort cruel & impitoïable en certaines actions. Je confesse d'avoir dit cela dans l'ardeur de

 ma

ma colére, & dans la passion qui me transportoit au sujet de nos afaires; car je voïois qu'il ne faisoit pas tout ce que j'eusse bien desiré, & qu'il ne se portoit pas à des actions violentes, que mon zéle me faisoit souhaiter contre les Turcs, comme à faire des traitez, à entretenir des intelligences avec la Pologne, & autres choses semblables. De ce qu'il avoit fait quelques actions qui m'ont déplû, contre les Chrétiens Géorgiens, que j'aime d'une inclination naturelle. Je ne sai si ce n'est point qu'il y ait dans mes veines quelques goutes de leur sang, comme cela pourroit bien être, si ce qu'on dit est véritable, que notre maison, que je ne reconnois néamoins que pour une famille de Rome, tire son origine de la Biscaïe, qui est la partie la plus saine & la nation la plus incorruptible de l'Ibérie d'Europe, dont celle de l'Asie n'est qu'une colonie, selon l'opinion des plus anciens Auteurs; ou plûtôt, comme disent les autres, l'Ibérie Asiatique est la mere qui a produit & envoïé ses enfans dans l'Europe. Voïant donc que le Roi Abbas traitoit autrement, que je n'eusse voulu, les Géorgiens, & les autres peuples de notre Religion, il ne faut pas s'étonner s'il m'est échapé d'en dire du mal. Mais les premiéres fougues de ma colére étant un peu apaisées, & mon esprit s'étant remis dans un état plus moderé, pour considérer plus mûrement les actions de ce Prince, & pour les mesurer, non à l'aune d'une passion déréglée, mais avec le juste compas de la raison; j'ai reconnu que j'avois passé les bornes du discours, & que mes plaintes injustes l'avoient privé

L'Auteur se rétracte du mal qu'il avoit écrit contre le Roi de Perse.

des loüanges qui sont dûës à ses bonnes qualitez. J'avouë par conséquent que je suis obligé de lui restituer ce que je lui ai dérobé ; & que l'aïant chargé d'un blâme, qu'il ne méritoit point, ma conscience m'oblige à present à m'en dédire, à faire paroître son innocence dans les trois chefs dont je l'avois acusé, avec des raisons aussi fortes & autant éficaces pour sa justification, qu'étoient celles que j'avois alléguées pour sa condannation.

Et pour commencer par le dernier point, qui étoit touchant son procédé barbare & inhumain ; dites-moi, de grace, de quelle barbarie, ou de quelle cruauté pouvons-nous acuser le Roi Abbas, qui au reste est un Prince Mahométan, nourri & élevé dans les coûtumes tiraniques de l'Orient, privé des lumiéres de la vraïe loi de Dieu, qui est la seule qui a exterminé les tirans & la tiranie de l'Univers, & principalement de nos Provinces, de ce que, pour une jalousie ou raison d'Etat, il a rendu impuissans les enfans du Prince de Teimuraz, qui non-seulement est d'une loi & d'une croïance contraire à la sienne, mais son ennemi mortel qui lui a fait la guerre incessament. Il n'en a jamais agi de la sorte contre aucun autre, quoiqu'il n'eût pas moins de sujets ni d'ocasions de leur en faire autant.

Princes Chrétiens plus cruels que les barbares.

Et cependant nous savons ce qui s'est passé chez nous dans la ville de Milan, au milieu des Chrétiens, & des Chrétiens Catholiques, où un Loüis, surnommé le Maure, a fait emprisonner, qui est bien pis que de châtrer, non pas un de ses ennemis, ni un étranger de sa nation, ou de sa

Reli-

Religion, pour la conservation de son Etat; mais un de son sang, & son propre neveu; pour lui ôter une Principauté, que la naissance lui avoit aquise, & que le droit & la raison devoient lui conserver? Un Mainfroi, Prince de Naples, qui, par une impatience de régner, fit étoufer avec un oreiller son propre pere, qui étoit à l'agonie, n'aïant pas voulu lui laisser une pauvre heure de tems qui lui restoit à vivre. Et tant d'autres parmi nous, qui pour des raisons d'Etat, ont commis des impiétez, dont le Roi Abbas n'a jamais eu la simple pensée. N'est-ce donc pas une chose surprenante, qu'un Mahométan de l'Orient ait eu plus de clémence & de bonté que nos Princes de l'Europe? Et que nos Chrétiens aïent surpassé les barbares en cruauté & en tiranie.

Pour le second chef, qui regarde l'inclition qu'il a, bonne ou mauvaise, pour les Chrétiens; c'est une vérité, connuë aux yeux de tout le monde, qu'il n'a jamais fait aucune injure aux Chrétiens, Princes ou particuliers, ses vassaux, pour la seule Foi, mais pour d'autres considérations, encor a-t'il eu des raisons puissantes, & des motifs fort justes, qui l'ont porté à ces violences. Que s'il s'est emparé du Domaine & des Etats des Princes Géorgiens, nous devons considérer, sans nulle passion, que ces Princes, comme c'est la coûtume des petits, qui ont leurs terres engagées entre deux plus puissans, & comme depuis peu quelques Potentats en ont usé dans l'Italie, pour la sûreté de leurs Etats, & pour le bien de leurs afaires, se tournans tantôt d'un côté,

tantôt de l'autre, & dépendans aujourd'hui de la Perse & demain de la Turquie, le Persan a été comme forcé de chercher ses assûrances parmi tant de changemens.

Cruauté du Persan, excusée par des raisons d'Etat.

Et si pour de semblables ocasions entre les Chrétiens, qui professent une même foi, un Roi de France n'a fait aucun scrupule de dépoüiller, par une raison de bienséance, le Duc de Savoïe de ses Etats; & si même depuis peu de tems le Roi d'Espagne, qui est son proche parent, a eu la volonté & a tâché d'en faire autant, quoiqu'il n'en ait pas eu le pouvoir; faut-il s'étonner, si un Roi Mahométan, pour les mêmes raisons, & dans les mêmes conjonctures, a fait la guerre aux Géorgiens, qui sont d'une autre loi, & s'il a fait tous ses éforts pour s'emparer de leurs Etats, croïant, au reste, que les aïant réduits sous sa puissance, & à la secte de Mahomet, il feroit une action de charité de gagner tant d'ames à Dieu? Pourquoi blâmerons-nous donc le Persan des choses qu'il a faites dans le dessein de rendre un service signalé à Dieu? Et au contraire, pourquoi louërons-nous les Princes Chrétiens de quelques entreprises & actions héroïques, puisqu'ils sont certains de la dannation de plusieurs ames? De plus, je sai très-bien, que le Roi Abbas est ferme Mahométan, pour son particulier & pour les afaires de son Etat, & que jamais il ne se rendra Chrétien, sans miracle. Je n'ignore pas aussi qu'il est extrémement zèlé pour la gloire de sa fausse Religion, & qu'il emploïera ses forces & ses finances pour son agrandissement; ce qui n'est point à reprendre, selon la raison humai-

Le Roi de Perse franc Mahométan.

humaine; parce qu'il croit, en faisant cela, s'aquiter de son devoir. Eh! plût-il à Dieu que nos Princes eussent le même zèle, & qu'ils suivissent son exemple, pour l'augmentation de notre foi. Nonobstant toutes ces connoissances, je ne saurois nier qu'il n'ait fait beaucoup de bien aux Chrétiens, & qu'il n'ait favorisé notre Religion, soit qu'il y ait été porté par ses propres intérêts, ou par d'autres considérations, qui n'empêchent pas que nous lui soïons obligez. Quand il n'y auroit rien davantage que d'avoir donné l'entrée aû Christianisme, & introduit le culte de *Jesus-Christ* en la Perse, où le nom même étoit inconnu devant son régne, n'est-ce pas beaucoup? Le bon traitement qu'il nous fait tous les jours, dans les païs de son obéïssance, est-ce une marque d'une mauvaise ou d'une bonne afection qu'il a pour nous? Pour cette seule action, ne devons-nous pas le combler de louanges & l'élever jusqu'au Ciel?

Mais venons au premier point, qui regarde son courage & sa valeur. Il est certain que le Roi Abbas a perdu volontairement plusieurs belles ocasions contre les Turcs, de gagner sur eux quelques Provinces, & entr'autres celles de Bagdad, qui lui fut oferte par le Gouverneur, où il méprisa d'aller, pour s'en rendre le maître; qu'il a négligé de grands avantages, dont il eût pû se prevaloir; qu'il n'avance point les traitez qui sont commencez avec la Pologne, & choses semblables. Mais en un mot, c'est un Roi, &, ce qu'on ne sauroit nier, c'est un Roi fort sage. Que si entre

les personnes privées, on dit ordinairement qu'un fol est mieux instruit de ses afaires propres, qu'un homme sage ne l'est de celles d'autres; quel jugement devons-nous faire d'un Prince prudent & rusé, comme lui, dans les afaires d'Etat? Plusieurs choses ne se font pas, parce qu'elles ne peuvent se faire, dont les particuliers n'ont pas de connoissance: ou si elles peuvent se faire, il n'est pas à propos qu'elles se fassent. Il n'y a que les personnes sages qui prévoïent les conséquences. Il est facile de bien jouër à ceux qui ne sont point engagez dans le jeu, qui sont dans la galerie pour juger des coups, & qui n'aïans pas la raquette à la main, s'étonnent quand la bale ne va pas droit; mais s'ils jouoient eux-mêmes, ils ne feroient pas peut-être de meilleurs coups. Le Roi de Perse, comme me dit un jour un homme de grand jugement, pouvoit facilement prendre Bagdad; mais l'importance étoit de conserver ses conquêtes. Il a voulu prendre sur les Turcs, & en efet il a pris ce qu'il pouvoit garder facilement, & ce qu'il tient encor à present; c'est à savoir tout le païs, qui est renfermé & fortifié du côté du Couchant, des hautes & dificiles montagnes du Curdistan, qui la couvrent & défendent des invasions de son ennemi. Mais de traverser les montagnes, pour passer à Bagdad dans les plaines de Babilône, ou dans les autres lieux découverts de la Mésopotamie & de l'Assirie; à quoi bon, après s'être rendu maître de Babilône, quelle aparence de pouvoir conserver un païs, qui professe une Religion diférente & contraire à la croïance des Perses, & qui est

Le Roi de Perse ne veut rien conquérir, qu'il ne puisse conserver.

est exposé aux courses des armées nombreuses des Turcs, qui viendroient fondre sur eux, épaix comme mouches, pour me servir des termes du Roi Abbas? Le Roi Ismael la prît, & il ne pût la conserver. A quelle fin donc consumer tant de tresors, & perdre tant de monde? Au reste le Roi Abbas fait ses afaires; & s'il se désiste ou se retient de faire quelqu'entreprise, c'est par raison de jugement; & non par lâcheté de courage.

Je l'ai blâmé de ce qu'il est fort tendre & facile à pleurer, comme d'une chose mal séante à un homme courageux. Mais je ne faisois pas atention que les larmes ne procédent pas toujours de foiblesse d'esprit, mais bien souvent de déplaisir, & de componction pour les ofenses de Dieu; de compassion pour les miséres d'autrui, de la connoissance des calamitez humaines, & de son infirmité propre, à quelqu'éminent degré de gloire qu'un homme puisse être élevé, de l'amour qu'on a pour quelqu'un, & de mille autres passions, qui sont plus dignes de louanges que de blâme. Nous savons que des hommes fort courageux ont souvent versé des larmes de cette nature. Je me souviens que le Pape Clément VIII. de notre tems, qui sans doute étoit un grand personnage, pleuroit facilement, & en abondance, pour peu de sujet. Quelle grande merveille est-ce donc, si j'ai vû quelquefois tomber des larmes des ïeux du Roi de Perse? de se voir réduit à la nécessité d'abandonner ou d'exposer ses villes au pillage; ses sujets dans la confusion, leurs maisons desertes, leurs person-

Diverses causes des larmes.

nes dans les dangers, leurs biens dans la perdition; d'entendre à ses oreilles des cris pitoïables des meres, & de leurs enfans fugitifs; de voir la triste séparation des parens; savoir, des jeunes hommes, capables de porter les armes, & contrains d'abandonner des vieillards, sans force & sans défense, fuïans & errans par les campagnes; toute la Cour dans une profonde consternation; ses troupes, divisées en deux corps d'armées, assaillies par des ennemis puissans, à qui elles n'étoient pas pour résister, la partie n'étant pas égale des deux côtez; d'aprendre que ces mêmes ennemis étoient entrez bien avant, & avoient déja pénétré jusqu'au lieu où étoient les monuments de ses ancêtres, d'où il avoit été contraint de faire transporter ailleurs leurs ossemens. C'est la plus grande malédiction qu'un Persan puisse craindre, ne trouvant point de peine si horrible pour les défunts, que de leur faire changer de sépulcres & de tombeaux, de crainte que les Turcs ne les fissent brûler, comme ils l'en menaçoient, de se voir en même-tems combatu de la nécessité, de la crainte & du danger de perdre sa réputation, & de l'importunité de son Conseil & de son peuple, qui, pour arrêter le cours d'un mal public, le portoient à condécendre à une paix autant desavantageuse, qu'elle lui étoit moins honorable; & tant d'autres troubles qui arrivérent au même-tems, n'étoient-ce pas des sujets sufisans de lui tirer les larmes des ïeux? Je vous assure, & je puis le dire, avec certitude, pour l'avoir vû, que pendant ces desordres, plusieurs personnes, qui

Changement de sépulcre, est une horrible malédiction entre les Perses.

qui ne prenoient aucun intérêt dans le succès de cette guerre, & qui n'avoient rien à craindre, pleurérent néamoins quelquefois, par la seule compassion qu'ils ressentoient de la peine que soufroit le Roi Abbas. Faut-il donc s'étonner, si lui-même pleuroit aussi, par la compassion qu'il avoit d'un si grand peuple qui soufroit tant de maux à son ocasion? C'est bien un sujet d'un autre étonnement, à le bien considérer, que dans un tems où il se voïoit acablé d'afaires, combatu de la nécessité, ataqué des dangers, pressé par les conseils & presque forcé par les priéres de ses sujets, il ne pût jamais consentir à la moindre condition honteuse de paix, ni à relâcher rien de ses intérêts, de la valeur d'un seul poil de sa tête. Celui qui a le courage d'en venir jusques-là, peut bien se vanter qu'il ne manque point de cœur.

Tout, en un mot, tout ce que j'ai dit contre le Roi de Perse, je l'ai dit par colére, qui avoit obscurci les lumiéres de ma raison. Mais à present, que je parle sans passion, je le dis, & le dirai toûjours, sans que j'y sois porté d'autres intérêts que de ceux de la vérité, que le Roi de Perse est un bon Roi, un juste Roi, un grand & vaillant Capitaine, qu'on ne peut en parler autrement sans injustice, & une personne qui est pour s'aquérir, avec le tems, une haute & illustre réputation. Et j'ai tant d'amour & d'estime pour sa vertu, que, s'il plaît à Dieu, avant que de sortir de la Perse, j'aurai un recit fidèle de toutes ses actions, & je prendrai la peine d'écrire en notre langue l'histoire de sa vie, pour en donner

ner la connoiſſance aux gens de notre païs, & rendre ſon nom plus illuſtre, par ces devoirs & par ce petit ſervice que je deſire lui rendre. Outre que je m'eſtime fort honoré, & j'en tire de l'avantage, d'avoir été ſi long-tems un de ſes hôtes; & qui plus eſt, d'avoir été toûjours à ſa ſuite, & dans ſa compagnie, durant un an entier, dans les plus grandes diſgraces qu'il eut jamais éprouvées durant tout le cours de ſa vie: de m'être trouvé avec lui l'an 1618. pour défendre la ſépulture & les tombeaux de ſes Prédéceſſeurs, & de m'être depuis rencontré dans ſes triomphes, dans ſes proſpéritez, & dans le haut point d'une grandeur où il ne s'étoit jamais vû. Cela arriva, après la victoire qu'il remporta ſur les Turcs, où, comme un autre Aléxandre, après la défaite de Darius, il ſe vit complimenté dans un même-tems à *Hiſpahan*, par les Ambaſſadeurs de tous les Princes de l'Univers, Chrétiens & Infidèles, dont je vous ai écrit autrefois fort amplement. Deſorte que ſi Pirithoüs s'eſtime glorieux d'avoir fait compagnie à Théſée dans ſes travaux; ſi les Argonautes méritent d'avoir une place entre les Héros, pour avoir acompagné Jaſon dans ſes conquêtes de Colchos; je penſe, & je l'eſpére avec raiſon, que je rendrai mon nom célébre, pour avoir combatu ſeul, & ſué ſous le harnois, ſous la diſcipline d'un ſi grand Capitaine, qui n'ignore rien dans le métier de la guerre; & d'avoir participé aux plus grandes diſgraces, aux plus heureux ſuccès, & à toutes les avantures d'un Héros ſi illuſtre.

Ce qui doit ſufire pour la juſtification

du Roi Abbas, & pour la décharge de ma conscience; & si cela ne sufit pas, je m'ofre d'y supléer entiérement, en tout lieu, & en toutes les maniéres qu'il sera besoin, en vous baisant les mains très-afectueusement, & à tous nos amis.

D'Hispahan le 25. Février 1621.

Je voudrois bien savoir si vous aurez agréable de passer pour Académicien, & sous quel titre, dans l'Epître dédicatoire, de l'Interprétation que j'ai composée des mille noms de Dieu, qui vous est destinée.

LETTRE XIV.

D'HISPAHAN.

Dans cette lettre, notre voïageur assure son ami de la résolution qu'il a prise de s'en retourner en Italie, à quoi il est porté, par un desir naturel à tous les hommes, de mourir où ils ont commencé à vivre; par ses indispositions fréquentes & dangereuses; par le changement des afaires de la Perse, qui lui font desespérer un établissement de la Foi Catholique; & par les dispositions d'une guerre cruelle, qui se formoit entre les Persans & les Portugais. Cette lettre est assez curieuse.

MONSIEUR,

Je puis dire, avec S. Jérôme, que j'ai reçû des letres qui font l'acomplissement de mes souhaits, quand j'ai reçû la vôtre du vingt-

vingt-septiéme de Novembre 1620. qui m'a été presentée, comme un breuvage rafraîchissant, après avoir enduré une cruelle soif durant deux ans. Et quoique je sois menacé de la mort, qui est proche de moi, conformément aux doctes & judicieux discours que vous me faites, touchant mes indispositions, je vous assure que la lecture de vos lettres, au seul nom de Marius, m'a donné plus de joïe, que si vous m'eussiez écrit de votre main une promesse assurée d'une longue vie, & d'une parfaite santé. Le Portugais, qui est allé à Naples se rendre Religieux, vous a fait un raport assez fidèle de l'état de ma santé, si ce n'est qu'il a un peu éxagéré la grandeur de mon mal. J'ai eu toûjours soupçon jusqu'ici; & encor à present je ne suis pas assuré de n'être point ataqué de la maladie à laquelle il me condanne, quoiqu'il y ait des opinions contraires, dont j'espére m'éclaircir & changer d'air au plûtôt. Le lait n'a pas été le dernier reméde qu'on m'a ordonné, comme il dit; mais le premier que je pris de moi-même, me souvenant que celui qu'on ordonne aux malades dans l'Italie, sert fort peu à plusieurs, parce qu'ils le prennent trop tard. Quant à present, je ne saurois dire comment je me porte; & je ne pense pas qu'il y ait personne en ce païs qui en puisse porter un jugement certain. Tout ce que je puis vous assurer est, qu'avec la grace de Dieu;

Maladie de l'Auteur.

Je suis encor vivant, sur le bord du tombeau.

Virg. Æneid. lib. 3.

Si mon mal est tel, que le juge le Portugais, j'ai vécu assez long-tems, & deux ans plus qu'on ne pensoit, pour de bonnes raisons,

sons,

fons, quoiqu'il ne me semble pas que je sois réduit à cette extrémité; car je marche quelquefois; je lis, j'écris, j'étudie, je monte à cheval; je fais assez souvent une lieuë de chemin, sans peine & avec plaisir. En un mot, je m'emploïe à tous les exercices que je faisois étant en santé, quand j'étois plus gras & moins robuste. Si mon mal n'est pas tel qu'on l'estime; comme en éfet les indices que je vous en ai donné, m'en font concevoir une meilleure espérance, je puis bien vous assurer que je n'ai aucun mal considérable, dont le voïage de mon retour ne me guérisse entiérement. Mon plus grand mal est la mélancolie, & l'imagination que j'ai d'être plus malade que je ne suis : comme il m'arriva le jour que je reçûs votre lettre, & lendemain que nos Religieux étoient sur le point de chanter l'Ofice des Morts pour le repos de mon ame, croïans déja que j'étois mort, sur vôtre parole, à qui ils ont beaucoup de confiance. Mais cette mauvaise humeur m'a un peu passé, & à present je me porte mieux; bien qu'à toutes les fois que je souviens des paroles de votre lettre, la pensée de la mort, que vous m'anoncez, me fait trembler, & m'ôte toutes les forces. Il est vrai que la raison, qui prévaut, & qui a toûjours le dessus dans mon ame, m'aïant donné un généreux mépris de la mort, par diférentes raisons, a tellement apaisé ces premiers mouvemens extérieurs, que je ne suis point atristé de votre léttre; au contraire, je vous en rends graces, & je vous en suis obligé. Car je vous reconnois en cela pour un fidèle & véritable ami, qui me parle fran-

Sa résignation à la mort. franchement & sans dissimulation. Au reste, que je doive mourir tôt ou tard, ma vie est entre les mains de Dieu, à qui je la remets entiérement; & quoiqu'il en puisse arriver, je suis tout disposé à me mettre en chemin, pour mon retour dans le lieu de ma naissance, plûtôt que demeurer ici plus long-tems sans rien faire, vû que les espérances que j'avois conçûës d'y établir une colonie Catholique, & d'y voir un jour fleurir l'Eglise Latine, me semblent desormais vaines & inutiles. Il y a déja quelques mois, que le Pere Vincent de S. François Carme-Déchaussé, est arrivé dans la Perse, envoïé de Rome en qualité de Visiteur des Religieux de son Ordre. On l'atendoit il y a fort long-tems, & on nous avoit fait espérer de grandes choses pour l'avancement de cette Mission à son arrivée. Mais il n'a rien aporté qui concernât l'établissement de cette colonie. Et moi cependant, qui avois mis ordre à toutes les choses nécessaires, & qui ne demeurois en ce païs que par un grand zèle de la Religion, sur l'espérance du secours qui nous devoit venir de la Cour de Rome, après avoir atendu plus de deux ans, me voïant aussi peu avancé à la venuë de ce bon Pere, qui étoit notre derniére espérance, qu'au commencement de mon entreprise; que dois-je atendre davantage? Il n'est pas raisonnable que je passe toute ma vie dans la Perse, m'y voïant inutile. Ma maison m'apelle à Rome, où elle s'en va être deserte par mon absence. Mes parens & mes amis, & vous entr'autres, qui sont en peine de moi, m'y apellent, qui me crient, me conju-

jurent inceſſamment de retourner, & m'en preſſent, par leurs inſtantes & éficaces priéres. J'y ſuis porté, par des conſidérations de mes intérêts particuliers, & par la loi de la charité bien ordonnée, qui nous oblige à procurer plûtôt notre conſervation, & celle de nos afaires, que des plus importantes d'autrui. C'eſt pourquoi je ſuis réſolu, ſans diférer davantage, de m'en aller, quoiqu'avec un grand chagrin, de ne pouvoir exécuter une entrepriſe ſi glorieuſe, qui ne peut ſe faire ſans moi dans un autre tems. Mais il faut céder à l'impuiſſance, à la néceſſité, & la fortune; ou pour mieux dire, à la volonté de Dieu, comme je fais, & je me rends à ce qui me preſſe & pique davantage. A preſent, ſur-tout que j'ai reçû ces bonnes proviſions pour mon voïage, que vous ſavez & qu'on m'a envoïées, je me prépare pour mon départ, & je croi fermement que la preſente ſera la derniére que je vous écrirai d'*Hiſpahan*. Mon voïage ne ſera pas par la Turquie, qui ſeroit bien le chemin le plus court, pour les raiſons que nous en donnoit M. Vecchieti, de bonne mémoire, de crainte que ſi je me mettois entre les mains des Turcs, ils n'euſſent aſſez de bonne volonté pour me récompenſer des mauvais ſervices que je leur ai rendu. Outre qu'il me ſeroit impoſſible d'y paſſer, avec ma femme & ma famille, que je conduis, ſans être connu, à Bagdad, & en d'autres lieux, où nous avons des parens & des amis. Puiſque ceux qui nous feroient careſſes, & qui nous embraſſeroient ouvertement, en témoignage de leur amitié, ſeroient ſeuls ſufiſans de nous découvrir

Le chemin de l'Auteur, à ſon retour.

vrir au péril de notre vie. Nous ferons donc le tour, qui est plus long, par les *Indes*; savoir, par Ormus, par Goa, & par l'Ocean, en passant vers l'autre Pôle, au Cap de bonne *Espérance*. Dans un si long voïage, ô Dieu! combien de choses curieuses pourrai-je aprendre de l'*Idolatrie* des *Indiens*, de la diversité des drogues, des épiceries, & des autres simples étrangers. Pour l'heure presente, il faut que je me contente de ce que j'ai. Mais si Dieu me fait jamais la grace de pouvoir arriver dans mon païs, je ferai un excellent *Itinéraire*, & je tirerai un fruit avantageux de mes travaux passez, dont j'aurai l'obligation à M. *Marius*, qui m'a jugé digne de ses faveurs, afin que je n'aïe pas sujet, comme Aléxandre, de porter envie à Achilles de son Hómére. Si donc je puis arriver en vie au lieu de ma naissance, nous nous verrons, nous nous embrasserons, ou à Rome, ou à Naples. Si je prens la voïe de Portugal, j'irai premiérement à Rome, où je ne manquerai pas de passer un été à *Polisippe*, pour faire goûter les délices du païs à ma chére Maani, & lui donner le tems & la commodité de recevoir les faveurs de ces Dames qui la souhaitent, comme vous me mandez, de qui elle sera toujours servante afectionnée, comme je suis leur très-humble & obeïssance serviteur. Ce sera là, s'il plaît à Dieu, que je prendrai plaisir de voir & d'embrasser nos anciens amis, & plusieurs autres, que nous avons aquis de nouveau; & particuliérement de faire de longues & agréables conférences, avec Messieurs *Fabius* Colonna, Horace de Feltro, Stigiola, &

Sa reconnoissance envers son ami.

& plusieurs autres personnes doctes, qui ont tant de passion pour moi, comme vous m'écrivez qu'ils veulent venir jusqu'à Rome pour me voir. Mais que veulent-ils venir voir, ces bons Seigneurs? Un roseau, agité des vents. Il n'est pas besoin qu'ils prennent tant de peine; car je n'ai pas les mérites d'un *Tite-Live*, & des autres personnages de cette qualité. Que si par hazard, puisqu'il faut penser à tout, ou pour être déja mal disposé de ma personne, ou quelqu'autre disgrace, que je puis & dois apréhender dans un si long voïage, Dieu veut disposer de ma vie avant que nous puissions vous revoir, je vous conjure, Monsieur, de me conserver la même amitié que j'aurai éternellement pour vous, vivant & mourant, comme il convient à une amitié telle qu'est la nôtre, fondée & établie sur la vertu, & qu'au moins mes cendres ne soient point fraudées du peu de réputation que mes grands travaux ont mérité. Si je puis y arriver vivant, mes écrits y arriveront, dont vous pourrez disposer à votre volonté, comme je l'ai ordonné par un *Testament*, que je fis il y a plus d'un an, & qui est déja enregistré à Rome où je l'envoïai. Et touchant l'*Itinéraire*, sur lequel vous vous plaignez que je ne vous ai jamais découvert mes intentions; que puis-je dire davantage, que ce que je vous en ai écrit mille fois? La plus grande faveur que vous me puissiez faire en ce monde est de disposer, comme il vous plaira, de tout ce qui est contenu dans mes lettres, ajoûtant, retranchant, augmentant & diminuant ce que vous jugerez à propos, n'aïant point d'autre dessein que

Testament de l'Auteur.

que

que d'emporter avec moi les matériaux d'un ouvrage dont vous ferez le choix, & auquel vous apliquerez la forme, comme le maître & l'architecte, tenant pour bien fait tout ce que vous ferez & ordonnerez, en quelque-tems que la chose se fasse. De tout cela, je ne vous demande qu'une seule grace, que la *Relation* de mes *voïages* soit dédiée à notre Académie des *Humoristes*, à qui j'adresse un petit discours des motifs qui m'ont porté à les entreprendre. Je vous en ai envoïé une copie, que je n'estime pas beaucoup; parce que vous la ferez mieux que moi, comme vous m'avez fait espérer que vous aviez dessein de la faire dans une petite Préface gaillarde, qui me sera fort chére. Desorte qu'il ne me reste rien à vous dire davantage sur ce point, sinon que vous en ferez comme il vous plaira, que j'en serai fort satisfait, & que je vous en demeurerai infiniment obligé. Il n'y a qu'une seule chose qui me déplaît, c'est que vous êtes en doute si vous avez reçû toutes mes lettres, & si je ne vous ai point caché plusieurs afaires d'importance & curieuses. Par votre derniére du vingt-septiéme Novembre 1620. vous m'acusez de n'avoir reçû des miennes, que celles de Ferhabad & de Cazuin, qui sont fort vieilles, de l'année 1618. depuis je vous en ai écrit plusieurs, contenans les mêmes curiositez que le Seigneur François reçût à Rome, avant son départ en Allemagne. Si elles ne vous ont pas été renduës, vous pourrez savoir des couriers de Rome, si vous prenez la peine de vous en informer, que je vous ai écrit trois fois. La premiere lettre,
datée

datée du mois d'Avril ou de Mai, de vingt & une feuilles de papier, contenoit la relation de toute la guerre des Turcs, où je fus toujours present en personne auprès du Roi de Perse; & de ce qui survint après la guerre, comme son arrivée dans *Cazuin*, la réception des Ambassadeurs des *Indes* & de *Moscovie*, leur entrée, & leurs presens magnifiques, avec plusieurs autres choses fort remarquables. J'écrivis en même-tems à M. le Docteur, & je lui envoïai des vers, que j'avois composez sur la mort & sur les disgraces de Madame Julie, que je nomme dans mes vers Glaucille. Je sai, de bonne part, qu'ils ont été mis entre les mains de M. le Cardinal Crescence. La seconde lettre que je vous adressai, étoit du mois d'Août : elle étoit beaucoup plus longue; car elle contenoit la venuë & l'entrée triomphante du Roi dans la ville d'*Hispahan*, acompagné des Ambassadeurs étrangers, qui étoient alors en grand nombre à la Cour, avec les réjoüissances publiques, & la magnificence des flambeaux allumez durant toute la nuit, pour la victoire qu'il avoit remportée sur les Turcs. Sa Majesté étoit suivie ou précédée, d'une armée de soixante milles Mousquetaires, qui chantoient, dansoient, & faisoient mille autres actions, aussi extravagantes que curieuses, où je fus toujours present. Et cette lettre étoit acompagnée d'une autre en Arabe, de ma femme Maani, assez ample, qu'elle-même avoit dictée, sans autre rhétorique, que celle dont la nature l'a gratifiée, qui n'est pas à mépriser, étant fort éloquente, en sa langue, naturellement & sans nul artifice. Par cette

Nombre des lettres quel'Auteur a écrites à son ami.

L'entrée triomphante du Roi de Perse, après sa victoire sur les Turcs.

cette lettre, elle vous rendoit conte, en peu de mots, de tous les événemens de sa fortune, qui à la vérité ont été fort étranges. Sur la fin, elle vous prioit d'honorer son nom, & de le rendre recommandable par quelqu'un de vos doctes ouvrages. Et je m'étonne davantage que vous n'aïez point reçû celle-ci; parce que le paquet de cette Dame, avec plusieurs autres lettres qu'elle écrivoit pareillement en Arabe à Messieurs nos parens, a été rendu fidèlement à Rome, & toutes les lettres mises entre les mains de ceux à qui elles s'adressoient. Elle a reçû réponse de toutes, excepté de la vôtre. Ce paquet s'adressoit à M. le Cardinal Crescence, & étoit recommandé au sieur Horace, pour en faire la distribution à ceux à qui ces lettres étoient adressées, avec la traduction que j'en avois composée en Italien, & l'interprétation du cachet & des armes de cette Dame. Horace aïant ordre de vous faire part de tout; qu'à fait Horace? Auroit-il été si négligent? Tant de lettres pourroient-elles s'être perduës? Un maître, qui est éloigné de sa maison est toujours mal servi. Informez-vous-en avec soin, & peut-être les trouverez-vous à Rome dans un coin de la maison du Cardinal Crescence, ou de la mienne. La troisiéme & derniére lettre, que je vous écrivis sur la fin du mois d'Octobre de l'an 1619. contenoit une relation du congé & du départ de tous les Ambassaeurs étrangers, de tous les articles de la paix ou de la guerre acordez entr'eux, & de toutes leurs négociations, ensuite desquelles ils eurent leur audience de congé & de plusieurs

sieurs autres choses remarquables, dont je ne me souviens pas à present. L'année suivante 1620. je lui écrivis quatre fois: la premiére au commencement d'Avril, lui faisant part de plusieurs avis assez curieux, qui remplissoient onze feuilles de papier; la seconde du vingtiéme de Juin: la troisiéme au mois d'Août, dont le Pere Paul Marie Citadin, Religieux Dominicain, & Vicaire Général de son Ordre dans l'Arménie, fut le porteur, à qui je n'osai pas confier aucune lettre d'afaires, apréhendant qu'il ne passât point par la ville de Naples. Et la quatriéme fut au mois d'Août, par une autre voïe, où je vous fis savoir tout ce que j'avois pû aprendre des nouvelles curieuses de ces païs. Cette année 1621. je ne vous ai écrit qu'une fois, sans celle-ci; mais deux lettres ensemble; une fort longue, en deux feuilles de papier de l'Inde, d'une grandeur extraordinaire, contenant plusieurs recueils curieux, en date du vingt-troisiéme de Février, dans laquelle je protestois de ne lui écrire plus, que je n'eusse reçû auparavant quelqu'une des siennes; & l'autre étoit du vingt-cinquiéme du même mois, enfermée dans le même paquet. Je lui écris à present pour la seconde fois, après avoir reçû une des vôtres. Vous voïez par là qu'il vous manque plus de la moitié de mes relations, qui ne sont pas des choses que l'on puisse mettre en oubli. Mais si vous faites vos diligences à Rome, & particuliérement auprès du Cardinal Crescence, je suis certain que vous les recevrez, & qu'elles ne peuvent être perduës; parce qu'elles ont été renduës en main

propre, à ceux à qui elles s'adressoient. Pour la lettre, que vous dites avoir perduë, avec la description de Constantinople, je ne la lui ai jamais envoïée; parce que, comme je vous ai écrit une autrefois, je n'en ai pas de copie, & que je ne suis pas en humeur pour en refaire une semblable. Néamoins, puisque vous me témoignez un si grand desir de la voir, je pourrai la transcrire, un jour que je ne saurai que faire. Je vous la porterai avec mes autres papiers, n'aïant pas le tems de la lui envoïer, étant sur le point de partir de la Perse pour m'en retourner en Italie. Pour les choses qui se sont passées dans cette Cour, je les sai toutes, & les ai bien avant gravées dans mon esprit. Mais parce que je ne me souviens pas de ce que je lui ai mandé, il est plus à propos d'atendre notre entrevûë, où en m'interrogeant je vous répondrai si apropos, & je vous dirai tant de belles choses, que mes réponses passeront dans votre esprit pour des mémoires fort amples & admirables. Mais les matiéres sont en si grand nombre, que je ne sai par où commencer, ni à quoi je me dois apliquer, comme un aveugle qui ne marche qu'à tâtons. J'ai mis par écrit la mort du *Nasuh*; mais j'en ai laissé la rélation à Constantinople dans mes papiers, qui sont les neuf premiéres feuilles de mon journal, & je ne saurois dire pourquoi je l'ai laissée. A la bonne heure, s'ils ne sont point perdus, ils seront avec mes autres livres, que je fis porter à Venise il y a plus de deux ans, sans avoir jamais eu la pensée de les faire conduire à Rome, quoique j'ai écrit depuis plus de soixante mille fois.

fois. Mais je vois bien qu'il est nécessaire que j'aille à Rome, pour me servir moi-même, autrement mes afaires n'iroient pas bien. Si Dieu me fait la grace d'y arriver, je ramasserai tout ce qui est dispersé, & j'espére faire quelque chose de bon. Outre les relations que vous avez pû voir, je suis résolu, sinon de faire peindre, au moins de faire graver sur des plaques de cuivre, ce qui s'est passé de plus mémorable & de plus curieux dans mes voïages, pour en conserver la mémoire dans ma maison, avec les habits naturels, avec les figures & les plans des lieux où j'ai passé. Sous chaque table, qui sera de la grandeur d'un livre médiocre, je mettrai deux vers latins, qui seront comme l'ame, & qui feront l'explication de la planche, comme nous en voïons l'exemple dans les Cloîtres de nos Convents, où la vie des Saints nous est representée dans un tableau, avec un vers au-dessous. Je croi que la vûë n'en sera pas desagréable, & que ces planches imprimées se trouvans de la grandeur du livre de mes relations, & y étans ajoûtées, lui aporteront beaucoup d'éclaircissement & d'ornement. Dieu me conduise jusques-là où je ne manquerai pas d'ocupation. Pour les drogues & les médicamens, dont il se plaint que je ne lui ai point fait de réponse, je m'en étonne; parce que je lui ai écrit souvent, qu'on n'a point ici de connoissances particuliéres de l'*Amome*; & je n'en ai jamais pû recevoir aucune lumiére, avec tout le soin que j'y ai aporté, même dans la Médie, où l'on dit qu'elle est produite, après en avoir parcouru la plus grande partie. Pour l'*Hamama*, ils

Dénombrement de quelques plantes médicinales.

L'amome.

Hamama.

ils ne le connoissent point, & ne vendent qu'une certaine semence, dont je vous envoïai une montre de Bagdad en 1616. avec celles de plusieurs autres drogues, sans en avoir jamais reçû de réponses. Toutes ces plantes, & semences médicinales, étoient envelopées dans un gros paquet de papier, chacune à part, avec son nom, où je n'avois pas oublié de mettre le *Sombol Chatai*, ou l'*Espy* de *Chatai*, qui est une racine qu'ils nomment simplement Espy, & qui est nouvelle en ce païs, n'y aïant pas longtems qu'elle a commencé d'y venir. Son odeur, qui a beaucoup de raport à celle de l'épinard, est cause qu'on lui donne, par excellence, le nom d'*Espy*. Ma curiosité m'avoit porté à vous écrire, pour savoir au vrai si cette plante est nouvelle, ou si elle est connuë de tout tems, afin d'en porter avec moi; mais mes disgraces ordinaires m'ont privé de la réponse que j'atendois; elles n'empêcheront pas cependant que je ne vous en fasse voir. Je lui mandois de plus, que la plante de l'*Hamama*, dont on vend la semence, n'a aucune des marques que Dioscoride donne à l'*Amome*; & mon jugement est qu'elle n'est pas une chose fort précieuse. En un mot, tout ce que je puis vous dire de l'*Amome*, est qu'il n'est pas encor bien connu dans ce païs. On y vend je ne sai quoi pour du *Coste*, qu'un droguiste Venitien, mon ami, m'a assuré n'être pas le véritable *Coste* des anciens, qui m'a empêché de vous en envoïer, sur ce qu'il m'a dit qu'on en trouvoit de même dans l'Italie. Le *Cinnamome*, dont vous me dites que les Arabes le nomment *Dartzeni*; je vous donne

Espy de Chatai.

Le Coste.

Le Cinnamome.

ne ma parole que le *Dart-Sini*, comme l'apellent les Arabes, ou *Dar Cini*, comme les Perses & les Turcs le pronnoncent, n'est rien plus que notre canelle ordinaire, & qu'on n'en a point d'autre idée. Je ferai toute la diligence possible pour trouver ces choses aux Indes, ce que je n'espére pas; parce que je ne les connois point, aussi n'est-ce pas mon métier. Que si les plus doctes Médecins de ce païs, & les mieux versez dans la connoissance des simples, n'en ont aucune connoissance, quelle lumiére peut-on espérer des écoliers médiocres du nôtre? Parmi les Indiens & les Braemanes, on me fait entendre qu'il y a des hommes excellens en science, que je consulterai aussi-tôt que je serai arrivé aux Indes. Mais comme leurs livres sont en langue Indienne, & les choses signifiées par d'autres termes diférens; que d'ailleurs ils n'ont aucune connoissance de nos auteurs, & moi fort peu, encor n'est-ce que par le raport de ceux des Perses & des Arabes; & que dans toutes les sciences, ils ne s'atachent qu'à l'autorité de leurs maîtres; un homme comme moi, qui ne connoit point la nature des choses, quel avantage peut-il tirer de leur discours? Si vous, qui en avez la connoissance, étiez sur les lieux, je ne doute point que parcourant les boutiques, vous n'y trouvassiez quantité de choses rares & précieuses, qui n'ont point été vûës dans l'Italie. Je ferai néamoins tout ce je pourrai; mais mon pouvoir ne s'étendant pas au-delà de ma connoissance, il ne sauroit être bien grand. Je ne manquerai pas de faire ce qu'elle m'enseigne, de porter dans les feuil-

les d'un livre quelque herbe, ou quelque fleur étrangére, ou verte, ou féche. J'ai déja envoïé la fleur du *Bid Misck*; c'est-à-dire, de l'arbre du *Musc*, qui est aussi commun en Perse, qu'il est rare en Europe, d'une odeur excellente. J'ai dit la fleur, dont il se tire une eau de senteur douce & salutaire à boire pour rafraîchir, & propre à plusieurs infirmitez. On la donne aux malades par délices; & dans les soupçons qu'on eut de la *Phtisie*, dont j'étois menacé, j'en bûs fort souvent; tantôt toute pure, & tantôt mêlée avec d'autres médicamens, plus rafraîchissans & plus corroboratifs; je la trouvai fort agréable au goût. Dieu veüille que tant de remedes, dont j'ai usé, ne m'aïent point rendu impuissant pour la génération, comme c'est l'opinion de plusieurs. Mais quand il s'agit de la vie, dans une extrémité des dangers, j'estime qu'il faut pourvoir au principal, qui est de se garantir des ateintes de la mort. J'ai donc envoïé un petit sac, plein de ces fleurs de *Bid Misck*, à notre Horace, & lui ai envoïé des fleurs, plûtôt que de la graine; parce que la graine, sans la fleur, est si délicate & si menuë, qu'il est bien dificile de la discerner & de la voir. Je lui ai enseigné pareillement les moïens de l'élever & nourrir, lui enchargeant de le semer & cultiver en divers endroits, & de vous en faire part à Naples. Si nous pouvions élever cét arbre en Italie, nous aurions fait une grande aquisition.

L'arbre de Musc.

Il ne me reste plus qu'à vous donner des nouvelles des choses qui se sont passées depuis ma derniére lettre. Pour commencer

par

par les afaires publiques, je vous dirai que nous avons apris, par divers couriers qui ſont arrivez ici dès le mois de Mars, envoïez par les Anglois de la Marine, & par les Portugais d'Ormus & de l'armée, le ſuccès du combat naval, entre les Portugais & les Anglois, dont j'avois commencé à vous entretenir par ma précédente. Le ſuccès fut tel, qu'après une longue & ſanglante bataille, qui continua pluſieurs jours à la rade de *Giask*, où les Anglois tirérent huit milles boulets de canon, & y eurent enfin l'avantage, quoiqu'ils y perdirent leur Général, un vent froid s'étant levé, qui repouſſa les galions de Portugal, d'ailleurs aſſez mal menez, du poſte où ils étoient près de terre, & qui les écarta en haute mer. Les Anglois ſe voïans ſeuls ſur le rivage, ſans nulle réſiſtance, embarquérent de nuit toute leur ſoïe, & aïant levé leurs voiles ſe retirérent heureuſement. Ils diſoient hautement que *Ruy Freira de Andrada*, Général des vaiſſeaux Portugais, s'étoit porté en homme de cœur, aïant fait tous les devoirs d'un vaillant ſoldat, & d'un généreux Capitaine; mais qu'il avoit été mal ſecondé, tant des ſoldats que des Oficiers.

Combat naval, entre les Portugais & les Anglois.

Le Roi de Perſe envoïa en même-tems deux Ambaſſadeurs aux Indes; l'un fût *Taleb Beig*, au Roi de Dacan, pour lui porter la réponſe de ce qu'il lui avoit mandé par un des ſiens, il y avoit déja quelques mois, & qui fit le voïage par mer, & paſſa par Ormus; l'autre fut *Burun Caſun*, député vers le Grand Mogol, pour le prier de ne point faire la guerre au Roi de Da-

can, qui peut-être l'avoit prié lui-même de lui rendre ce bon ofice, & suivit le droit chemin par terre. Ces deux Ambassadeurs furent malheureux dans leur voïage. *Taleb Beig*, qui s'étoit mis sur mer, mourut dans son voïage, comme on en reçût les nouvelles, vers le commencement d'Avril, avec soupçon qu'il avoit été empoisonné par les Portugais, qui apréhendoient que cette Ambassade du Persan au Roi de Dacan, qui leur est plus proche voisin dans les Indes, ne produisît quelque mauvais éfet au préjudice de leurs afaires. *Burun Casun* ne fut pas plus heureux sur la terre; parce qu'en passant au-delà de *Candahar*, par les terres de certains peuples, qu'on nomme les *Afgans*, qui sont errans, sans avoir de demeure certaine, & qui ne vivent que de brigandages, comme les Arabes, sur le refus qu'il fit de leur païer certains droits acoûtumez pour son passage, croïant que sa qualité d'Ambassadeur l'en éxemtoit, se jettérent sur lui, le dévalisérent, & le traitérent si mal, qu'ils mirent en fuite, ou taillérent en piéces tous ses gens, qui s'étoient mis en défense, & lui-même eut bien de la peine à se sauver par la fuite, pour gagner la Cour du Mogol. Je croi qu'il y est à present arrivé, quoique je n'aïe rien apris de sa négociation.

Disgraces arrivées à deux Ambassadeurs du Roi de Perse.

Le vingt-quatriéme d'Avril, le Roi fit publier à son de trompe dans *Hispahan*, où il étoit arrivé le jour auparavant, qu'aucun, sur peine de la vie, ne bût plus dorénavant du *Cocnar*, qui est une certaine liqueur, extraite de l'écorce des pommes de

Cocnar breuvage des Perses.

de pavots, qu'ils apellent *Chascehasc*, qui étoit fort en usage parmi les Perses, & particuliérement entre les soldats, depuis que le vin leur avoit été défendu; parce que ce breuvage leur réjoüit le cœur, & ne les enivre pas moins que le vin, quoiqu'il soit extrémement pernicieux à la santé; & qu'entre les autres mauvais éfets qu'il produit, il afoiblit le corps considérablement, & rend la personne comme étourdie. Le Roi aïant été averti des incommoditez que ses armées en recevoient, & que ses soldats en devenoient lâches, demi troublez, & moins propres aux exercices & aux travaux de la guerre, en défendit l'usage par tous ses Etats, avec tant de rigueur, que tous les vases de cette liqueur furent brisez dans les boutiques des marchands qui la vendoient; & la peine de mort ordonnée, tant à ceux qui en boiroient, comme aux autres qui en feroient la composition, ou qui l'exposeroient en vente. Mais le Roi aïant considéré qu'il seroit impossible de retirer tout-d'un-coup un peuple adonné à de semblables breuvages, sans leur en acorder quelqu'autre, il leur donna une permission générale de boire du vin, comme auparavant, au lieu du *Cocnar*, pourvû qu'ils ne s'enivrassent pas. Ainsi la défense, qui sembloit insuportable à ses peuples, fut levée après quelques mois, & la licence si ardament souhaitée de boire du vin, comme auparavant, leur fut remise. J'estime que le principal motif qui porta le Roi à révoquer ses Edits, fut que lui-même enfin ne pouvant se passer d'en boire, jugea qu'il n'étoit pas juste de le dé-

Le Roi en défend l'usage à ses sujets.

Et leur permet le vin.

fendre à ses sujets. Par ce moïen Bacchus régnera dans la Perse plus puissament que jamais, sans que le Roi, avec tout son pouvoir, & toute la diligence qu'il y a aportée, l'ait pû chasser de son Trône.

Le matin du vingt-neuviéme de Mai, Sa Majesté retourna à *Hispahan*, où elle étoit atenduë depuis plusieurs jours; & presque toute la ville alla au-devant d'elle, jusqu'à un certain village, à une lieuë de-là, où elle avoit passé la nuit, & nous autres Francs nous lui rendîmes les mêmes respects. Mais son entrée ne fut pas acompagnée des réjoüissances ni des magnificences ordinaires, & l'on ne vit sur son visage que des marques d'une tristesse extraordinaire, qu'il avoit conçûë avec juste sujet, pour l'accident funeste & déplorable de son fils aîné *Chodabendé Mirza*. Sa Majesté avoit fait aveugler ce Prince peu de jours avant qu'elle arrivât à *Hispahan*, à son retour de ce grand & long voïage, pour certaine jalousie d'Etat, & pour je ne sai quel mécontentement, dont la cause est fort cachée dans le Conseil, & dont on parle diversement à la Cour. Le Roi son pere, lui avoit fait passer un petit poinçon d'argent tout embrasé sur les ïeux, entre les deux paupiéres, suivant leur pratique ordinaire, sans endommager nullement le corps de l'œil, ni laisser aucune marque d'aveuglement dans la personne, qui a néamoins perdu la vûë; parce que la chaleur du feu desséche l'humeur de la lumiére, comme vous savez beaucoup mieux que moi, étant meilleur philosophe. L'aplication de ce poinçon, ardent & enflâmé, se fait de la même manié-

Le Roi de Perse fait aveugler son fils aîné.

niére dont se servent les Dames, lorsqu'avec un pareil instrument, ou d'argent, ou d'ivoire, ou de quelqu'autre matiére; non pas chaufé, mais tant soit peu humide, pour mieux faire prendre la poudre, & pour l'apliquer avec plus de facilité, elles se fardent les ïeux d'antimoine. Et parce que cét aveuglement de *Chodabendé* le rend incapable, non-seulement de troubler, mais encor de succéder au Roïaume, tandis qu'il y en aura d'autres, ce qui est le chatiment ordinaire des Grands, & notament des Princes du Sang, pour les rendre sages à leurs dépens, & les priver de l'espérance du gouvernement, sans les priver de la vie. Vous pouvez penser quel étonnement cette nouveauté donna à la Cour. Mais on le fut beaucoup plus, lorsque quelques mois après, le Roi, pendant les chaleurs de l'été, étant allé prendre le frais des montagnes voisines, *Chodabendé*, en son absence, qui quoiqu'il fut aveuglé, n'étoit pas néamoins si aveugle, qu'il ne lui restât quelque peu de vûë, voïant des objets comme des ombres; parce qu'il fut aveuglé avec une grande discution; & qu'en cela même ils savoient l'art de le rendre entiérement aveugle, quand ils voudroient; soit par un dernier désespoir, ou par un extrême déplaisir qu'il conçût d'avoir été chatié si rudement, pensa aux moïens de se retirer dans les Indes, vers le Grand Mogol, ennemi caché de son pere, & voisin de la Perse, pour lever une armée, & ôter le Roïaume à celui qui lui avoit ôté la vûë, après lui avoir donné la vie. Le bruit de sa retraite ne fut pas plûtôt répan-

L 6 du

du que le Roi, qui étoit sur les montagnes, vint en diligence à *Hisspahan* le matin du douziéme d'Août, aïant fait seul vingt & une lieuës de chemin cette nuit-là. Après y avoir ramené le fugitif, & fait le procès à plusieurs, qui étoient de son parti, & complices de son crime, qu'il fit exécuter à mort, il mit l'aveugle *Chodabendé* dans une étroite prison, sans qu'on l'ait jamais vû depuis, ni entendu parler de lui. Il y en a qui croïent qu'on l'a fait mourir; mais ce sont des soupçons du peuple. Ceux qui sont les mieux informez assurent, & c'est ce que je crois, qu'il est encor en vie, mais détenu dans une étroite prison d'où il pourra un jour être élargi, après qu'une longue captivité aura mortifié ses fougues. Quoiqu'il en puisse arriver, le Roi Abbas est un autre saturne, qui mange ses propres enfans; puisqu'il en a déja fait mourir un, aveuglé l'autre, qui ne vaut guéres mieux; & qu'il tient le plus jeune de tous, si caché, qu'on ne le voit que fort rarement en public; si ce n'est que ce Prince soit plus retenu & ne veüille pas se produire, s'étant fait sage, par l'exemple de son frére; comme nous savons bien que l'aveuglement de son aîné lui donna une si grande peur, qu'il en tomba dangereusement malade d'un flux de ventre. Il faut convenir que ce Roi fait bien voir qu'il ne veut avoir aucun de ses enfans pour héritier; mais son petit neveu, qu'il a toûjours avancé, quand ce ne seroit que par raport à sa jeunesse, qui n'est pas capable de lui donner aucune peine d'esprit durant sa vie.

Et le met en prison.

Le

Presens des Anglois au Roi de Perse.

Le cinquiéme de Juin les Anglois firent un present au Roi, des raretez de l'Angleterre, qu'ils avoient reçûës par leurs derderniers vaisseaux. La plus considérable étoit un carosse à six chevaux, à l'usage de l'Europe, doublé de velours, enrichi d'or, au-dedans & au-dehors; les casaques des cochers, & les harnois des chevaux, d'une même parûre. Les chevaux n'étoient pas venus d'Angleterre; mais ils les avoient achetez & fait domter à *Sciraz*, & eux-mêmes les avoient instruits à tirer, avant que de les mener à *Hispahan*. Le carosse étoit un present de Prince, comme d'une chose nouvelle en ce païs, & qu'on n'avoit jamais vû dans la Perse, mais qui n'étoit point à leur usage; parce que les Persans ne se soucient point de tant de galanteries, ni de tant de commoditez, pour le peu de chemin qu'ils ont à faire, principalement par les ruës, où ils veulent marcher à leur aise, & sans aucun embaras. Le Roi le fit rouler, sans qu'il y eut personne dedans, & en suite il le fit mettre, je ne sai où, dans un lieu retiré, d'où il n'a jamais paru depuis. Et parce que ce present ne fut pas d'une grande aparence, à la façon des autres de ce païs, qui sont conduits avec ces grandes & magnifiques processions, que je vous ai décrites dans mes autres lettres, le Roi ne l'exposa point en pubublic, comme il avoit coûtume d'en faire un spectacle à la vûë de tout son peuple, au milieu de la place. Mais il le reçût en son Palais dans une conférence particuliére, où il n'y avoit que les Anglois, avec quelques Gentils-hommes Géorgiens, & deux Peres Carmes;

mes; ſavoir, le Pere Vincent de S. François Viſiteur, qui étoit arrivé nouvellement de Rome, & le Pere Jean, alors Prieur d'*Hiſpahan*, dont j'ai déja parlé plus de mille fois dans mes relations. Dans cette conférence, dont je ne parle que par oui dire, n'y aïant pas aſſiſté, le Roi fit de grandes faveurs à nos Peres, les faiſant manger à ſa table, & dans ſon plat; ce qu'il ne fit pas aux Anglois. Il donna de grandes loüanges au Pere Jean, & lui dit qu'il l'établiſſoit Conſul à *Hiſpahan*, où il vouloit qu'il eut la direction & le commandement ſur tous les Francs, dont le Roi ne vouloit point ſe mêler. Et parce qu'il n'ignoroit pas que les Peres, pour être Religieux, ne pouvoient chatier ni faire mal à perſonne, il lui conſeilla de mettre un ſéculier en ſa place, qui éxercât la Juſtice, ſelon ſes ordres; ajoûtant qu'il contraindroit bien tous les Francs d'obéïr ſans contradiction au Conſul que le Pere auroit établi. Le Pere remercia le Roi fort humblement, & ne ſe mit point en peine de mettre à éxécution les volontez de Sa Majeſté Perſane; parce qu'y aïans alors à la Cour des Francs de diférentes nations, tant Catholiques qu'Hérétiques, qui y étoient venus pour leurs afaires, quelque perſonne que le Pere eut pû nommer à cette charge, de quelque nation qu'elle eut été, qui ſans doute n'eût été que d'une Catholique, il eſt certain que les autres, & particuliérement ceux d'une autre nation & d'une Religion contraire, ne l'euſſent pas volontiers acceptée; outre que ce bon Pere n'étoit pas là pour déplaire à perſonne, ſon deſſein n'étant

Careſſe que le Roi fit aux Peres Carmes.

que

que de faire plaisir à tout le monde, & de ne désobliger personne, autant qu'il lui seroit possible. Dans cette audience, les Peres presentérent au Roi les Brefs du Pape, que le Pere Visiteur avoit aportez de Rome, avec toutes les lettres qui étoient venuës de Pologne il y avoit si long-tems, dont je vous ai parlé dans une autre ocasion: & Sa Majesté aïant ouvert les deux paquets, les remit entre les mains des mêmes Peres, afin qu'ils les interprétassent à leur loisir. Enfin il les congédia, & leur fit espérer qu'il iroit un jour visiter leur Eglise. Quoiqu'il ne le fasse pas, c'est toûjours beaucoup de faveur de leur avoir dit qu'il en avoit la volonté.

Le quatorziéme de Juin, *Tochta Beig* étant de retour de son Ambassade de Constantinople, sans aucune conclusion de paix, ni sans aucune réponse favorable, fit son entrée à *Hispahan*. Cependant il se formoit une autre guerre assez facheuse contre le même Roi; parce que l'armée des galions Portugais, après avoir combatu contre les Anglois en vain, pour les empêcher d'embarquer la soïe qu'ils avoient achetée, étant résoluë de rompre avec le Persan, pour bon ou pour mauvais que fut leur conseil en ce tems-là, changea de poste, & passa dans l'Ile de Kesem, qui apartenoit au Roi d'Ormus leur vassal, mais dont le Persan s'étoit emparé depuis quelqu'années. Le Roi d'Ormus commença à bâtir un fort, sur quelques puits d'eau douce, qui sont dans un certain endroit plus proche d'Ormus, & où les vaisseaux peuvent aborder plus facilement; non pas tant pour se ren-

dre

dre maître absolu de l'Ile, qui est étroite, mais fort longue, & voisine de la Perse dans toute son étenduë, qui ne pourroit pas être dominée par une seule place, bâtie à une de ses pointes qui regarde Ormus, que pour maintenir les Portugais dans la possession de l'eau douce, que les Persans leurs ennemis vouloient leur empêcher. Voilà ce qui engagea de la fortifier, pour le service d'Ormus, où il n'y a point d'eau douce, où pour en boire, il faut l'allercher-cher bien loin hors de l'Ile, même plus d'une lieuë au-delà de la mer, & particuliérement dans l'Ile de Kesem; tant parce qu'elle est fort saine, que parce qu'elle est à couvert des ataques de leurs ennemis. Le Roi avoit été déja averti de ces nouveaux desseins; & nous aussi les avions apris à *Hispahan* par une autre voïe. Le Roi fort émû de ces nouvelles, le vingt & uniéme de Juin, envoïa vers les Peres Augustins d'*Hispahan* son *Mehimandar*, *Hussein Beig*, qui est celui qui a la charge des hôtes, avec ordre de leur faire savoir qu'il étoit averti de bonne part, que l'armée d'Ormus bâtissoit une forteresse dans son Ile de Kesem, qui n'étoit pas un témoignage d'amitié? Et par cette raison, Sa Majesté avoit délibéré dans son Conseil d'envoïer un de leurs Peres à Ormus, pour demander, par une promte & derniére réponse, aux Ministres de Portugal un éclaircissement, s'ils vouloient entrer en guerre, ou conserver la paix avec elle. Les Peres, dissimulans de savoir rien de cette entreprise, répondirent qu'ils étoient prêts de servir Sa Majesté, & d'aller en tout lieu & en

Il n'y a point d'eau douce dans l'Ile d'Ormus.

Préparatifs de guerre, entre les Portugais & le Persan.

en tout tems qu'il lui plairoit de leur commander. Quatre jours après, le *Mehimandar* alla trouver derechef les Peres Augustins, de la part du Roi, pour leur faire commandement d'envoïer au plûtôt un de leurs Peres à Ormus, avec l'Ambassadeur, dont j'ai parlé ci-devant, pour leur dire que si les Portugais avoient émû cette guerre au sujet des Anglois, ils n'avoient pas raison de s'en prendre contre Sa Majesté, & qu'ils devoient vider leurs diférends sur la mer par un combat. Que s'ils avoient reçû quelqu'injure & ou quelque déplaisir de ses Ministres, qui sont sur les confins de ses Etats, ils n'avoient pas encor une raison plus juste de lui déclarer la guerre, puisqu'à la moindre plainte qu'ils lui en feroient, il étoit homme pour leur donner toute la satisfaction qu'ils pourroient desirer; que s'ils entreprenoient cette guerre de gaïeté de cœur, il avoit des forces en main pour les en faire repentir, & pour ataquer Ormus; & plusieurs autres menaces semblables. Elles obligérent les Augustins d'envoïer à Ormus le Pere Nicolas Peret; en la compagnie de l'Ambassadeur, néamoins avec un ordre secret de leur part, de persuader aux Ministres & Oficiers du Roi Catholique de poursuivre la guerre, qui leur sembloit plus avantageuse que la paix, quoique ce fut trop tard, selon moi, & qu'ils se fondassent sur des motifs que je ne peux comprendre. Il ne partit pas néamoins si-tôt, espérant de négocier quelque chose avec le Roi, & d'obtenir des mulets, & d'autres commoditez pour les frais de son voïage. Il eut bien par

écrit

écrit une ordonnance de Sa Majesté, comme c'est l'ordinaire; mais il n'eut ni mulets, ni chevaux, ni argent pour faire sa dépense; & avec cela il se mit en chemin le deuxiéme jour de Juillet. Sur la fin du même mois le Roi sortit d'*Hispahan*; & au commencement du *Ramadhan*, qui est le jeûne solemnel, il se retira, selon sa coûtume, à *Abicurreng*, à la fraîcheur des montagnes, d'où il fut contraint de revenir en diligence, pour remédier aux desordres que la fuite dangereuse du Prince *Chodabendé* son fils pouvoit causer dans ses Etats. Dans cette rupture, le P. Jean, qui fut envoïé vers Sa Majesté par le Pere Visiteur, qui étoit sur son départ pour l'Italie, afin de tirer la réponse des lettres & des Brefs de Sa Sainteté, marcha inutilement durant plusieurs jours sans pouvoir la rencontrer.

Tandis que le Roi étoit à *Abicurreng*, il arriva un cas étrange & tout-à-fait brutal. Comme il se promenoit un jour par la campagne, presque seul & inconnu, il entendit de ses propres oreilles certaines femmes Arméniennes d'un village voisin discourans ensemble, qui le déchiroient horriblement. Or comme il est homme, qui estime beaucoup l'opinion que ses peuples ont de lui, & de son gouvernement; que d'ailleurs les plaintes de ces femmes lui sembloient injustes & hors de raison, il entra dans une telle rage, que cherchant plûtôt à se venger, qu'à chatier l'insolence & le mépris qu'elles faisoient de sa personne; il commanda, dans l'excès de la fureur, dont il étoit transporté, que tous les Chrétiens Arméniens des villages voisins

Cruauté inouïe du Roi de Perse, contre les Chrétiens Arméniens.

sins fussent contraints, par la force, de se rendre Mahométans, s'ils ne vouloient pas le faire de leur franche volonté, sachant bien qu'il ne pouvoit leur faire plus grand dépit. L'on commença aussi-tôt à éxécuter les commandemens du Roi; mais avec si peu d'ordre, que par l'indiscrétion d'un Ministre impertinent & flâteur, plusieurs endurérent beaucoup, & même quelques-uns perdirent la vie; comme l'on raconte en particulier d'un pauvre Prêtre Arménien fort âgé, qui fut circoncis par force, & en mourut: l'on ne sait pas néamoins si ce fût de la douleur de la plaïe, qui est fort périlleuse aux vieillards, ou du déplaisir qu'il en conçût. Le bruit d'une action si déréglée, quoique la fureur du Roi étant passée, l'éxécution cessât, donna une si grande fraïeur, & épouventa tellement tous les Chrétiens Arméniens de la Perse, & particuliérement les Ciolfalins, qui sont plus voisins de la Cour, qu'apréhendans, avec raison, de ces premiers commencemens, qu'on n'usât d'une pareille violence contre tous les autres de la même profession, ils envoïérent incontinent des messagers exprès par tout le Roïaume, & même hors des terres de la Perse. De maniére que plusieurs Arméniens, qui étoient absens & éloignez du païs, dans la Turquie & ailleurs, ne se souciérent plus de retourner dans leur maison: on ajoûte, qu'une caravane entiére, qui étoit en chemin pour venir en Perse, de je ne sai où, sur cét avis, retourna au même lieu d'où elle étoit partie. Le Roi aïant apris quel étoit le motif qui avoit porté les Arméniens

niens à ces extrémitez, soit que sa mauvaise humeur fut entiérement apaisée, ou qu'il craignît de faire une grande perte avec les Ciolfalins, dont les intérêts étoient mêlez avec les siens, à cause qu'ils ont entre leurs mains une grande quantité de ses marchandises, dont ils trafiquent & portent vendre en diverses Provinces hors du Roïaume, & sont au Roi de Perse, ce que les Génois sont au Roi d'Espagne, qui ne sauroient vivre sans le Roi, ni le Roi sans eux, il voulut les apaiser. Se trouvant donc à *Hispahan* le 20. d'Août, il fit apeller publiquement *Chogia Nazar*, chef des Ciolfalins, dont j'ai parlé souvent; & après lui avoir fait de grandes caresses, l'assura, en parole de Roi, qu'il ne feroit jamais aucun déplaisir aux Ciolfalins, ni à aucuns Arméniens; qu'il ne les inquiéteroit jamais pour le fait de la Religion, & que celui qui diroit le contraire en auroit menti. Ainsi qu'ils eussent bon courage, sans rien apréhender; les Arméniens en furent tous entiérement satisfaits & en repos. Pour moi je croi fermement qu'ils ne seront jamais violentez dans leur Religion, & qu'ils peuvent vivre en sûreté; parce que c'est une loi inviolable entre les Mahométans, de ne forcer jamais aucun dans sa Religion; & s'ils faisoient le contraire, ils pécheroient griévement contre leur loi. C'est pourquoi il n'est pas croïable qu'ils en viennent jamais à ces extrémitez, si ce n'est à l'égard des petits enfans, dont ils ne considérent pas beaucoup la volonté; ou dans une ocasion aussi extravagante & déraisonable que fut celle-ci, qui ne passa plus avant, & dont

Les Mahométans ne forcent personne en sa Religion.

la

la faute fut bien-tôt corrigée. Outre qu'il y a beaucoup moins de danger que les Ciolfalins se trouvent jamais dans cette peine, à cause que ce Roi est fort dans leurs intérêts, comme je viens de le dire. Et quoique plusieurs d'eux se plaignent quelquefois qu'ils sont trop engagez avec Sa Majesté, & qu'ils apréhendent d'en recevoir un jour du préjudice & de la perte; j'ai toujours cru le contraire, & ai tâché de persuader à mes plus grands amis, que c'étoit leur avantage de s'intriguer le plus qu'ils pourroient dans les intérêts de Sa Majesté, & d'avoir dans leur disposition tout autant de ses marchandises, hors des limites du païs, qu'ils en pourroient debiter; ce qui est un moïen très-éficace de mettre en sûreté leurs afaires, & celles de la Religion. Je ne veux pas passer sous silence deux particularitez assez remarquables de ce furieux accident. L'une fut qu'après le commandement qui fut fait, que les Arméniens seroient contraints, par la force, d'embrasser la loi de Mahomet; la premiére violence dont on usa envers eux, fut d'ôter de leurs Eglises toutes les croix, toutes les images des Saints, & tous les livres sacrez. Je me souviens sur ce sujet, qu'*Artaxerxès*, qui étoit pareillement Roi de Perse, fit la même chose à l'égard des Egiptiens, dont il persécutoit les superstitions contraires à sa croïance, suivant le raport qu'en fait Diodore. Mais quand les Egiptiens, par le moïen de l'Eunuque *Bagoa*, favori d'*Artaxerxès*, eurent recouvré leurs livres, que l'on avoit enlevé de leurs Temples, ils lui firent un riche present. La même chose

Le Roi de Perse ôte toutes les marques de la Religion aux Arméniens.

chose arriva à ces pauvres Arméniens, qui, après que la colére du Roi fut apaisée, recouvrérent, à force de presens, & par le moïen des favoris, ce qu'on leur avoit ôté. L'autre particularité plus curieuse, qui témoigne quel pouvoir a ce Prince sur ses sujets, est que pour entretenir & conserver perpétuellement dans sa Religion ce petit nombre d'Arméniens, qui s'étoient faits nouvellement Mahométans, qui avoient reçû les premiéres ataques & cédé les premiers, comme les plus infortunez, à la furie de ce perſécuteur, il fit une action si étrange & si diabolique, que je ne croi pas qu'il y ait eu jamais aucun tiran, ni aucun autre perſécuteur de l'Eglise naissante, qui en ait eu seulement la pensée. Il ôta à ces nouveaux Mahométans les femmes Arméniennes & Chrétiennes qu'ils avoient auparavant, & les fit épouser à d'autres Mahométans originaires & naturels; & les femmes de ceux-ci, qui étoient Mahométanes de race ancienne, il les donna en échange aux Arméniens nouveaux Mahométans. Ce Prince se fondoit en ceci, à ce que je crois, sur la permission que leur donne leur loi, de pouvoir répudier une femme pour en épouser une autre. Ce qu'il fit sans doute, afin que par ces alliances des anciens & des nouveaux Mahométans, mariez les uns avec les autres, tous, avec le tems, devinssent fermes & véritables Mahométans. Vous voïez par-là jusqu'à quel point peut arriver l'artifice & l'autorité de ce Roi dans son païs, qui change, comme il lui plaît, les femmes & les maris de ses sujets. Dans notre païs, il y en a beau-

Il leur fait changer leurs femmes les uns avec les autres.

a beaucoup qui feroient d'humeur, pour un moindre fujet, à faire bien-tôt marcher droit un Roi, qui voudroit fortir hors des limites, & fe jetter fur le côté de la vie. Mais ces pauvres bêtes foufrent tout, fans dire mot, ce qui rend leurs Princes plus infolents. Laiffons ces difcours funeftes & ces hiftoires tragiques, pour en raconter d'autres qui font un peu plus agréables.

Le vingt-fixiéme jour d'Août, le Roi aïant pacifié les efprits des Arméniens, & mis ordre à l'afaire de fon fils fugitif, fortit de nouveau d'*Hifpahan*, pour s'en aller paffer le refte de l'été a *Abicurreng*. Et peu de tems aprés, le foir du fixiéme de Septembre, le Pere Nicolas, Auguftin Portugais, arriva à *Hifpahan*, étant de retour d'Ormus, avec la réponfe qu'il raportoit de bouche, fans aucune lettre, touchant l'afaire pour laquelle le Roi l'y avoit envoïé, à caufe que l'Ambaffadeur du même Prince, qui étoit allé de fa part à Ormus, n'avoit pareillement aucune commiffion par écrit, mais feulement de bouche. Je penfe que la réponfe fut la même, que celle que le Capitaine d'Ormus avoit envoïée quelques jours auparavant à nos Peres Déchauffez, pour la faire tenir au Roi; elle portoit, que l'intention des Portugais n'étoit nullement de faire la guerre au Roi de Perfe, ni de lui caufer aucun déplaifir; mais feulement de s'affurer de l'eau de Kefem, par le moïen de la citadelle, ou du fort qu'ils avoient déja bâti fur fa fource, & de réduire l'Ile, dans le même état où elle étoit auparavant, fous l'obéïffance du Roi d'Ormus leur vaffal, à qui ils étoient obligez de prêter fecours

La guerre reprefentée que déclarée, entre les Portugais & le Perfan.

dans

dans la néceſſité de ſes afaires. En quoi ils ne faiſoient aucune injure au Roi de Perſe, comme il en avoit fait, quand il s'empara de cette Ile ſur un Roi leur vaſſal; ce qu'ils avoient ſoufert patiament juſqu'alors, dans le deſir de conſerver la paix, d'entretenir l'amitié inviolable, entre leur Roi & celui de la Perſe, & d'avoir la liberté du commerce réciproque de part & d'autre, pour aller & venir ſans danger. Que ſi le Perſan n'en étoit pas content, & qu'il voulut faire la guerre, ils étoient diſpoſez à lui répondre en la maniére qu'il lui plairoit. Quand les Peres Déchauſſez portérent cette réponſe, ils ne pûrent parler au Roi, & furent contraints de la dire à *Saru Chogia*, un de ſes grands Vizirs, qui l'aïant entenduë, déclara nettement que ſon maître n'en ſeroit pas fort ſatisfait, & qu'il n'avoit rien davantage à leur dire ſur cette matiére : quoique les Peres Déchauſſez lui euſſent aſſuré qu'ils ne ſe mêloient point des afaires des Portugais, & qu'ils ne s'étoient chargez de cette commiſſion que pour le ſervice de Sa Majeſté Perſane; & que quand le Pere Auguſtin ſeroit de retour d'Ormus, & qu'il diroit la même choſe, le Roi lui feroit entendre ſes volontez. Cependant l'on ſût pour certain, qu'il y avoit ordre de Sa Majeſté d'envoïer au Chan de *Siraz* un grand nombre de gens de guerre ſur les côtes de la mer, vers Ormus, dont la conduite fut donnée à un certain capitaine, nommé *Schiahculi Beig*, qui ſe mit auſſi tôt en campagne, avec une armée de ſi milles hommes, ou de douze milles, comme diſent les autres. Le P. Nicolas,

colàs, conformément à cela, nous raporta qu'il avoit rencontré sur les chemins quantité de monde; que les Persans gardoient tous les passages, pour empêcher que les couriers ne portassent aucunes lettres à Ormus; & qu'un courier entr'autres, que les Peres Carmes y avoient envoïé, avoit été contraint de s'en retourner avec lui pour pû n'avoir passer. Ce Pere étant donc arrivé à *Hispahan*, & n'y aïant pas trouvé le Roi, partit la nuit suivante, pour aller rendre conte de sa négociation, avec la réponse des Portugais, qu'il portoit dans sa bouche. Mais, selon ce qu'on nous a raporté, il n'a pû lui parler, bien que Sa Majesté l'ait apercu, qui lui a fait dire par un tiers, qu'il vouloit absolument que le fort de Kesem fut rasé, & qu'il envoïeroit une armée pour cét éfet, qui feroit éxécuter par force, ce que les Portugais refuseroient de faire de bonne volonté. En éfet nous avons apris que le Chan de *Sciraz* avoit reçû un nouvel ordre, d'envoïer un renfort de gens de guerre, outre ceux qui avoient déja marché; & que l'on avoit en même-tems délivré de nouvelles commissions, pour faire des levées de mousquetaires de tous côtez, jusques dans *Hispahan*, & mettre sur pié une puissante armée, où le Roi devoit assister en personne, pour marcher contre le Mogol, & regagner *Candahar* qu'il lui avoit pris. C'est tout ce que je vous puis dire jusqu'à present des afaires publiques, pour vous entretenir des miennes particuliéres, dont je sai que vous n'êtes pas moins curieux; mais ce sera avec tout l'empressement & le peu de loisir que me permet l'é-

Prépa-ratifs de guerre contre le Mogol.

tat present des afaires de mes parens, où je me trouve bien engagé, qui me tiendront ocupé ici durant trois ou quatre jours, & non pas davantage. Vous m'excuserez, s'il vous plaît, pour cette considération, si ce que je vous écris est un peu confus & broüillé.

Naissance d'un neveu de l'Auteur. Le sixiéme jour du mois de Mars dernier, ma maison fut réjoüie par la naissance d'un fils de mon beau-frére *Abdullah*, qui fut bâtizé le jour de l'Anonciation, & tenu sur les fonds par le sieur François de la Coste Portugais, qui le nomma *Isuf*; c'est-à-dire, Joseph. J'ai une satisfaction particuliére de voir multiplier sa famille, puisque Dieu ne me donne point d'enfans. Le jour de l'équinoxe, qu'on célébra avec les solemnitez ordinaires, je m'ocupai à prendre l'élévation du pôle de cette ville d'*Hispahan*, avec un astrolabe qui avoit été aporté des Indes, & dont le Pere Paul Marie, mon intime ami, me fit present avant de partir de ce païs. Cét instrument m'est fort chér, pour l'amour de la personne de qui je l'ai reçû, & pour l'espérance que j'ai de m'en servir en tout lieu à faire les mêmes opérations. Que si je l'avois eu plûtôt, j'aurois pris la hauteur du pôle de tous les lieux où j'ai passé, ce qui donneroit beaucoup de lumiére à la relation de mes voïages, & qui ne serviroit pas moins à la correction de plusieurs Cartes de l'Asie, qui ne sont pas fort justes. A present que je suis pourvû de cét astrolabe, par la libéralité de ce Pere, je ne manquerai pas de m'en servir en tous les endroits où ma fortune me conduira, comme j'en ai fait le premier es-
sai

fai dans cette ville. Si je ne me suis point trompé dans mon opération par un peu de négligence, environ l'heure de midi, le pôle étoit élevé de trente degrez, ou un peu davantage, sur l'orizon d'*Hispahan*.

Latitude du pôle d'Hispahan.

Les joïes du monde ne sont pas de durée, encor sont-elles toujours mêlées de quelqu'afliction. La naissance du fils de mon beau-frére fut bien-tôt suivie de la mort de sa sœur Rachel, arrivée à *Bagdad*, dont nous reçûmes les premieres nouvelles à *Hispahan* le dix-neuviéme de Mai, quoique je ne sache pas précisément le jour de son décès, qui fut au mois qu'ils apellent *Hadir Zendé*; c'est-à-dire, du Present Vivant, qui est Elie; peut-être à cause de quelque fête, ou de quelque jeûne, qu'ils célébrent en son honneur, s'ils ne se trompent point dans leur langage, le confondans avec le jeûne de Jonas, qui arrive environ en ce tems-là, & tombe sur la fin du carnaval, & sur le commencement du carême. Elle fut inhumée, avec toute la pompe & solemnité du païs, & son corps fut lavé d'eau-rose, par une cérémonie d'honneur, dont la simplicité de ce peuple fait beaucoup d'estime. Je suis bien embarassé à consoler ma chére Maani, qui a moins de regret d'avoir perdu sa sœur, que de savoir qu'elle est morte dans une ville où elle aura manqué d'assistance spirituelle pour bien mourir. Pour la consoler dans son afliction, lui faire croire pieusement, & par de bonnes raisons, le salut de l'ame de la défunte, j'ai entrepris de composer en notre langue un dialogue en prose, par une invention poëtique, intitulé *la Rachel*, que je lui in-

Décès de Rachel, belle-sœur de l'Auteur, & la solemnité de ses obsèques.

terprete en sa langue, avec beaucoup de succès, & que je conserve, avec mes autres papiers, pour vous le faire voir un jour, si Dieu nous conserve la vie. A quelques jours de-là nous vîmes arriver un certain *Issuf* Sirien, serviteur-domestique de ma bellemere, qu'elle avoit envoïé de *Bagdad* en poste, avec des lettres, où elle renouvelloit son déplaisir de la mort de sa *Rachel*, & nous prioit instament de lui envoïer quelqu'un de ses gens pour demeurer avec elle, ne pouvant vivre seule. Ce fut contre ma volonté, à cause du danger spirituel & temporel où il exposoit son ame & son corps, que son cadet *Abdulmessih*, s'étant résolu de s'en retourner, partit d'*Hispahan* le sixiéme de Juillet, avec les gens de *Bekir Subasci* Gouverneur de *Bagdad*, au nom de qui ils avoient aporté des lettres & des presens au Roi de Perse, avec lequel il a des intelligences secretes. Le quatorziéme jour d'Août me fut bien plus facheux, & la douleur plus sensible, quand mon beau-pere *Habbigian* partit d'ici, pour s'en retourner pareillement à *Bagdad*, à la priére de sa femme, emmenant avec lui le petit *Ataii*, & la petite *Ghiulaga*, les plus jeunes de ses enfans. Nous fîmes tout notre possible pour empêcher son voïage, que je jugeois peu à propos; mais avec toutes les instances que nous pûmes lui faire, nous ne pûmes rien gagner sur son esprit. Maani ma femme dans cette séparation, qu'elle savoit être pour toujours, & qui nous voïoit sur le point de nous retirer dans l'Italie, fut touchée de toutes les tendresses & soufrit tous les déplaisirs que vous pou-

Les parens de la femme de l'Auteur retournent à Bagdad.

vez

vez penser. Les larmes tombérent par ruisseaux des ïeux de notre Géorgienne *Mariuccia;* non-seulement pour se voir privée du petit *Araii*, compagnon de ses ébats & divertissemens puériles; mais bien davantage du bon vieillard, qui étoit le refuge de tous les enfans de la maison, qui leur faisoit caresse, & qui les mettoit à couvert des menaces qu'on leur faisoit, quand il étoit question de les chatier, & qui en avoit toujours trois ou quatre sous son *Aba*, ou manteau d'Arabe, les couvrant, comme une poule fait ses poulets.. La *Mariuccia* fut celle qui témoigna plus de regret de sa *Chiulaga*, qu'elle aimoit plus qu'aucun autre, étans toutes deux d'un même âge, & aïans toujours vécu ensemble dans une douce & étroite amitié. Elles se plaignoient donc toutes deux, mais d'un air capable de donner de la compassion à ceux qui les voïoient, & leur séparation ne se fit qu'avec toutes les dificultez du monde, par des embrassemens, par des baisers, & par un dernier adieu. Par ce moïen il ne resta plus de nos parens dans ma maison, qu'*Abdullah* mon beau-frére, avec sa femme & ses enfans, qui étant le plus sage, ne veut point entendre parler de retourner à *Bagdad*, & qui est allé depuis peu faire sa demeure à *Hispahan*, dans le logis que nous avions ocupé fort long-tems, & que nous lui avons cédé, sans en vouloir prendre un autre, pour le peu de tems que nous avons à demeurer ici, nous contentant d'une petite maison, contiguë aux Peres Carmes, que le Roi leur a cédée pour leur commodité; & qui leur étant inutile, il a

 été

été arrêté que mon beau-frére, avec ses domestiques, qui passent pour une famille Latine ou Romaine, sous la protection du Pape & du Saint Siége, & en quelque façon d'hôtes du Roi, & participans aux mêmes priviléges que nos Religieux, y pourroient toujours demeurer après mon départ. J'avois oublié le meilleur, que je ne puis obmettre.

Le dernier jour du mois de Mars passé, je fus rendre visite, avec le Pere Manuel de la Mere de Dieu, Religieux Augustin Portugais, mon intime ami, à un certain *Mir Muhammed* un des principaux d'*Hispahan*, & vénérable par son âge, qui a le bec d'un oiseau, qu'on tient être le *Phénix* si renommé, & qu'ils nomment en Persan *Cocnos*. Mais ma pensée est qu'ils se trompent au nom, & que le *Cocnos* est proprement un cigne; parce que dans le terme Grec Κυκνος, qui signifie un cigne, la lettre Y se prononce d'un son moïen entre l'V & l'O, comme faisoient les anciens, & la lettre K se prononce pareillement en Grec, comme le *Va*; ce qui forme en nos caractéres le mot Cocnos. Ou, s'ils ne se trompent point, il se peut faire qu'ils aïent corrompu le mot de *Phénix*, par un changement & transposition de lettres. Vous savez que la langue Arabe s'écrit sans voïelles, d'où vient qu'un chacun les changent & les prononcent comme il lui plaît. Pour les consonantes, qui sont celles-là seulement qu'on écrit, il y en a deux, qui sont presque d'une même figure; savoir, le *Fè*, & le *Caph*, sans autre diférence que des points, dont le *Fè* n'en porte qu'un seul, &

La maniére d'écrire des Arabes.

& le *Caph* en soutient deux, qui souvent, par la précipitation des écrivains, sont confondus en un, qui est à la vérité un peu plus gros que l'autre, parce qu'il est double; ce que le lecteur doit connoître & discerner; encor arrive-t'il assez souvent que les plus versez dans la connoissance de cette langue s'y trompent facilement, en prenant l'un pour l'autre. De plus, la lettre *Nun* au milieu du mot, est comme une petite dent, avec un point dessus, qui par erreur peut facilement être formée, comme la petite tête ronde du *Fè*, & du *Caph*. De maniére que les Persans, voulans écrire en caractéres Arabes le mot de *Phénix*, qu'ils ont emprunté des Grecs & des Latins, ils se servent de leurs voïelles à leur mode, & sont contraints d'emploïer quatre consonantes, le Fè, le Nun, le Caph, & le Sin; parce que n'aïant point d'X dans leur Alphabet, ils supléent à ce défaut, par le Caph & le Sin, joints ensemble; & ainsi ils pourroient avoir lû *Fenics*, qui est de la même signification que le terme *Phénix*. Et ensuite, par l'ignorance, ou par la précipitation des écrivains, qui peuvent avoir changé la premiere lettre *Fè*, en *Caf*, qui lui est semblable, & transporté le *Nun* en la place du *Caf*, qui sont presque d'une même figure; au lieu d'écrire Fè, Nun, Caph & Sin; troublant l'ordre des lettres, ils ont écrit Caf, Caf, Nunc & Sin, & lû *Cocnos*, par l'aplication de diférentes voïelles; & il se peut faire encor qu'ils aïent confondu les deux noms du *Phénix* & du *Cigne* en un. De quelque façon que l'erreur soit arrivée, les Persans prennent

Cocnos pour un Phénix, comme je l'ai toûjours vû interprété de la sorte, dans les livres de leurs Auteurs, & dans leurs meilleurs dictionaires. Ils disent que cét oiseau prend sa naissance dans les Indes, & non pas dans l'Arabie, comme nos Auteurs se sont persuadez; ce qui n'est pas fort éloigné de ma raison; puisqu'il y a plusieurs autres marchandises qui nous viennent des Indes, que les Anciens ont crû venir de la Sourie, ou de l'Egipte, ou de l'Arabie-heureuse, parce qu'elles nous étoient aportées de ces païs-là, sans savoir qu'elles y sont conduites de plus loin. La même chose peut bien être arrivée pour le Phénix, qui étant né dans les Indes, a passé par l'Arabie, avec quelqu'autres marchandises, avant que d'arriver jusqu'à nous. Ils ont cette opinion, que c'est une espéce d'oiseau qui se conserve sans nulle diversité de sexes, n'y aïant ni mâle ni femelle dans leur race, & qui ne se multiplie pas à la maniére des autres animaux; mais qui vivant seul, sans compagnie, meurt dans les flâmes, renaît de ses cendres, & vit mille ans. Ils diférent de nos Auteurs, en ce qu'ils disent que cét oiseau est unique, quoiqu'il s'en trouve une grande quantité dans ce païs, ce qui est le plus probable. Le bec de cét oiseau est estimé ici une chose galante; comme en éfet il est fort beau, à cause de sa couleur vermeille, tirant un peu sur le jaune, luisant comme une pierre précieuse, qu'on nomme cornaline. Ce *Mir Muhamed* Persan, Gentilhomme de qualité, qui est fort curieux, & fait profession d'avoir toujours dans son logis des anneaux

L'histoire du Phénix.

Le bec du Phénix.

pour

pour tirer de l'arc, qu'il fait lui-même de sa propre main, & dont il fait souvent des presens au Roi, a été surnommé *Bec le Phénix*. Le bec de cét oiseau est environ de la longueur de douze doigts, tout rond, & fort délié pour être si long, qui témoigne que cét oiseau doit être grand. Si je puis recouvrer un de ces becs, ou au moins une partie, je ferai toute la diligence possible pour l'emporter avec moi, & pour le faire voir aux curieux de notre païs.

Le jour que je fus voir cét homme, je rencontrai dans sa maison plusieurs autres étrangers, tous gens de bonne mine, qui se divertissoient, s'entretenans ensemble, du nombre desquels étoit un Docteur de leur loi, grand parleur; mais je ne sai s'il avoit autant de science que de babil. Nous étans arrêtez à discourir avec eux, nous tombâmes incontinent sur les matiéres de la Foi, dont les Persans sont fort curieux, & en parlent volontiers, soufrans patiemment qu'on déclame contre leur Religion avec liberté, sans témoigner qu'ils en soient fachez; tout au contraire des Turcs, qui ne veulent pas seulement en entendre parler, & qui seroient pour joüer des mains & des coûteaux contre ceux qui seroient si hardis que de leur tenir de semblables propos. Nous disputâmes donc, avec beaucoup de chaleur, sur trois points, dont nous sommes en grand diférend avec les Mahométans, & qui sont le sujet presque de toutes nos controverses. Le premier, pourquoi est-ce que les Chrétiens recevans les Prophêtes, les Saints de la Sinagogue, les Livres de l'Ancien Testament, & la Loi des

En quoi diférent, particuliérement les

M 5 Juifs,

Mahométans, de notre Religion.

Juifs, avec l'Evangile de Nôtre-Seigneur *Jesus-Christ*, & les autres Livres Sacrez de notre Foi, ne veulent pas pareillement reconnoître Mahomet, avec son Alcoran & sa Loi? Le second, si l'Evangile, & les autres livres de notre croïance, sont corrects & authentiques, ou corrompus, comme les Mahométans blasphêment contre nous. Le troisiéme regardoit le culte des Images, qui nous fait passer pour Idolâtres dans leur esprit & dans leur bouche. Ce fut sur ces trois points que le Pere Manuel, qui sait la langue Persanne, & moi, disputâmes fortement contre ce Docteur: mais comme c'étoit dans un entretien familier, & non dans une conférence réglée, il ne nous en resta que d'avoir beaucoup crié, sans ordre & sans méthode: outre que ce bon Docteur vouloit toûjours avoir l'avantage, par la force de sa voix, ne pouvant l'emporter par la force de ses raisons, qui me sembloient aussi foibles, qu'elles étoient mal liées. Ne jugeant pas à propos de laisser perdre une si belle ocasion sans en profiter, aussi-tôt que je fus de retour en ma maison, je mis la main à la plume. J'y fus encor porté par la considération du tems, qui nous invitoit à bien faire, qui étoit environ la semaine-sainte. En éfet, sous le bon plaisir de nos Peres spirituels, je composai un petit discours en langue Persane, sur ces trois points, dont nous sommes en diférend, que j'achevai en six jours, avec les mêmes raisons que j'avois avancées de vive voix; mais d'une maniére plus éficace, & dans un ordre mieux réglé; convainquant les Mahométans, par leurs propres livres, & par

L'auteur compose un livre contre la secte de Mahomet.

les

les nôtres mêmes, qu'ils aprouvent comme Saints & Sacrez. Je fais passer ce discours sous le titre d'une lettre; mais il peut bien passer pour un livre d'une juste grandeur, que nos Religieux ont aprouvé après l'avoir lû. Je le dédiai à ce même Gentilhomme, en la maison de qui la dispute s'étoit faite, le supliant de vouloir prendre la peine de le lire avec son Docteur, & de le communiquer à leurs Satrapes, & aux autres Docteurs de leur loi, que je défiois d'y répondre par écrit, & je les invitois à un nouveau combat en diférens endroits de mon livre, jusqu'à dire tout le mal qui me venoit dans la pensée, contre Mahomet & sa secte, néamoins avec toute la civilité possible. Je fus plusieurs mois à chercher quelqu'un qui voulut me l'écrire au net & d'une bonne main: parce que mon caractére, soit en Persan ou en notre langue, quoiqu'il soit assez facile à lire, & assez correct, autant que j'en peux savoir; cependant comme je ne me donne pas le loisir de l'écrire, ni de le copier à mon aise, il n'est pas assez bien formé, pour être presenté aux ïeux d'un galant homme, & principalement en ce païs, où ils sont assez dificiles pour l'écriture. Je cherchai, dis-je, un copiste, sans en pouvoir trouver, les écrivains Mahométans m'assurans qu'ils seroient brûlez tous vifs, si on savoit qu'ils l'eussent écrit de leur main. Car quoique les Persans endurent patiament de nous, tout ce qu'il nous plaît de dire, ou d'écrire contre leur loi, ils ne permettent pas néamoins que leurs gens en parlent, ou en écrivent, ou y contribuent quelque chose

de leur travail. Mais enfin Dieu me fit rencontrer un honnête homme, qui me le transcrivit secretement en beaux caractéres. Le propre jour de la Sainte-Croix de Septembre, à qui j'ai une dévotion particuliére, je presentai ce petit ouvrage, autorisé de mon seing, écrit de ma main, & de mon cachet, que j'y avois apliqué, à ce Gentilhomme à qui il étoit dédié, le supliant derechef instament de bouche, qu'il le communiquât à qui il lui plairoit, & lui faisant entendre qu'il me feroit faveur de le faire voir au Roi. Les paroles sont comme les arquebuzades; & étant prononcées de bonne grace, & avec éficacité & énergie, elles ont une merveilleuse force, pénétrent d'abord, & donnent jusqu'au cœur, convainquent nos adversaires, & renverse d'un coup les esprits les plus opiniâtres; mais si elles manquent leur coup, elles se dissipent peu-à-peu, & ne frapent que les oreilles, sans produire aucun éfet. Mais les livres ne s'évanoüissent pas si-tôt; au contraire, ils persistent & durent long-tems : on les lit & relit à loisir : ils sont comme des poignards, ou des épées dans la main d'un homme vaillant & courageux, qui couchent de plus près, & qui demandent plus d'adresse & de force de ceux qui veulent s'en servir; que s'ils manquent leur coup à la premiére & à la seconde ataque, ils le font à la troisiéme, à la quatriéme, ou à la cinquiéme; & donnent si souvent de la pointe, qu'enfin l'ennemi, percé de ses blessures, tombe par terre. Aussi l'expérience nous fait voir jusqu'à present, que toutes les sectes, qui ont régné dans le

Toutes les sectes des hé-

le monde, n'ont jamais été combatuës, ni abatuës autrement que par la vertu des bons livres. Et je puis dire, en particulier, que c'est une chose déplorable, qu'y aïant eu un si grand nombre de Chrétiens qui ont fait des merveilles contre toutes les autres sectes, il ne s'en est pas trouvé un seul, depuis plus de mille ans que la secte de Mahomet subsiste, & régne avec des progrès prodigieux, qui par je ne sai quel assoupissement ait osé entreprendre de la combatre par écrit, au moins dans une langue qu'ils puissent entendre; & je me donne cette gloire d'avoir été le premier qui ai mis la main à la plume pour combatre les Persans Mahométans en leur langue naturelle. Je souhaiterois donc qu'on écrivit sur cette matiére; & c'est par ce motif que j'ai pris la hardiesse d'entreprendre un si haut vol, quoique ce ne soit qu'avec des aîles d'Icare, & de défier au combat nos adversaires. Ce n'est pas que je présume si avantageusement de ma sufisance, ou de mes forces, que j'espére les persuader & les convaincre, avec des armes si foibles & si grossiéres; mais seulement pour en introduire l'usage, donner le commencement, & faire naître à plusieurs autres le desir & l'ocasion d'entreprendre la même chose avec plus d'avantage & de succès. Le papier me manque, & le tems me presse. Il faut finir cette lettre, & me disposer à revoir l'Italie; mais avant que d'y arriver, je pourrai bien peut-être vous écrire de quelqu'autre part, s'il se presente quelqu'ocasion commode de vous faire tenir mes lettres. Vous m'obligerez pareillement de m'honorer de quel-

rétiques n'ont été combatuës que par écrit.

quelqu'une des vôtres, que je puisse trouver au moins à Lisbonne, entre les mains de M. le Collecteur Apostolique, où elle pourra être envoïée par la voïe de Rome, & avec la correspondance d'Horace. Je vous baise les mains, & à tous nos amis.

D'Hispahan le 24. Septembre 1621.

Ces jours passez, tandis que je m'exerçois à traduire quelques petits ouvrages de Persan en Latin, dans le Convent des Peres Déchaussez, où il y a des tables à nos usages, & d'autres instrumens propres à écrire, avec plus de commodité que je n'en ai dans ma maison, quelques-uns de ces bons Peres, encor fort nouveaux en la langue de ce païs, & desirant de l'aprendre, outre le peu d'expérience qu'ils ont des choses de ce monde, estimoient que chaque parole que je disois, ou que j'interprétois, étoit un oracle, ne se plaisant pas que je les avertisse, comme je faisois assez souvent, que je n'étois pas beaucoup avancé dans la connoissance de la langue, & que tout ce que je faisois, n'étoient que des fruits, non encor meurs, & des productions imparfaites. A peine avois-je écrit une chose, qu'aussi-tôt ils me la déroboient, & la transcrivoient la nuit suivante, sans en faire aucun discernement du bon & du mauvais; & ils pensoient avoir fait un grand aquêt, quand ils pouvoient avoir quelque chose de ma façon, quoi que ce fût. Je les laissois faire, pour ne les point desobliger, & je ne m'en souciois pas beaucoup, estimant que la chose ne sortiroit point hors de leurs mains.

mains. Mais le Pere Vincent leur Visiteur, étant venu de Rome, qui bégaïe quelques mots Persans demi estropiez, aïant trouvé dans leur maison quelques-uns de mes mémoires; savoir, du Tacuim, ou de la Profession de la Foi des Persans, & je ne sai quelle autre chose; quoique ce fussent des ouvrages imparfaits, commencez, & non achevez, mal correćts, pleins de fautes; & qui pis est, copiez par des personnes qui n'entendoient pas ce qu'elles écrivoient, la moitié même des mots Latins n'étant pas écrits comme il faut, les estimant néamoins beaucoup plus qu'il ne valent; il voulut en avoir une copie, pour la porter à Rome, où il arrivera plûtôt que moi; car il est déja parti. En un mot, le Pere Visiteur porte mes mémoires à Rome, contre ma volonté, & les fera voir à tout le monde, à ce que je m'imagine, après avoir fait tout ce que j'ai pû pour l'empêcher, sans y pouvoir aporter aucun reméde; parce que les Religieux, quand ils ont eu commandement de leur Supérieur, en vertu de la sainte obédience, renieroient volontiers tout le monde, comme dit Horace Pagnan. J'ai voulu vous prévenir par cét avertissement, & tous mes autres amis, qui savent bien juger des choses, de crainte que voïans un jour ces impertinences paroître aux ïeux de l'Italie, ils ne se moquent de moi, qui ne les aurois jamais exposées dans un si mauvais état, & afin qu'ils sachent que ce sont des avortons, des productions imparfaites, des fruits qui ne sont pas encor arrivez à leur maturité, des ouvrages mal digérez & mal correćts, que

que je pourrai réduire dans un meilleur ordre, si Dieu m'en donne le tems, avant que de les faire paroître en public, quand je serai de retour. Encor un coup, je vous baise les mains.

LETTRE XV.

DE SCIRAZ.

Les Voïageurs aprendront, de la lecture de cette lettre, les chemins d'une partie de la Perse, qui sont décrits fidèlement par l'Auteur. Les véritables curieux de l'Antiquité y verront quelle a été l'ancienne Persépolis, superbe & magnifique, même dans ses ruïnes. Et les Géographes y remarqueront, que plusieurs d'eux se sont trompez dans la situation de Sciraz, capitale de la Perse, dont il fait une juste description.

MONSIEUR,

Après nous être un peu reposez des fatigues de notre voïage dans cette ville de *Sciraz*, où nous fûmes reçûs par les Anglois, dans leur propre maison, dont la correspondance continuelle qu'ils entretiennent avec ceux d'*Hispahan* me fit naître l'ocasion favorable de leur laisser quelque lettre, espérant qu'elle seroit assurée entre leurs mains, & qu'elle seroit bien-tôt renduë à nos Religieux, qui ensuite la feroient tenir facilement en Italie; je n'ai pû m'em-

m'empêcher de vous adresser encor une fois mes respects avec la presente, & de vous faire part de plusieurs belles curiositez, que nous vîmes & remarquâmes dans ce petit voïage d'*Hispahan* jusqu'ici. Je vous dirai donc d'abord, qu'il y avoit déja long-tems qu'aïant reçû mon congé du Roi de Perse, pour m'en retourner dans mon païs, je ne paroissois plus en public; je n'osois plus aller le soir dans la place ni dans aucun lieu, d'où je pusse être aperçû de Sa Majesté, quand elle étoit dans la ville; & je n'avois plus d'autres pensées qu'à préparer toutes les choses néceſſaires à un si long voïage, tant par mer que par terre. Aïant donc résolu de sortir de Perse; avant que de mettre en chemin, mon esprit fut combatu de trois grandes dificultez qui s'oposoient à mon dessein. La premiére étoit celle de mon indisposition, qui me donnoit bien à penser, & qui me faisoit apréhender les travaux & les fatigues d'une si longue & dificile entreprise. Mais après que j'eus reçû la vôtre, & que je fus convaincu par la force de vos raisons, qu'il n'étoit pas à propos pour moi de me mettre si-tôt en campagne, si je voulois arriver vivant en Italie, je me détermi-nai éficacement, par l'avis de mes amis, qui me dirent ouvertement ce qui leur sembloit de mon mal, & que je n'étois pas pour vivre long-tems; je me résolus plûtôt à mourir à *Hispahan*, où il y avoit des Religieux & des Chrétiens pour me consoler, où j'étois entre les mains de mes parens, & de mes bons amis pour m'assister, que d'aller finir mes jours, Dieu sait comment, sur les chemins, & en des lieux où je serois privé

L'Auteur obtient son congé du Roi de Perse, pour son retour.

Les dificultez, qui lui font apréhender son voiage.

de

de toutes ces assistances. On ne savoit pas au vrai si j'avois la fiévre ; il me sembloit bien l'avoir, quoique petite & lente, & par conséquent plus dangereuse, sans m'arrêter à ce que d'autres me disoient au contraire. J'étois néamoins sur pié, & je ne laissois pas de marcher toûjours, quoique les forces ne fussent pas comme à l'ordinaire. La débilité étoit grande, l'apetit entiérement perdu, la mélancolie insuportable ; l'unique cause de mon mal, qui ne provenoit point d'ailleurs, que de la croiance que j'avois d'être plus malade que je n'étois en éfet. Je ne pensois qu'à la mort ; & tout ce qui se presentoit devant mes ïeux, me representoit son image. Je me souviens qu'un jour étant à table, & regardant des poulets rôtis qu'on avoit servis dans un plat, je dis à ma femme : *Considérez ces poulets, le ventre en haut & les jambes roides & étenduës, ne semblent-ils pas des morts couchez sur leur biére ?* Ma femme Maani étoit réduite à ce point, qu'étant à table les larmes lui échapoient souvent des ïeux en ma presence ; parce qu'elle ne pouvoit obtenir de moi, par priéres & conjurations, que je mangeasse tant soit peu pour me soutenir. Me voïant dans cét état, je faisois dificulté d'entreprendre un si grand voïage, & priois mes amis de me dire avec franchise leurs sentimens. J'en supliai plus particuliérement le Pere Prosper du S. Esprit, Carme-Déchaussé Espagnol, à present Prieur du Convent d'*Hispahan*, Religieux fort grave & d'une sainte vie, à qui j'avois beaucoup de confiance, & le conjurai de me dire ce que Dieu lui ins-

inſpiroit touchant cette afaire ; parce que je n'avois point d'autre réſolution que de ſuivre ſes conſeils en tout & par tout : car je ſuis perſuadé que Dieu fait des faveurs particuliéres, par ſes inſpirations, aux Supérieurs, notament Ecclésiaſtiques & Religieux. En éfet, aïant lû dans l'Ecriture Sainte, que Caïphe même, Juge autant injuſte, qu'il étoit impie, prophétiſa cependant touchant la mort de Nôtre-Seigneur, ſelon les paroles du Texte Sacré : Etant ſouverain Pontife en cette année ; comme s'il diſoit en d'autres termes ; à cauſe de la prérogative & du privilége dont il joüiſſoit alors, parce qu'il étoit Pontife. Ce bon Pere prit quelque-tems pour répondre à la demande que je lui fis, en me diſant qu'il ſeroit bien aiſe de faire des priéres à Dieu durant quelques jours. Sa réponſe me fit comprendre qu'il avoit mauvaiſe opinion de ma ſanté, puiſqu'il ne m'avoit pas rendu réponſe ſur le champ, ni aſſûré du contraire. Après trois ou quatre jours il me fit cette réponſe. Que quand même je ſaurois certainement devoir mourir par les chemins, je ne devois nullement m'en ſoucier, & qu'il m'importoit fort peu de mourir en quelque lieu que ce fût ; que je conduiſois avec moi ma femme & mes gens, qui m'aſſiſteroient ſoigneuſement dans mes beſoins ; & que le ſecours ſpirituel ne me manqueroit point, ſi je pouvois ſeulement gagner Ormus & paſſer au-delà, où nous trouverions, parmi les Portugais, & les autres Chrétiens, toute ſorte de commoditez. Ainſi qu'il faloit rejeter toute autre penſée de mon eſprit, me mettre

Les Supérieurs ſont inſpirez de Dieu particuliérement.

S. Jean c. 7. v. 49-52.

tre promtement en chemin pour arriver à Rome, avec une ferme espérance en Dieu; parçe que si je m'arrêtois plus long-tems en Perse, dans le dessein de n'en plus sortir, par la crainte de ne pouvoir faire le voïage d'Italie, la mélancolie venant à s'augmenter seroit seule sufisante, sans autre mal, de me faire bien-tôt perdre la vie, après m'avoir fait perdre l'espérance de revoir jamais le lieu de ma naissance. Au contraire, si je commençois à me remuer, en quelque disposition que je puisse être, le seul plaisir de mon voïage, & l'espérance de revoir ma maison, seroit capable de me guérir & de me conduire heureusement au port. Ne pensez donc plus, me dit-il, à mourir ou à vivre; mais laissez-en la disposition au Ciel, qui fera tout pour le mieux, & ne pensez plus qu'à sortir d'ici & à avancer chemin. Le conseil du Pere fut véritablement le conseil d'un homme sage & prudent, que je reçus comme venant de Dieu; sans diférer davantage, & ainsi la premiére dificulté que je trouvois dans mes afaires, fut levée par ses sages conseils. Il y eut bien à raisonner sur la seconde dificulté, qui étoit, que la guerre étant déja déclarée entre les Perses & les Portugais, le commerce entre ces deux nations interrompu, & les passages fermez, il n'étoit pas facile à nous résoudre par quel chemin nous devions passer, pour marcher en sûreté. Nous avions déja conclu de venir par les Indes; parce que nous nous exposions à de grands dangers, avec toute notre famille, de passer par *Bagdad*, & par les autres endroits de la Turquie, où nous étions connus. Notre chemin, le plus court & le plus droit

étoit par les Indes, étoit de passer par *Ormus*; mais la guerre y étoit échaufée, & les passages fermez. J'aurois pû me transporter d'*Hispahan* à *Bassora*, qui est une ville des Turcs, de plus grand renom que d'éfet; parce que le Gouverneur, qui s'en est rendu le maître presqu'absolu, ne reconnoit le Turc qu'en aparence, & est ami des Portugais; ainsi nous ne pouvions courir aucun danger. Cette ville, si nous pouvons l'apeller ville, est située sur la mer, aux extrémitez du Golfe Persique, & assez proche des confins de la Perse, où il est besoin de passer un trajet de mer pour y arriver, plûtôt que de faire un grand tour & le long d'un certain païs des Arabes de l'*Haveise*, qui quoiqu'éloigné du lieu où l'on fait la guerre, n'en est pas plus sûr pour les voïageurs, sur-tout quand on n'a que de petits vaisseaux de Perse mal équipez. De *Bassora* à *Ormus*, nous avions à faire un autre voïage par mer, assez long, sans être assurez de pouvoir passer, ni d'arriver à Ormus & aux Indes au tems propre à la navigation, en danger de perdre une année entiére. Je remis le tout au jugement de mes amis les plus expérimentez. Ils me firent voir, tout bien considéré, qu'outre les particularitez que j'ai déja raportées, le chemin de *Bassora* n'étant presque jamais fréquenté des Francs, ni d'aucun de nos gens, je ne savois pas en quel païs, parmi quelle sorte de gens, & en quelles ocasions nous pouvions nous rencontrer; au lieu que le chemin d'Ormus étoit libre & ouvert à nos gens, qui alloient & venoient incessament sans nul danger, & en sûreté sur les terres

Dificulté des passages.

du

du Roi de Perse, jusqu'au bord de la mer. Et quoique les passages fussent fermez, il n'y avoit aucune aparence que, sans une ordonnance particuliére du Roi, ils me refusassent la sortie étant étranger, d'une nation nullement intéressée dans la guerre excitée nouvellement, ami des Persans & hôte de Sa Majesté, dans les bonnes graces duquel j'étois parti de la Cour. Et pour ce qui regarde le petit trajet de la terre-ferme de Perse à Ormus, qui n'est que de trois lieuës au plus, quand toutes les autres commoditez me manqueroient, à cause de la cessation du commerce, néamoins par le moïen d'une lettre, que je ferois passer à Ormus subtilement & avec artifice, moïennant quelqu'argent, il ne seroit pas fort dificile aux Portugais, ou bien au Capitaine, à qui nos Religieux avoient écrit en ma faveur, de m'envoïer quérir par quelque bon vaisseau de poste à rames, pour me mettre à terre, sinon dans les Ports où ils avoient coûtume d'aborder, au moins dans quelque desert de la campagne, où ils pourroient facilement me trouver. Desorte que ma derniére résolution fut de prendre le chemin d'Ormus; & dans ce dessein, je vous écrivis d'*Hispahan* le mois passé pour la derniére fois. La troisiéme difficulté regardoit le choix des personnes que je devois mener avec moi. Ils devoient être en petit nombre, vû le tems, l'ocasion, & le moins qu'il me seroit possible, mais bien conditionnez, afin de nous servir fidèlement dans le voïage, au moins jusqu'à ce que nous fussions arrivez dans les terres des Portugais, où en cas de besoin, nous en eussions

pû

pû choisir d'autres à notre loisir. Nous étions comme quatre maîtres de famille dans ce vaisseau; puisqu'outre ma femme & moi, la petite Maruccia étoit encor avec nous, qui aïant eu le choix, ou de demeurer à *Hispahan* avec quelques-uns de ses parens fort éloignez, ou avec mes belles-sœurs, en la compagnie de qui elle avoit été presque toujours nourrie & élevée, ou de venir avec nous en Italie, parmi tant de dangers & de travaux; poussée en partie par un esprit généreux qu'elle a de ne point habiter avec des Infidèles, & d'aimer mieux s'exposer aux dangers d'un si long voïage, que de vivre en repos avec des ennemis de la Foi; & en partie par un amour inséparable qu'elle a pour nous, qui a été contracté & fortifié par une éducation de quatre ans, elle résolut de nous suivre. Et nous, qui n'avions point d'enfans, la reçûmes volontiers, tant pour l'afection particuliére que nous lui portions, que pour les petits services qu'elle nous rendoit, & pour le soulagement de notre famille. *Abdulhah*, mon beau-frére, eut la bonté de nous acompagner jusqu'à Ormus, pour ne nous point quiter, jusqu'à ce qu'il nous vit embarquez, & autant en sûreté que dans notre maison, tant pour aprendre les chemins, que pour se faire connoître aux Portugais, dont il pouvoit avoir un jour besoin pour ce qui lui restoit dans la Perse. Par ce moïen, étant quatre de compagnie, nous passâmes assez bien notre tems. Nous ne fûmes en peine que pour nos serviteurs. Les Mahométans, & les nouveaux venus, n'étoient pas pour nous.

Des

Dénombrement des serviteurs de l'Auteur à son départ.

Des Chrétiens, que nous avions éprouvez, nous avions pris un certain *Babbà Melki Sirien*, venu nouvellement des Indes, qui étoit du païs, serviteur ancien de la maison de Maani dans la Turquie, & par conséquent dont nous étions assurez pour la fidélité. Comme il étoit homme d'âge, & bien instruit des chemins que nous devions tenir, il passoit pour le grand-pere de nos femmes, suivant l'usage de ce païs, le maître de la maison, & une personne de qualité. Je ne voulus pas laisser après moi mon filleul *Cacciatur*, Persan de nation, mais Chrétien de profession, qui nous aïant servi long-tems, & aïant été bâtizé dans notre maison, étant encor enfant, nous faisoit espérer qu'il étoit pour réussir un jour, si nous pouvions le retirer de son païs, & le conduire en celui des Chrétiens, ce qu'il fit très-volontiers. Nous avions encor un autre jeune Chrétien Arménien, nommé *Isuf*, actif & robuste. Il étoit un de ceux que nous avions reçûs, que je voulus emmener avec nous, parce qu'il nous avoit servi quelque-tems, & qu'il s'étoit ofert de venir avec nous. Les Peres Augustins nous avoient donné aussi un petit boiteux, nommé *Mulla Zeman*, qui leur avoit servi long-tems d'écrivain en Persan, pour le mener à Ormus. Il avoit été touché de Dieu pour se faire Chrétien. Ils l'envoïoient pour cette raison, avec des lettres de recommandation aux Portugais, afin qu'il pût vivre en bon Chrétien parmi eux. Quoique ce jeune homme ne fut pas capable de nous servir dans les fonctions laborieuses, cependant

dant il nous pouvoit être utile en plusieurs choses sur les chemins, pour nous tenir compagnie & pour garder nos hardes. Nous pouvions avoir recours, en cas de besoin, à des voituriers, & à d'autres gens de journée, pour les plus bas services de la maison; desorte que nous étions pourvûs sufisament d'hommes pour nous servir, sans en desirer davantage. Pour les femmes, nous avions eu la pensée de n'en mener qu'une seule, qui nous sufisoit; mais nous ne pouvions pas nous assurer de la Dame *Meimi*, femme excellente; parce qu'elle avoit des enfans, un gendre & une maison à *Hispahan*, qu'elle ne pouvoit pas abandonner. Ainsi nous fûmes hors d'espérance de la pouvoir posséder, ainsi que sa fille *Tebriz*, Demoiselle de bonne grace. *Marie* Géorgienne, qui étoit aïeule de *Mariuccia*, nous eût été fort propre, parce qu'elle savoit lire & écrire en sa langue; mais la misérable s'étant familiarisée dans son païs avec les Grands de la Cour, où elle se maria avec un Gentilhomme Géorgien quelque-tems auparavant, étoit morte entre les mains de son mari du mal de Naples, qu'il lui avoit donné. Il y en avoit deux autres, qui étoient plûtôt petites filles, que de celles qui portent le nom de Demoiselles; l'une, *Curde* de nation, que j'apellois par raillerie, en ma langue, *Marzocca*; c'est-à-dire, *Margot*; & que ma femme, en la sienne, avec quelque changement de lettres, nommoit *Marzuca*, qui signifie bien pourvuë de vivres, parce qu'elle étoit grosse, ronde & potelée. L'autre étoit une *Circasse*, que nous avions

surnommée *Ceriru*, à cause de certaines paroles qu'elle répétoit souvent en ses chansons. Toutes deux étoient trop jeunes, & elles nous eussent causé plus d'embarras, qu'elles ne nous eussent rendu de service dans notre voïage. Toute mon espérance n'étoit plus qu'en une autre Géorgienne, qui avoit été nommée *Mariam*, ou *Marie*, par ma femme *Maani*, au lieu d'un autre nom, *Mzistandar*, qui est assez commun à celles de son païs. Nous l'avions surnommée *Mariams*, en nous moquant d'elle; parce que n'aïant jamais pû s'acoûtumer à bien prononcer d'autre langue que la sienne, plus elle tâchoit de bien parler, plus elle parloit mal, & prononçoit toûjours *Mariams* à la Géorgienne, & de même toutes les autres paroles des langues dont on usoit dans notre maison, ce qui nous faisoit rire. C'étoit une femme âgée environ de quarante ans, de riche taille, de bonne mine, de belle prestance, & digne de paroître aux ïeux de l'Italie. Elle s'étoit renduë aimable à ma femme, & à moi, pour ses belles & bonnes qualitez; & surtout à notre *Mariuccia*, tant parce qu'elle étoit de son païs, que parce qu'elle portoit le nom de sa mere. Elle s'étoit obligée à nous servir, desorte que nous pouvions en disposer librement. Elle-même avoit une inclination particuliére de nous acompagner en Italie, sans un accident qui lui survint un peu avant notre départ. Aïant reçu des avis certains que ses enfans, qui avoient pris l'épouvente dans cette fameuse déroute des Géorgiens, qui passérent en Perse, & dont elle n'avoit sû au-

aucunes nouvelles depuis un long-tems, étoient à *Ferhabad* en sûreté, où plusieurs dès leurs furent conduits pour y établir une colonie; elle me pria si instament de lui donner la liberté de se retirer auprès d'eux, que la compassion que j'eus d'un amour maternel, qui me sembloit si naturel & si juste, me fit condécendre à ses priéres, quoique ce fut avec un extrême déplaisir réciproque de nous séparer les uns des autres. Desorte que toutes les personnes à qui nous avions le plus de confiance, & que nous jugions les plus propres, venans à nous manquer, & les autres ne nous plaisans pas, ou n'aïans pas la volonté de se mettre sur mer, pour entreprendre un si long voïage, ma femme *Maani* se résolut de n'en mener aucune. Parce qu'outre que les femmes nous étoient inutiles, & incapables de nous rendre aucun service sur les chemins jusqu'à *Ormus*, s'il étoit nécessaire de se reposer en quelque lieu, ce ne seroit que dans des lieux habitez, où elle ne manqueroit point de servantes pour la servir. Et que dans les choses du ménage, & dans les autres emplois plus importans, comme pour s'habiller, ajuster sa coëfure, & ses autres garnitures de tête, Maani & Mariuccia pourroient bien elles-mêmes s'accommoder, sans que nul autre y mit la main, & qu'étant une fois arrivé à Ormus, elle trouveroit facilement des serviteurs & des servantes Chrétiennes, dont il y a toûjours grand nombre parmi les Portugais. La chose étant donc arrêtée de la sorte entre nous, pour le réglement de notre famille, afin d'avancer notre voïage, & de

Exemple d'un amour maternel.

prévenir les mouvemens de la guerre, qui se préparoit sur les limites du Roïaume, nous ne nous souciâmes point d'avoir des chameaux, parce qu'ils ont le pas trop pesant, & qu'ils ne font point beaucoup de chemin. Je donnai même par aumône aux Peres Carmes-Déchaussez les miens que je laissois à *Hispahan*; & nous prîmes des mulets de charge, pour porter notre bagage, & trois autres, pour nos brancarts à la Persane; l'un pour *Maani*, l'autre pour *Mariuccia*, & le troisiéme pour moi. Quoique ces animaux ne soient pas si puissans que ceux d'Italie, ils marchent d'un pas plus ferme, & plus vîte. M. Abdullah monta sur un cheval baïard, que sa sœur aimoit, qui fut le seul qu'il tira de mon écurie, aïant laissé les autres dans sa maison; & ses serviteurs étoient montez sur d'autres animaux de voiture. Toutes choses étans ainsi disposées, nous commençâmes notre voïage en cette maniére.

Les adieux de l'Auteur à la Perse.

Le vendredi premier jour d'Octobre, tous nos parens étans assemblez dans ma maison, & notre bagage, avec nos bêtes de service, aïans pris le devant, qui nous atendoient dans un grand chemin, couvert & ombragé de grands arbres, hors de la porte de la ville, par où l'on va à *Sciraz*, nous allâmes tous ensemble, un peu avant la nuit, dans l'Eglise voisine des Peres Carmes-Déchaussez. Y aïans fait dévotement nos priéres, & recité l'*Itinéraire* pour l'heureux succès de notre voïage, acompagnez de tous les Peres du Convent, & du Pere Sébastien de Jesus, Prieur des Peres Augustins, qui se trouva là, nous pri-

prîmes congé de tous les Religieux à la porte de leur Eglise; & moi en particulier, je reçûs avec beaucoup de tendresse la sainte bénédiction de mon Pere Jean; & tous ensemble du Pere Prieur des Déchaussez. Ensuite nous dîmes le dernier adieu, avec beaucoup d'embrassemens, à nos parens & amis, à Madame *Leili*, femme de *Nazar Beig*, qui avoit été long-tems notre hôtesse, à tous nos domestiques & serviteurs que nous laissions, & particuliérement aux femmes. Mais ma femme Maani & moi, ne pûmes dissimuler nos regrets ni retenir nos larmes en nous séparant, & disant adieu à Madame *Laali* sa sœur, qui nous avoit honoré de sa compagnie durant plusieurs années, & à Madame *Perichan* sa belle-sœur. M. *Astuazatur*, mari de *Laali*, voulut passer la nuit avec nous hors de la porte pour nous voir partir; il nous acompagna même durant quelqu'espace, après avoir soupé & atendu jusqu'à minuit que les muletiers fussent prêts. Enfin toutes choses étans ainsi disposées, notre bagage étant chargé, & nous étans séparez pour la derniere fois du Seigneur *Astuazatur*, avec toutes les civilitez & démonstrations d'une amitié réciproque, nous commençâmes à marcher à grands pas. Deux choses m'arrivérent en ce départ qui me déplûrent, outre certains présages secrets, qui me troublérent un peu, & me firent apréhender le succès de notre voïage par un mauvais commencement. L'une que ce serviteur Arménien, nommé *Isuf*, me manqua de parole. C'étoit certainement un bon homme, mais qui se laissa gagner

aux persuasions de ses gens, pour ne venir pas avec nous. Ce qui fut le pis, c'est qu'il ne m'avertit de son dessein que le même jour, & encor si tard, que je n'eus pas le tems de m'en pourvoir d'un autre en sa place. L'autre disgrace fut, que ce galant homme *Mulla*, qui devoit venir à Ormus pour se faire Chrétien, se rendant aux tentations du diable, changea de dessein; & pendant que nous étions ocupez à charger notre bagage, il s'écoula doucement sans dire mot à personne, & nous laissa là. Mais quoi? Dieu soit beni; il n'étoit pas du nombre des prédestinez. Nous fîmes quatre lieuës cette nuit là, & le samedi de grand matin, nous nous arrêtâmes pour reposer, sous une bourgade ou château apellé *Husseinadab*, où nous trouvâmes fort peu de commoditez pour vivre. Quand les lieux de nos gîtes ne seroient pas commodes, nous avions dessein de coucher sous des tentes en pleine campagne; & pour cét éfet j'en faisois porter deux pentes avec moi, aïant laissé ma grande à *Hispahan* entre les mains de mon beau-frére, parce qu'elle étoit trop embarrassante. Nous avions pareillement ce qui nous étoit nécessaire pour loger nos chevaux à la campagne, de la maniére dont on use dans le camp du Roi quand il marche, & que les Persans observent presque toujours quand ils voïagent. Et parce que je ne me souviens point de vous avoir jamais écrit comment la chose se fait, je prendrai ici l'ocasion de vous le détailler.

La route des chemins de l'Auteur, depuis Hispahan jusqu'à Sciraz.

Le traitement que les

Ils tiennent leurs chevaux à l'air dans la campagne, le jour & la nuit, bien couverts néamoins contre les injures du tems, & sur-

sur-tout l'hiver, non-seulement d'une couverte de toile à notre mode, mais d'une autre par-dessus, qui est épaisse & tissuë de poil, qu'ils nomment *Scial*, qui les tient chauds, & les défend du serein, de la pluïe, & de la nége même, quand il en tombe. Ils préparent une place assez grande & spatieuse, selon le nombre des chevaux qu'ils ont à côté & près de leurs tentes, sur un terrein sec & uni, qu'ils balaïent & acommodent fort proprement. Là on les atache à côté l'un de l'autre, comme nous le faisons dans nos écuries, à une corde, longue autant qu'il est nécessaire, pour les contenir tous, bien tenduë, & liée fortement par les deux bouts, à deux chevilles de fer, enfoncées bien avant dans la terre, & on leur lâche le licol, auquel ils sont liez, assez long, ensorte qu'ils aïent la liberté de se remuer à leur aise. Mais pour les tenir en repos, & les empêcher de faire aucune violence, on leur atache les deux piés de derriére à une corde assez longue, qui se partage en deux, comme en deux branches, avec des boucles aux extrémitez, où ils font passer une cheville de fer, enfoncée en terre au-devant des chevaux, sans qu'ils soient néamoins serrez si étroitement, qu'ils ne puissent se remuer commodément, se coucher, se lever, & se tenir à leur aise, mais seulement pour les empêcher de faire aucun desordre; & de cette maniére, ils ont coûtume de tenir toujours leurs chevaux liez par les piés de derriére dans leurs écuries quand ils sont dans leur maison. Cette pratique est si ancienne parmi ces peuples, qu'ils l'observoient même du tems

Perses font à leurs chevaux.

Oeconom. *lib.* 3. tems de *Cyrus*, au raport de *Xénophon*. J'ai remarqué qu'on en tire une commodité assez considérable, qui est que les chevaux en deviennent plus doux, plus traitables, moins hargneux & dificiles aux autres, ce qui est d'un grand avantage pour eux, & particuliérement à la guerre, où la cavalerie se tient presque toujours serrée par escadrons; desorte que si un cheval est facheux, il donne de la peine à son homme & à ceux qui sont auprès de lui. Au lieu de litiére, pour les faire reposer plus doucement, ils criblent sous eux du sablon & de la terre fort séche l'un avec l'autre. On ne les fait jamais manger à terre, comme nos meûniers le pratiquent assez souvent à Rome; parce que cette posture d'avoir toujours le col tendu & baissé pour manger, leur rend la tête pesante. Ils métent donc leur manger dans un grand sac, qu'ils atachent à la tête de chaque cheval, comme nos charetiers le font à Rome à leurs chevaux, & nos voituriers à leurs mulets dans leurs voïages. Ce qu'on met dans ce grand sac, est non-seulement de l'avoine & du son; mais tout ce qu'on veut leur donner, comme de la paille, qui est coupée & hachée en piéces, & non pas longue comme elle vient de la grange. La nourriture ordinaire des chevaux, est de l'orge & de la paille; car il ni a ni foin ni avoine en Perse. Il est vrai qu'au mois de Mai on leur donne de l'herbe ou de l'orge en vert. C'est une chose remarquable, à laquelle les gens de notre païs ne prennent pas garde, peut-être par ignorance, & qu'il est néamoins fort bon de savoir, qui est combien un che-

Qualitez des chevaux Persans.

val

val mange à son ordinaire, qui doit être communément proportionné à sa grosseur & à sa taille. C'est la premiére chose, que celui qui achete un cheval demande au marchand qui le vend; parce que si on lui donne à manger plus que son ordinaire, sans nécessité, les humeurs lui décendront sur les jambes, en danger de le rendre perclus & inutile. Il est vrai que lorsqu'un cheval fatigue extraordinairement, ou dans un voïage, ou dans une bataille, il est nécessaire de lui augmenter tant soit peu sa nourriture. Celui qui veut le conserver en santé, doit être averti de cette méthode pour en user. Les Persans ont encor cette particularité diférente de nos usages, que tous leurs chevaux ont des mors d'une même façon, qui est une genette batarde. Ils n'ont point d'autre diversité que d'être plus grands ou plus petits, proportionnez à la bouche des chevaux, qui, avec ce seul mors, se tiennent & marchent admirablement bien, sans tant d'artifices & d'ornemens dont nous usons. Ils n'ont pas besoin de caveçon pour les domter, ils n'usent point tant d'artifices pour leur faire tenir la tête droite & le col vouté, pour la leur faire abaisser & porter de bonne grace, galopans sur les terres les plus glissantes, courans dans les décentes les plus roides sans crainte de broncher: en un mot, ils n'aportent point toutes ces précautions, sans lesquelles il nous sembleroit que nos chevaux ne seroient nullement assurez, & dangereux à broncher dans les mauvaises rencontres.

La vîtesse naturelle des chevaux de ce païs,

& leur tête de cerf, suplée à toutes les leçons qu'on leur donne dans nos Académies; de maniére qu'étans tant soit peu dressez, ils vont doucement & sûrement par tout; ils galopent en haut, en bas, à voltes & à bonds, & font des actions, sans jamais s'afaisser ni s'abatre, ce qui me donne de l'étonnement. Pour les faire marcher, il ne faut point emploïer la houssine, & fort rarement l'éperon. Si quelqu'un en veut user, il n'a qu'une petite poînte, cousuë au talon de sa botte, un peu au-dessus de la semelle, ou serrée, avec un petit arceau de fer, sans toutes ces garnitures, qui nous blessent le pié. Ils n'ont ordinairement, au lieu d'éperons & de houssines pour piquer & conduire leurs chevaux, que des foüets, qu'ils nomment *Camci*, presque semblables à ceux de nos postillons; mais plus petits, plus proprement travaillez, & faits de petites corroïes de parchemin, cordonnées fort adroitement les unes avec les autres, & atachées à de petits manches, garnis au bout d'un lacet de soïe, qu'ils font passer autour de leur bras. Un cheval, au moindre coup de ces foüets qu'il reçoit sur la croupe, part aussi-tôt de la main, & court comme un desespéré, plus vîte que s'il étoit piqué d'un éperon jusqu'au sang. Personne ne va jamais à cheval, sans ce foüet qu'il porte dans la main, ou lié à sa ceinture, comme les Perses le pratiquoient, même du tems de *Justinien*, au raport d'*Agathias*. Les selles sont faites, les unes à la Turque ou à l'Arabe, de cuir ou de velours, apliqué sur le bois sans aucune embooureure, qui sont extrémement dures & incommo-

Camci, les foüets dont usent les cavaliers.

Agat. li. 3.

modes. Il y a fort peu de gens qui s'en servent à present; il n'y a que quelques vieillards, ou quelqu'autres, acoûtumez à cette sorte de siéges, qui ne sauroient quiter les vieilles modes; car pour les gens de guerre, il n'y en a pas un qui veuille s'en servir. Les autres sont à l'*Uzbegine*; c'est-à-dire, à l'usage des *Uzbegs*. Toute la cavalerie s'en sert, parce qu'ils sont fort commodes. Elles sont couvertes d'un bon coussinet, & faite d'une façon assez plaisante, profondes & relevées ensorte, que le cavalier est toujours ferme sur son cheval, pouvant se tourner de tous côtez, avec une grande agilité, sans crainte d'être desarçonné, quoiqu'elles n'aïent pas de pommeau comme les nôtres. Ce qui feroit que je ne me tiendrois pas fort assuré sur nos sauteurs, si ce n'est pour les mouvemens ordinaires, & pour ceux qui sont les plus nécessaires dans un combat, comme de troter, de courir, de galoper, de voltiger, & de faire semblables exercices, à l'exception des caprioles, qui ne servent à rien, & qui ne sont ni en usage, ni en estimé parmi les Perses. Elles ont encor cét avantage, qu'elles sont fort legéres, tant les *Uzbegines*, que les Turques, & autant commode au cheval qui les porte doucement, qu'au cavalier qui les met, & qui les ôte facilement; & d'autant plus que les bardes, qui sont-dessus, ne sont point atachez à la selle, mais desunies & séparées, & néamoins apliquées, & comme cousuës sur le cheval avec des sangles, beaucoup plus ferme & plus proprement que les nôtres. J'en fais porter avec moi,

qui sont assez bien garnies, & quelques-uns entr'autres, qui sont enrichies de lames d'argent, pour les faire voir à l'Italie, avec quelqu'autres harnois de rouge cramoisi, brodés de jaune & de vert, fort artistement travaillez, avec des étriers de plusieurs modes, bien diférens de la forme des nôtres. Au reste, la Perse est si abondante en chevaux, que le meilleur de ceux que j'avois dans le camp, pour les exercices & travaux de la guerre, ne m'avoit coûté que trente zequins avec le harnois, qui étoit assez raisonnable. J'en avois un autre petit, que je n'avois acheté que sept zequins dans le marché d'*Hispahan*, duquel après m'avoir servi plus d'un an dans les troupes, je fis present à mon beau-frére; qui le mena à *Bagdad*. Je lui fis faire ensuite un autre voïage, sans que jamais il manquât de forces ni de courage dans les plus grandes fatigues. Quoique ces chevaux ne soient pas de grand prix, néamoins ils sont si beaux & si bons, que j'ai perdu entiérement l'amour que j'avois pour ceux de notre païs, & même pour les plus excellens du Roiaume de Naples. On en voit peu de puissans & de haute taille, & encor moins de coureurs; parce qu'ils ne les aiment pas, & qu'ils ne se mettent pas beaucoup en peine d'en multiplier la race. Les plus communs sont des chevaux de meilleur service, que nous nommons communément des chevaux de deux selles, qui sont infatigables au travail, hardis & courageux, quand il en est besoin, doux & traitables, quand la nécessité le demande, patiens dans les incommoditez, qui ont plus de cœur

La Perse est abondante en bons chevaux.

&

& de force à marcher, que d'aparence & de mine, & qui sont incomparablement mieux conditionnez que les nôtres. J'ai souvent remarqué que les meilleurs de l'Italie, dans un petit voïage de Rome à Naples, ou à Florence, quoiqu'ils soient conduits de la main, traitez & pensez soigneusement tout le long du chemin, & qu'ils aïent leur avoine trois fois le jour, après une traite de huit ou dix jours, demeurent boiteux & bien souvent inutiles. C'est tout le contraire ici, où je puis bien vous assûrer qu'il ne se passoit point de jour que l'armée du Roi ne fît plus de six lieuës de chemin; & souvent la marche étoit de cinq ou six jours continuels, sans faire alte en aucun lieu; néamoins étans arrivez dans quelque ville le matin à l'aube du jour, nos chevaux, après avoir été repus & trotez, étoient le soir aussi frais que s'ils n'eussent point sorti de l'écurie, & aussi promts à voltiger dans la place, ou à combattre en bataille rangée, que s'ils n'eussent point travaillé le jour précédent. S'il faut aller par la campagne, & entreprendre un long voïage, ils ont des chevaux qui vont l'amble, qu'ils nomment en leur langue, *Alascia*, qui naturellement sont propres à cela, outre qu'ils y ont été formez & instruits, par leur artifice ordinaire des cordes atachées à leurs piés, dont les meilleurs ne coûtent que dix-huit ou vingt zequins la piéce. Ceux-ci ont les naseaux fort fendus, pour leur donner la respiration plus libre, & n'ont point leurs semblables, puisqu'ils font en peu d'heures, marchans toûjours d'un pas égal, sept ou huit lieuës de che-

chemin, qui est la journée ordinaire des autres; si bien que l'homme, qui est dessus, a le reste du jour pour se reposer & se divertir à son aise, n'aïant été d'ailleurs nullement secoüé par sa bête, qui l'a porté si doucement, & qui en peu d'heures a fait une si longue traite. Enfin, je vous avouë que je suis devenu amoureux des chevaux de Perse; & s'il n'y avoit point tant de mers à traverser, j'en pourrois conduire quelques-uns en Italie. Le discours de cette matiére, que je ne pouvois oublier à cause qu'elle me plaît, m'a porté un peu trop loin; c'est pourquoi je retourne promtement dans le chemin de notre voïage que j'avois quité.

Le samedi deuxiéme jour d'Octobre, après nous être reposez au-dessous du village de *Husseinadab*, le soir, la lune étant levée, nous poursuivîmes notre chemin, marchant toujours vers le midi: & le Dimanche, au point du jour, aïant fait cinq ou six lieuës durant la nuit, nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie ou *Carvanserai*, proche d'un village nommé *Mehiar*, qui signifie ami d'une grande. *Ghulamali*, courier d'*Ormus*, qui servoit les Portugais, quoiqu'il fut Mohométan, nous joignit en ce lieu-là, lequel aïant été renvoïé exprès d'*Hispahan* par nos Religieux, il retournoit à Ormus, chargé de quelques lettres de leur part, & d'une recommandation particuliére de nous montrer le chemin par des routes peu fréquentées. Les lettres, que les Peres lui devoient mettre entre les mains, tant pour leurs afaires particuliéres, qu'en ma faveur, retardérent son

son voïage, & l'arrêtérent à *Hispahan* jusqu'après notre départ. A deux heures de nuit nous partîmes tous ensemble, & aïans avancé notre chemin de cinq ou si lieuës, lundi matin, lorsque le soleil étoit déja bien haut, nous prîmes le lieu & le tems de nous reposer dans un *Carvanserai* d'un gros bourg, nommé *Comsce*, jusqu'à trois heures de la nuit suivante, que nous chargeâmes bagage; & le mardi suivant, après huit lieuës de chemin que nous fîmes à la faveur de la lune, nous fîmes alte, pour nous délasser un peu dans le village d'*Amenadab*, qui est interprété, la Colonie de la Foi, où nous passâmes le jour dans un jardin, qui est au milieu du bourg & du château. Et la lune commençant à adoucir l'horreur des ténèbres de la nuit, nous nous remîmes en chemin; & sans avoir avancé notre voïage que de quatre lieuës, nous nous trouvâmes le mécredi suivant, une heure avant le jour, dans le village d'*Izdchast*; c'est-à-dire, Dieu le veüille, où la nécessité nous arrêta, parce qu'il n'y avoit nul autre logis pour nous arrêter, qui ne fut bien éloigné. Ce village, ou ce bourg, est situé entre les ouvertures d'une petite montagne, dans un lieu bas & étroit, entouré des deux côtez de rochers, à l'aspect du vent d'orient & de midi. A l'entrée de la nuit, nous reprîmes notre chemin, que nous continuâmes durant huit lieuës, sans nous arrêter, que le jeudi de grand matin, où nous mîmes pié à terre dans le village de *Dehighirdu*, qui signifie en notre langue, le village des noïers, à cause de la grande quantité de ces arbres qui naissent en ce lieu, & nous

y

y passâmes le jour, à l'ombre de quatre grands arbres, plantez au milieu d'une hôtellerie qui est là. Après avoir soupé, nous ne fîmes que deux lieuës de chemin jusqu'au bourg de *Kusckiker*, où nous arrivâmes le vendredi matin, un peu avant le jour, & nous y trouvâmes, outre les habitations des gens du païs, plusieurs maisons des Géorgiens & des Circasses, que le Roi, qui régne à present, y avoit fait venir depuis peu de fort loin. Une lieuë, ou environ, au-delà de la bourgade, nous passâmes sur un beau pont, qui couvre une petite riviére, qu'on nomme communément la riviére de *Kuschizer*. Les Perses & les Turcs apellent *Kusck*, ou *Kiosck*, certains bâtimens élevez dans un jardin, ou dans dans quelque lieu éminent, dont l'aspect est agréable; non comme une sale, ou une chambre pour y faire sa demeure & prendre son repos, mais comme une galerie, pour s'y promener & divertir durant quelques heures du jour. Quoiqu'à proprement parler ce ne soient pas aussi des galeries, qui doivent être plus longues que larges; au lieu que ces édifices sont de figure ronde, ou quarrée, ou à plusieurs faces, dans une égale proportion. Un de ces bâtimens porte le nom du village où il est situé, avec adition de la parole *Zer*, qui signifie de l'or, comme si on vouloit dire, Kusch d'or. Après nous être reposez tout le jour, nous poursuivîmes notre chemin, depuis trois heures après soleil couché, jusqu'à la pointe du jour du samedi suivant, nous fîmes cinq lieuës entiéres, qui nous obligérent de nous délasser au pié d'une monta-
gne

gne dans le village d'*Asbas*, près d'un ruisseau, qui coule de cette montagne, sur laquelle, à côté du village, est un grand jardin, entouré de murailles, & planté d'une grande quantité de peupliers. Près du même village, il y a un château, bâti sur la pointe d'une éminence, entouré de deux rangs de murailles; l'une au pié, & l'autre au haut de la colline. Ces murailles ne sont que de simples courtines, avec quelques lignes de communication au-dehors, de peu de défenses, & à demi ruïnées. Les fossez sont pleins d'eau tout autour, & leurs bords couverts de grands saules, qui font une belle couronne au château, & donnent de l'ombrage à la plaine, où il y a plusieurs habitations de Géorgiens & de Circasses, comme dans toutes les autres Bourgades voisines. Il étoit environ trois heures de nuit quand nous en partîmes, & le Dimanche, dixiéme d'Octobre, n'aïant avancé notre voïage que de quatre lieuës, nous arrivâmes à une hôtellerie, qui n'est pas achevée de bâtir, dans un bourg nommé *Ugian*, dont les rentes & revenus sont dédiez à la sépulture d'un ancien Prince du Sang Roïal, nommé Sultan *Seid Ahmed*, qui, passant par là, y décéda, & y fut inhumé. Et si ce que j'apris de la bouche d'un de ces villageois est véritable, comme je pense, qu'il ne se trompoit point, (ces gens, quoiqu'ignorans, étans pour l'ordinaire mieux instruits de leurs afaires que les plus doctes.) Ce Prince étoit fils de *Sciah Sofi*, qui fonda de grandes aumônes à perpétuité pour les passans, qu'on y reçoit & nourrit pour l'amour de Dieu.

Géorgiens & Circasses, transportez en Perse, pour la peupler.

Aumônes, fondées par des Princes, au lieu de leur sépulture.

On nous servit d'un excellent potage, & d'une poule dans un plat, qui étoit mieux aprêtée que celle qu'on nous donna à *Ardebil*; où repose le corps de *Sciah Sofi*, dont je vous ai parlé en quelqu'autre ocasion. Les habitans, qui ont ce lieu dans une singuliére vénération, ont un proverbe entr'eux, que *Vagian* est la petite *Ardebil*, comme le tombeau de *Sciah Sofi* est la grande. Le bâtiment est un peu séparé du village, acompagné d'un jardin clos de murailles, dont les gardes de ce sépulcre joüissent; & l'hôtellerie, ou *Carvanserai*, est posée au milieu, entre le village & le sépulcre, qui n'est pas fort superbe; car il ne consiste qu'en un petit dôme à leur mode, soutenu de quelques piliers, & de quelqu'autres petites piéces d'architectu-re. Nous ne partîmes delà qu'un peu après minuit, atendant que la lune fut levée, de crainte de nous engager dans un chemin dificile & dangereux entre des montagnes, sans être éclairez de sa lumiére pour nous conduire. A la faveur de la lune, nous passâmes ce qui nous restoit de la plaine, & nous traversâmes la montagne, où il nous falut monter & décendre à toute heure. Sur le jour nous nous rencontrâmes au pié, dans un lieu vénérable entre les Mahométans, pour une autre sépulture d'un de leurs *Imams*, qu'ils nomment *Imamzadè Ismail*, d'où nous entrâmes dans une longue & étroite valée, qui est de trois ou quatre lieuës, serrée entre des montagnes; & après six ou sept lieuës de chemin, nous arrivâmes un peu après-midi dans un gros bourg, apellé *Main*, qui est habité des Cir-

Circasses & des naturels du païs. N'aïant point trouvé de lieu pour loger qu'un petit *Carvanserai*, qui étoit en ruïne & plein de monde, nous fûmes contraints de passer au-delà, & de camper dans la plaine près d'un jardin. Passans la nuit & le matin, par ces montagnes & ces valons, j'y remarquai une grande quantité de ces petits *Pistachiers*, que les Arabes nomment *Batom*, & les Turcs *Ciaclacucci*, que j'ai pris autrefois pour des térébintes. J'y vis encor certaines autres plantes, qui sont plûtôt de grandes herbes, que des arbrisseaux, qui jettent de leur racine en haut, plusieurs rejettons verds, longs & déliez, mais plus forts & plus roides que les joncs, dont on fait les nates, & qui produisent de petites amandes améres que je n'y vis point, parce que ce n'étoit pas la saison. Je ne doute point qu'il n'y eût plusieurs autres plantes, assez rares & curieuses, que je ne pus pas remarquer exactement, pour en être éloigné & renfermé dans mon brancart. La nuit suivante, nous nous levâmes avec la lune, un peu avant le jour, & nous partîmes de *Maiin*, continuant notre chemin durant trois lieuës, toujours en montant, doucement néamoins, & comme insensiblement, jusqu'à ce qu'aïant gagné la plaine, nous nous trouvâmes une heure & demie avant midi sur le bord d'une riviére, qui coule du septentrion au midi, & qui est couverte d'un pont bâti de briques; qui quoique fort vieux, & garni de parapets tous ruïnez, se nomme néamoins *Puli neu*; c'est-à-dire, le pont-neuf, qui est le nom qu'il a toujours conservé depuis qu'il fut bâti.

Certaines sortes de plantes.

bâti. Ce Fleuve s'apelle *Kur*, retenant le nom de *Cirus*; puisque *Kur* & *Cirus* est un même terme, en prononçant la voïelle Y, d'un air & d'un son moïen entre l'O l'V, à la maniére des anciens, & en ôtant la terminatiòn des cas, qui est particuliére aux Grecs & aux Latins, & nullement en usage parmi les Orientaux. Nous lisons dans les auteurs anciens, qu'il y a deux riviéres en Asie, qui portent ce même nom; l'une, qui aïant arosé l'Arménie & l'Albanie, va se rendre dans la mer Caspienne, qu'on nomme encor à present *Kur*, comme Strabon témoigne, qu'on l'apelloit anciennement *Cirus* ou *Corus*; & l'autre aïant traversé la
Lib. 15. Perse, qui est celle dont je parle, se jette dans le Golfe Persique, où elle perd son nom & ses eaux dans la mer. Ce fut sur les bords de ce fleuve, au raport du même *Strabon*, que fut exposé le fameux *Cirus*, encor enfant, qui emprunta le nom du lieu de son exposition, au lieu de celui de sa naissance, qui étoit *Agradat*. Il est à propos, au sujet de ce fleuve, de remarquer que le même Strabon, au lieu que je viens de citer, & *Q. Curce* & *Diodore* historiens, parlans des voïages d'Aléxandre le grand, font mention d'un autre fleuve, qu'ils nomment *Arasse*, diférent de l'*Arasse* d'Arménie, si célébre parmi les anciens. Ils disent que cét illustre Conquérant passa ce dernier fleuve près de *Persépolis*, lorsqu'il venoit du païs des *Uxiens*. Je croi que ces deux Fleuves de Perse, l'*Arasse* & le *Cirus*, quoiqu'ils aïent deux noms diférens, n'ont qu'un lit, & qu'ils ne sont que le seul fleuve de *Kur*; parce que dans ces païs il n'y a point

Remarques curieuses sur les fleuves de la Perse.

point d'autre riviére, qui soit tant soit peu considérable, & qui mérite de porter un nom si glorieux. Ce qui me confirme davantage dans cette opinion, est que je me suis laissé dire que le terme d'*Arasse*, dans une certaine langue de ces païs d'Orient, dont on usoit anciennement, & qu'on parle encor à present en quelqu'endroits, n'est pas un nom propre d'une riviére en particulier, mais un terme général, qui convient à tous les fleuves, & que l'*Arasse* d'Arménie, comme le plus grand & le plus renommé de cette Province, s'apelloit simplement l'*Arasse*; c'est-à-dire, le fleuve par excellence, sans autre nom particulier. Nous en avons une preuve, tirée de la langue Persane, du mot *Gihun*, que l'Ecriture-Sainte attribuë à un des quatre grands fleuves du Paradis terrestre, & qui à present est encor le nom propre d'une grosse riviére, qui aïant parcouru les terres des *Uzbegiens*, se décharge dans la mer Caspienne du côté de l'orient, & qui pourroit bien être l'*Ochus*, ou l'*Oxus* des anciens. Et cependant ce mot de *Gihun*, dans le langage des Perses, est un terme général & commun à tous les grands fleuves, selon l'explication de leurs meilleurs Dictionnaires. Quoiqu'il en soit, nous passâmes sur le pont de *Kur*, pour aller nous reposer dans une maison qui est seule, bâtie de nouveau sur le rivage du côté de l'occident, & possédée par une seule famille, qui loge & reçoit les passans. Avant que de passer la riviére, nous aperçûmes sur l'autre rivage du côté de l'orient, deux grands rochers, sur le sommet desquels on nous dit qu'il

y avoit

y avoit eu anciennement deux châteaux, bâtis des pierres qui avoient été taillées des mêmes rochers; dont l'un, le plus voisin du pont, se nommoit *Calaas Sacht*; c'est-à-dire, le château fort; & l'autre, plus éloigné, vers le midi, *Calaai Scechisctè*, qui signifie le château rompu. La riviére est toute bordée de certains arbres, semblables à nos geniévres, d'une espéce de cèdres du Liban, quoique plus petits, que les Persans nomment *Ghiez*, & dont le bois est fort propre & fort beau en ouvrage de couleur d'eau. Mais parce qu'ils ne viennent pas assez grands dans la Perse, on n'en peut pas faire de grandes piéces de menuiserie. Les fûts d'arquebuzes en sont presque tous; & ceux qui se plaisent d'avoir leurs armes montées délicatement, n'en ont point d'autres. Il est vrai que *Q. Curce* raporte, que la maison Roïale de Persépolis étoit bâtie de bois de cèdres. C'est pourquoi elle fut bien-tôt embrasée, quand le grand Aléxandre y fit mettre le feu, à la persuasion de *Thaïs*; ce qui nous fait juger qu'il y avoit alors dans la Perse une grande quantité de gros cèdres, qui n'y croissent plus à present. Nous passâmes le reste du jour, à l'ombre de ces arbres & de ce pont, sur le bord de l'eau; & la nuit suivante dans la maison. Le lendemain, à la pointe du jour, qui fut le treiziéme d'Octobre, aïant laissé le chemin droit, qui conduit à *Sciraz*, nous repassâmes le pont-neuf, & suivîmes le cours de l'eau le long du rivage, en côtoïant ces deux châteaux, pour nous rendre à ces fameuses ruïnes, qu'ils nomment *Cehil minar*; c'est-à-dire, les quarante colon-

Ghiez arbres, espéces de cédres.

colonnes. Ce ſont des veſtiges illuſtres de l'ancienne & ſuperbe *Perſépolis*, que je deſirois extrémement de voir il y avoit long-tems; & pour y aller, il nous falut détourner tant ſoit peu du chemin, en tirant vers l'orient. Après avoir marché durant quatre lieuës, & paſſé ſur un pont une autre petite riviére, qu'ils nomment *Pelevar*, qui a ſon cours du ſeptentrion au midi, & qui va ſe jetter dans le lit du *Kur*, que nous avions vûë & traverſée le jour d'auparavant, après avoir arroſé une des plus belles & des plus fertiles campagnes de la Perſe, qui méritoit bien qu'on l'eût choiſie pour la ſituation d'une ſi grande & ſi floriſſante ville, nous y arrivâmes heureuſement. J'ai eu quelquefois la penſée que cette petite riviére de *Pelevar* pouvoit être le *Mede*, à qui Strabon & Q. Curce ont dit que l'*Araſſe* ſe joignoit, ou l'*Araſſe* même, dont j'ai parlé, ſi cependant l'*Araſſe* eſt diférent du *Cirus*. Mais l'aïant bien conſidéré, j'ai jugé que c'étoit trop peu de choſe pour poſſéder un ſi grand nom. Aïant donc ateint ſur les deux heures après-midi les précieuſes ruïnes de *Cehil minar*, nous dreſſâmes nos tentes au pié, ſur le bord d'un ruiſſeau, qui en eſt proche, pour avoir plus de commodité de les voir le même jour ſur le ſoir, & le lendemain matin, étant réſolu de ne partir point de là, que nous n'euſſions conſidéré & remarqué exactement toutes les curioſitez du lieu. Mais avant que d'y entrer, il eſt néceſſaire de la conſidérer, par idée du tems qu'elle étoit dans ſa proſpérité, pour la connoître mieux à preſent, qu'elle eſt enſévelie dans ſes ruïnes.

Per-

L'ancienne Persépolis; son nom & ses avances.

Persépolis, ville célébre dans les histoires sacrées & prophanes, fut aussi nommée *Elymaide*, comme nous l'aprenons de l'Ecriture Sainte, qui en parle honorablement en deux endroits; savoir, dans le chapitre 6. du premier Livre des *Machabées*, que S. Jérôme témoigne avoir vû composé en Hébreu, où il est raporté qu'*Antiochus* Roi de Sirie, aïant conduit en Perse une puissante armée, pour piller la ville d'*Elymaide*, qui est le nom que les Hébreux lui donnent, & pour enlever les grands tresors qu'on y avoit transportez après le décès d'Aléxandre, d'où il fut repoussé par les habitans, & contraint de s'en retourner avec honte. La meme histoire est raportée, dans les mêmes circonstances, au chapitre 9. du second Livre des *Machabées*, que le même S. Jérôme reconnoît pour un Livre Grec, où cette ville est nommée *Persépolis*, d'un terme formé par les Grecs, & usurpé par les Latins; desorte que de ces lieux de l'Ecriture, comparez l'un avec l'autre, nous concluons évidament que la ville d'*Elymaide* est la même que celle de *Persépolis*, & que ces deux noms ne sont que d'une même place. Quelques-uns de nos Auteurs modernes, & particuliérement *Philippes* de *Ferrare*, dans son Abregé, qui est le compagnon inséparable de mes voïages, ont crû que

Sa situation.

Sciraz, qui est à present la Métropolitaine de la vraïe Perse, est l'ancienne *Persépolis*, ou au moins qu'elle a été bâtie de ses ruïnes & sur ses fondemens. Ils se trompent en cela d'un grand espace, se persuadans que *Sciraz* est maintenant la capitale

de

de cette Province, dont *Perſépolis* étoit autrefois la ville principale, & le ſiége Roïal; parce que *Sciraz* n'eſt pas une place fort ancienne, & que le lieu de la ſituation de *Perſépolis* eſt éloigné de plus de dix lieuës ou paraſanges Perſiques de celui de *Sciraz*, en tirant vers le nord'eſt, comme parlent les gens de marine, entre le ſeptentrion & l'orient, & qu'il ſe trouve au même endroit où ſont ſes ruïnes de *Cehil minar*, que les Perſans apellent en leur langue *Aſtachar*, qui eſt un terme dont j'ignore la ſignification. Le lieu eſt une belle & ſpacieuſe campagne, de figure ronde, entourée preſque de tous côtez de petites colines, en forme d'amphitéâtre, dont le diamétre eſt environ de quatre lieuës. A l'extrémité de cette campagne, que nous traverſâmes du côté de l'orient, on y voit les ruïnes au pié de la montagne, ſur laquelle *Diodore* écrit que le Palais Roïal de *Cirus* étoit bâti; avec cette ſeule diférence, que Diodore fait le Palais diſtant de la montagne de quatre *Plethres*, qui, au jugement de quelques-uns, ſeroient quatre cens piés; & moi je trouve que les ruïnes touchent immédiatement le pié de la montagne. Les Mahométans, ſuivant la deſcription que je vous en ai faite autrefois, ont à côté de leur Moſquée certaines tours de la forme de nos clochers, excepté qu'elles ſont preſque toutes rondes, avec pluſieurs rehauſſemens & enjolivûres, comme ces grands chandeliers de nos Egliſes. Ces tours ne ſont pas groſſes à proportion de leur hauteur: c'eſt ſur leur ſommet que leurs Miniſtres, au défaut des cloches,

crient à pleine tête, & apellent le peuple à la priére, & à certains jours de fêtes allument des flambeaux & des feux sur la pointe, qu'ils nomment, pour cette considération, *Minar*; c'est-à-dire lumiére. Et parce que les grandes colonnes de ces bâtimens ruïnez, qui étoient en grand nombre, sont rondes, hautes & déliées, & presque de la même forme & architecture que les tours des Mosquées, les Persans modernes les nomment pareillement *Minar*, quoiqu'improprement, en y ajoûtant le mot *Cehil*, qui signifie quarante, qui étoit le nombre des colonnes droites & entiéres de ces nobles & fameuses ruïnes, quand ce nom leur fut imposé, & qui est à present diminué de beaucoup, comme je dirai ci-après. *Cehil Minar* est donc un grand & ancien bâtiment de pierre, bâti à l'extrémité d'une grande plaine, & au pié d'une montagne, qui a le dos tourné vers l'orient, & la face & la campagne vers le couchant. L'on ne sauroit comprendre, des vestiges qui restes & qu'on voit en ce lieu, quelle a été la forme & la grandeur du corps de l'édifice, tant parce que ce ne sont que des ruïnes, que parce que les habitans du païs n'ont aucune histoire véritable, qui leur donne des lumiéres pour entrer dans la connoissance des tems passez. Il se pourroit bien faire que c'étoit un Temple, ou une partie de la maison Roïale, ou un lieu destiné à la sépulture des Rois: quoique je sois plus porté à croire que c'étoit plûtôt un Temple, que tout autre chose, pour les raisons que j'en donnerai. Cependant j'en ferai la description, le mieux qu'il

Cehil Minar, ou les quarante colonnes; les superbes ruïnes du Palais de Cirus.

qu'il me sera possible, selon ce que j'en ai vû & remarqué.

Au pié de la montagne, que les gens du païs nomment à present *Cuhirahmet*, le Mont de Miséricorde; & les anciens, le Mont Roïal, au raport de Diodore; tournant le dos à la plaine & au soleil couchant, & le visage à la montagne & au levant, vous rencontrez un grand degré de marbre à deux escaliers, dont l'un est posé vers le midi, l'autre à l'oposite vers le septentrion, & tous deux également disposez dans une juste proportion. Ces escaliers sont larges de trente piés communs, escarpez à la Persienne, dont le mur, qui va en pointe, est par le bas garni de fer, & relevé de plus d'un pié; chaque degré est large d'un pié & demi, & haut de trois ou quatre doigts. Ils ne sont pas tous séparément taillez chacun d'une piéce, comme c'est l'ordinaire; mais il y en a jusqu'à dix-sept faits d'une seule pierre. Et chaque escalier se partage en deux branches; l'une plus haute & plus vaste que l'autre; celui qui regarde le midi a sa seconde branche tournée au septentrion; & au contraire, celui qui est vers le septentrion a sa seconde branche vers le midi, & ces deux branches sont à découvert, & séparées l'une de l'autre par un mur bâti de grosses pierres, qui soutient l'une & l'autre. Je contai environ cinquante-trois degrez dans une de ces premiéres branches; je dis environ, parce qu'étant rompus, il étoit impossible d'en faire un comte éxact. Au haut de la premiére branche, il y a un grand reposoir quaré, conforme & proportionné

O 2 à l'es-

à l'escalier, dont le pavé & les murs d'alentour, comme tout le reste du bâtiment, sont de grosses pierres, dures & bien pôlies, pour durer une éternité, comme dit Diodore, dont le marbre me semble plûtôt coloré ou mêlé, que blanc; quoique celui des degrez soit obscur & tire fort sur le noir. Dans les seconds escaliers, je contai environ quarante-huit degrez de chaque côté; & au haut je trouvai comme une grande place unie, au milieu de laquelle j'aperçûs les ruïnes d'un bâtiment. Je ne pûs comprendre si c'étoit un grand & superbe corridor, avec un porche ou vestibule plus bas, qui conduisoit en quelqu'autre apartement de cét édifice, dont il ne paroît aucun vestige qui nous puisse faire connoître ce que c'étoit. La premiére chose qui se presenta devant mes yeux, furent deux monstres, qui avoient le corps d'un cheval, & la tête d'un homme. Le corps étoit comme bardé de certaines garnitures, qui pouvoient être de fer, dans les usages de la guerre, parce qu'elles étoient toutes couvertes de certaines piéces rondes, comme de grosses têtes de cloux, de la maniére presque que Q. Curce nous represente des chevaux de guerre, couverts de plaques de fer dans l'armée de Darius. La tête, qui avoit une grande barbe & une longue chévelure, étoit couverte d'un bonnet rond, fort gentil, & plat par en haut, avec une grosse boule au-dessus. Ils avoient des aîles comme des grifons; le visage tourné vers le haut de l'escalier, & soutenoient sur leurs épaules une haute muraille de pierre, autant épaisse, que

la

la largeur de leur dos pouvoit s'étendre; de maniére que ces monſtres ne ſont que les apuis de ces murailles, ſur le haut deſquelles on ne peut pas voir s'il y a quelque figure, ou quelqu'autre ornement d'architecture. Au reſte ils ſont auſſi grands que porte la longueur de leur baſe, qui eſt de vingt-huit de mes piés, & moins éloignez l'un de l'autre que n'eſt la longueur de leur corps. Derriére eux, il y a quatre colonnes droites, diſpoſées par ordre, dans une égale diſtance & proportion, deux à deux, comme les monſtres, deux deſquelles ſont encor ſur pié, & les deux autres renverſées & couchées par terre. Derriére ces colonnes il y a deux autres monſtres, placez comme les deux premiers, mais dans un autre aſpect, aïant le dos tourné vers les colonnes, qui ſont comme renfermées entre ces quatre monſtres, & le viſage vers la montagne, qui eſt au levant; d'où il eſt facile à conjecturer que le bâtiment étoit en ce lieu-là, & que ces quatre monſtres, deux à la tête & deux aux piés, avec les quatre colonnes qui ſont au milieu, ſoûtenoient tout l'édifice. Néamoins il n'y a aucune marque qui puiſſe faire paroître qu'il y ait eu deſſus aucun logement, ni même aucune couverture. La place ou l'étenduë, au milieu de laquelle ces monſtres ſont poſez, eſt fort vaſte & ſe termine à la montagne; deſorte que ne pouvant s'étendre davantage du côté du levant, le reſte du corps de l'édifice eſt tourné & ſe porte vers le midi ſur la main droite, dans la diſpoſition que je vais vous repreſenter. Dans le milieu de

cette grande place, marchant vers le midi, je rencontrai ſur la gauche un grand vaſe quaré de marbre à plate terre, qui avoit peut-être été fait pour y mettre de l'eau à ſe laver, dont chacun des côtez étoit long de vingt-quatre piés, ou environ, épais de deux paumes, & tout le vaſe compoſé de ſept piés. Paſſant plus avant, je trouvai un autre éſcalier double, bâti pareillement de marbre, par où l'on montoit de deux côtez, de l'occident à l'orient, & du levant au couchant; & l'un & l'autre n'a qu'une ſeule branche de trente & un degrez, qui n'eſt pas tout à fait ſi large que celui dont j'ai fait la deſcription, mais il y a peu de diféren-ce. Cét eſcalier eſt au milieu de la face d'un apartement intérieur, qui a plus d'étenduë & qui ocupe beaucoup plus d'eſpace que l'eſcalier, c'eſt pourquoi il y a beaucoup de vide au pié au-delà des montées, le long du mur, contre lequel l'eſcalier eſt apuïé. Dans cét eſpaco, qui eſt diviſé en deux rangs par une ſéparation, l'un en haut & l'autre en bas, tant d'un côté que de l'autre, il y a pluſieurs figures, qui vont en queuë l'une de l'autre, comme dans une proceſſion, & qui ont toutes le viſage tourné vers les degrez, comme, ſi elles vouloient monter & entrer dans la maiſon. Au-devant de l'eſcalier, & dans un grand vide, qui ſemble un frontiſpice pratiqué entre les deux montées, il va quelqu'autres figures en boſſe, qui ſont beaucoup plus grandes, poſées confuſément, & ſans diviſion, que le tems, qui conſume toutes choſes, a mis par terre, nous ôtans la connoiſſance de ce que ce pouvoit être. Je ne peux pareille-ment

ment comprendre ce que la procession de ces autres figures representoit. Je pense cependant que c'étoit la pompe d'un sacrifice, & notament si ce superbe édifice étoit un Temple, comme je me persuade; ou bien l'entrée d'un triomphe, ou la suite d'un Rói, qui vouloit se faire voir dans sa magnificence, de la maniére que *Xénophon* décrit la sortie de *Cirus*; ou peut-être l'ordre & la pompe des presens qu'on venoit ofrir au Roi, comme *Elian* raporte que c'étoit une coûtume ancienne, & même une loi parmi les Perses, que quiconque se presentoit devant le Roi, l'honoroit de ses presens, selon ses facultez, & comme il se pratique encor aujourd'hui, selon ce que j'en ai vû, & que je vous ai écrit assez souvent. Quoiqu'il en soit, l'ordre de ces figures, tant de part & d'autre, est disposé en cette sorte: aux deux extrémitez de cette face, tant du côté du levant, que de celui du couchant, on voit la figure d'un grand lion, qui déchire un autre grand animal, qui est, d'un côté, une licorne, & de l'autre une chévre sauvage, si ma mémoire ne me trompe point. Près de ce lion, il y a une grande inscription, qui ocupe en long tout l'espace de la muraille, tant depuis le haut de ces figures que jusqu'au bas. Personne ne peut savoir ni dire en quelle langue cette inscription est composée, parce que ce sont des caractéres inconnus. Tout ce que j'y ai pû remarquer est que ces caractéres sont d'une grandeur prodigieuse, qui ne sont point liez & joints les uns aux autres, pour former un mot; mais distincts & separez; chacun à part, comme les caracté-

Figures anciennes, & leur description.

Caractéres anciens, inconnus.

res Hébreux, & un peu plus, ce qui me fait croire qu'un seul caractére fait un mot entier, encor ne puis-je pas bien le comprendre. Que ce soient des mots entiers, ou des caractéres seuls, j'en ai copié cinq entr'autres le mieux qu'il m'a été possible, de ceux qui étoient les plus fréquens dans cette inscription. Mais parce que les lignes étoient entiéres, je ne pus connoître si cette sorte de caractére s'écrivoit de la droite à la gauche, à la mode des Orientaux, ou de la gauche à la droite, comme nous le pratiquons. Voici donc les cinq caractéres que j'ai transcrits.

Le second caractére, qui est composé de quatre figures semblables faites en pointes de piramides, trois droites qui ont la pointe en bas, & la quatriéme couchée sur les autres, me fait penser que cette maniére d'écriture se formoit & lisoit comme la nôtre, de la gauche à la droite; parce que la tête, ou la baze de ces figures piramidales, est toujours en haut, quand elles sont droites; ainsi la baze de cette autre figure, qui est couchée sur les trois qui sont de bout, étant comme la tête, tournée vers la main gauche, & sa pointe, ou sa queuë, vers la droite, est un témoignage que cette façon d'écrire commence à la main gauche, & finit à la droite, néamoins je ne l'assure pas, comme une chose indubitable. La même chose paroît dans le quatriéme caractére, composé d'une seule figure piramidale, pendante obliquement, dont la partie supérieure, qui est la plus large, & comme sa tête, se repose sur la main gauche; & la pointe, qui est sa queuë, s'étend vers la droi-

droite. Nous pouvons encor faire la même observation en cette petite piramide, qui est au milieu de la troisiéme lettre. Que si quelqu'un me vouloit opoſer, que la naiſſance & commencement des piramides eſt la pointe & non la baze, ce qui peut-être formeroit un autre jugement, je lui répondrois, qu'il faudroit donc que les piramides du ſecond caractére, & pareillement de tous les autres, euſſent la pointe en haut & non en bas; parce qu'en quelque ſorte de caractéres que ce ſoit, leur commencement & leur tête eſt toujours priſe pour la partie la plus haute, & jamais pour la plus baſſe. Mais ce ſont mes penſées, qui n'ont aucune certitude, & le contraire peut être vrai. J'ai encor remarqué que tous ces caractéres ſont compoſez des mêmes figures piramidales, & de quelqu'autres angulaires beaucoup plus menuës, & qu'il n'y a que le nombre & la diſpoſition de ces figures qui faſſe la diférence & la diverſité des lettres. Enſuite de cette inſcription, la proceſſion des petites figures en demi relief commence à marcher, chacun de ſon côté, tant la haute que la baſſe, alans par ordre l'un aprés l'autre, dont les unes repreſentent des hommes, qu'on prendroit pour des perſonnes de moindre condition, auſſi ſont-ils les plus mal vétus, avec leurs-de-chauſſes longs & étroits, comme ceux de nos pantalons dans une Comédie, & leur petite caſaque, étroite & ſerrée juſqu'à la ceinture, où ils ſe ceignent d'une bande; qui au-deſſous eſt pliſſée, & s'élargit toujours vers le bas juſqu'à la moitié de la cuiſſe, qui eſt à peu prés l'habit que les habi-

O 5 tans

tans de la Province de *Mazanderan* portent à present dans la Perse, & les gens de la campagne, qui sont voisins de la mer. Ces Portraits anciens ont cette diférence pour l'ajustement de la tête, qu'ils portent la barbe & les cheveux longs, & vont nuds têtes, ceinte d'une petite bande & presque semblable aux couronnes anciennes des Empereurs Romains; au lieu que les Mahométans portent la tête rase, couverte de leur turban. Outre cela, ces hommes en figure tiennent dans une main une grande perche, comme ces demi piques, qu'on apelle en Flandres *Brandiscocchi*; ils ne les portent pas sur l'épaule; mais droites, la pointe en haut. Ils ont dans l'autre main diférentes choses; les uns des instrumens de musique, ronds & composez de deux cercles, presque comme les bracelets de nos femmes; les autres des paniers pleins de fruits ou de viandes, & des bales toutes rondes: ceux-ci conduisent deux agneaux, ou deux moutons, avec leurs cornes tortes; & ceux-là un chameau; quelqu'uns un âne, ou un mulet, & quelqu'autres un beuf, ou une vache, ou un veau; & d'autres un cheval. La conduite de ces animaux me fait croire que cette pompe étoit destinée à quelque sacrifice; parce que les moutons, comme les beufs & les taureaux, étoient les sacrifices ordinaires de toutes les nations; & les cheveaux particuliers aux Perses, qu'ils immoloient au soleil, comme *Xénophon*, & plusieurs autres Auteurs l'ont remarqué; on peut juger le même des autres animaux. Que si cette longue suite de figures taillées est

La pompe magnifique d'un sacrifice.

eſt une repreſentation de la pompe d'un ſacrifice, l'on peut facilement conclure que cét édifice étoit un Temple. Acompagnant des ïeux le reſte de cette proceſſion de figures; j'en vis, les unes qui portoient certains marteaux dans leur main; les autres je ne ſai quoi, qui étoit aſſez grand, ataché à leur ceinture, qui finiſſoit en pointe par devant & par derriére, en forme de triangle, ſi ce n'eſt que les lignes des côtez n'étoient pas droites, mais de biais. Je ne pûs comprendre ce que céla pouvoit ſignifier, ſinon peut-être quelque vaſe de peau de bête pour porter de l'eau, quoique la figure fut diférente des outres ordinaires. Les autres portoient une grande rondache, ou un bouclier qui couvroit tout le corps: les autres conduiſoient un chariot à deux rouës, tiré par un ſeul cheval; & ceux qui le conduiſoient étoient à pié. *Xénophon*, & *Q. Curce*, parlent de ces chariots conſacrez à Jupiter & au Soleil; & ils diſent que *Cirus* & *Darius* en faiſoient conduire devant eux quand ils marchoient en campagne. De ces mêmes figures; les unes, qui ſont en plus petit nombre, ſemblent nous repreſenter des perſonnes d'une condition un peu plus relevée que les précédentes, qui étant vétuës de la même façon, ont pardeſſus une eſpéce de cape, qui va toujours en pointe depuis le milieu du dos, & leur décend juſqu'aux talons. Il y en a même, parmi celles-là, qui ont un petit bonnet pointu ſur la tête, avec des plis à travers. Mais les plus aparens, & les plus qualifiez entre ces perſonnages, ſont vétus de long. Ils ont un habit qui leur va juſqu'aux ta-

lons, dont la robe de dessous est plissée; & la jupe de dessus, qui couvre tout, a des manches tirées jusqu'à la moitié de la main. Ils ont encor un colier au col, conformément à ce qu'*Agathias* témoigne, que cette sorte d'ornement étoit encor en usage de son tems entre les principaux des Perses, & notament des Médes. Ils portent un poignard à la ceinture, semblable à celui que les Arabes portent encor à present, dont la pointe est large & courbée comme une faulx, & le manche, ou la poignée, porte sur leur poitrine, qui est sans doute l'*Acinax* des Perses, dont *Horace*, & quelques-uns de nos anciens Auteurs, font mention. Outre cela ils ont un bâton dans la main droite, moins pour leur servir d'apui, comme à des vieillards, qu'une marque d'honneur & d'autorité, comme aux Mestres de Camp. L'un d'eux marche devant toute la bande, qui conduit, de la main gauche, le premier de ceux qui le suivent avec leurs bonnets pointus, leur cappe finissant en pointe, & leur long habit froncé, comme étant les plus graves & les plus majestueux. De ces personnes, qui semblent les plus aparentes, & qui marchent les premiers vers le haut de l'escalier, conduisans tout le corps de la procession, outre la façon de leurs habits, que je vous ai representez, les unes ont la tête couverte d'un bonnet rond, plus large par le haut que par le bas, & presque semblable à celui de notre Sénateur de Rome, si ce n'est qu'il n'a point de rebord, comme celui-ci, pour le tirer & le tenir à la main, étant cannelé & plissé également tout à l'entour jus-

jusqu'au milieu, où les plis se vont joindre à un bouton un peu relevé par-dessus. Outre cette pique qu'elles portent dans la main; elles ont encor un arc sur l'épaule, le bras passé dedans, avec une trousse pleine de fléches suspenduë à la corde, qui leur décend sur le dos. Les habits de quelqu'unes sont à manches larges & froncées, à la façon des chemises de nos Arabes, ou des sur-vestes que les Ambassadeurs de Venise portoient à Rome de notre tems. Entre ces figures, qui composent cette procession, on voit par intervalles plusieurs ciprès, qui ne servent que d'ornement, & qui ne sont pas mieux tirez que les personnages, ni que les animaux. L'on peut voir par-là que ce travail n'est pas de la main d'un excellent maître, & que la beaûté de cét ouvrage ne consiste qu'en l'antiquité des habits representez au naturel, & dans la magnificence des pierres dont l'édifice est bâti.

Colonnes d'une grosseur prodigieuse.

Aïant franchi ce second escalier, & tournant le visage au midi, j'entraî dans une grande place, où à l'entrée il y a un vide, qui va d'un bout du bâtiment à l'autre, du levant au couchant, en forme d'un portique, ou d'une ruë, rempli de colonnes, d'une grosseur si prodigieuse, que trois hommes en rond auroient bien de la peine d'en embrasser une. La plus grande partie de ces colonnes est renversée par terre, & il n'en reste sur pié que vingt-cinq; leur nombre étant beaucoup diminué, depuis le tems qu'on imposa le nom de *Cehil mar* à ces superbes ruïnes, qui sans doute devoient être quarante en tout, & on voit encor les

les bazes & les fondemens de celles qui ſont par terre en leur place: & les autres ſe minent peu-à-peu, & tombent tous les jours par les injures du tems. Leur diſpoſition étoit à peu près comme un plan d'arbres en cette maniére. Premiérement, à l'entrée de ce grand porche, il y a deux rangs de colonnes, qui ocupent toute la largeur de la face de l'édifice, du levant au couchant. Un peu au-delà, en tirant vers le midi, il y a un autre lieu vide, capable de deux autres rangs de colonnes, avec leurs eſpaces proportionez de côté & d'autre. L'eſpace qui eſt au milieu contient ſix autres rangs de colonnes, tirez en long du ſeptentrion au midi; & deux autres diſpoſez en large, qui vont du levant au couchant, avec deux autres à l'opoſite, qui s'étendent vers la montagne au levant, ſur la main gauche; deſorte que les ſix rangs du milieu ſont renfermez des autres de quatre côtez; la diſtance qui eſt d'une colonne à l'autre ocupe environ vingt-ſix piés, & toutes ne ſont pas d'une même grandeur; les unes étant plus hautes, & les autres plus baſſes; ce qui me fait juger qu'elles ne ſuportoient ni voute ni bâtiment, atendu même qu'il ne paroît ſur terre aucun veſtige de leur ruïne; & que toutes, tant les plus hautes que les plus baſſes, ſont couvertes d'un chapiteau fait en pointe, bien diférent des nôtres. C'eſt pourquoi, comme il n'y avoit ni voute ni couverture ſur ces piliers, on ne peut pas dire raiſonnablement que ce fut le Palais du Roi; outre qu'ils ſont ſi hauts, qu'il n'eſt pas probable qu'on y pût monter par d'autres eſcaliers, dont il ne ſe voit aucun
veſ-

vestige. Au-delà de ces colonnes, en marchant toujours vers le midi, on ne rencontre qu'un grand espace de lieu, de cinquante pas de longueur ou environ, où il y a comme deux petites chambres d'une même architecture; l'une sur la main droite, vers la campagne qui est au couchant; & l'autre sur la gauche, vers la montagne qui est au levant. A l'entrée de celle qui est sur la main droite, il y a une petite cour pavée de marbre; & l'une & l'autre ne sont pas proprement des chambres, mais des cabinets à vûë, quarez, découverts, & clos tout à l'entour, non de murailles, mais de portes & de fenêtres de marbres, disposées en telle sorte, que chaque face du quaré a une grande porte au milieu, & deux petites aux deux côtez, ou deux grandes & une petite au milieu, avec d'autres ouvertures, semblables à nos jalousies, ou fenêtres à treillis. L'ordre & la disposition de ces petits quarez, pleins de portes & de fenêtres autour, nous donne lieu à la vérité de penser que c'étoient des chambres; parce que les Persans font les leurs de même encor à present. Mais ce défaut de couverture, sans pouvoir y remarquer aucune vestige de toit ni aucune ruïne, me fait croire que ce n'en étoient point. N'y aïant pareillement ni tombe, ni marque de sépulcre, je ne puis me persuader que ce fut le lieu d'une sépulture. Il se peut faire qu'en tout ce grand & vaste édifice, quoiqu'il ne fut point couvert, étoit un Temple, où l'on offroit des sacrifices & des priéres aux Dieux à découvert, comme plusieurs peuples de l'antiquité profane

Temple des Anciens n'étoient point couverts.

ne le pratiquoient, n'aïant point d'autres Temples, que le sommet des montagnes & des lieux éminents, & comme les Mahométans le font encor à present; car ils ont des lieux destinez aux priéres publiques dans la campagne hors des villes; & même leurs Mosquées, qui sont dans l'enceinte des murailles, n'aïans point d'autre couverture, pour la plûpart, qu'une coupe au milieu. L'entredeux d'une de ces grandes portes, qui sont au milieu des faces, & des petites, qui sont à côté, sont de gros piliers de marbre, represente une grande figure d'un homme de condition, & une dignité plus relevée que les autres, vétu de long jusqu'aux piés, son habit plissé dès la ceinture en bas, & les manches larges & froncées. Elle tient en sa main droite un bâton pour s'apuïer, ou plûtôt pour une marque d'autorité & de commandement; & porte sur sa tête un de ces bonnets unis, ronds à l'entour, & plats par le haut, comme ceux que j'ai dit, que ces monstres avoient, sans cette grosse boule au milieu; la chévelure & la barbe longue, dans une posture qui témoigne leur dessein, qui est d'entrer au-dedans, aïant le visage & les ïeux tournez au midi, avec un serviteur derriére eux, la tête nuë, les cheveux arrêtez & liez d'une bande, comme ceux dont je vous ai representé la figure, tant le pilier est massif & épais. Il soûtient d'une main un grand parasol, élevé sur la tête de son maître; & de l'autre un bâton courbé, comme la crosse de nos Evêques, qu'il tient élevé sous le parasol, au derriére de la tête, qui nous represente
un

un sceptre, si la figure de cét homme est d'un Roi; ou quelqu'autre marque de dignité, si c'est un Prêtre; & je ne doute point que ce ne soit l'un des deux. Aux autres grandes portes, qui sont aux côtez, & qui regarde le soleil, quand il se léve & quand il se couche, il y a des representations d'hommes, qui lutent, ou combatent avec des lions, vétus de leurs habits longs & plissez, la tête nuë, la barbe & les cheveux long, retroussez d'une bande, comme les autres dont j'ai parlé. Derriére l'enceinte de ce quaré, dans une autre espace, ouvert & pavé, comme une petite cour, il y a deux grands piliers debout avec des inscriptions, dont je ne pus discerner les caractéres, à cause que ma vûë, qui est trop basse, ne pût se porter si haut. Au delà de ces enclos, j'en trouvai un autre beaucoup plus grand, d'une même architecture, dans un grand espace vide, bâti à l'oposite, & non à côté du corps de l'édifice, où il y avoit un homme de qualité, avec son parasol representé au vif, sur un des soûtiens de la grande porte du milieu, dont la posture étoit contraire à sa vûë. Il avoit le corps tourné au midi pour sortir, & les ïeux au septentrion pour entrer, comme s'il fut venu de dehors, d'où l'on peut conjecturer que c'étoit la partie la plus intérieure, & comme le fonds du logis. Ensuite de cét enclos, m'avançant toûjours vers le midi, je rencontrai une autre place, ornée de six rangs de colonnes en quaré, au milieu desquelles je vis sous terre; je veux dire sous un pavé de grosses pierres, un conduit d'eau. Chacune de ces

colonnes avoit environ quatre piés de diamétre, & étoient éloignées de quatre, ou environ, l'une de l'autre, avec les aparences d'un portique, ou d'un gros mur de de pierre, & des fenêtres tout à l'entour, qui étoit l'extrémité de l'édifice du côté du midi. Au-delà on ne voit que des mazures, & de larges fondemens, qui paroissent encor un peu naissans hors de terre. J'avois oublié à vous dire, qu'à la premiére entrée de cette seconde place, qui suit le second escalier, du côté du levant, fort loin du pié de la montagne, & répondant aux premiéres colonnes, il y a un autre enclos quaré, de la même forme que les autres. Il est comme hors d'œuvre, & il n'entre point dans l'ordre & dans la proportion de l'édifice, qui n'a été fait, comme je pense, que pour remplir un vide qui restoit jusqu'à la montagne.

Les actions de Rostam taillées dans le roc.

Nous passâmes le jeudi entier, quatorziéme jour d'Octobre, sous nos tentes & sur les ruïnes de *Cehil minar*, où ne pouvant encor être pleinement satisfait de ce que j'avois vû & que je vous écris, je fis une lieuë de chemin à cheval vers le nord, pour voir certaines figures anciennes, qui sont au pié des montagnes, qui entourent la plaine, & que les naturels du païs apellent *Nacsci Rostam*; c'est-à-dire, les peintures de *Rostam*, s'imaginans qu'elles representent son portrait, & quelqu'unes de ses plus mémorables actions. Ce *Rostam* est un ancien Héros de Perse, fort célébre dans leurs histoires, pour ses faits d'armes & pour ses amours, qui vivoit, à leur compte, sous le régne de *Cirus* & de *Cambises*, & peut-

être

être encor ſous celui de *Darius*. Pluſieurs armées, & pluſieurs perſonnes, qui ſe tiennent encor à preſent fort glorieuſes de porter le nom d'un homme ſi célébre, ſont des témoignages évidens que ce qu'on dit de lui n'eſt pas entiérement fabuleux. Aïant donc paſſé par le bourg de *Mehrchoaſcon*, qui eſt le plus voiſin de *Cehil minar*, une lieuë au-delà j'arrivai au lieu où j'aſpirois, où je vis au pié de ces montagnes comme un grand quaré, aplani dans le roc le plus vif & le plus ferme. Dans ce quaré il y avoit diférentes figures en demi relief, d'une taille de géant: l'une repreſentoit un cavalier à cheval, vétu d'un habit long pliſſé, & la tête couverte d'un bonnet, ſemblable à ceux que j'avois vû à *Cehil minar* ſur la tête de ce principal perſonnage, qui tenoit de la main gauche une maſſe-d'armes, comme celle de nos vieilles ſtatuës d'Hercule, & de la droite un cercle, qu'un autre cavalier à cheval tenoit de la même main, chacun le tirant de ſon côté, comme s'ils euſſent voulu le rompre. Et ce ſecond cavalier étoit vétu preſque de même que le premier, ſi ce n'eſt qu'il avoit la tête découverte & les cheveux aſſez longs; leurs chevaux étans à côté l'un de l'autre. Un autre cavalier, pareillement à cheval, habillé comme les autres, eſt repreſenté dans une autre lieu, aïant la main gauche à la garde de ſon épée, qui n'eſt pas courbée, comme à preſent celle des Orientaux, mais droite & pointuë comme les nôtres, quoique la garde ſoit ſimple & à l'antique, tenant de la main droite, un peu levée & étenduë, celle d'un homme de pié, qui eſt de-

debout au-devant de lui. Derriére celui-ci, il y en a un autre pareillement à pié, qui a la tête nuë, & un genoüil en terre devant le cheval du cavalier. Je vis dans un autre endroit certaines Dames & Demoiselles, dont les gens du païs racontent plusieurs fables, & d'une entr'autres qui étoit aimée du brave *Rostam*. Il y a plusieurs autres sépultures, taillées en divers endroits du rocher, que je ne saurois comprendre ce qu'elles veulent signifier. Je peux vous assurer qu'il n'y a pas de moïen plus avantageux, pour rendre sa mémoire éternelle dans le monde, que ces images & figures taillées dans la pierre ferme & solide d'un rocher, qui n'étant point exposées aux injures du tems, ni à la violence des hommes, sont pour durer autant que les montagnes. *Diodore* raporte, que *Semiramis* aïant aplani le rocher d'une montagne de la *Médie*, près du lieu où elle avoit fait planter ce grand jardin, elle y fit tailler son éfigie, & celles de ses gardes, pour une mémoire perpétuelle. Je me persuade facilement que c'étoit un pareil ouvrage que nous rencontrâmes, il y a quelqu'années, vers *Hamadan* en venant de *Bagdad*, sur le penchant d'une montagne au-dessus de *Sceher neù*, que l'incommodité du tems & la hauteur des néges, dont la terre étoit couverte, m'empêchérent de voir, quoique quelqu'uns de mes gens y allérent par curiosité. Proche de ces cadres, dont je viens de parler, je vis d'autres ouvrages en divers endroits, qui avoient toutes les marques de quelqu'ancienne sépulture. Premiérement deux piedestaux de figure quarée, avec un

Figure de Sémiramis taillée dans le roc.

peu

peu d'enjolivement aux angles, & un trou pratiqué dans la surface supérieure, pour y conserver les cendres du corps, si cependant les anciens Perses ont eu l'usage de brûler les corps des défunts, ce que je ne me souviens point d'avoir lû en aucun Auteur. En éfet, dans la pompe funèbre de la femme de *Darius*, qui fut si somtueuse & magnifique, & qu'Aléxandre le grand fit faire, selon les cérémonies du païs, *Q. Curce*, *Diodore* & *Justin*, qui la raportent, ne disent nullement qu'elle fut brûlée, & ne spécifient point ce qu'on fit de son corps. Ces deux piedestaux, qui ne sont pas beaucoup éloignez l'un de l'autre, ne sont point détachez du rocher, dans lequel ils ont été taillez avec le cizeau fort grossiérement. D'un autre côté de la montagne, qui est plus escarpé, plus uni & plus droit, en forme de murailles, j'aperçûs en haut plusieurs ouvertures, comme des fenêtres; les unes plus petites, les autres plus grandes, capables de tenir un homme. Je ne saurois dire à quels usages ils ont servi, si ce n'est à conserver des corps morts, conformément au témoignage de Diodore, qui dit, qu'on enséveliſſoit les anciens Rois de Perse aux environs de *Perſépolis*, dans les grotes taillées dans le haut des montagnes, où l'on ne mettoit pas les corps avec les mains, mais on les levoit avec des machines faites exprès. Enfin je vis en divers lieux, sur des côteaux des montagnes, taillez, unis, & compassez comme des cadres, où l'on ne pouvoit ateindre sans échelles, une certaine perspective, comme la face d'une maison; savoir, une porte au milieu, &

Les Perses ne brûloient point les corps des défunts.

Sépulcres des Rois de Perse dans les montagnes.

& plusieurs colonnes aux deux côtez, qui suportoient l'architrave, la frize, la corniche, & le frontispice, dans toutes les régles de l'architecture, & d'autres figures enfoncées dans ce frontispice, que je ne pus bien discerner, parce qu'elles étoient trop hautes. Il me sembla néamoins que c'étoit un homme apuïé sur son arc, dont il tenoit une des pointes dans sa main, & l'autre contre terre, aïant les ïeux sur un autel, comme s'il eut voulu ofrir un sacrifice, ou consulter un oracle. Au-dessus de ces figures, qui sembloient être suspenduës en l'air, ceux qui avoient meilleure vûë que moi, me dirent qu'ils apercevoient une figure entre les autres, qui sembloit celle du diable, que je ne pus discerner. Je pensai bien qu'en éfet c'étoit la figure du diable, & que ce personnage étoit *Gemscid*, ou, comme quelqu'autres le nomment, à cause de sa beauté, *Choscid*, qui signifie le soleil, en vieux langage, qui régna dans la Perse long-tems avant le grand *Cirus*, & dont la mémoire est encor récente, pour avoir été un fameux magicien, qui savoit l'art d'assujétir les esprits malins à ses commandemens : & par cette raison les Perses lui ont donné le titre de *Diubend*, qui est comme dire, le lien du diable. Les histoires de Perse nous assurent que ce Prince fit faire plusieurs de ces statuës ou éfigies, qu'il envoïa en divers endroits de son Roïaume, avec un commandement exprès à ses sujets de les adorer. Je croirois facilement que ce seroit *Nabuchodonozor*, dont la domination pouvoit s'étendre jusques dans quelques contrées de la Perse; si *Gemscid*

Un Roi de Perse, fameux magicien.

eid n'étoit pas plus ancien que les deux *Nabuchodonozors*, que *Daniel*, que *Judith*, & même que *Salmanazar*. Les portes taillées dans la perſpective, ſont également fermées par le haut, de la même pierre naturelle de la montagne, & ne ſont ouvertes que d'un tiers par le bas, qui laiſſe une ouverture, par où l'on ne peut entrer que le corps courbé au-dedans qui eſt vide. Et parce qu'il y a deux perſpectives ſemblables, & d'une même architecture dans la montagne de *Cehil minar*, dans l'une deſquelles l'on peut entrer plus facilement, à cauſe que la montée du rocher n'eſt pas ſi roide, ni ſi droite, j'y allai & entrai dedans, le ſoir avant que j'euſſe viſité les ruïnes de *Cehil minar*. J'y reconnus la vérité de ce que Diodore nous a laiſſé par écrit, touchant les ſépulcres des Rois, que c'étoient des grotes taillées avec le cizeau au-dedans de la montagne, plus hautes qu'un homme, de figures quarées, avec trois grandes niches, comme j'en ai tracé le deſſein ſur un papier. Au milieu de cette grote, je vis une longue pierre couchée par terre, & ſellée de travers par le milieu, qui pourroit bien être la place du tombeau, ou plûtôt les niches, dans leſquelles je vis d'autres groſſes pierres mal pôlies, dont je ne pus comprendre à quel uſage elles pouvoient être apliquées. Ces niches ſont beaucoup plus profondes que le reſte de la grote; & le canal que je vis par le dehors, taillé dans le roc, qui ſemble être un conduit d'eau, me feroit juger que ces niches étoient des réſervoirs; mais à quelle fin de l'eau dans ces lieux? Je ne le comprends point. Je

vis

vis encor, sous les montagnes, une grande chambre quarée, mais un peu élevée, en forme de tour, bâtie de marbre, fermée de tous côtez, avec une seule porte en haut, dans un lieu inaccessible, que je croi pareillement avoir été quelque sépulture. Ces bâtimens, ainsi pratiquez dans ces rochers, ou bâtis au pié de ces montagnes, me font croire deux choses. L'une, que l'enceinte de la ville ocupoit toute la plaine, qui est de ce côté là, & que les montagnes n'en étoient pas éloignées : l'autre, que ces peuples n'avoient pas l'industrie de conduire bien loin de grosses pierres; puisque les plus superbes bâtimens, & les plus excellentes sculptures sont faites, ou dans la montagne ou au pié, si néamoins ils n'y étoient portez par quelqu'autre motif; principalement pour ce qui regarde les figures; je veux dire pour les faire durer éternellement, & pour les conserver avec plus de sûreté.

Aïans vû, & considéré pendant deux jours, toutes les curiositez que je viens de vous décrire, le jeudi au soir, à trois heures de nuit, après avoir soupé, nous quitâmes notre poste de *Cehil minar*, & prîmes notre marche vers la Cité de *Sciraz*, qui est aujourd'hui la Capitale de la Province de Perse, & le siége ordinaire d'*Imamculi Cham*, qui est Gouverneur. *Sciraz* en étoit éloigné de dix lieuës, par le chemin le plus droit. Mais à cause qu'un Pont, sur lequel nous devions passer, pour tenir le chemin le plus court, étoit rompu, & qu'il nous fallut détourner de deux lieuës, pour passer la riviére de *Kur*, sur un autre Pont, qu'on nomme *Bend Emir*; c'est-à-dire, le

Pont

Pont ou la ligature d'Emir, qui eſt à côté de *Cehil minar*, dont il eſt éloigné de deux lieuës, nous fûmes obligez d'en faire douze. Les Perſes nomment les ponts, des liens, à cauſe qu'ils lient en quelque façon les deux rives d'un fleuve enſemble. Nous marchâmes toute la nuit, errant, tournant de tous côtez, & faiſant plus de pas que de chemin, dans cette vaſte campagne, à cauſe que le tems étoit obſcur, la lune en ſon défaut, & que toutes ces plaines, où l'on ſemoit du riz & d'autres grains, étoient arroſées & entrecoupées de pluſieurs petits ruiſſeaux, dont il nous falloit chercher les paſſages avec de grandes incommoditez. Enfin le vendredi matin, un peu avant le jour, nous traverſâmes le pont de *Bend Emir*, qui a pris ſon nom de celui qui l'a fait bâtir, *Emir Hamza Dilemita*. *Philippe* de *Ferrare*, dans ſon Epitôme Géographique, attribuë le nom de *Bendemir* à la riviére, croïant que c'eſt la même que les Latins ont nommée *Bagradas*, ou *Briſoane*, en quoi il ſe trompe groſſiérement; parce c'eſt que le nom propre d'un pont, comme je l'ai marqué de ma main à la marge de ſon livre, que je porte toujours avec moi. Quelqu'autres, des moins-ſavans du païs, ne ſont pas mieux fondez de croire que ce pont a été bâti par *Ali*; ce qu'ils diſent, avec autant d'ignorance que de ſuperſtition, ſur des miracles ſupoſez, trompez ſans doute par le titre honorable d'*Emir*, qu'on attribuë plutôt à *Ali* qu'à tout autre, pour l'excellence de ſes mérirites, & principalement quand il eſt ſeul

Emir, titre d'honneur.

& ſans adition d'aucun nom propre. *Ali* ne fut jamais Seigneur de ce païs; & s'il y eſt jamais venu, ce n'a été que par penſée. Le pont a reçû le nom de cét *Emir Hamza*, qui, long-tems aprés *Ali*, fut plûtôt Gouvern ur que Prince de ce païs, comme je j'ai apris de quelques perſonnes doctes; outre que dans un livre Perſan, intitulé la *Moëlle de l'hiſtoire*, le Roi, par l'ordre duquel ce pont fut bâti, environ l'an trois cens quarante-trois de l'égire, eſt nommé expreſſément, pour avoir été un de ceux de la maiſon des *Puies*. Aïant paſſé la riviére, nous fîmes le tour d'une montagne, que nous eûmes quelque-tems à main gauche, & étant décendus dans une valée aſſez profonde, nous arrivâmes enfin dans un village nommé *Zercon*, qui n'eſt diſtant de *Cehil minar* que de ſix lieuës, quoique l'erreur des chemins & les ténèbres de la nuit nous en firent faire beaucoup davantage, où nous prîmes notre repos dans une maiſon, dont le maître nous logea commodément. Sur les deux ou trois heures de nuit, nous nous remîmes en campagne, & marchâmes juſqu'au lever du ſoleil, aïant fait ſix grandes lieuës qui nous reſtoient juſqu'aux jardins de *Sciraz*, où nous entrâmes un ſamedi ſixiéme jour d'Octobre. Cette ville eſt ſituée dans une petite plaine, entourée de collines de tous côtez, où à l'entrée, qui eſt comme un détroit entre les montagnes, nous paſſâmes ſous une grande arcade, ornée au-dedans de diverſes peintures de lions & d'autres animaux, & embellie de quantité de vers écrits de pluſieurs mains. Cét arc couvre tout le chemin, ocupant l'eſpace, qui eſt

Deſcription de la ville de Sciraz.

est d'une montagne à l'autre, à qui pour cette raison l'on a donné le nom de *Tenghel Ekbar*; c'est-à-dire, détroit du Très-grand, qui est Dieu. Le passage de cét arc nous donna l'entrée dans un chemin long, large & spatieux, droit, uni, & fort beau, acompagné de jardins d'un côté & d'autre, ornez & enrichis de plusieurs bâtimens, qui font une vûë agréable, & qui sont le plus bel ornement de Sciraz. Nous fîmes environ la moitié de ce chemin avec plaisir, qui s'augmenta quand nous nous vîmes sur le bord d'un grand étang, long de quatre-vingt-trois pas, large de cinquante, haut & profond à proportion, dont la surface de l'eau montoit à fleur de terre; & parce qu'il ocupe beaucoup plus de place que le chemin n'a de largeur, ils l'ont détourné de l'autre côté, par un canal qui coupe le chemin, avec des murailles le long des deux côtez, percées de fenêtres ouvertes en arcades, pour avoir la vûë de l'eau plus libre, en forme d'une grande place de ville: de-là nous continuâmes notre chemin, qui est droit comme un cordeau, jusqu'à la porte de la ville. Un peu au deçà de l'étang, nous aperçûmes une petite & ancienne Mosquée, séparée quelque peu du chemin, sur la main gauche, qu'ils apellent du *Calanter*, à cause qu'un *Calanter*, qui l'avoit fait bâtir, y voulut être inhumé. Et assez près delà les *Musselè*; c'est-à-dire, le lieu des priéres publiques, qui est sur un ruisseau d'eau claire, qui coule de l'étang, couvert & ombragé de grands arbres verts & toufus, dont la situation nous obligea d'y décharger notre

bagage, & de nous y repoſer, juſqu'à ce que nous euſſions trouvé dans la ville une maiſon commode, ne jugeans pas qu'il fut à propos pour de nous loger dans une hôtellerie. Aïant trouvé un logis, nous entrâmes le ſoir dans la ville par ce beau chemin, où nous paſſâmes par le milieu du *Meidan*, ou par la place publique, qui eſt un peu hors des murailles, comme le lieu où le beau monde va tous les ſoirs ſe divertir, & ſur un beau pont de pierre, qui eſt pareillement un peu au-delà de la porte, qui a été bâti, non pour paſſer une riviére, parce qu'il n'y a point d'eau courante pour l'ordinaire, mais un grand foſſé, par où durant l'hiver & au tems de la pluïe, court un gros torrent, qui décend des montagnes voiſines. Notre entrée nous mit dans une ruë droite & longue, au bout de laquelle nous trouvâmes un grand *Bazar*, ou marché, couvert en voute, ſelon l'uſage du païs, garni de boutiques tout à l'entour; & à côté, en tournant un peu ſur la maiſon, nous logeâmes dans une maiſon, qui nous avoit été préparée, chez un certain *Huſſein Beig* natif de *Bagdad*; mais qui dès ſa jeuneſſe avoit vécu dans la Perſe, où il avoit femme & enfans.

Notre deſſein n'étoit pas de faire un long ſéjour en cette ville, mais ſeulement de nous y repoſer un peu. C'eſt pourquoi, à peine étions nous arrivez, que nous nous mîmes à chercher de nouveaux voituriers pour notre départ, parce que ceux qui nous avoient conduits à *Sciraz*, n'étoient pas pour paſſer outre. Pendant qu'on chargeoit notre bagage, j'allai promtement voir

voir tout ce qu'il y avoit de remarquable. La ville est grande, une des meilleures de l'Empire & des Perses, & fort peuplée. Elle n'est cependant pas fort ancienne, comme on le peut facilement connoître, par les inscriptions, l'architecture, & les autres indices, qui font voir que c'est un ouvrage moderne des Mahométans, qui ne sont pas fort curieux en bâtimens. En éfet, elle n'est pas belle au-dedans, & n'a rien de rare qui mérite d'être vû. La principale Mosquée, qu'ils apellent *Sadur*; c'est-à-dire, les Seigneurs, à cause que quelqu'uns du sang de Mahomet y sont inhumez, qui rendent le lieu véritable à ces pauvres ignorans, n'est pas un bâtiment fort superbe, quoiqu'il soit assez propre à leurs usages, assez bien orné, d'une architecture assez passable, avec une coupe ou un dôme, & des tours de lumiére au milieu d'une petite cour, ceinte de muraille, avec des voutes & des arcades tout à l'entour, disposées par ordre, dans une belle disposition. Il y a devant la porte de cette Mosquée une petite place toute ocupée de boutiques, où l'on vend des herbes, & d'autres choses bonnes à manger, qui rendent le lieu sale & plein d'immondices. Les ruës sont pour la plûpart étroites, tortues, mal pavées, & mal bâties. Le Palais du *Chan* n'est pas fort éloigné de la maison où nous étions logez, qui à l'entrée a une grande place quarée, & renfermée de murailles, avec des galeries voutées à l'entour qui sont assez bien faites. Vis-à-vis de la porte du château, à l'entrée de cette grande place, il y a une petite loge, où l'on jouë tous les soirs Raretez de Sciraz.

de la flûte, comme dans la place d'*Hispahan*, & où se rendent les soldats & les gens du *Chan*, pour faire leur cour, suivant la coutume générale de la Perse. Il y a dans un autre lieu voisin, nommé *Telsciater Ali*, où est le Collége des Etudes publiques, bâti de nouveau, qu'ils nomment en Persan *Medressé*, & qui est le plus beau & le plus florissant de la Perse. Ce bâtiment nouveau des sciences a ses fondemens, où la Justice avoit autrefois ses gibets pour éxécuter les criminels; & dans un petit espace, qui est demeuré vide sur le devant, les Charlatans y dressent leurs théâtres pour donner du divertissement au peuple. Il y a une autre place, qui est la plus spatieuse qui soit dans *Sciraz*, qu'ils nomment le *Bazar*, ou le marché aux chevaux, où l'on voit un Palais Roïal, avec un grand jardin, qui est sans doute le plus beau & le plus superbe logis de la ville, où les Anglois sont logez, y en aïant toujours quelques-uns qui y résident pour leurs afaires. Proche du Palais du *Chan*, au-dessous de la loge, où l'on jouë tous les soirs de la flûte, il y a un autre marché couvert, qui est sans doute le mieux compris & le mieux bâti de tous ceux de la ville. De toutes les Mosquées, qui sont en grand nombre, je n'en vis qu'une seule, qui méritât d'être considérée, bâtie depuis peu de tems, je ne sai pour quelle dévotion, par un certain *Aga riza* Mahométan, homme riche, & un des principaux de l'Inde, qui devoit avoir un grand commerce dans la Perse, & notamment à *Sciraz*. Enfin la derniére chose remarquable que je vis dans la boutique d'un artisan, fut un certain animal vivant,

vant, que les Persans nomment en leur langue *Castar*, aussi puissant qu'un gros chien, qui n'étoit pas encor, à ce que je crois, dans sa perfection. Il avoit la couleur, la forme, & le regard d'un tigre, & la tête avec le museau afilé d'un pourceau. L'on me dit qu'il se nourrissoit de chair humaine, & qu'il foüilloit les tombeaux & les sépulcres qu'il rencontroit à la campagne, pour manger les cadavres; ce qui m'a fait juger depuis que ce pourroit être l'Hyene des Latins. Quoiqu'il en soit, c'est un animal farouche que je n'avois jamais vû. Hyene, sa figure, & sa grosseur.

N'aïant plus rien à dire de ce qui regarde *Sciraz*, je finirai la presente, par l'état particulier de mes afaires & de ma famille, en vous disant que tous se portent bien, graces à Dieu, & que notre voïage a été heureux jusqu'ici; & que celui, qui quelques jours avant que de partir d'*Hispahan*, comme je vous le mandai au commencement de cette lettre, étoit fort mal disposé, qui avoit perdu entiérement l'apéti, & qui n'avoit pas seulement la force d'ouvrir la bouche pour prendre la moindre nourriture, au sortir d'*Hispahan*, & dès l'entrée de son voïage, recouvra sa santé, ou par le changement de l'air, ou par l'exercice de l'agitation, ou par la joïe qu'il ressentit de se voir en liberté, ou pour quelqu'autre raison secrete. En éfet, j'ai repris mes forces, & recouvré mon apéti, en telle sorte, que le matin que nous dînâmes hors de la ville avant que d'y entrer, à l'ombre de ces beaux arbres, sur le bord du grand étang, je mangeai tout seul, presque sans y penser, un gros poulet, qui fut

servi devant moi dans un plat. Je m'aperçûs que Madame *Maani*, qui étoit à table auprès de moi, avoit cessé de manger pour me regarder ; aïant levé les ïeux, je vis qu'elle rioit ; en aïant compris le motif, je me mis aussi à soûrire ; & avec une satisfaction réciproque, nous nous dîmes l'un à l'autre, que ces inquiétudes & agitations d'esprit, causées par la crainte d'une mort prochaine, étoient entiérement dissipées, & que ma santé étoit parfaitement remise. Le peu de séjour que nous avons fait en cette ville, ne nous a pas donné le tems d'y faire aucune connoissance. Un seul Chrétien Arménien, homme de qualité, assez âgé & fort riche, qui a ici sa famille, voulut nous voir, nous connoître, & nous fit de grandes honnêtetez, à la considération du maître de notre logis son ancien ami. Au reste nous sommes disposez à partir demain, & à continuer notre voïage, dont je vous ferai part à la premiére ocasion, & de tout ce qui nous arrivera. En atendant, je vous suplie de presenter mes baisemains à tous mes amis de Naples, & de vous assurer mon très-humble service.

De Sciraz le 21. d'Octobre 1621.

LET-

LETTRE XVI.

DES JARDINS DE SCIRAZ.

Cette lettre fort curieuse, outre la route des Voïages de l'Auteur, contient quatre pertes notables. La premiére, que fit l'Auteur, de sa femme Madame Maani, dont il décrit la belle vie, & la sainte mort. La seconde, d'un des enfans du Roi de Perse, que son pere fit aveugler. La troisiéme, des Iles de Kesem & d'Ormus, que les Persans ôtérent aux Portugais. Et la quatriéme, de la Foi & de la Religion, que plusieurs Portugais abandonnérent pour la liberté. Les observations que l'Auteur fait des beautez de la nature, des maximes de la morale, de la politique, & des mistéres de la Religion, méritent d'être lûës.

MONSIEUR,

Si j'ai laissé passer neuf mois entiers sans vous écrire, ce n'est ni ma faute, ni celle de ma mémoire, où M. Marius est gravé si profondément, que la longueur des tems, ni l'intervale des lieux n'en sauroient jamais éfacer l'image. Attribuez-en toute la faute à mes malheurs, ou, pour mieux dire, au malheur que j'estime seul entre tous ceux qui me sont jamais arrivez; car il est le plus grand, le plus facheux & le plus insuportable de tous; je veux parler de la perte inesti-

Déplaisir de l'Auteur pour la mort de sa femme.

timable que j'ai faite de ma chére Dame *Maani*, dont la vie faisoit tout le contentement de la mienne; comme sa mort m'a donné un dégoût incroïable, non-seulement de vous écrire, mais encor de vivre plus long-tems dans le monde. Je ne doute point que vous ne deviez avoir reçû de Rome la funeste nouvelle de mon afliction, avant que vous puissiez avoir reçû la presente: ce n'est pas que j'aïe eu jusqu'à present la commodité, & encor moins la liberté de le mander à mes parens & amis qui sont dans cette ville; mais parce que les Peres Déchaussez d'*Hispahan*, qui l'ont aprise, il y a déja quelques mois, n'ont pas manqué de la faire savoir à Rome plûtôt que moi, d'où la renommée, cette fameuse messagére, qui est toujours plus promte à annoncer les tristes événemens, que les bonnes choses, l'aura porté jusqu'à Naples. Je croi aussi que vous aurez eu toute la compassion, dont votre bon naturel est capable, pour une si grande disgrace du meilleur de vos amis, & que les respects & l'afection particuliére, que cette bonne ame avoit pour votre personne durant sa vie, & l'estime singuliére qu'elle faisoit de vos excellentes qualitez, qu'elle ne connoissoit que par mon raport, semble exiger de vous après son décès. C'en est fait; Dieu l'a voulu. Elle est allée au Ciel, comme j'espére, pour y recueillir le fruit de ses mérites; & moi cependant je reste seul, dans cette valée de miséres, privé de ma chére compagne, comme l'unique exemple des calamitez humaines. J'ai fait depuis diférens voïages, à propos & hors de

pro-

propos ; & si je dis que j'ai entrepris les derniers après son trépas, plûtôt par un déplaisir de la vie presente, que par tout autre motif, pour trouver quelque remede à la plaïe qui m'a percé le cœur, je ne mentirai point. Témoins les alées & les venuës fréquentes que j'ai faites par les chemins de la Perse, sans savoir pourquoi ; témoins les bourgades, les villes, & tous les peuples de cette Province, qui m'ont vû souvent errant, d'une maniére aussi déplorable, qu'elle faisoit paroître davantage mes peines, & me rendoit digne de plus grande compassion. Mais comme ma plume n'a jamais été oisive, qu'elle est l'unique divertissement d'un esprit afligé, l'unique soulagement de ma perte, & que j'ai plusieurs choses à vous mander, dignes de votre loüable curiosité, que j'ai marquées dans mes mémoires, pour tenir mon esprit ocupé, & le distraire de ses ennuis, je veux éprouver, avec l'assistance de Dieu, si mon extrême mélancolie me donnera la liberté de vous écrire, puisque j'en ai le loisir & la commodité, me trouvant éloigné de la conversation des hommes, dans une solitude fort retirée, qui m'est aussi agréable, qu'elle est conforme à mes tristes pensées. Que si la presente n'est pas de l'air des autres, & ne vous donne pas autant de satisfaction, compatissez, s'il vous plaît, à ma douleur, qui me presse le cœur & la main qui vous écrit ; & maudissez l'infortune, qui a émoussé la pointe de mon esprit & de mon stile, qui ne pouvant pas être de fin or, ou d'argent, ce que je n'ai jamais présumé, ne sera point au moins

d'airain, ou de cuivre roüillé, tel qu'il étoit une fois, mais que j'ai converti en plomb bas & obscur.

Le vingt-deuxiéme d'Octobre de l'année précédente, Madame Maani se portant bien à merveilles, & étant plus gaïe & joïeuse que jamais, pour me voir non-seulement retourné, mais encor afermi dans une santé parfaite, dont j'ai joui durant tout notre voïage, nous sortîmes de la ville de *Sciraz*, par la même porte, que nous y étions entrez, dans le dessein de suivre le chemin d'Ormus; & pour nous préparer à notre voïage avec moins d'embarras, & hors du tumulte du peuple, nous levâmes nos pavillons près de la même Mosquée du *Calanter*, sur les bords de l'étang, où je suis à present campé, & où nous nous arrêtâmes avant que d'entrer dans la ville. Pour cét éfet nous prîmes de bons chameaux de loüage, tant pour la charge, que pour nos brancarts; & nous voïant au large, sans être incommodez d'habitations ni d'habitans, nous commençâmes à faire transporter doucement nos hardes, pour les charger sur nos animaux, le plus commodément & à notre aise. Cette sortie commença par une rencontre un peu facheuse, qui, quoiqu'elle vint d'un sujet assez leger, & qui se dissipa bien-tôt, me fut un mauvais présage du succès de mon voïage. *Hussein Beig* natif de Bagdad, chez qui nous étions logez dans *Sciraz*, suivant les pernicieuses coûtumes de son païs de Turquie, où les impostures & les calomnies sont en usage, ne se contentant pas du prix, dont nous étions con-

Disgrace arrivée à l'Auteur au sortir de Sciraz.

convenus pour le loüage de sa maison que nous avions ocupée, ni des presens que nous lui avions faits par politesse, s'avisa de vouloir faire un plus grand gain à notre préjudice. Touché, à ce que je crois, de la belle aparence de notre équipage, de l'espérance d'en profiter, faisant semblant d'ignorer qui nous étions, & nous prenans pour des gens inconnus; ou porté par quelqu'autre motif, d'où il prétendoit tirer matiére & moïen de nous molester; tandis que j'étois dans notre poste, avec une partie de nos hardes que j'avois déja fait sortir avec moi, atendant les autres avec le reste de mes gens, pour nous rallier tous ensemble, il les retint par violence, sans vouloir jamais permettre qu'on tirât rien de sa maison de ce qui nous apartenoit; il alléguoit pour ses raisons, qu'il craignoit que nous ne fussions des fugitifs; qu'avant que de nous laisser sortir, il vouloit savoir la volonté du *Chan*, & lui en demander la permission; ou bien que nous lui donnassions une grosse somme d'argent qu'il demandoit, & que par ce moïen la porte nous seroit ouverte. Ce fut un bonheur que je ne me trouvai point là; car certainement ce drôle m'eut fait perdre patience. Mon beau-frére, qui étoit present, & qui est un homme paisible, le traitoit avec toutes les civilitez possibles, d'où ce forfante devenoit plus audacieux, s'imaginant que mes gens avoient peur. Le remede étoit fort facile; car il n'y avoit qu'à dire un mot au *Chan*, Vice-Roi de la Province; mais comme il étoit en campagne, il eut fallu que je fusse allé moi-même en personne le trou-

ver,

ver, parce que j'avois l'honneur de sa connoissance, & qu'outre la perte du tems, je m'engageasse dans des cérémonies & complimens qui étoient hors de saison; que je me fisse connoître, & peut-être que nous nous régalassions l'un l'autre par des dépenses inutiles, & avec des embarras, qui étoient des choses de longue haleine. Madame *Maani* jugea qu'il étoit plus à propos, sans m'en avoir rien communiqué, d'envoïer promtement à la maison des Anglois chercher *Jacob* l'Arménien leur interpréte, qui avoit demeuré chez nous quelqu'années auparavant, où il nous servoit aussi d'interpréte de la langue Persane, quand nous en avions besoin à notre arrivée dans la Perse. Cét homme, qui étoit connu de toute la ville, & qui avoit une autorité extraordinaire, à la considération des Anglois qu'il servoit, & qui étoient pour lors bien venus auprès du Roi, vint à la premiére parole de ma femme. Et sans nous faire connoître, dit hautement que nous étions de leurs gens, & traita si mal le maître de la maison, le menaçant de lui donner des coups de bâton, & de faire ses plaintes au *Chan*, que ce fourbe n'eut plus que des paroles de douceur dans la bouche, pour nous demander humblement pardon, & s'excuser de la faute qu'il avoit commise par erreur, ne nous connoissant pas. Par ce moïen nos gens furent mis en liberté avec nos meubles. Ils vinrent incontinent me trouver au lieu où j'étois, & en me racontant ce qui s'étoit passé, ils me donnérent plûtôt matiére de rire que de me facher. J'ai voulu vous raconter cette action, pour vous fai-

faire voir à quelle extravagance s'exposent ceux qui se mettent en chemin, & en combien de rencontres ils sont sujets à recevoir des afrons. Le Dimanche vingt-quatriéme d'Octobre tout étant disposé pour notre départ, à l'entrée de la nuit, nous abandonnâmes notre poste, & tournant le dos à la ville de *Sciraz*, nous prîmes le chemin de celle d'*Ormus*, aïant presque toujours le visage au midi; & après avoir fait trois lieuës, ou environ, nous passâmes un pont sous lequel il n'y avoit point d'eau, aussi n'y a-t'il qu'un torrent, qui court dessous en certains tems, qui décend des montagnes voisines, qui sont aux environs. On a imposé le nom de *Passa* à ce pont; parce qu'il est bâti sur le chemin de *Passa*, comme le vulgaire le prononce, bien qu'il s'écrive Fassa ou Phassa, à la façon des Arabes, qui manquans de la lettre P. supléent à son défaut, par la lettre F. Un peu au-delà de ce pont, nous rencontrâmes une hôtellerie, avec certaines maisons ruïnées au pié d'une éminence, sur laquelle on voit aussi les ruïnes d'un ancien château; & cette hôtellerie ou caravanserai, quoiqu'elle soit dans son entier, est néamoins deserte, parce que le lieu manque d'eau. Le chemin public se divise là en deux; dont l'un, qui est sur la main droite, & le plus fréquenté des caravanes, conduit à *Lar*; & l'autre, qui est sur la main gauche, le plus oriental & le moins batu, va droit à *Passa*. Nous quitâmes celui de *Lar*, pour prendre celui de *Passa*, qui est moins dangereux en tems de troubles. Mais parce qu'il n'y avoit point de logement qui ne fut fort éloigné, aïant passé

L'alphabet des Arabes n'a point de P.

passé le pont, nous déchargeâmes notre bagage dans une belle plaine, qui est hors du chemin, à la droite de cette éminence, où nous reposâmes le reste de la nuit, & presque tout le jour suivant, qui fut le second de notre marche. Nous en partîmes deux heures devant la nuit, & nous marchâmes jusques devant le jour, entre deux longues montagnes, comme entre deux côteaux, d'une suite; l'un, que nous touchions de la main droite; & l'autre, que nous avions devant nos ïeux un peu sur la gauche, dans une grande plaine qui est au milieu, presque toute blanche & couverte de sel. Nous arrivâmes enfin, après une traite de quatre lieuës, dans un certain lieu, nommé *Giganli*, où nous trouvâmes au pié des montagnes, près d'une hôtellerie ruïnée, sur le bord d'un ruisseau d'eau courante & bonne à boire, quelques maisons de Turcomans, & d'une race de gens, qu'ils nomment *Behi*, qui, a la faveur de ces eaux, cultivent leurs champs, & y sement du coton. Il nous falut partir de *Giganli* deux heures devant le soleil couché le mardi, qui étoit le jour auquel les Mahométans célébrent leur *Bairam*, ou la fête du Sacrifice, de laquelle vous avez eu la connoissance par mes autres lettres: & aïant emploïé toute la nuit à faire environ six lieuës, nous fîmes alte sous un gros bourg, nommé *Selvistan*; c'est-à-dire, lieu des ciprès, pour reposer à l'ombre de ces arbres, qui y sont en quantité, & qui y étoient autrefois en beaucoup plus grand nombre. Il y a hors du bourg la sépulture d'un certain *Sceich Isuf*, que les Mahométans

:ans ont en vénération, sans en savoir la
:ause, auprès de laquelle nous dressâmes
nos tentes. Ce bourg de *Selvistan*, & plusieurs autres du même territoire, ne sont point sujets à *Imamculi Chan* de *Sciraz*, bien qu'ils soient enclavez dans ses terres; mais ils sont gouvernez par un certain *Nadhir Chan*, qui ne releve que du Roi. Une heure, ou environ, devant le jour failli, nous reprîmes notre chemin, & nous traversâmes par un chemin plat & uni, certaines petites collines fort agréables, parce qu'elles sont couvertes de ces arbrisseaux de *Ciaclacucci*, & de quelqu'autres, semblables à des joncs qui portent des amandes améres. Nous laissâmes derriére nous une hôtellerie, où les caravanes ont coûtume de loger pour avancer chemin, & nous fimes en tout cinq lieuës & demie, & peut-être davantage, deux heures avant que le jour commançât à paroître. Et enfin la lassitude de nos gens & de nos bêtes, nous arrêta sous un grand arbre de *Ciaclacucci*, dans une plaine campagne, renfermée de montagnes sans autre couvert que le Ciel. Nous demeurâmes tout le jeudi sous cét arbre *Ciaclacucci*, où je pris garde que c'étoit un de ceux qu'ils apellent des mâles, dont il y en a quantité dans cette campagne, qui ne produisent aucun véritable fruit; mais seulement de gros grains, comme des grains de laurier, qui naissent sur les bords de leurs feuilles, voutées & courbées en arç, cinq ou six par bouquets sur chaque feuille : & dans ces grains, il s'engendre de petites mouches. Pour tout le reste, ces *Ciaclucucci* mâles sont sembla-
bles

bles aux femelles, qui seules produisent les fruits, dont je vous ai fait part en quelqu'autre de mes lettres. Il faut ici vous faire observer que c'est une chose universellement en usage entre les Perses, comme je l'ai mille fois entendu & remarqué, de discerner la diférence des sexes, mâles & femelles, non-seulement dans les arbres & dans les plantes, comme il y en a quelqu'unes parmi nous, mais encor dans toutes les autres choses, tant naturelles, comme sont les viandes, les légumes, les fruits, & choses semblables, qu'artificielles, comme les lins, les soïes & les cotons, dans les élémens même, comme dans l'eau & dans l'air. Ils apellent mâles, conformément à la coûtume ancienne des Egiptiens, comme Sénéque le raporte, tout ce qui dans son espéce est le plus fort & le plus ferme; & au contraire, ce qui est le plus tendre & le plus délicat, passe sous le nom de femelle; & ainsi, selon leur philosophie & leurs observations, qui ne sont pas mauvaises, ils jugent qu'un sexe est propre à celui-ci, & un autre utile à celui-là. Par exemple, l'eau femelle est meilleure à boire & plus saine que l'eau mâle, parce qu'elle est plus délicate, particuliérement aux personnes d'une bonne & agréable compléxion. Entre quelques animaux, la chair des mâles est meilleure à ceux qui ont l'estomach plus chaud, parce qu'ils ont plus de substance; & au contraire les femelles, qui sont plus faciles à digérer, acommodent mieux un estomach foible: L'air mâle est celui qu'il faut à des hommes robustes; les enfans ne veulent respirer qu'un air femel-

Les Persans mettent une diversité de sexe en toutes choses.

Natur. quæst. lib. 5. chap. 14.

femelle ; & ainsi de tout le reste, ce qui est une curiosité assez agréable, que je n'ai pas dû vous taire, parce que je ne vous l'avois jamais déclarée.

Le jeudi au soir, deux heures avant la nuit, nous quitâmes l'ombre de nos arbres, pour nous mettre au milieu des ténèbres, entre de petites collines, couvertes des mêmes arbres, que nous passâmes en montant & décendant durant six lieuës, que nous fîmes jusqu'à la terre du gros *Passa*. Noús y arrivâmes deux heures après minuit, & nous mîmes les piés sur les vestiges de l'ancienne *Passegarde*, ou *Passergarde*, conformément au nom où étoit, selon le témoignage de Pline & de Q. Curce, qui en parle plus expressément, le sépulcre du grand *Cirus*. A l'entrée de cette terre, sur un des côtez, on voit un vieux ciprès, le plus beau & le plus grand que j'aïe vû de ma vie, dont le seul tronc, qui se divise ensuite en plusieurs grosses branches, est d'une grosseur si prodigieuse, que cinq hommes ensemble ne sauroient l'embrasser ; & les plus basses, qui s'étendent tout autour, s'éloignent de leur tronc de vingt-cinq piés des miens, comme j'en ai pris la mesure. Sa hauteur corespond à sa grosseur, quoiqu'il ne finisse pas en pointe, comme les ciprès ordinaires. Sa grandeur est un témoignage de son antiquité, & un motif de la dévotion que les Mahométans lui portent. Il découle une certaine humeur, qui est une espéce de gomme, d'un petit tronc d'une de ses basses branches, que les Perses, & sur-tout les ignorans, regardent comme un sang miraculeux, qui coule tous

Ciprès d'une grosseur prodigieuse.

Les Mahométans ont les grands arbres en vénération.

tous les vendredis, qui est leur jour saint & sacré. Et dans un grand trou, capable de contenir deux personnes, qui est au milieu du tronc, ils ont coûtume d'y allumer des chandelles, comme dans un lieu auguste & vénérable, suivant leur coûtume, qui leur fait avoir de la vénération pour tous les grands & anciens arbres, croïans que ce soit la retraite des ames bienheureuses, & que pour cette considération, ils nomment *Pir*, qui signifie en Persan, un vieillard; ou *Sceich* en Arabe; c'est-à-dire, plus ancien; ou bien encor *Iman*, qui veut dire, Prêtre ou Pontife; parce que ce sont les noms ordinaires qu'ils donnent à ceux de leur secte, qui sont morts dans une fausse opinion de sainteté. C'est pourquoi quand ils disent, qu'un tel arbre ou un tel lieu est *Pir*; ils veulent dire, que l'ame de quelque *Pir*; c'est-à-dire, d'un bienheureux, y fait sa demeure & s'y plaît. La vénération que les Mahométans ont pour les grands & anciens arbres, est sans doute un reste de l'ancienne Gentilité qui l'avoit en usage, conformément au témoignage d'un de nos Poëtes;

Le tems a conservé un ancien ciprès,
Que la Religion vénére tout auprès.

Nous savons que dans l'orient cette idolâtrie s'est atachée aux Hébreux, comme nous l'aprenons de l'Ecriture Sainte. Et les Mahométans, qui ont emprunté beaucoup de cérémonies des Hébreux, peuvent facilement avoir apris celle-ci, & quelqu'autres des Juifs les plus corrompus; de la même maniére qu'eux à present font glisser ces folles superstitions dans les esprits simples

ples des Chrétiens leurs sujets. Ce fut donc à l'ombre de ce grand ciprès que nous logeâmes dans une petite place qui est au-dessous, ceinte d'une petite muraille tout à l'entour. Le jour suivant étant entré plus avant dans cette terre, je n'y vis aucune chose remarquable que des palmiers, qu'on ne voit point dans les autres Provinces septentrionales de l'Empire de Perse. J'y remarquai encor une grande quantité d'orangers & de narcisses doubles, qui passeroient ailleurs pour une grande rareté, sur la fin du mois d'Octobre. Nous ne partîmes de *Passa* qu'à une heure de nuit; & au sortir de cette terre, nous trouvâmes encor deux chemins, dont l'un conduit à *Lar*, que nous quitâmes à la droite, & l'autre tire vers l'orient, sur la gauche, qui est moins fréquenté, que nous prîmes & perdîmes bien-tôt; cela fit que nous errâmes quelque-tems envain, jusqu'à ce que l'aïant trouvé, & repris avec peine, nous le suivîmes toute la nuit; & aïant fait cinq lieuës, nous arrivâmes un peu devant le jour à un bourg, que ceux du païs apellent communément *Timaristan*, & qu'ils écrivent par abréviation, je ne sai pour quelle cause, *Temistan*, où nous mîmes notre bagage à terre, un peu au-dessous, tant pour soulager nos animaux, que pour nous reposer. C'est là que le pain de froment commença à nous manquer, parce qu'on n'use que d'orge, dans tous les bourgs qui sont au deça, en tirant vers la mer. Nous avions été avertis de ce défaut, ce qui nous obligea d'en faire provision pour plusieurs jours. La nuit commençant à abatre la chaleur du jour, nous fit quit-

Suite des chemins de Sciraz.

quitter *Temistan*, pour décendre plûtôt que pour marcher, par des lieux dificiles & raboteux, qui nous embarassérent, jusqu'à trois heures de soleil & davantage, du lendemain, qui étoit un Dimanche dernier jour d'Octobre. Après une traite de huit lieuës, nous mîmes pié à terre dans une bourgade de trente maisons ou cabanes, bâtie au milieu d'un grand plan de palmiers & de dates, nommé *Zizevan*. A une heure de nuit, nous nous remîmes dans notre chemin, que nous continuâmes dans les ténèbres durant cinq lieuës, rencontrans plusieurs bourgades, où nous eûmes de grandes dificultez, à cause des ruisseaux pleins d'eau qui traversoient les chemins, sans pont ni planche, & que nos chameaux avoient bien de la peine à passer, tombant souvent dans l'eau & dans la fange, où nous perdions beaucoup de tems, & faisions peu de chemin. Passant au milieu de ces bourgades, nous laissâmes derriére nous la ville de *Darabghierd*, qui retient jusqu'à present le nom de Darius, qui en a été le fondateur, & qui est la demeure ordinaire de *Scemseddin Chan*, qui ne dépend que du Roi dans le gouvernement de plusieurs bourgs du voisinage, & dans le commandement qu'il a sur tous les gens de guerre. On le nomme *Cazacque*; parce qu'il est d'une nation étrangére, ou sorti de quelque Tribu, ou *Oicmac*, comme ils parlent, d'une *Chizilbasci*, qui portoit ce nom. Le lundi, premier jour de Novembre, nous fîmes alte sur le midi, sous des datiers, au pié du gros bourg de *Dechair*; c'est-à-dire, bon bourg, ou bourg de bien, dont

dont les maisons ne sont point jointes les unes aux autres, mais séparées par intervales, dans un bois de palmiers, dont le fruit, avec du pain d'orge, sert de nourriture aux habitans. Sur le soir, assez tard, une grande troupe des Dames du bourg, qui étoient sorties à la campagne, suivant la coûtume des Mahométans, pour faire leurs priéres aux sépultures de leurs ancêtres, vinrent à nos tentes, où par hazard j'étois seul, & entrérent dedans avec beaucoup de familiarité, sans être invitées, le voile levé & le visage découvert, qui est une chose fort extraordinaire parmi les Mahométans, où elles se jettérent sur du pain de froment, qui leur fut une viande, autant agréable à leur goût, qu'elle étoit moins commune sur leurs tables, & passérent quelque-tems avec moi dans un entretien assez familier. Nous demeurâmes là jusqu'au mardi suivant, que nous en partîmes une heure devant la nuit, tant pour nous reposer que pour donner le tems de se refaire à nos bêtes qui étoient fatiguées. Ce jour là nous reçûmes une seconde visite de plusieurs Dames, à qui Madame Maani donna la collation, qui fut sans doute fort ample & fort superbe pour elles; & au sortir de table nous fîmes trois lieuës dans un païs desert, jusqu'environ sur la minuit, que nous nous arrétâmes sur le bord d'une eau courante, contre un mur ruïné, qui paroissoit être un reste de ces vieux bâtimens dans cette vaste solitude, qu'ils nomment *Moghokiel.* Sur le point du jour j'y fis dresser mes tentes près d'un étang, d'où coule ce ruisseau, & où les troupeaux de

la

la campagne viennent pour boire. La journée s'y passa doucement, à la pêche de certains petits poissons fort bons à manger, qui nous sont inconnus, dont ce ruisseau étoit si plein, que notre *Mariuccia*, avec un vaisseau percé qu'elle avoit fait pour couler du riz, & dont elle se servoit comme d'un retz, en prît une grande quantité. Mais le trop d'ardeur qu'elle avoit à la pêche, une heure après le dîner, tandis que M. *Maani* dormoit, la porta à se déchausser pour se mettre au milieu de l'eau, où elle se fut baignée plus qu'elle n'eut voulu, si je n'y eusse remédié promptement; & il s'en fallut peu que je ne la châtiasse; mais elle me promit de ne retomber jamais dans la même faute. Nous délogeâmes de *Moghokiel* une heure & demie avant soleil couché, & aïans fait environ trois lieuës, nous nous reposâmes, sur la minuit, dans un certain lieu où les caravanes ont coûtume de s'arrêter, à l'ombre de ces grands arbres de *Giez*, que je vous ai décrit autrefois, qui sont de la nature des geniévres, ou des cèdres du Liban, autour desquels il y a quantité de mirthes, avec des eaux courantes, une demie lieuë avant que d'arriver au sépulcre d'un de leurs *Imamzade*, qui est un peu au-delà, où les trois lieuës eussent été entiéres; & je ne sai ce qui nous arrêta. Le jeudi au soir nous changeâmes de poste, & aïant marché dans un détroit, entre des montagnes assez basses, mais extrémement droites, comme de grandes murailles des deux côtez, dont le passage est fort de sa nature, & l'entrée défenduë d'un château ruïné, qui avoit été bâti du tems que le païs n'étoit pas encor

sous

ſous la domination de la Perſe, mais ſous l'obéïſſance d'un Prince particulier, qui étoit le *Chan* de *Lar*, qui s'étoit diſpenſé de reconnoître la Couronne de Perſe, quoiqu'il fut ſon ſujet, & qui ſe comportoit comme un Prince libre. Ce qui obligea le Perſan, après le décès de ce Prince, de s'emparer de ſes Etats, & de ruïner les châteaux qui gardoient le détroit. Le vendredi ſur le jour, après cinq lieuës de voïage, nous nous trouvâmes dans un gros bourg, composé de deux milles maiſons aſſez mal bâties, & diſperſées confuſément entre des palmiers, qu'ils nomment *Purg*, & qu'ils écrivent *Furg*, où nous décendîmes & déchargeâmes notre bagage, dans un lieu qui nous ſembla le plus commode, éloigné des habitations. Nous avions ſur nos charges de beaux pigeons, bigarrez de diverſes couleurs, & pattez juſqu'aux ongles, que notre *Mariuccia* gardoit dans une cage pour ſon divertiſſement. Auſſi-tôt que nous étions arrivez en quelque lieu, elle leur donnoit la liberté de ſortir, pour aller chercher leur vie par la campagne & s'égaïer le long du jour; ce qu'elle faiſoit pareillement à une grande quantité de poules, que nous portions avec nous, pour nous en ſervir aux uſages de la table, dans les lieux où nous ne trouvions aucune proviſion. Tous les ſoirs, une demie heure avant que de partir, nous n'avions pas peu à faire à les prendre, pour les remettre dans leur cage; parce qu'ils ne ſe rendoient pas volontiers, & qu'ils fuïoient & voltigeoient ça & là. Pendant ce tems-là, nous & nos ſerviteurs, prenions notre divertiſ-

La Principauté de Lar conquiſe par le Perſan.

ſement à leur donner la chaſſe ; l'un couroit après ; l'autre tournoit à l'entour ; l'autre tomboit par terre : celui-ci ſe moquoit ; l'autre crevoit de rire ; c'étoit un plaiſir de nous voir. Quand ce fut à charger notre bagage & à partir du *Purg*, aïant repris & raſſemblé une partie de notre volaille, le reſte ſe rendit facilement ; il n'y eut que les pigeons de *Mariuccia* qui ne parurent point : & quelque diligence que nous fîmes à les chercher, tant par la campagne, que par le bourg, & malgré toutes les promeſſes que nous pûmes faire de reconnoître par quelqu'honnête preſent ceux qui les auroient vûs & qui nous les rendroient, il nous fut impoſſible de les trouver ; parce que quelqu'uns de ceux qui avoient paſſé durant le jour à l'entour de nos tentes, nous les avoient dérobez ; ce qui mit M. Maani en colére, & Mariuccia en mauvaiſe humeur, pleurant la perte de ſes pigeons. Il étoit plus d'une heure devant la nuit quand nous nous mîmes en chemin, d'où nous nous égarâmes, ou au moins nous le crûmes, aïant fait environ deux lieuës, ce qui nous obligea de nous mettre à terre, de peur de nous perdre dans ces deſerts, atendant que la lune ou le jour fuſſent levez, pour voir à nous conduire à la faveur de leur lumiére, ſans danger de nous perdre. Il étoit encor plus d'une heure devant le jour, quand nous reprîmes notre route, d'abord à la clarté de la lune, enſuite à celle du ſoleil, qui nous conduiſit durant cinq lieuës, par des paſſages dificiles, côtoïant toujours les montagnes ſur la main gauche, où il nous falloit tantôt monter, tantôt décendre. Le matin,

matin, nous étans engagez dans un lieu fort étroit, notre *Baba Melkì*, qui avoit mis pié à terre, pour soulever mon brancart, qui étoit mal conduit & tiré par le chameau, & pour lui faciliter le passage, pensa être écrasé, entre le brancart & le rocher; mais, avec le secours de Dieu, il fut si adroit, qu'il ne reçût aucun mal. Enfin sur le soir nous nous reposâmes sous un bois de palmiers, dans un valon, qui est au pié de ces montagnes, & d'un bourg qui est au-devant, nommé *Tascut* ou *Tascivic*. La lune étant levée environ la minuit, nous continuâmes notre marche durant cinq lieuës par un beau chemin fort uni, aïant presque toujours cette longue chaîne de montagnes à la main gauche, & une autre un peu éloignée à la droite, jusqu'à un petit village de dix ou de douze maisons, auprès duquel nous nous arrêtâmes environ sur l'heure de midi dans un petit bois de palmiers, pour prendre un peu de repos, sous un grand arbre, d'une certaine espéce que je n'avois jamais vûë, que les Arabes apellent en leur langue *Nebe*, & les Persans *Konar*. Il produit un petit fruit à noïau, comme nos cerises; mais qui est plûtôt meur, dont la couleur tire sur le jaune, mêlé de rouge, & le goût n'est point desagréable. Il a de plus cette proprieté, que ses feuilles vertes, ou séches, étans mises en poudre, blanchissent; & détrempées avec un peu d'eau, font une écume comme le savon, & les Dames de ce païs n'en ont point d'autre pour se laver la tête. Ce que j'éprouvai avec avantage, m'en étant lavé les mains & la face, qui fit que

Description de l'arbre konar.

M. *Maani* me trouva à son gré. Nous en portons plein un sac avec nous, pour en faire part à l'Italie, parce qu'elle se conserve autant qu'on veut, quoique réduite en poudre. Aïant examiné avec soin son fruit & ses feuilles, je me suis souvenu qu'il y a à Rome, dans cette belle & grande vigne des *Alberins* mes *oncles*, hors la porte du Pont, deux gros arbres, chargez de plusieurs grandes branches couvertes de feuilles, qui conservent toujours leur verdeur, l'un & l'autre plantez des deux côtez de la fontaine, où l'on se lave, au bout des allées de planes, & à l'entrée de la plus large de la montée, qui conduit à cette belle place, couverte d'un bois sur le sommet, acompagnée de plusieurs petits jets d'eau, qui coulent tout autour, un peu au-dessous du grand étang, renfermé d'espaliers, d'orangers, & ombragé de quatre grands planes. Cét arbre est de la même espéce, comme je le reconnus à son fruit, à ses feuilles, & à d'autres marques; mais il est étranger & inconnu à Rome, aussi ne crois-je pas qu'on en trouve ailleurs de même. Le petit village de *Seid Geuder*, où nous étions logez, est une dépendance du gros bourg de *Tarom*, à qui quelques-uns donnent le nom de ville, parce qu'il est la capitale de plusieurs bourgs d'alentour, quoiqu'elle soit à present fort ruïnée. Nous ne voulûmes pas y aller, pour quelques raisons, jugeant plus à propos de nous arrêter dans cét autre petit village, qui en est éloigné d'une lieuë. Nos gens y furent néamoins, pour faire nos provisions de bouche. Etans retournez le soir, ils me raportérent qu'ils avoient

avoient oüi dire que les Portugais avoient mis à mort un grand nombre de *Chizilbasci*, & à feu plusieurs places de la Perse sur les côtes de la mer. Les habitans de *Tarom* ne témoignent pas en être beaucoup fachez; parce qu'étans vassaux, & fort afectionnez du défunt Prince de *Lar*, & à present maltraitez des *Chizilbasci*, ils n'avoient jamais eu d'inclination pour le Roi de Perse, ni pour le bien de son Etat. Cette rupture, qui étoit un commencement de guerre, ouverte entre les Persans & les Portugais, ne me fut pas fort agréable, à cause des obstacles que je prévoïois qu'elle apporteroit à notre voïage. Le païs de *Tarom*, avec les autres lieux circonvoisins, est tout couvert de palmiers, sous lesquels, comme dans le reste de la campagne, ils sement du coton en quantité, avec quelqu'autres choses. Pour le pain de froment, il ne s'en trouve point que dans les gros bourgs, où il n'y a que les personnes riches qui en mangent. Leur nourriture, & leur entretien ordinaire, n'est que des dates, dont ils font un grand trafic; aussi sont-ils pauvres & misérables pour la plûpart. Ce fut là que je commençai à voir, dans les piés des hommes & des femmes, des souliers, ou plûtôt des sandales de feuilles de palmes, tissuës & entrelassées les unes dans les autres, dont ils font la semelle assez épaisse, le dessus n'étant que deux cordons, tissus des mêmes feuilles, qui leur serrent un peu le pié, & qui se joignent au milieu vers la pointe, qu'ils font passer dans les deux gros orteils, qui tiennent leurs sandales fermes dans leurs

Habits & chaussures de certains peuples de Perse.

 piés.

Sa résignation à la mort.

franchement &
te, que je doive
est entre les mai
mets entiérement
arriver, je suis to
chemin, pour m
ma naissance, plût
long-tems sans rie
rances que j'avois
colonie Catholiqu
fleurir l'Eglise Lati
mais vaines & inut
ques mois, que le P
çois Carme-Déchau
Perse, envoïé de Ro
teur des Religieux d
tendoit il y a fort lo
avoit fait espérer de
l'avancement de cett
vée. Mais il n'a rien
l'établissement de ce
cependant, qui avois
choses nécessaires, &
ce païs que par un gr
gion, sur l'espérance d
devoit venir de la Co
avoir atendu plus de d
aussi peu avancé à la ve
qui étoit notre derniér
commencement de m
dois-je atendre davanta
sonnable que je passe to
Perse, m'y voïant inuti
pelle à Rome, où elle
par mon absence. Mes
& vous entr'autres, qu
moi, m'y apellent, qui



piés. Cette sorte de chaussure est en usage parmi tous les villageois, jusqu'à la mer; & j'ai eu la curiosité d'en acheter une paire que je desire porter en Italie. Je fis une autre observation, que l'habit de ces villageois, excepté l'ornement de la tête qu'ils ont rasée, comme tous les Mahométans, & couverte d'un petit turban, ou d'un de leurs petits bonnets pointus, d'une grosse bure, faite de poil de chameau, est entiérement semblable à celui de ces figures de *Cehilminar*, qui me representoient des personnages de basse condition.

Pour reprendre le cours de notre voïage; comme nous étions arrivez un peu tard au gîte le Dimanche septiéme jour de Novembre, nous ne partîmes point ce jour-là de *Seid Geuder*, à cause que la chaleur commençoit déja à être si ardente, que quoique nous fussions dans un mois des plus froids de l'année, je me mettois en chemise pour prendre le frais, comme j'avois coûtume de faire à *Hispahan* au fort de l'été. Il est vrai que les nuits étoient un peu fraîches, & nous faisoient connoître la saison où nous étions. Nous ne partîmes de ce poste que sur la minuit du lundi, & pendant ce tems-là nous envoïâmes à *Tarom*, pour avoir de la farine d'orge pour nos chameaux, dont on paîtrit de la pâte en boules, qu'on leur donne séparément, à chacun la sienne, avec de la paille & de l'avoine, qui est leur nourriture ordinaire; car ils veulent être bien nourris, & ne se contentent pas d'herbe comme ceux des Arabes. Nous fîmes encor venir quelqu'autres provisions, qui nous pouvoient manquer

quer dans le voïage, avec quoi nous traversâmes une grande plaine d'une extrémité à l'autre; & après avoir passé une petite riviére, dont l'eau est salée, qui coupe le chemin, & qu'ils nomment pour cette raison *Absciur*; c'est-à-dire, l'eau salée, nous arrivâmes le mardi suivant, deux ou trois heures avant midi, sous des arbres d'une petite bourgade de dix ou de quinze maisons, nommée *Pelengon*; c'est-à-dire, les Panthéres, ou les Pards; je ne sai si ce n'est point parce qu'on y voit de ces animaux. Outre le *Giez*, que j'avois vû souvent en d'autres lieux, je remarquai entre ces Arbres une certaine plante, que je ne connois point, qu'ils nomment *Charg*, qui est un arbrisseau qui vient fort haut, & qui, dès la racine, jette en rond plusieurs petites branches, ou plûtôt des rejettons d'herbes, qui sont tous couverts de feuilles, grandes, grosses, en figure ovale, cotonées, & pleines d'un lait, comme l'est toute la plante, qui a une qualité si maligne, au raport des gens du païs, que si un homme s'en frotoit les ïeux, il deviendroit aveugle. Ces feuilles sont disposées deux à deux, l'une répondant à l'autre, en telle quantité, que toute la branche en est garnie jusqu'à la pointe, en quaré & à quatre faces. Sur la pointe de ces petits rameaux, il se forme un beau bouquet de fleurs de couleur blanche, cendrée par dehors, & d'un rouge violet par dedans, que nous apellons à Rome, colombin, qui récrée la vûë. Cét arbrisseau ne produit aucun fruit bon à manger. Je pense cependant que ce soit une plante médicinale, Arbre venimeux.

puisque les gens du païs se servent des feuilles, qu'ils apliquent pour guérir les contusions & les douleurs d'un coup, ou d'une chute. Ils mangent aussi une certaine graine, qui naît au milieu de la fleur, qui est peut-être sa semence, & en usent au lieu de pavots, qu'ils se sont acoûtumez depuis quelque-tems, comme la plûpart des Persans, à manger tous les jours en telle quantité, qu'il y a de quoi s'étonner comment ils n'en meurent point, m'étant laissé dire que tel en prend par jour aussi gros qu'une noix. Ils sont dans cette opinion, que le pavot est bon pour la santé; sur-tout qu'il décharge l'esprit de l'homme de tous ses ennuis, & lui fait perdre le souvenir de tous les soins qui lui peuvent causer quelque chagrin; comme en éfet, dès lors qu'il leur est monté dans la tête, il les rend endormis, pesans & demi étourdis. Au reste, ils y sont tellement acoûtumez, qu'ils ne sauroient s'en passer; & s'ils manquoient un seul jour d'en prendre, ils croiroient être morts. Quelques-uns, qui veulent s'en distraire, n'en peuvent venir à bout, qu'en bûvant beaucoup de vin, ou quelqu'autre liqueur qui les enivre, encor y trouvent-t'ils une dificulté presque insurmontable. Nous trouvâmes dans le bourg de *Gelengon*, un *Rabdari*, ou garde des chemins, capitaine d'une compagnie, qui avoit son rendez-vous dans une autre place, deux lieuës au-delà, qui visita nos hardes; mais d'une maniére si obligeante, qu'il ne voulut pas ouvrir nos caisses, ni déveloper nos paquets, & se contenta d'un petit droit qui lui étoit dû, consistant en quatre *Abbasci*,

Les Perses usent de pavots au manger.

qui

qui valent quatre teſtons Romains; moïennant cela il nous permit le paſſage, & même nous donna un homme pour nous eſcorter durant quelque tems, & nous montrer le chemin. Ce qui témoigne combien les gabelles qu'on éxige dans la Perſe ſont douces & legéres; encor ceux qui les reçoivent ſont-ils obligez de tenir les chemins libres de voleurs; & s'il ſe perd ou ſe dérobe quelque choſe, de la trouver, ou de la païer de leurs deniers, comme je vous l'ai marqué une autrefois. Il étoit plus de deux heures de nuit quand nous pourſuivîmes notre marche, où nous fîmes deux lieuës juſqu'au bureau des *Rabdaris*; & parce que nous nous engagions dans un chemin dificile & facheux entre des montagnes, ſans lumiére pour nous conduire, la lune ne paroiſſant pas encor, nous aimâmes mieux nous arrêter à l'entrée de ces détroits, dans un lieu qu'on apelle *Der tenghi cebar rud*, qui veut dire, Porte étroite des quatre Fleuves; parce que quatre gros torrens, qui décendent de divers endroits des montagnes, viennent s'y joindre en tems de pluie. Quand nous y paſſâmes, il n'y avoit qu'un petit ruiſſeau qui court toûjours. Ce nom *Der Teng*, ou Porte étroite, eſt aſſez commun dans la Perſe, à d'autres ſemblables pas ou détroits des montagnes. J'en vis un entr'autres, ſur les confins de la Perſe, dans le grand chemin de *Bagdad*, qui avoit un même nom, conformément à la façon de parler des Latins, qui dans un même ſens ont impoſé ces noms ſi célébres aux portes *Caſpiennes*, aux portes du *Caucaſe*, de la Ci-

Détroits des montagnes, ſe nomment Portes.

licie, & à tant d'autres lieux. Nous avions encor plus de deux heures de ſoleil, quand nous entrâmes par cette porte étroite dans le canal d'un de ces quatre torrens, que nous eûmes toûjours à la droite, juſqu'à un petit ruiſſeau d'eau ſalée, que nous trouvâmes le long de ce torrent, & entre les mêmes montagnes, avec quantité de plantes, qui ont les feuilles longues & étroites, & qui portent leur fruit ou leur ſemence dans une longue gouſſe, preſque comme celle de la caſſe, ſinon qu'elle n'eſt pas ſi groſſe. Les gens du lieu tiennent que cette plante eſt venimeuſe, & ils la nomment en Perſan *Char Zabrè*, le poiſon des ânes, qui pourroit bien être l'*Oléandre*, aſſez fréquent en nos quartiers. Mais comme je n'entens rien en cét art, je n'en puis rien juger, non plus que de pluſieurs autres herbes & arbriſſeaux, que je vis ſans les connoître. Enfin après avoir fait ſeulement deux lieuës, le ſoleil étant preſque ſur le point de midi, la chaleur qui étoit exceſſive, & qui nous empêchoit de marcher, nous obligea de nous repoſer dans un lieu où les voïageurs ont coûtume de s'arrêter, à l'ombre d'un grand arbre de *Ghiez*, qu'ils apellent le *Ghiez* de *Mir Azard*; parce qu'un certain *Mir Azard*, voleur inſigne, y fut tué. Une heure devant la nuit, nous reprîmes notre marche, & marchâmes toute la nuit, par de mauvais chemins & par des paſſages dificiles, toûjours entre des montagnes, & dans le canal d'un torrent. Le jeudi à une heure de ſoleil, & un peu plus, aïant avancé de quatre lieuës, nous fîmes alte à côté d'un étang,

étang, environné d'une levée de terre, où ceux du païs réservent l'eau qui en sort, & qui se communique ensuite à ceux de dehors, jusqu'à un bourg, qui en est assez éloigné, & qui s'apelle *Guhré*, où je remarquai un autre arbre tout épineux, qui n'aporte aucun fruit; mais seulement des feuilles, que les bêtes mangent, nommé par les habitans du lieu, *Kahur*. Je le pris pour l'arbre de l'*Achacie*, que j'avois vû dans l'Arabie-pétrée, qui jette la gomme Arabique; quoique celui de l'Arabie, quand je le vis, avoit les feuilles beaucoup plus petites, & peut-être à cause de la saison, qui les demandoit de la sorte. Les Persans ne sont nullement curieux de ramasser la gomme du *Kahur*, peut-être à cause qu'ils n'y prennent pas garde, & qu'ils en ignorent l'usage. Au commencement de la nuit, nous recommençâmes à marcher, & aïant fait trois lieuës, ou quatre au plus, dans un chemin aisé & nullement ennuïeux entre des montagnes: le vendredi, deux heures avant le jour, nous nous arrétâmes sous un arbre près d'une eau salée, n'y en aïant point d'autre bonne à boire, dans un lieu nommé *Curi hazirgon*, qui signifie la sépulture du marchand; peut-être parce qu'un marchand mourut là & y fut inhumé. Un peu après le soleil couché, nous remontâmes sur nos chameaux; & après quatre lieuës, ou environ, de voïage, par un chemin qui n'étoit pas si mauvais, mais qui étoit néamoins un peu facheux, à travers des montagnes, nous nous reposâmes le samedi, qui est le jour du repos, environ deux heures devant le jour, dans un bois de palmiers qui est à côté, où il y a

quelques cabanes, dans lesquelles quelques personnes viennent se retirer au tems des fruits pour les recueillir, qui doivent être les maîtres du lieu; mais lorsque nous y passâmes, il n'y avoit personne; & pour l'ordinaire le lieu est desert. Nous y rencontrâmes un puits d'eau douce. Ce lieu se nomme *Ser zebi rizevon*, où nos chameaux étans allez paître, le matin ne les voïans plus, nous crûmes, comme une chose certaine, qu'ils avoient suivi le chemin des voleurs: mais quelqu'uns de nos gens armez, aïans suivi leurs traces, les trouvérent qui paissoient dans une campagne bien éloignée de notre poste, où ils les ramenérent frais & dispos. Au coucher du soleil, nous nous levâmes de là, aïant régalé & satisfait pleinement quelqu'autres *Rabdaris*, qui y font leur résidence. Le Dimanche suivant aïans fait quatre lieuës, par un chemin beaucoup moins ennuïeux que le précédent, quoiqu'il ne fut pas bien bon, nous mîmes pié à terre une heure devant le jour dans un autre lieu, où les *Rabdaris*, qui étoient de la bande de ceux que nous avions rencontré le jour d'auparavant, avoient leur retraite. Nous leur presentâmes un papier, signé de la main de leurs compagnons, par le moïen duquel nous n'eûmes rien à démêler avec eux. Et parce que ce lieu, qui porte le nom de *Tascek*, n'étoit habité que des *Rabdaris*, & qu'il n'y avoit ni provision ni commodité pour nous loger, nous avançâmes de deux lieuës, dans un chemin plat & uni, voïant toujours les montagnes voisines à nos deux côtez; & après avoir fait en tout environ six lieuës

lieuës le matin, trois heures après le jour, nous trouvâmes un lieu commode pour nous reposer à notre aise, sur le canal d'une eau courante, douce & bonne à boire, qu'ils nomment *Abi Dunger*, la derniére place, & comme la fin de la Principauté de *Lar*, & le commencement du païs qui apartenoit au Roi d'*Ormuz*, quand il étoit le maître de son Roïaume, dans la terre-ferme de la Perse & de l'Arabie. Le soleil commençant à s'abaisser, nous nous mîmes en campagne, & un peu au-delà nous arrivâmes de nuit à une petite riviére salée, que les villageois du païs nomment en leur langage *Rudsciud*, le fleuve ou le ruisseau salé, qu'il nous falloit passer nécessairement. Mais aïans perdu le chemin, nous fûmes en peine; nous perdîmes même beaucoup de tems, avant que de pouvoir trouver le gué, & beaucoup davantage à nous remettre dans le chemin après avoir traversé l'eau. L'aïant enfin trouvé, nous le suivîmes jusqu'au premier bourg que nous rencontrâmes nommé *Ciuciululion*, où nous fîmes notre entrée un lundi quinziéme jour de Novembre; & les Mahométans du païs, le premier de leur mois *Muharrem*, & par conséquent du nouvel-en lunaire, qui fait mille & trente-un de leur égire, aïant fait environ cinq lieuës de droit chemin; mais beaucoup davantage, par les détours que nous fûmes contrains de prendre dans les ténébres de la nuit, & par des lieux extrémement dificiles & ennuïeux, pour nous mettre dans le droit chemin. Ce bourg est de quarante maisons, & un peu davantage, écartées l'une de l'autre, dans un grand

Riviére salée.

bois

bois planté de palmes, & de certains autres arbres, qui ne produisent aucun fruit à manger; mais qui portent seulement des feuilles, semblables à celles des olives, dont le bourg a pris son nom. C'est la premiére place de la Province, nommée *Moghostan*; c'est-à-dire, le bois des palmiers, à cause de la grande quantité de ces arbres qui croissent en cette contrée. *Diodore* fait mention d'une autre terre dans l'Arabie-heureuse, qui anciennement avoit le même nom, pour la même raison, & qui est voisine de l'embouchûre du Golfe Arabique, & diférente du *Moghostan* de la Perse, qui commençant à l'endroit où nous sommes à present, s'étend plus bas vers le levant au midi sur les postes du Golfe Persique, où il fait une chaleur si ardente, que quoique nous soïons dans le mois de Novembre, je dors la nuit en pleine campagne à découvert, sans pavillon, la tête nuë & en chemise, sans en recevoir aucune incommodité, non plus que si j'étois dans une chambre, & bien souvent je me sens tout moüillé de sueur dans mon lit. J'ai vû de petits garçons, des plus pauvres, tous nuds, n'aïans qu'un petit linge qui couvroit leurs parties nobles. Les autres, qui sont plus à leur aise, sont vétus, mais fort legérement; & toutes les femmes, en général, ne portent sur leur corps qu'une simple chemise, de couleur turquine obscure, qui ne leur va que jusqu'à la ceinture; les manches étroites & courtes, qui ne leur couvrent que la moitié du bras: & de la ceinture en bas, elles s'envelopent d'un grand drap fin & délié, fait de coton ou de soïe, chamarré

Ardeurs du Mogosthan.

Habits des femmes du païs.

ré de diverses couleurs, qui leur va jusqu'aux piés de sa largeur, & qui de sa longueur leur fait un ou deux tours à l'entour du corps, n'est pas moins ample qu'un cotillon. Ces femmes n'ont dans les piés que des sandales de feuilles de palmes, sans autre chaussure. La garniture de leur tête est un autre drap, d'une même étofe & d'une couleur pareille à celle de leur habit, si ce n'est qu'il est plus petit, qui leur décend quelquefois jusques sur les épaules, cache une partie de la chemise par le derriére, & est abatu sur le devant de leur visage, à l'usage des Persanes. Pour le reste, elles portent quantité de bracelets aux bras, depuis les mains jusqu'aux coudes, qui ne sont point couverts des manches de la chemise; & même aux jambes, lesquels sont de divers métaux, selon les facultez d'une chacune. Les uns sont de pailles, qui semblent être d'or; les autres d'ambre, de cristal, & de semblables matiéres, façonnez en petits boutons, ronds, plats & à faces. Et toutes, tant les pauvres, que les riches, portent au nez, non pas des anneaux, comme les Arabes, qui en ont de si grands, qu'on les prendroit pour des bufles, ni de petits fort propres, & à côté, comme les Persanes; mais une plaque d'or toute simple, ou émaillée, & enrichie de pierres précieuses, atachée par un petit trou du nez, pendante un peu sur les côtez, taillée à quatre faces, & un peu large en forme de moustache, ou de la figure que les Mathématiciens nomment Rhombe, étroite, & un peu moins longue que n'est leur nez. Toutes les personnes y sont bazanées, par

les

les ardeurs du soleil, auquel elles sont incessament exposées, quoique d'ailleurs elles aïent les traits du visage bien faits & bien proportionnez. J'entendis un matin les coups de canon, qu'on tiroit de la citadelle d'*Ormuz*, que nos gens avoient entendu dès le jour auparavant, près de l'eau de *Bungher*, où nous étions logez. Je sentis une joïe particuliére au bruit de l'artillerie, que je n'avois pas oüi il y avoit plus de sept ans, depuis que je partis d'Aléxandrie d'Egipte, encor étoit-ce en terre de Chrétiens. Nous aprîmes dans ce bourg, que le Port, nommé *Benderi de Ser*, ou le Port de deux Caps, où nous voulions nous embarquer secretement, parce qu'il est plus voisin d'*Ormuz*, moins fréquenté des caravanes, & qui pour cette raison n'étoit point gardé des soldats Persans, avoit été brûlé par les Portugais, qui avoient mis le feu aux maisons, après les avoir pillées, tué les naturels du païs, qui firent résistance, mis les autres en fuite, brûlé pareillement quelques barques, & emmené les autres à *Ormuz*. De maniére que toute l'espérance que nous avions de nous embarquer en ce Port, pour passer à *Ormuz*, nous fut ôtée; & d'autant plus, qu'on avoit publié une défense très-rigoureuse, de la part du Roi & du Chan, de ne laisser passer aucune barque, allant ou venant; & que les Persans mêmes à cét éfet avoient tiré toutes les barques de l'eau sur la terre, & posé des gardes tout le long de la côte, dans les lieux où les vaisseaux d'*Ormuz* avoient coûtume d'aborder, pour les empêcher de s'aprocher de terre. On nous ajoûta que ces

Passage d'Ormuz fermé.

mêmes

mêmes gardes avoient tué quelques Persans qui venoient d'*Ormuz*, pour avoir leurs dépoüilles, sous prétexte qu'ils avoient violé les défenses du Roi, quoiqu'ils passassent du côté des ennemis vers eux. Ces nouvelles nous firent résoudre de rester à *Ciuciululion*, sans passer outre, en atendant quelqu'ocasion de pouvoir nous mettre sur l'eau sans être aperçûs. Le Chef du bourg nous dit, qu'il y avoit des barques qui venoient de tems en tems d'*Ormuz*, sur les côtes de Perse, en certains lieux qui n'étoient point gardez, pour venir chercher de l'herbe pour leurs chameaux, & du foin pour leurs chevaux, n'en pouvans avoir d'ailleurs, & qu'il ne voïoit point d'autre remede à nos maux pour le present, que de nous jetter dans une de ces barques. Aïant donc consulté tous ensemble sur ce qu'il nous falloit faire, & nous lui aïant promis une honnête present, s'il vouloit nous assister en ce passage, il envoïa deux hommes sur la côte; l'un, qui étoit son frére; & l'autre, son compagnon, avec ordre d'atendre quelques jours s'ils ne verroient point arriver quelque barque d'*Ormuz*; parce que les villageois des riviéres de Perse, nonobstant les défenses du Roi, entretenoient une continuelle corespondance avec les *Ormuziens*, pour leurs intérêts particuliers, ne vivans que du trafic qu'ils faisoient avec eux, de l'argent qu'ils recevoient des marchandises qu'ils envoïoient vendre à *Ormuz*. Et qu'au cas qu'il en arrivât une, ils traitassent avec le maître pour nous passer, nous recevant dans sa barque en quelque lieu secret, où même

dans

dans un autre, avec le consentement des gardes, en les gagnant par presens. Et qu'au cas que la chose pût réussir, un d'eux demeurât avec la barque sur la côte, & l'autre vint nous avertir & nous conduire où il seroit besoin. Ces deux hommes partirent de nuit, le mardi seiziéme jour de Novembre, & nous demeurâmes à *Ciuciululion*, atendant une ocasion favorable de passer la mer : & pour quelques raisons, nous ne renvoïâmes point nos chameaux. Nous n'eussions pas manqué d'en trouver dans un besoin; mais nous les retinmes avec nous, pour les avoir tous prêts dans les ocasions.

Nous étions cependant plus contens & satisfaits que jamais; parce que M. *Maani* se trouva grosse dans le voïage de *Sciraz*, ce que nous avions si ardament desiré, depuis cinq ans que nous étions ensemble; desorte que la joïe qu'elle me donna, quand elle sentit remuer l'enfant dans son ventre, & l'espérance que j'avois d'arriver dans mon païs à la fin de mes voïages, faisoient l'acomplissement de mes desirs. Nous nagions dans une mer d'allégresse, passions le tems à rire & à nous divertir, dans toute la réjoüissance du monde, lorsque notre joïe se changea de telle sorte en amertume; tant est grande l'inconstance des afaires du monde, que ce bourg qui l'avoit vû presque naître & augmenter, la vit finir peu-à-peu. Les hommes, que nous avions envoïez sur les côtes de la mer, retournérent le dixneuviéme jour de Novembre assez tard, qui nous raportérent, qu'après avoir atendu long-tems, ils n'avoient vû qu'une petite

tite barque, qui aïant calé la voile pour amarer, la leva incontinent qu'elle les eût aperçûs, & tourna la poupe du côté de terre, sans vouloir s'aprocher davantage, quoiqu'ils lui donnassent toute sorte d'assurance qu'ils étoient amis. A cause, disoient-ils, comme ils l'avoient oüi dire, que peu de jours auparavant, une autre barque venant à bord de terre, les soldats Persans, qui étoient en garde près de *Duser*, l'apellérent, feignans d'être personnes amies, qui vouloient passer à *Ormuz*. Mais la barque étant à terre, ils la prirent, tuérent deux de ses hommes, & firent les autres prisonniers. Ce qui leur faisoit croire que les barques d'*Ormuz* ne s'hazarderoient plus à de semblables dangers & ne viendroient point à terre, de peur de ces surprises; qu'il n'y avoit aucune aparence de se fier aux soldats, qui étoient commis à la garde des côtes, & ainsi qu'il étoit nécessaire de chercher quelqu'autre expédient. Le lendemain matin, aïant résolu ce que nous avions à faire, je dépêchai *Ghulamali* courier d'*Ormuz*, qui étoit venu en notre compagnie depuis *Hispahan*, avec une lettre de ma part au Supérieur des Peres Carmes-Déchaussez d'*Ormuz*, & une autre des Peres d'*Hispahan* qu'ils m'avoient donnée, afin qu'ils m'envoïassent une barque, avec escorte pour passer en sûreté. Je donnai pareillement ordre à ce *Ghulamali* d'aller seul à *Ormuz*, par un autre passage, éloigné de deux journées de notre poste, mais plus en arriére, d'où il n'y a qu'un trajet d'eau à passer, pour arriver dans l'Ile de *Kesem*, où la guerre se fai-

Perfidie des soldats Persans.

faisoit alors par les Persans, qui avoient mis le siége devant le fort, que les Portugais avoient bâti sur des puits d'eau douce, pour s'en assurer en faveur de ceux d'*Ormuz*. Je lui recommandai outre cela de passer de ce Port dans l'Ile de *Kesem*, avec les soldats de l'armée Persane. Ce qui lui seroit facile; parce qu'il étoit Mahométan comme eux; qu'il parloit la même langue; & qu'étant arrivé dans l'Ile de *Kesem*, il entrât secrettement dans le fort, qui étoit assiégé, d'où les Portugais le feroient porter facilement dans celle d'*Ormuz*, par les barques qui alloient & venoient incessament, pour conduire des vivres & du secours néceſſaire à la conservation de la place. Et que s'il rencontroit dans *Kesem Ruy Freira*, Capitaine Major des Portugais, il lui presentât ma lettre, que j'adressois aux Peres Déchaussez, sans être cachetée, à dessein qu'il la lût; parce que, sans perdre davantage de tems à passer & repasser le trajet d'*Ormuz*, il pourroit lui-même dépêcher une barque, pour me prendre avec mes gens sur le Port. Je l'avertis encor de se rendre au Port, que je lui avois enseigné, en marchant toujours le long des côtes, afin que s'il apercevoit quelque barque des Portugais, ou de leurs vaisseaux du païs, il tâchât de la faire aborder, pour se mettre dedans & avancer son voïage. Et qu'en aïant trouvé une à *Ormuz* ou à *Kesem*, il la fit décendre à la côte de *Ciuciulution*, où elle se tiendroit à l'ancre, ou à bord, tandis qu'il viendroit m'avertir dans ce bourg, où je l'atendrois, sans en partir, jusqu'à son retour. J'envoïai donc cét exprès,

près, avec ces ordres, ces dépêches, & quelqu'instructions particuliéres, que je donnois aux Peres, des moïens qu'ils devoient tenir pour mon embarquement, du lieu précis où ils devoient me trouver, quelle sorte de vaisseau ils devoient envoïer, du nombre des personnes qui étoient en ma compagnie, des charges que nous avions, & du cheval Dervisc de M. *Maani*, qui étoit ce que je desirois particuliérement emmener avec moi. Le 24. Novembre, qui étoit le jour consacré à la mort de *Hussein* parmi les Mahométans, qui est célébré en Perse, avec les solemnitez que je vous ai exposées, & par les Mahométans d'*Ormuz*, avec toute la pompe & magnificence de guerre qu'il est possible, mais dont on ne fait aucune fête dans une petite bourgade champêtre, où nous étions campez; un homme, qui étoit allé par mon ordre avec *Ghulamali*, retourna à *Ciuciululion*, & me raporta de sa part, qu'il n'avoit pû aller au Port que je lui avois assigné, d'où l'on passe dans l'Ile de *Kesem*, parce qu'il avoit oüi dire par les chemins, qu'il n'y avoit aucun passage, comme je lui avois fait entendre; ou plûtôt, à ce que je crois, qu'aiant eu peur, il ne s'étoit peut-être pas soucié d'y aller; & qu'après avoir atendu inutilement durant trois jours entiers, s'il ne verroit point quelque barque sur les rivages de *Scechierri*, ou *Cechierri*, voisins de *Ciuciuculion*, il s'étoit rendu au Port de *Combrù*, comme les Portugais le nommoient, & qui s'apelle *Abbassi*, depuis que le Roi Abbas, à present régnant, le leur a ôté, où il avoit trouvé une barque d'*Ormuz* sur terre hors de l'eau, comme toutes les autres, à cau-

Diligence de l'Auteur, pour passer à Ormuz, inutile.

à cause de la défense du passage que le Roi avoit fait publier ; que néamoins il avoit conféré avec le Patron du vaisseau, pour nous venir prendre secrettement sur la riviére de *Scechierri*, lequel étoit demeuré d'acord du prix, dont il avoit déja touché une partie, qu'il étoit resté pour disposer ce qui étoit nécessaire, particuliérement pour jetter la barque dans l'eau, en quoi il étoit à propos d'user d'une grande précaution ; & que lors qu'il seroit tems, il se rendroit avec la barque au lieu indiqué, & cependant que je me tinsse toujours prêt. Je renvoïai promtement cét homme d'avis à la côte, pour atendre que la barque fut équipée & en état de voguer, qui pourroit cependant se tenir avec sûreté en haute mer ; parce que les vaisseaux Persans n'osoient pas démarer, n'y aller à bord, par la crainte des Portugais, tandis que lui, ou *Ghulamali*, viendroient nous apeller, ne jugeant pas à propos de décendre sur le rivage, avant que la barque fut prête ; parce que si le tems de son arrivée étoit incertain, pour la circonspection secrete qu'il falloit aporter à se mettre sur l'eau, ou si par hazard nous étions obligez d'atendre quelque-tems, il étoit plus à propos de nous tenir encor à *Ciueiululion*, où nous trouvions de quoi vivre, sans danger de nous rendre suspects aux Persans, s'ils arrivoient à nous voir dans ce lieu écarté des Ports, que de nous commettre dans un lieu desert, & dans un tems défendu, sur les bords de la mer, où nous pourrions donner de la jalousie, & recevoir un grand déplaisir des gens de guerre, s'ils nous y ren-

Perpléxité de son esprit, dans les dangers de son passage.

rencontroient. Conformément à ces conseils, je renvoïai la même personne le jour suivant, qui fut le samedi, avec ordre d'éxécuter ponctuellement tout ce qui étoit porté par sa commission. Le lundi matin, assez tard, nous vîmes notre homme de retour, qui nous raporta, qu'après avoir atendu deux nuits *Ghulamali*, qui lui avoit promis de revenir le lendemain, il n'avoit vû ni *Ghulamali*, ni sa barque, ce qui le faisoit douter qu'il ne lui fut survenu quelqu'empêchement. Je pensai mourir ce jour-là d'une cruelle douleur de ventre & d'horribles tranchées, causées, à ce que je crois, par des dates séches & du biscuit, que j'avois mangé le jour auparavant à ma collation avec grand apéti, qui m'avoient resserré. Je passai tout le jour dans ces douleurs, dont je fus soulagé la nuit suivante, par une potion que M. *Maani* me fit prendre, qui ne se commet jamais dans un voïage de cette nature, sans être pourvûë abondamment de toutes les choses nécessaires, non-seulement de vivres, mais encor de médicamens. Cette potion étoit composée de la semence d'une herbe, que je ne connois point, & que les Arabes apellent en leur langue, *Semet el Beriie*, qui, pour la conformité du nom, pourroit bien être le *Sesame* sauvage; de maniére que par le moïen de ce breuvage, pris tout chaud, & par d'autres remedes, comme des linges chauds qu'elle m'apliqua, & dont elle me frota le mieux qu'elle pût, après une grande évacuation, acompagnée de douleurs & de tranchées pressantes, mon mal cessa, & je me trouvai sain &
dispos

dispos comme auparavant. Cependant *Ghulamali* ne comparoissant point après le jour assigné, je commençai avec raison à douter de plusieurs choses, & premiérement de sa fidélité; non-seulement parce que c'étoit un Mahométan, mais parce qu'il m'avoit joüé plusieurs tours, comme lorsqu'il me découvrit pour un François à *Sciraz* au maître de notre logis, & récemment au *Reys* ou Chef de *Ciuciuculion*, à qui il envoïa dire quelques paroles qui ne me plaisoient pas beaucoup, & semblables actions, qui me donnérent à connoître qu'il n'agréoit pas beaucoup notre voïage d'*Ormuz*; outre que Madame Maani l'avoit blâmé en diverses rencontres de ces façons de faire, autant infidèles, qu'elles étoient indiscretes. Secondement, quand il n'auroit point manqué de fidélité, il étoit à croire qu'il étoit dans l'impuissance de nous rendre ce service: je veux dire, que ce qu'il avoit entrepris de mettre la barque dans l'eau ne lui avoit pas réussi; qu'il n'avoit pas été en son pouvoir de passer dans l'Ile de *Kesem*; qu'il avoit peut-être été pris sur les chemins en qualité de courier; qu'outre mes lettres, il portoit plusieurs paquets des Peres d'*Hispahan*, & de quelqu'autres; que les miennes auroient été vûës, dont la lecture auroit fait voir le lieu où j'étois, & le dessein que j'avois de passer à *Ormuz*; ce qui pouvoit aporter autant de soupçon aux Perses, dans un tems de trouble, qu'à nous de peine & de dommage: que si *Ghulamali* étoit passé, par un bonheur pour lui, dans *Hormuz*; par une disgrace pour nous, & par la fortune

tane de mer, il n'auroit pû me faire conduire un vaisseau; & même que s'il m'en avoit adressé quelqu'un, le Reys du bourg où nous étions, étant bien informé, & peut-être prévenu de quelque mauvaise pensée de ma personne par *Ghulamali*, ne me permettroit pas de nous embarquer, comme déja je m'étois laissé dire. D'un autre côté, aïant apris que les afaires de la guerre s'échaufoient tous les jours, sans nulle espérance de paix; qu'une nouvelle armée de Persans décendoit vers la mer, dont nous voïons tous les jours passer des troupes par le lieu de notre demeure, que le *Sceheriari* devoit venir bien-tôt en personne; c'est ainsi qu'ils apellent le Gouverneur souverain de tout le *Moghostan*, qui dépend néamoins du Chan de *Sciraz*, de qui il n'étoit pas à propos que je fusse vû dans ce lieu suspect, où je donnois déja de l'inquiétude au *Reys* du bourg : outre que je ne pouvois retenir plus long-tems nos voituriers, sans qui nous étions pris & arrêtez au collet, à la discrétion du *Reys*, qui étoit le seul qui nous en pouvoit faire trouver d'autres. Ces considérations, & quelqu'autres, que j'omets à dessein, pour être court, me firent résoudre à ne rester pas davantage à *Ciuciululion*, & à me retirer dans un lieu où je pusse demeurer en sûreté, au cas que les passages fussent fermez. J'avois été averti que la caravane de la soïe des Anglois avoit passé deux jours auparavant par un bourg voisin, & qu'on avoit vû quelqu'uns de leurs gens sur le port de *Combru*, avec *Jacob* leur interpréte, qui avoit été aussi le mien durant quel-

que-tems ; & que tous enfin s'étoient retirez dans la forteresse de *Mina*, qui est la capitale du *Mogostan*, éloignée de deux journées de notre poste, atendant la venuë de leurs vaisseaux, & apréhendans de commettre leur soïe en des lieux dangereux près de la côte, où les Portugais auroient pû décendre à terre, pour la piller ou brûler. Je me suis résolu donc d'aller avec eux, qui étoient tous de mes amis, dans le dessein de passer à *Ormuz* par leur moïen, ou dans une autre terre dépendante des Portugais, si la chose se pouvoit faire, n'y aïant personne qui nous pût rendre ce service si facilement qu'eux, par raport à la faveur du Roi en laquelle ils étoient, où la mer nous étoit entiérement fermée, de vivre sans danger en leur compagnie, où je pouvois facilement demeurer caché, & passer pour un de la nation, à la vûë de ceux qui ne me connoissoient point. Et quand même ils m'auroient reconnu, j'étois en sûreté chez eux, & à couvert des soupçons que j'eusse pû faire naître ailleurs dans l'esprit des Persans, & du danger où je me fusse exposé ; parce que les Anglois étoient pour le Persan dans cette guerre, que le Roi mettoit toutes les espérances de la victoire dans leurs navires. Le principal motif, qui me porta à cette résolution malheureuse pour moi, furent les persuasions & les instantes priéres de Madame *Maani*, qui étant en cela, comme pressée par son mauvais destin, & qui aïant oüi dire qu'il y avoit à *Mina* toute sorte de fruits en abondance, particuliérement des aigres, dont elle avoit autant de desir que

Il se retire auprès des Anglois.

de

de besoin d'en manger, pour les dégoûts de l'apéti que sa grossesse lui causoit. Elle me pressa avec tant d'instance, qu'outre les raisons que je vous ai exposées, je voulus lui obéïr en cela, & condécendre à ses volontez. Nous ne savions pas alors ce qui nous étoit le plus important, à cause que l'air de *Mina* est si mauvais, que presque tous les étrangers qui y vont, & notament en certaines saisons de l'année, y perdent la vie, ou au moins y sont ataquez d'une maladie mortelle. Nous qui ignorions ce mal, &, comme je pense, destinez du Ciel à en faire l'expérience à nos dépens; la résolution étant prise, partîmes gaïement de *Ciuciululion* le mécredi, premier jour de Décembre, un peu avant la nuit, & prîmes notre chemin en bas vers *Mina*, laissant ordre au *Reys* du bourg, si Ghulamali venoit, de lui dire de notre part, qu'il allât hardiment, s'il pouvoit, à *Ormuz*, ou en quelqu'autre lieu qu'il lui plairoit, sans nous atendre, parce que nous allions à *Mina*. Aïant fait environ cinq lieuës, & traversé de nuit une petite riviére, ou torrent, nous nous reposâmes le jeudi dans un village de cabanes, bâties entre des palmiers, nommé *Duzrach*, où nous arrivâmes le matin deux ou trois heures avant le jour, & en partîmes le soir une heure avant la nuit; & enfin, après avoir fait quatre lieuës de chemin, nous nous vîmes le vendredi, troisiéme jour de Décembre, au pié de la petite forteresse de *Mina*, qui est de peu de considération, bâtie sur des collines, au pié desquelles est un village de cabanes, faites comme les au-

Son arrivée à Mina.

autres, & séparées les unes des autres entre des palmiers, où nous déchargeâmes nos chameaux, & prîmes un peu de repos & de sommeil sous le couvert des arbres, atendant que le soleil fut levé, pour découvrir le lieu où les Anglois étoient logez.

Le jour étant venu, nous aprîmes que ces Messieurs avoient leur logement dans une grande maison voisine, acompagnée d'un jardin, qui est le Palais, ou, pour parler de la sorte, le Prétoire du Chan de *Sciraz*, où nous envoïâmes demander leur interprete *Jacob*, qui fit entendre à ces Messieurs notre arrivée & le sujet de notre voïage. A cette nouvelle, ils dépêchérent promtement M. *Robert Gifford*, Gentilhomme Catholique, & mon ancien ami, qui me fit ses civilitez au nom de tous, & entr'autres de leur Résident *Edouard Monoz*, qui étant un peu indisposé, n'y pût venir lui-même en personne. Je leur rendis la visite dans leur maison, où ils m'ofrirent tous leur service & leur faveur avec beaucoup de témoignage d'afection, & particuliérement leur Résident ou Capitaine : mais pour ce qui étoit de passer à *Ormuz*, ou dans quelqu'autre de l'obéïssance des Portugais, ils me dirent qu'il leur étoit impossible pour le present; parce que les Persans ne laissoient pas sortir un oiseau, & beaucoup moins une barque. Que la guerre s'alloit faire vivement, non-seulement dans l'Ile de Kesem, où il y avoit ordre du Roi de demeurer plûtôt deux ans entiers devant la citadelle des Portugais, que de ne la pas emporter : mais encor dans celle d'*Ormuz*; & qu'à cét éfet il y avoit une

une puissante armée en campagne, qui marchoit vers la mer, atendant la venuë des vaisseaux Anglois, dont le Persan par violence avoit voulu se servir dans cette guerre; ce qu'ils n'avoient pû lui refuser, parce qu'autrement il les eut empêché d'embarquer leur soïe; & qu'au contraire, en le servant dans cette ocasion, il avoit ordonné qu'on leur fournit des vivres, toutes les munitions nécessaires, & qu'on les récompensât des pertes qu'ils pourroient faire dans cette guerre, & de tous les dommages & intérêts, que le retardement de leur voïage & du transport de leur soïe leur causeroit, si par hazard la guerre les empêchoit de pouvoir arriver cette année en Angleterre, à condition que leurs vaisseaux, ou au moins une partie, ne partiroient point de Perse, & se tiendroient toujours prêts à courir sur les Portugais, jusqu'à la fin de la guerre. Et que l'ordre portoit, que l'armée Angloise tiendroit ocupez en bataille tous les vaisseaux Portugais, grands & petits, au même-tems que les Persans, avec leurs barques, plus propres aux trajets qu'aux combats, passeroient sans empêchement dans l'Ile d'*Ormuz*; ce qu'ils ne pouvoient faire sans le secours des Anglois; parce que l'armée Portugaise, & principalement les galiotes & les fûtes à rames, ne leur eussent pas permis. Il commanda de plus, qu'on fit passer dans l'Ile d'*Ormuz* autant de soldats Persans, qu'il en falloit pour se rendre maîtres de la citadelle, ou au moins pour ruïner & saccager la ville & tout le contenu de l'Ile. Pour cette fin Sa Majesté avoit

Préparatifs pour la guerre d'Ormuz.

commandé au Chan de *Sciraz*, qu'il se tint dans ses Etats avec ses gens, pour marcher vers *Ormuz*, quand il seroit mandé pour y faire la guerre, atendant quel en seroit le succès, sans avoir voulu permettre qu'il l'acompagnât dans une autre guerre de *Chorosan*, pour laquelle elle se préparoit, quand nous partîmes d'*Hispahan*. Enfin le Résident d'Angleterre nous assûra, qu'il ne faloit penser pour l'heure presente de pouvoir passer; mais que c'étoit une nécessité d'atendre la fin de ces troubles, & la venuë de leurs vaisseaux, qui pourroient terminer les afaires;& dans cette conjonćture établir la paix, ou donner la permission à quelques barques Persanes ou Angloises de passer dans l'Arabie; sinon dans les terres des Portugais, au moins dans celles de leurs voisins & amis, où ils me rendroient volontiers service. Et que pour un dernier remede, si je le trouvois à propos, ils me pourroient porter dans leurs vaisseaux jusqu'à *Surat* dans l'Inde; & de là, si je ne voulois pas aller avec eux jusques dans l'Angleterre, je pourrois me rendre à *Goa* par terre, ou en quelqu'autre lieu que je voudrois. Avec ces conventions je fus contraint de m'arrêter à *Mina*, ne trouvant point d'autre expédient; néamoins avec un déplaisir sensible des pertes que je prévoïois inévitables aux Portugais Catholiques, dont le mal me touchoit jusqu'au vif, comme d'une nation qui a obligé si fidèlement l'Eglise de Dieu, & qui s'est renduë si glorieuse entre les Chrétiens par ses illustres entreprises. Pour demeurer dans *Mina* avec plus de sûreté, je fis bâtir un logement

ment assez grand & commode, à la façon du païs, fait de branches de palmier, liées & entrelassées les unes avec les autres, dans le jardin des Anglois, où ils m'assignérent une place avec beaucoup de civilité; parce que nos deux petits pavillons n'avoient pû résister à la pluïe, qui tomba les deux nuits précédentes à l'impourvû, en telle abondance, que les draps de notre lit où nous étions couchez, en furent tous trempez, nos hardes, mes livres, & mes papiers gâtez; & ce qui fut le pis, nos personnes interressées en leur santé, & en particulier celle de Madame *Maani*, qui dans l'état de sa grossesse où elle étoit, pour se mettre à couvert de la pluïe, fut contrainte de se sauver en chemise dans un de nos brancarts, & d'y demeurer quelque-tems, jusqu'à ce que la pluïe eut cessé. Elle y endura du froid, qui sans doute lui fut préjudiciable. La maison que je fis bâtir dans le jardin de *Mina*, quoiqu'elle fut une des bonnes du païs, fut parfaite & achevée en un jour, & ne couta en tout, pour la matiére & pour la main-d'œuvre, que trente *Sciahi* de Perse, qui peuvent valoir un sequin & demi de Venise, ce qui est remarquable. Nous fûmes commodément logez dans cètte maison avec nos hardes, sans craindre les incommoditez de la pluïe, ni les autres injures du tems, ne laissant pas néamoins d'avoir toûjours nos pavillons tendus, & levez tout autour, pour prendre l'air & la fraîcheur avec plus de liberté. Le même Résident d'Angleterre m'assura que le Capitaine Major des Portugais, *Ruy Freira*, ne se trouvant pas dans la fortéres-

tereſſe de *Keſem*, avec tous les avantages qu'on lui avoit fait eſpérer, avoit remonté ſur ſes vaiſſeaux, après en avoir retiré tout le canon qu'il y avoit mis auparavant, de peur de le perdre, ſe doutant bien que les Perſans s'en rendroient les maîtres avec le tems; & que c'étoit un des vaillans hommes du monde, reconnu pour tel de tous en général, & particuliérement des Anglois & des Perſes, qui lui donnoient cette loüange. Le même Réſident me dit encor, que leurs vaiſſeaux ne chargeroient point la ſoïe cette année au port de *Giask*, comme les précédentes, à cauſe qu'il étoit incommode & éloigné; mais qu'ils devoient aborder à un lieu nommé *Kuheſtek*, ſur les côtes de *Mina*, pour être plus proche de la ſoïe, & de l'Ile d'*Ormuz*: & que pour cela ils avoient envoïé un exprès à *Giask*, pour avertir les vaiſſeaux, quand ils ſeroient arrivez, de venir moüiller l'ancre au port de *Kuheſtek*. Je ſavois déja cela un an auparavant, lorſque par l'ordre du Roi ils avoient jetté la ſonde près d'*Ormuz*, pour y venir amarer l'année ſuivante, ce qui ne pouvoit ſe faire, qu'au préjudice des Portugais. Nous aprîmes, de la bouche du même Réſident, que le Roi *Abbas* étoit malade à mourir dans *Hiſpahan* depuis notre départ, & qu'il avoit déclaré pour ſon ſucceſſeur à la Couronne *Imamculi Mirza*, ſon troiſiéme fils, qui dans le cours de cette maladie, avoit témoigné beaucoup d'amour & de tendreſſe pour ſon pere; & que le Roi étant guéri, l'avoit mené à *Choroſan* à la guerre de *Candahar*; mais pour ne pas laiſſer après lui un

com-

compétiteur dans *Hispahan*, qui au cas qu'il vint à mourir, pourroit donner de la peine, dans ces tems de troubles, à celui qu'il avoit déclaré son successeur, avant que de partir, il avoit fait aveugler le petit *Suleiman Mirza*, fils aîné du défunt *Sofi* Mirza, qui étoit aussi l'aîné de ses enfans. Ils en usent ainsi envers ceux qu'ils veulent exclure des prétensions qu'ils ont à la Couronne. Sa Majesté témoignoit au commencement beaucoup d'inclination envers ce petit Prince; comme s'il eut voulu restituer par justice au fils, ce qu'il avoit ravi par violence au pere. Mais la vérité est que cét enfant, quoi qu'extrêmement jeune, & que le Roi Abbas son grand-pere lui fit de grandes caresses, ne pût jamais lui pardonner la mort de son pere, & lui témoigna toujours beaucoup d'averfion. Je suis persuadé que ce fut là le motif qui porta le Roi à l'exclure des justes prétensions qu'il avoit à la Couronne de Perse, & pour cét éfet à lui ôter l'usage de la vûë, dressant toutes ses pensées & atachant toute son afection à *Imamculi*, le troisiéme de ses enfans mâles.

Le Roi de Perse fait aveugler son petit-fils.

En le nommant pour lui succéder, avant que de partir pour la guerre de *Chorasan*, il me semble que le Roi Abbas voulut se conformer en cela à la coûtume ancienne des Rois de Perse, qui avant que d'entreprendre une campagne, en usoient de la sorte, au raport d'Hérodote, & déclaroient ceux qu'ils vouloient être leurs successeurs, au cas qu'ils vinssent à mourir.

Les Rois de Perse déclaroient leurs successeurs, avant que d'entreprendre une guerre.

Le 8. jour de Décembre *Suuar Ali Beig* vint à *Mina*, tant pour prendre les bains, que pour visiter les Anglois. Il avoit été

envoïé, avec de grandes troupes, dans un lieu proche, nommé *Bender Ibrahim*; c'est-à-dire le Port d'*Ibrahim*; non-seulement pour garder cette riviére, mais encor pour se tenir prêts à marcher vers *Ormuz* quand il en seroit tems. Il faut remarquer que ce que les Persans apellent des ports, n'en sont pas, à proprement parler, n'y aïant tout le long des côtes de la Perse, que des plages sabloneuses & fort basses, sans port, sans rocher, sans montagnes, & sans aucun rehaussement; néamoins ceux du païs donnent le nom de port, à tous les abords où il y a quelqu'habitations & quelques barques, pour la commodité de ceux qui veulent s'embarquer. *Suuar Ali Beig* nous raporta qu'il décendoit une puissante armée tout le long de ces ports à ce dessein, sur laquelle un certain personnage de grande qualité, & le premier après le Chan de *Sciraz*, nommé *Imamculi Beig*, auroit le commandement général, & même sur les troupes de *Schiachuli Beig*, qui conduisoit la guerre dans l'Ile de *Kesem*; qu'il croïoit qu'il fut déja parti de *Lar*, qui est à moitié du chemin entre *Sciraz* & *Mina*; & que le Chan de *Sciraz* y devoit aussi venir en personne, étant déja en campagne prêt à marcher. Que *Ruy Freira* avoit envoïé une Ambassade à *Schiachuli Beig*, qui le tenoit assiégé dans la fortéresse, que *Schiachuli* avoit renvoïé à *Imamculi*, & celui-ci au Chan, conçuë en ces termes: A quoi sert-il de faire une si grande guerre pour si peu de chose, & verser des ruisseaux de sang pour deux ou trois goutes d'eau? Que si les Persans vouloient entendre à un acommodement de paix, les Portugais y consentiroient

volontiers sous des conditions honnêtes, & comme il sembloit inférer, telles que les Persans eussent voulu. Mais ce *Suuar Ali Beig* ajoûta, que sa pensée étoit que les *Chizilbasci* ne l'acorderoient jamais, après avoir fait tant de bruit, de dépenses, souffert tant de fatigues; & qu'ils voudroient voir la fin de la guerre d'*Ormuz*, que le Persan avoit toûjours devant les ieux. Les villageois de ces côtes prioient néamoins Dieu incessament pour les Portugais, dont ils tiroient beaucoup d'avantages & de faveurs, au lieu qu'ils n'avoient jamais reçû que du mal de l'armée du Roi de Perse. Et même plusieurs soldats Persans, des extraordinaires, & des gens ramassez de la campagne, qui s'étoient enrôlez, plus par force que de leur bon gré, se rendoient tous les jours aux Portugais, d'autant plus volontiers, que *Ruy Freira* les traitoit bien, donnant gages & place dans ses troupes à ceux qui vouloient demeurer à son service, & de l'argent, avec toute sorte d'honnêtetez, aux autres qui vouloient se retirer dans la Perse. Il ne faisoit jamais aucun mauvais traitement à ses prisonniers de guerre; au contraire, il les gratifioit, & c'étoit la raison pour laquelle il avoit beaucoup de Persans auprès de lui, & que plusieurs se rendoient tous les jours dans son armée. Le vendredi 10. Décembre, le *Scheriari*, ou Gouverneur souverain du *Mogostan*, qui en son nom propre, joint au titre de sa charge, s'apelle *Sceich Sisi*, & qui ne fait pas sa résidence ordinaire dans *Mina*, mais dans une bourgade voisine qui en dépend, où il a sa maison, vint visiter les Anglois, & ensuite alla aux bains.

Générosité du Capitaine des Portugais.

Il leur dit pour nouvelles, qu'il n'y avoit aucune aparence de paix, & que le Chan avoit commandé qu'on continuât la guerre par toute sorte de voïes, aïant pû lui seul conclure la paix, s'il eut voulu, sans en communiquer au Roi, qui seroit une afaire de longue haleine. Et pour conclusion, qu'on n'atendoit que les vaisseaux d'Angleterre pour ataquer *Ormuz*; & que le Général *Imamculi Beig* étoit pour venir à *Mina* & aller faire sa résidence au Port de Kuhestek, où il seroit plus voisin d'*Ormuz* & de la flote Angloise, qui devoit y moüiller l'ancre. Le jour suivant, qu'il devoit aller aux bains, qui sont fort en usage parmi les Perses, & dont je me suis bien trouvé, tant pour la santé que pour la netteté du corps, je vis dans la forteresse de *Mina*, où j'entrai, & où je remarquai qu'il y en avoit deux l'une dans l'autre, dont la premiere est assez grande, qui contient & renfermé quantité de maisons & de boutiques, habitées des gens du païs, quoi qu'à present la plus grande partie soit ruinée. La seconde est plus petite, & ressemble à un château, bâti sur un des côtez de la grande vers le levant, & pratiquée sur une éminence, au pié de laquelle une petite riviére a son cours par le dehors. Et nul n'habite dans cette petite, que le *Beig*, qui en est Châtelain, avec ses soldats, qui font toutes les nuits bonne garde, criant de tems en tems à haute voix, à la façon des Orientaux, comme nous autres avons coutume de donner des coups de cloche. Du côté du levant, les deux forteresses ne sont fermées que d'une seule muraille; & leurs murailles ne sont que de simples cour-

Description de Mina.

courtines, garnies de petites tours par intervalles, qui ne sont pas de grande importance, & néamoins qui sufisent pour le païs. La grande a deux portes : l'une vers le nord; l'autre vers le midi, & est entourée d'eau presque de tous côtez, ou par le canal de cette petite riviére, dont j'ai parlé, ou par un fossé plein d'eau, qui en coule, & qui va tout autour des murailles. Tant pour le bain, que pour les lessives, l'on ne se sert point d'autre savon, tant à *Mina*, que dans tout le *Moghostan*, que des feuilles de l'arbre de Konar, séches & réduites en poudre, qui viennent en quantié dans cette Province. Le seiziéme de Décembre je pris, avec mon *Astrolabe*, l'élévation du pôle; & si les tables astronomiques que j'ai écrites à la main, & copiées sur d'autres imprimées, tant du point où le soleil se trouve chaque jour dans le zodiaque, que de ce qu'il décline de l'écliptique, sont justes, *Mina* doit être éloigné de l'équinoxe de vingt-six degrez, & de plus de trente-cinq minutes, vers le séptentrion; & par conséquent le pôle boréal doit être autant élevé sur son horizon.

Feuilles d'un arbre servent de savon.

Le mauvais air de *Mina* avoit déja commencé à nous faire ressentir ses éfets, aidé peut-être de notre maniére de vivre, que les nécessitez du païs ne permettoient pas d'être fort réglée. Car nous mangions de tout indiféremment à notre ordinaire, quoique les naturels du païs, qu'il faut croire plûtôt, pour la longue expérience qu'ils ont, que pour leur science, étant fort grossiers, nous assurassent que nous & tous les étrangers, si nous voulions conserver notre santé,

La famille de l'Auteur malade à Mina.

fanté, devions vivre comme eux, ne manger que des viandes féches, & bien cuites, fans chair ni fans aucun gras; ou des fruits & des légumes, comme du riz féché & cuit fimplement dans le *Cilao*; ou au plus, un peu de poiffon. *Mariuccia* fut la premiére, qui après deux ou trois jours de fiévre, toute gaillarde qu'elle étoit, fe vit réduite à l'extrémité. Madame *Maani* fut affez ocupée durant quelques jours à la fervir de fes propres mains, & à la retenir dans fes violentes ardeurs; encor ne pût-elle fi bien faire, que plus d'une fois, comme elle dormoit, elle ne fe levât la nuit doucement, pour aller éteindre les ardeurs de la foif qui la brûloit; & ce qui étoit encor le plus dangereux, pour fe mettre dans des feaux plein d'eau. Enfin elle fe gouverna avec fi peu de régle & de conduite, que non-feulement nous étions en doute, mais encor hors d'efpérance de fa vie. Nous lui donnions tous nos foins, autant qu'il nous étoit poffible; nous ne manquions pas de médicamens, tant de ceux que nous avions aporté avec nous, que des autres que nous trouvions fur le lieu, ou que nous faifions venir de loin; nous n'avions befoin que de bons Medecins, pour les ordonner à propos, & de perfonnes intelligentes pour les préparer. Nous avions du *Tabàfcir*, qu'on tient excellent pour la fiévre, du Tamaris, & femblables remedes, qui nous étoient inutiles, pour n'en favoir pas ufer; deforte qu'il étoit néceffaire que le bon régime de la maifon fupléât au défaut de l'art, quoique nous ne fuffions pas fi ponctuels pour le tems, & les heures du manger, au bon traitement,

ment, & que nous eussions eu besoin d'une plus longue expérience, & d'une plus grande pratique au gouvernement des malades. Madame *Maani* fut bien-tôt ateinte d'une pareille fiévre, pour avoir été dans le bain quelques jours auparavant. Son mal lui commença par un dévoïement d'estomach, après avoir mangé à ma sollicitation, & contre son apéti, d'une belle moluë venuë fraîchement de la mer, & fort bien aprêtée, avec une sauce aigre, pour lui exciter l'apéti, que je fis servir devant elle, & lui persuadai d'en manger, comme d'une chose dont nous n'avions point goûté durant notre séjour dans la Perse, pour être trop éloignée de la mer. M. *Abdulah*, son frére aîné, qui étoit en notre compagnie, tomba malade bien-tôt après sa sœur, & tous nos serviteurs ensuite; desorte que nous fûmes contrains d'en prendre de dehors, pour nous servir dans tous les emplois de la maison, jusqu'aux usages de la cuisine. Nous ne manquâmes pas néamoins d'être bien servis par des hommes, & particuliérement par des femmes du païs, fort obligeantes, qui assistérent, avec une assiduité incroïable, de tout leur pouvoir & savoir, M. *Maani*, & *Mariuccia*. Je fus le seul, entre tant de malades, que Dieu conserva en santé, pour avoir soin des autres, & empêcher que tous ne fussent abandonnez. Vous pouvez penser quelle étoit la disposition de mon esprit, quoique celle du corps fut assez bonne; & sur-tout quand je vis mourir quatre Anglois en peu de jours, & les autres presque tous malades dans leurs maisons. Il est vrai que la mort des uns & la

mala-

maladie des autres se pouvoit atribuer aux excès du manger & du boire, qui leur sont ordinaires. La peine de mon esprit s'augmenta encor par la crainte d'une suite plus funeste, lorsque le vingt-deuxiéme de Décembre, environ une heure & demie devant le jour, Madame *Maani* acoucha devant son terme, d'un enfant mâle, ce qui nous afligea davantage, qui n'avoit pas plus de six ou de sept doigts de long, quoique pour le reste il fut bien formé en tous ses membres; mais qui, à son malheur éternel & à notre déplaisir extréme, étoit mort avant que de naître. Cét avortement lui fut causé par la violence de la fiévre qu'elle avoit euë, durant quatre ou cinq jours, & par la chaleur excessive à laquelle nous n'étions point acoûtumez dans cette saison, & par la malignité de l'air, qui nous étoit si contraire. Elle fut afligée inconsolablement de ce que ce petit infortuné étoit venu au monde incapable du Bâtême, & fraudé du nom de *Persinde*, qui lui avoit été destiné quelques jours auparavant, conforme à ses avantures. Parce qu'aïant été conçû dans la Perse, & devant naître en son tems dans l'Inde, si la mere eut acouché heureusement, nous avions résolu, soit que ce fut un garçon ou une fille, de lui donner un nom composé des deux, de celui de la Perse & de celui de l'Inde. Il est aisé de comprendre ce que je devins à la vûë de cét accident déplorable; cependant je fus contraint de faire bonne mine pour consoler ma femme, que je voïois afligée à l'extrémité, & de chercher toutes les raisons que je pus pour modérer sa douleur, lui disant;

Avortement de Maani sa femme.

sant ; que Nôtre-Seigneur, qui avoit commencé à nous favoriser d'un fils ; nous en donneroit d'autres à l'avenir, &que nous étions tous deux assez jeunes pour cela. Consolations familiéres, qui sont plus faciles à donner qu'à recevoir. M. *Maani*, pour ne me pas inquiéter, comme je pense, témoignoit se rendre à mes raisons ; mais je voïois bien l'afliction qui la serroit au-dedans. Elle voulut à toute force se lever de son lit ; & aïant pris ce petit corps, elle le porta au lit de *Mariuccia*, qui ne pouvoit se remuer, pour lui faire voir, s'afligeant toutes deux de voir leurs espérances trompées ; & ce pauvre petit enfant, qu'elles avoient déja caressé dans le ventre de sa mere, prévenu d'une mort si promte & si déplorable. Elle-même ordonna quelques médicamens & fit apliquer quelques emplâtres à cét avorton. Dieu sait à quelle fin ; mais comme c'étoient des afaires de femmes, qu'elle disoit savoir, je n'étois pas capable d'en juger, ni de lui donner conseil. Au commencement elle étoit assez vigoureuse ; il sembloit même qu'elle ne fit pas beaucoup d'état de son mal, & que la chose n'auroit point d'autre suite. *Jacob* l'Arménien, qui nous avoit servi & qui étoit alors au service des Anglois, lui donnoit courage, par l'exemple de sa femme, qui étoit jeune, & que nous connoissions, laquelle aïant fait pareillement de fausses couches à *Hispahan*, il y avoit quelques mois, n'en reçût point d'autre incommodité. Ce que j'apréhendois le plus étoit que la fiévre, au lieu de diminuer augmentoit toujours, avec une ardeur & une soif insuportable, que

que nous tâchions de modérer par le *Tabascir*, qu'on dit être propre à cét éfet, & par d'autres remedes rafraîchissans. Dieu sait, si nous faisions bien ou mal. Les pierres de *Bezoard*, dont j'en avois des plus excellentes, avec divers autres contrepoisons des Indes, furent mis en usage. Je me tins continuellement près de son lit, & lui rendis tous les devoirs dont je pus m'aviser. Les remedes divins ne manquérent non plus que les humains. Les images sacrées, les indulgences plenieres, les agnus Dei, les chapelets benits, les saintes reliques ne partirent point de dessus elle. Sa bouche fut incessament ocupée à l'oraison, à la priére & aux vœux, invoquant à son aide tous les Saints du Paradis, tous les Anges, & particuliérement S. Michel, pour qui elle avoit une singuliére & cordiale vénération, nos Gardiens & nos Patrons; & surtout la bienheureuse Vierge, Nôtre-Seigneur *Jesus-Christ*, & toute la Très-Sainte & auguste Trinité. Combien d'exclamations; combien d'invocations faisoit-elle sortir de son cœur & de sa bouche! Elle avoit toujours eu beaucoup de dévotion; mais elle l'augmenta de beaucoup dans cette derniére maladie, ne prenant jamais aucune viande, ni aucun remede, ou restaurant, qu'elle n'eut beni auparavant, par ses longues & ardentes priéres, & par plusieurs signes-de-croix. Je ne saurois douter que tant de justes priéres ne lui aïent ouvert les portes du Ciel, si mes péchez ne lui en ont point empêché l'entrée. Je sentois en moi-même, & prévoïois à toute heure sa derniére fin. Mon cœur m'en donnoit

noit des présages secrets, en ce que je ne pouvois jamais la regarder, que je ne la considéraisse morte, & que les larmes ne me tombassent des ïeux en abondance; ce qui me fit plusieurs fois sortir de la maison, de peur qu'elle ne s'en aperçût, & aller bien loin décharger ma douleur, afin qu'elle n'en eût point de connoissance.

Tel étoit le misérable état de mes afaires à *Mina*, au tems que celui des afaires publiques n'étoit pas meilleur pour les Chrétiens du voisinage. *Sceich Sisi* étant encor venu visiter les Anglois, le vingt & uniéme de ce mois, il les assura que le Chan de *Sciraz* étoit déja à *Lar*, pour venir en personne à la guerre d'*Ormuz*, & qu'il seroit bien-tôt à *Mina*, avec son Général *Imamculi Beig*. Qu'il y avoit suspension d'armes pour quelques jours dans l'Ile de *Kesem*, atendant le retour de l'Ambassadeur de *Ruy Freira*, qui portoit l'ofre que les Portugais faisoient aux Persans, de les rembourser de tous les frais de la guerre, jusqu'à l'heure presente, ce que le Chan n'avoit pas voulu accepter, peut-être parce qu'il n'en avoit pas l'autorité du Roi. Enfin, que le Chan avoit commandé qu'on poursuivit la guerre par toute sorte de voïes, voulant voir quel en seroit l'issuë, après l'arrivée des vaisseaux Anglois, qui étoient les seuls qu'on atendoit pour commencer, avec ordre qu'on l'avertit dès qu'ils seroient arrivez, & que sans retardement il seroit déja bien avancé dans son voïage. Le vingt-sixiéme de Décembre, un homme vint trouver les Anglois, de la part de *Sceich Sisi*, pour leur faire savoir

que

que leurs vaiſſeaux étoient arrivez au port de *Giaſck*; & que dès qu'ils ſeroient inſtruits de ce qu'il leur faloit faire, ils gagneroient promtement le port de *Kicheſtek*; qu'il avoit reçû cét avis de *Giaſck*, par un courier exprès, & que le jour ſuivant il viendroit leur parler. Les Anglois, ſans atendre que *Sceich Siſi* prit la peine de les venir trouver, allérent eux-mêmes le lendemain lui parler à *Givion* où il étoit. Ils arrêtérent entr'eux, que leur Réſident, ou Capitaine; car ils lui donnent ces deux noms, acompagné de quelqu'uns de leurs gens, & de quelqu'autres de la maiſon de *Siſi*, prendroit la route de *Kuheſtek*, pour voir les vaiſſeaux & leur donner les ordres néceſſaires, & que les autres demeureroient à *Mina* avec leur ſoïe, pour ſuivre les autres à leur loiſir. Le mardi au matin *Sceich Siſi* vint derechef à *Mina* pour conférer avec eux; il y paſſa une partie du jour, & y fit collation. Après ſon départ, le Réſident *Eduard Monoz*, fit auſſi partir ſon bagage un peu après midi, & lui ſuivit après, avec quelqu'uns des ſiens, durant la nuit, & prit le chemin de *Kuheſtek*; M. *Robert Gifford* fut un de ceux qui allérent avec lui. Comme il ne devoit plus venir en Perſe, à cauſe qu'il étoit ſur le point de s'en retourner en Angleterre, ſon païs natal, avec leurs vaiſſeaux, il me dit adieu avec beaucoup d'afection. J'entendis ce jour-là des coups d'artillerie, qui pouvoient être aſſurément des vaiſſeaux Anglois arrivez à *Kuheſtek*; quoique le Réſident me dit, qu'ils pouvoient être d'*Ormuz*; qu'on avoit coutume d'entendre aſſez ſouvent, ſelon les vents.

Les Anglois joints aux Perſans contre les Portugais.

Ce-

Cependant les Perses, plus obstinez que jamais, préparoient de toutes parts une guerre mortelle contre les Portugais; & ceux-ci au contraire se disposoient à se défendre courageusement. La maladie dangereuse de mes domestiques me faisoit bien une plus cruelle guerre; & d'autant plus que j'étois seul, sans être assisté d'aucun, comme il eut été nécessaire, pour faire résistance. Le mal de Madame *Maani* m'abatit extraordinairement; parce qu'un si long-tems, & toute la diligence que nous pouvions aporter dans un lieu si misérable, au lieu de la soulager, lui firent perdre toutes les forces, & la virent réduite à un point que nous désespérâmes: quand elle se vit dans cét état, connoissant dans elle-même sa mort prochaine, comme je pense, elle ne parla plus des afaires du monde; toutes ses pensées, & tous ses discours n'étoient que de l'autre vie; du lieu où elle avoit mis son espérance, & où nous devons aspirer, qui est le Paradis. Ce n'étoient que des actes continuels de contrition, de foi, de religion, d'amour de Dieu; avec une telle constance, une si profonde résignation à la volonté de Dieu, & avec une telle presence d'esprit, que moi-même, qui étois toujours ataché à ses côtez, & qui voïois & remarquois atentivement toutes ses paroles & toutes ses actions; non-seulement j'en fus étonné; mais j'avouë qu'elle-même me consola souvent par ses discours de la perte que je faisois, & me porta à me remettre entiérement à la volonté de Dieu. Un jour qu'une de ces femmes Mahométanes, qui l servoient, vint toute joïeuse lui aporter
les

les nouvelles, qu'elle avoit consulté une célébre devine, qui lui avoit répondu que, sans faute, le vendredi suivant Madame *Maani* seroit parfaitement guérie. Cette parole, aussi-tôt que je l'eus entenduë, me perça l'ame; parce que je me representai que les devinations, particuliérement celles des Mahométans, ne pouvoient procéder que d'un art diabolique; que le diable d'un côté étant le pere du mensonge, & de l'autre un esprit savant, qui par des indices, des conjectures assez certaines, & des raisons naturelles, qui sont presqu'infaillibles, pouvoit pénétrer, dans la connoissance de beaucoup de choses à venir, qui nous sont inconnuës, d'où je me persuadai qu'il vouloit inférer, par cette réponse, que Madame *Maani* mouroit le vendredi suivant, comme elle fit. Outre que pensant dire un mensonge, il auroit dit une vérité à sa confusion; savoir, que Madame *Maani* mourant, seroit guérie; je veux dire qu'elle seroit afranchie de tous les maux & miséres de cette vie, pour entrer dans une autre beaucoup plus heureuse, comme il pouvoit conjecturer de ses bonnes œuvres. Une autre de ces petites Dames, qui avoient de l'afection pour elle, lui aporta un papier écrit, & la suplia instament de l'atacher à sa tête, lui donnant à entendre que c'étoit une oraison fort dévote, qui lui rendroit sa santé. Madame *Maani*, qui étoit assez discrete, pour ne lui point déplaire, & ne témoigner point le mépris qu'elle faisoit de son afection, se laissa atacher ce papier à sa tête, à une tresse de ses cheveux; mais aussi-tôt qu'elle

le fut partie, elle m'apella, & voulut que je lui ôtasse, & que je le jettasse au feu, disant, quelle satisfaction, ou quelle dévotion peut-on espérer des cérémonies de ces Mahométans? Avec ces paroles, elle témoigna la compassion qu'elle avoit de l'aveuglement de ces pauvres miférables, & pria Dieu de tout son cœur de leur communiquer ses lumiéres. De toutes les afaires du monde, elle ne me recommanda que *Mariuccia*; ce qu'elle fit avec beaucoup d'éficacité; non pas tant pour aucun respect humain, que pour le zèle du service de Dieu. Elle ajoûta, que nous avions déja beaucoup fait de l'avoir délivrée dès son enfance des dangers de perdre la Religion, & de l'avoir conduite & élevée en sûreté jusqu'à cét âge; que je ne manquasse point de poursuivre une si bonne œuvre, & de la retirer tout-à-fait du païs des infidèles, pour la tenir sous sa protection; & que tout ce qu'il feroit à *Mariuccia*, elle le tiendroit fait à elle-même. J'imprimois dans mon cœur, avec des caractéres de diamant, tout ce qu'elle me disoit & me recommandoit. Mais mon plus grand souhait, pour lequel je priois Dieu continuellement au dedans de mon ame, quoique je ne le lui découvrisse pas, étoit, que s'il plaisoit à sa Divine Majesté de retirer ma femme de ce monde, il m'apellât après elle, la vie m'étant une mort hors de sa compagnie. Deux ou trois jours avant son décès, s'ennuïant de demeurer dans la maison, ou pour les inquiétudes du mal qui la pressoit, ou pour l'odeur desagréable que les orangers, les limoniers, & les cèdres rendoient

Derniére maladie de Madame Maani.

doient dans la chaleur de la chambre où ils étoient rangez, elle se fit préparer un lit, élevé à notre mode, hors de la maison, sous une de nos tentes ouvertes à l'air, où elle voulut coucher à la fraîcheur. Comme je voulois être toujours auprès d'elle, je fis étendre sur le pavé, au côté de son lit, une grande couverture de drap de Perse embourée de coton, qui servoit à nous couvrir durant les grands froids de l'hiver, la métant en double au lieu de matelats, avec un petit coussin sous ma tête, sur laquelle je demeurois assis tout le jour, & dormois la nuit vétu, pour la servir au moindre signe qu'elle me faisoit. Et parce qu'elle sentoit une grande lassitude aux jambes, & depuis la ceinture en bas, qui étoit une marque que les forces naturelles commençoient à lui manquer; le remede le plus rafraîchissant qu'on pouvoit lui donner, étoit de lui froter le corps doucement avec la main, pour faire décendre les mauvaises humeurs sur les jambes. Dans un mal si pressant, qu'elle soufroit avec une incroïable patience, qui eut fait gémir les plus fermes courages, on ne l'entendit jamais se plaindre. Ses discours ordinaires étoient de se recommander à Dieu, de lui demander pardon de ses fautes, & de le suplier de vouloir lui faire part de son repos éternel dans sa compagnie. La nuit derniére, ne se trouvant pas commodément sur son lit, à cause des ateintes de la mort, qui la poursuivoient de près, elle voulut se mettre à terre, & se coucher sur ma couverture auprès de moi, du côté de mon cœur, soit qu'elle voulut me témoigner plus d'a-

Sa disposition à la mort.

mour dans ces extrémitez, mourant à mes côtez ; ou que sa destinée fut conforme à sa vie laborieuse, & plus militaire, que féminine, qu'elle avoit menée durant plusieurs années, qui ne lui permettoit pas de mourir ailleurs, que dans un lit de camp sur la terre, & sous une tente à découvert. Elle passa toute la nuit de la sorte en priéres, & en conjurations de l'ennemi commun du genre-humain, ou à écouter & répondre à ce que je lui disois, ou recitois : & ne trouvant aucun Prêtre Chrétien Catholique, je fus contraint en cette rencontre, & Dieu sait de quel cœur, réprimant avec une extréme violence mon déplaisir, de faire le mieux que je pus une partie de leur charge. La derniére parole qu'elle me dit, fut qu'elle perdoit la parole. J'avois fait apeller M. *Abdullah* son frére, & *Mariuccia*, quoique griévement malades, afin qu'ils la vissent mourir. *Mariuccia* y acourut promtement, ou pour mieux dire, elle s'y fit porter, ne pouvant marcher ni se tenir sur ses piés, pleurant & tremblant avec la fiévre, toute nuë, & envelopée seulement d'un des draps de son lit, qu'elle avoit pris dans la précipitation. *Abdullah* n'y assista point, soit qu'il fut pressé extraordinairement de son mal, ou qu'il n'eut pas le cœur de la voir dans ces derniers combats. Desorte que Madame *Maani* finit ses jours le jeudi 30. Décembre deux heures devant le jour, en la fleur de son âge, n'aïant encor que vingt-trois ans, & rendit l'ame entre nos bras, de *Mariuccia*, qui tenoit le cierge benit, & de moi, qui lisois les priéres pour les mourans, dans un petit ofice. Sa mort fut sans

Son décès.

trouble, ſans agitation, & ſans aucun ſigne de combat, ou d'agonie, par un doux ſoupir, avec lequel elle rendit ſon ame entre les mains de Dieu, me tenant d'une main, aïant les ïeux tournez ſur moi, & la bouche & la face riante. Alors *Maruccia* & moi lâchâmes la bride à notre douleur, & païâmes abondamment à la défunte le tribut de nos larmes, dont la foibleſſe humaine n'eſt point avare en ſemblables rencontres. Et comment euſſai-je pû retenir mes larmes & mes plaintes, me voïant tout-d'un-coup réduit d'un état heureux, où j'étois un peu auparavant, dans une terre irréparable, aïant perdu en peu de jours tout ce que je pouvois jamais perdre dans le monde? Savoir, une femme très-aimable, qui a emporté avec elle tous les contentemens de ma vie; & qui, de cette douce & agréable compagnie, où je vivois auparavant, m'a jetté dans une ſolitude fâcheuſe & inconſolable à l'avenir; & un peu avant ſon décès, le fruit d'un acouchement ſi long-tems deſiré; & qui plus eſt d'un enfant mâle, que je pouvois nommer la ſûreté de ma ſucceſſion, & l'unique ſoutien de notre famille, qui eſt prête à tomber, & que je puis dire être déja par terre, pour le peu d'eſpérance que j'ai de l'état déplorable où je me vois réduit. Et ce qui eſt encor le plus facheux dans mon mal, c'eſt que je me vois ſeul, abandonné, ſans avoir auprès de moi ni parent ni ami, qui puiſſe, je ne dis pas me conſoler de paroles, mais non pas ſeulement compatir à mon aflic-tion, puiſque mon beau-frére, & *Maruccia*, qui étoient avec moi, étoient incapables

de

de me consoler, puisqu'eux-mêmes avoient besoin de consolation & d'assistance. Je laisse à part les circonstances qui augmentoient mon mal, du lieu, du tems & de la maniére de cette disgrace, qui ont été privées de toutes les consolations que les autres reçoivent en semblables rencontres; desorte que je puis dire encor une fois, que j'ai fait une perte irréparable; mais l'heure étoit venuë; & ce qui m'est arrivé, avoit été déterminé dans le conseil de Dieu. Il me reste cependant toûjours un déplaisir sensible de la perte que j'ai faite d'une si brave femme; d'un enfant si important & nécessaire à ma famille; non par une nécessité, qui fut inévitable, mais par faute de secours & de remedes convenables, qui nous manquoient en ce lieu. Nonobstant toutes ces aflictions, je ne perdis pas un moment de tems; car dès le même jour je donnai l'ordre, que je voulois être observé pour le regard du corps de *Maani*, que je ne voulus point absolument être inhumé dans une terre des Infidèles; mais que j'ai voulu conduire avec moi, pour le mettre dans une terre de Chrétiens, & dans un lieu sacré. Cette considération, plus que nulle autre, me fit résoudre à changer le dessein que j'avois pris du voïage de l'Inde, supposé que les vaisseaux Anglois, dans lesquels j'étois contraint de passer, n'eussent pas voulu recevoir un corps mort, ne pouvant d'ailleurs l'embarquer sans qu'ils le reconnussent, parce que la mort de ma femme, & l'embaumement de son corps s'étoient passez dans leur maison. Je déliberai donc de m'en retourner à *Hispahan*;

L'Auteur ne veut pas que le corps de sa femme soit inhumé dans la terre des Infidèles.

& par cette voïe, dans mon païs, sous la conduite de Dieu; vû que n'aïant plus Madame *Maani* en ma compagnie, avec laquelle, comme étant fort connuë en ces païs, je n'eusse pû si bien me déguiser, sans encourir quelque danger; il ne me seroit pas dificile, étant à present seul, de passer par la Turquie avec facilité, & de porter par terre, ou par mer, le corps de la défunte renfermé dans une caisse, sans que nul sache ce qui est dedans. C'est mon dessein de le faire conduire à Rome, pour l'inhumer dans l'ancien tombeau de mes ancêtres, qui est dans l'Eglise d'*Araceli* au Campidoglio; où, si je puis parvenir jusque-là, son corps pourra être mis auprès du mien, en quelque lieu que la mort me surprenne; ou au moins dans une terre benite, si je puis arriver seulement jusqu'à *Hispahan*, où nous avons des Eglises, dans lesquelles on ofre des sacrifices, on fait des oraisons & des sufrages pour les ames des fidèles. Je n'ai pû le faire embaumer de baume, ni d'autres parfums précieux, ni de la main d'un excellent maître en cét art, parce qu'il ne se trouve rien de cela dans le lieu de *Mina*, ni aux environs, non pas même dans les vaisseaux des Anglois, où nous envoïames à cét éfet en diligence, bien qu'il y ait deux journées de chemin jusqu'à la mer. Desorte que je fus contraint de me servir des médicamens, les meilleurs que nous pûmes rencontrer en ce païs, & des personnes qui en avoient quelque pratique. Je voulus qu'on le remplit, depuis
Vertu du Canfora. la tête jusqu'aux piés, d'une grande quantité de *Canfora*, ou Canfre fort exquis, qui

qui avoit été aporté recemment des Indes, dont l'odeur étoit si forte, & la vertu de dessécher si pénétrante, qu'en aïant mis dans ma main une petite piéce, elle me mit presque hors de moi-même; aussi ceux qui la manient, se bouchent le nez & se couvrent la bouche, de crainte que l'odeur pénétrante, quoiqu'agréable, ne leur aporte de l'incommodité. Dans cette opération, il se presenta un spectacle aussi plein d'horreur que d'indiscrétion. La foi nous oblige à croire que nous ressusciterons tous un jour; & la raison nous enseigne qu'un chacun ressuscitera au lieu où sera son corps. Mais parce qu'il y a des corps divisez en plusieurs parties, & séparez en divers lieux; quelques-uns sont d'avis que la résurrection se fera dans le même lieu ou leur tête se trouvera; &, selon les autres, où sera leur cœur. Pour m'assûrer que Madame *Maani* ressusciteroit au même endroit où elle seroit ensévelie avec moi, je commandai particuliérement, qu'entre tous les intestins, son cœur fut embaumé soigneusement, & remis dans sa place; parce que je ne voulois pas le séparer du corps, mais emporter l'un & l'autre avec moi dans leur entier. Or comme c'est une coûtume inviolable dans l'Orient, quand des personnes d'autorité commandent quelque chose d'importance à des ouvriers; ceux qui en ont la commission, pour donner une preuve de leur fidélité à ceux qui les emploïent, leur font voir leur ouvrage; ces bonnes femmes, qui sont les médecins du païs, & qui avoient pris le soin d'embaumer le corps de ma défunte fem-

me, pour avoir voulu être trop ponctuel-les en mon endroit, aïant embaumé son cœur, me l'aportérent devant les ïeux, pour me faire voir leur diligence. Considérez un peu avec quel cœur je regardai celui de celle que j'avois la plus aimée du monde, qui me fut presenté sur une soucoupe. Le corps étant embaumé de la sorte, je fis faire une caisse pour le mettre; & comme vous ne trouvez aucune chose en ce païs, si vous ne la commandez, il me fut nécessaire de faire forger environ deux cens de cloux pour la fermer, abatre un arbre d'*Amba*, n'y en aïant point de meilleur en ce lieu, & scier les tables dont la caisse fut composée. Et pour en conserver la mémoire; je vous dirai que l'*Amba* est un arbre inconnu dans l'Europe, & même étranger à *Mina*, y aïant été porté des Indes, où il est assez commun. Et parce que le païs est fort chaud, l'arbre y a facilement pris racine, & produit du fruit. Toute l'année il conserve sa verdeur; ses feuilles sont semblables à celles de nos cèdres, excepté qu'elles sont plus épaisses, d'une couleur plus obscure, & plus onctueuses. Son fruit est de la forme d'une amande; mais beaucoup plus grand, l'écorce verte & délicate par le dehors, la chair tendre & savoureuse au-dedans; le noïau fort dur, qui est au milieu de la chair. Comme il se trouve une semence, où l'âme de l'arbre est grosse, dure, & de mauvais goût au milieu du noïau, je ne goûtai point de ces fruits verds & nouveaux, parce que la saison n'étoit pas encor venuë; j'en mangeai néanmoins de confits dans la

L'arbre d'Amba.

sau-

saumure, comme nos olives, où on les met verds, n'étans pas encor bien meurs; & de cette sorte ils sont excellens. La caisse, ou le cercueil, aïant donc été fait du bois de cét arbre, je mis le corps dedans, bien clos, cloué de toutes parts, & l'envelopai d'une toile cirée, sur laquelle je fis étendre & coudre bien proprement une couverture de cuir, pour la conserver de la pluïe & des autres injures de l'air, ausquelles elle devoit demeurer exposée assez long-tems. L'ignorance des ouvriers me fit perdre sept jours entiers à préparer cette caisse; le corps étoit pendant ce tems-là sous un de mes pavillons, un peu élevé de terre, pour le préserver de toute humidité, & le faire secher plûtôt, à la faveur de l'air & du vent. Et parce que les murailles de notre jardin étoient si basses, qu'il n'y avoit point d'hommes qui put facilement y passer; le lieu, pour ce défaut, n'étant pas assûré, même des bêtes sauvages, & principalement des *Hyenes*, qui sont fort friandes des cadavres, & dont il y a une telle quantité dans ce païs, que nous entendions toutes les nuits leurs voix d'assez loin: je veillai toutes les nuits entiéres avec des armes pour le garder, emploïant le tems à faire des priéres & reciter des Pseaumes pour l'ame de la défunte, ne me réservant que quelques heures du jour pour reposer, tandis que les autres veilloient. Toutes choses étant en état, comme si Dieu m'eut voulu conserver en santé, autant qu'il étoit nécessaire pour les voir dans leur perfection, une fiévre violente me prend, qui me tourmentant tous les jours, par des

Hyenes friandes des cadavres.

chaleurs & par des froids extrêmes, m'abat tellement, qu'elle me réduit aux abois ; & au lieu de diminuer la peine de mon esprit, entre ces ardeurs & ces tremblemens ; entre ces ennuis du jour, & ces longues veilles de la nuit, tout le tems se passa à verser des larmes, qui couloient comme des ruisseaux de mes ïeux, & à composer des sonnets sur la mort de ma chére compagne. Et comme pendant sa vie, au commencement de notre mariage, j'avois composé trente-six sonnets à sa loüange, que je lui avois dédié, sous le titre de la *Couronne Gieoride*, de même après sa mort j'en fis autant, lesquelles j'intitulai, *mes larmes*. Je les commençai, lorsqu'elle étoit encor vivante. Je me souviens du premier quatrain, du premier sonnet, qui commence de la sorte,

Versez, mes ïeux, versez mille ruisseaux de larmes
Améres comme fiel,
L'Amour ne m'a donné, avec tous ses faux charmes,
Qu'une goute de miel.

que je dictai incontinent après ses mauvaises couches, dans les premiers jours de sa maladie, le cœur me disant toujours qu'elle devoit mourir. La muse, avec ses larmes, étoit tout mon divertissement dans les plus fortes ateintes de la fiévre. Il est vrai que je n'ai pas revû ni corrigé ces sonnets, n'aïant pas eu le courage de le faire ; & ils sont comme ensévelis entre mes autres papiers, ébauchez & imparfaits, à mesure que je les composois & les dictois dans mon lit, agité de la violence de ma fiévre. J'achevai l'année 1621. dans la même

me afliction, qui donna le commencement à l'année courante 1622.

Mon mal va tous les jours en empirant, de maniére que les peines d'esprit & de corps, dont je suis ataqué, m'ont réduit à cette extrémité, que j'ai perdu le souvenir de moi-même, & de toute autre chose. Le lieu nous étoit si désavantageux, non-seulement pour la malignité de l'air, mais encor pour le manquement de toutes choses; desorte que toutes nos provisions, que nous avions aportées en abondance, aïans manqué, il faloit envoïer à *Combru*, qui est à deux journées de chemin, pour avoir un peu de sucre, & autres choses de cette nature, qui sont ordinairement nécessaires dans une maison. Mon beau-frére, & *Mariuccia*, qui avoient la fiévre, quoique beaucoup diminuée, trouvérent à propos, avec l'avis de notre intendant *Baba-Melki*, qui étoit plus malade, qu'il n'étoit convalescent, que nous sortissions au plûtôt de *Mina*, pour nous retirer dans un bon air, de crainte que nous ne fussions tous enterrez dans ce lieu-là. Et parce qu'il n'y avoit point de lieu commode qui fut plus proche que la ville de *Lar*, la résolution fut prise de s'y transporter, quoiqu'elle fut éloignée de nous de plusieurs journées. Ils prirent donc des chameaux pour leur voïage, & obtinrent une permission par écrit du *Sceich Sisi*, Gouverneur souverain du païs, d'enlever & de porter par la Province la caisse avec le corps, ce qui étant connu à tout le monde, ne pouvoit lui être caché. On donna au voiturier ce qu'il demanda pour le conduire. Il se rencontroit

Les corps morts sont immondes parmi les Mahométans.

en cela beaucoup de dificulté ; premiérement à cause que les *Mahométans* estiment que les corps morts sont des choses immondes ; & que ceux qui les touchent, pour ne demeurer pas soüillez de l'impureté qu'ils ont contractée de leur atouchement, ont besoin de se purifier en se lavant & faisant beaucoup d'autres cérémonies ; & que les animaux qui les portent, soufrent beaucoup, & ont besoin pareillement de changer. Cette superstition de l'impureté des cadavres, étoit une ancienne superstition des Arabes, du tems qu'ils étoient encor Païens, au raport de *Strabon*, sur l'autorité d'*Héraclite*, qui probablement aura passé des Arabes aux *Mahométans*, avec plusieurs autres cérémonies de la loi de Mahomet, qui tiroit son origine des Arabes. Mais avec un peu d'argent tous ces scrupules furent levez, & toutes choses acommodées à notre contentement : & le lundi dix-septiéme de Janvier, nous partîmes de *Mina* avec la fiévre, dans nos brancarts, tirez par des chameaux. Etant malade, comme j'étois, je ne pus remarquer ni me souvenir quel avoit été notre chemin d'un jour à l'autre; tout ce dont je me souviens, c'est l'ordre & la suite des postes, comme je vous les exposerai. Le premier & le second jour, après notre départ, nous campâmes dans des lieux deserts, qui n'ont point de nom, où je ne les sai pas; parce que nos voituriers, pour éviter certains passages marécageux, ne voulurent pas suivre le plus droit & le plus court chemin le long de la mer, par où nous étions venus ; mais aïant passé la riviére de *Mina*, ils se jettérent dans les terres, & allongérent

rent leur chemin d'une journée. Le troisiéme nous arrivâmes à *Ciuciululion*, où nous avions demeuré si long-tems en notre premiere marche. Delà changeans de chemin, & en prenant un autre, que celui que nous avions tenu en y allant, nous fîmes alte le quatriéme jour à *Issin*. Le cinq, après avoir traversé une petite riviére salée, nous nous reposâmes à *Kusciar*, & le six à *Kakuristan*, qui a pris son nom de la grande quantité d'arbres de *Kahur*, ou d'*Acacia*, qui naissent dans son territoire. J'y passai un jour entier, arrêté par la violence de la fiévre, & n'en partis que deux jours après, qui fut le huitiéme de notre marche, pour nous aller reposer dans un carvanserai, qui est dans une campagne, sans autre habitation, nommé *Guri bizirgon*, ou la sépulture du marchand, voisin de celui où nous avions logé en venant. Le neuviéme jour, aïant pris un autre chemin, nous vinmes nous reposer dans un autre carvanserai, qu'on apelle *Tenghi dalan*, dans une rase campagne; le dixiéme dans le bourg de *Chormud*; l'onziéme dans une hôtellerie, qui est pareillement dans une autre campagne, nommée *Boadini*. Le douziéme dans une autre, qui est aussi toute seule, qu'on nomme *Basili*, ou *Vasili*. Et le treiziéme de notre départ, qui fut le trentiéme de Janvier, nous arrivâmes à *Lar*, un Dimanche matin avant le jour, parce que nous ne marchions que la nuit. Ce voïage me fut fort pénible, parce que j'avois tous les jours la fiévre fort ardente, qui me tourmentoit continuellement; tantôt par un froid cruel, qui me faisoit craqueter des dents

Le chemin de Mina à Lar.

durant quelques heures, & tantôt me brûloit d'une chaleur insuportable & d'une soif ardente, qui me faisoit perdre l'esprit. Un chacun peut considérer de quelle façon je pouvois passer les jours & les nuits entiéres, couché dans un petit brancart, sur un chameau, qui marchoit toujours. Mon seul rafraîchissement étoit je ne sai quoi, que j'avois inventé, pour m'humecter la langue & la bouche, avec un peu de vinaigre rosat & d'eau-rose, mêlez ensemble, que j'avalois quelquefois, & qui me fit du bien, comme je l'expérimentai, son aigreur corrigeant la corruption du mal. Pour notre manger, nous ne manquions point de poulets, que nous portions tous en vie, sur les charges de nos chameaux; & pour la sauce, du sucre, de l'eau-rose, du jus de limon, du beurre, des épices, des amandes pilées avec du lait, des fruits secs de diverses sortes; & que sai-je? Mais ces viandes salutaires, quelles forces ou quel apéti pouvoient-elles donner à des personnes presque toutes malades, ou indisposées, qu'il falloit aprêter dans une campagne deserte, où le plus souvent nous avions de la peine à trouver de quoi faire du feu? L'ordinaire qu'on me servoit à table, étoit un poulet rôti; mais sec, & couvert de cendres, dont je n'eusse pû manger, si la nécessité ne m'y eut contraint. Mes plus grandes délices étoient du sucre candi, des confitures, & des fruits de l'arbre *Konard*, que nous rencontrions presque tous les jours sur le chemin, étant agréables au goût; mais je ne sai pas si ses autres qualitez étoient bonnes ou contraires à la santé. Je n'étois pas seul qui endurois;

Maladie de l'Auteur.

durois; tous les autres maladés, qui étoient en ma compagnie, n'étoient pas mieux, desquels on n'avoit pas moins de soin que de ma personne. J'etois néamoins le plus mal de tous; desorte qu'en peu de jours, le peu de nourriture que je prenois; la fiévre continuë qui me consumoit; ses accès violens, & redoublez coup sur coup pendant le jour qui m'acabloient; les fatigues, & les incommoditez du voïage, qui me tuoient, me causérent une si grande foiblesse, qu'étants arrivez à notre logis, & aïans déchargé notre bagage, avant que de me tirer de mon brancart, il faloit me préparer un lit, pour me coucher, & tenir de l'eau de senteur, & du vinaigre rosat tout prêt pour m'en jetter sur le visage, & me faire revenir de la défaillance où je tombois, entre les bras de ceux qui me portoient de la litiére au lit: & je puis dire que quand nous arrivâmes à *Lar*, j'étois plus mort que vif. Au contraire, nos serviteurs avoient repris leur santé en changeant d'air, & M. *Abdullah*, & *Mariuccia*, quoiqu'ils eussent toujours un peu de fiévre, étoient fort soulagez, & hors de danger. Elle se changea, à l'une en fiévre quarte, qui est ordinairement favorable aux jeunes gens, & à l'autre en tierce, simple & intermittente, qui, avec un peu de soin, pouvoit facilement se guérir. Lors que je pensois le moins à moi, & que je me négligeois le plus, on me mit entre les mains, d'un excellent Médecin, natif de *Sciraz*, & demeurant à *Lar*, nommé *Hekim Abul fetab; Hekim*, c'est-à-dire, sage, qui est le titre ordinaire qu'on donne à tous les

Médecin honorez du titre de sages.

les doctes Médecins. Cét honnête homme se comporta généreusement à notre égard, & particuliérement envers moi, qu'il entreprit de guérir, en quoi il me fit voir qu'il étoit autant docte en son art, qu'honnête en sa conversation. Dès qu'il m'eut vû, il jugea & me prédit que je recouvrerois ma santé, sans changer d'opinion, quoique je fusse durant plusieurs jours dans un état où je croïois mourir, & que tous les soirs je recommandasse mon ame à Dieu le mieux que je pouvois, & que je priasse mes gens de se tenir auprès de moi, de crainte que je ne vinsse à mourir sans qu'ils s'en aperçussent. Le Gouverneur de la ville, informé de mon mal, & prétendant à ma succession, conformément aux loix injustes du païs, qu'ils observent en semblables rencontres, avoit déja mis des gardes à la porte de notre logis, de peur que si je mourois, nos hardes ne fussent transportées. Dans toutes ces traverses, Dieu me favorisa d'une si grande presence d'esprit, que quoique je crusse certainement devoir mourir en peu de jours, je n'eus jamais la moindre inquiétude de me voir mourir éloigné de mes parens, & ma maison périr avec moi. Cela eut été capable en un autre tems de me donner des tentations furieuses, dont j'atribuois la cause en partie à mes disgraces passées, & au peu d'atache que j'avois à la vie presente, me voïant réduit en cét état. Pour ce qui est de ma conscience, Dieu veuille qu'à quelqu'heure qu'il lui plaira de m'apeller de ce monde, je sois aussi-bien disposé que j'étois alors. Et s'il est vrai ce qu'on dit, que Dieu retire les hommes,

mes, & notamment ses élus, à l'heure & au moment qui leur est le plus avantageux, j'eus dans la suite quelque sorte de déplaisir de ce qu'il ne m'avoit pas pris dans cette disposition, qui me faisoit bien espérer de mon salut, & de ce qu'il m'avoit laissé dans le monde, où j'étois en danger de me perdre. Ce qui me donnoit de l'ennui, tant pour le zèle de la religion, que pour les obligations communes que j'avois en qualité de Chrétien, & pour des considérations particuliéres en qualité d'ami, étoit le danger évident de perdre la foi, où je voïois exposée l'infortunée *Mariuccia*, sachant bien que cét avare Gouverneur de *Lar*, qui aspiroit avec tant d'avidité à ma succession; pour en venir plus facilement à bout, ne manqueroit pas de la prendre pour sa femme, quoiqu'elle n'eut pas encor ateint l'âge de douze ans, & que mon beau-frére, entre les mains de qui je la laissois, n'étoit pas homme de cœur pour lui résister. J'y pourvûs, le mieux qu'il me fut possible, par un testament que je fis, où je nommai pour tuteurs de cette jeune fille, nos Religieux d'*Hispahan*, hôtes du Roi, & personnes privilégiées; & pour mon éxécuteur testamentaire, le Capitaine des Anglois, qui par un bonheur se rencontrérent à *Lar*, & qui étant pareillement hôtes du Roi, & de grande autorité, eussent pû la délivrer des mains de ce barbare, & la faire conduire en sûreté à *Hispahan*, avec ses hardes, & quelques milliers d'écus, comme ils m'avoient promis. Dieu sait si cela étoit sufisant; mais comme mon pouvoir ne s'étendoit pas plus loin, je recom-

L'auteur, extrémement malade, fait son testament.

commandai cette afaire à Dieu, & je remis le tout à sa volonté. Peut-être que Dieu eut égard à mes bonnes intentions, & à une œuvre si pieuse, pour me rendre la santé. Le Médecin m'assista tous les jours, avec autant d'afection que d'assiduité, sans me purger aucunement, sans me saigner, & sans faire nulle ouverture, sachant bien que j'étois si débile, que je n'eusse pû résister à la violence de ces remedes. Il me faisoit seulement prendre tous les matins à jeun une certaine potion de son ordonnance; mais de la composition de *Chogia Muhammel Baizid*, brave homme, & bien versé dans la Médecine, qui me voïoit assez souvent, & étoit comme assistant de l'autre. Ce breuvage m'étoit si agréable au goût, que je l'atendois tous les matins avec impatience, & une heure de mon atente me duroit mille ans. Il m'en donna de trois sortes, & je les trouvai toutes trois fort délicieuses. Je m'en fis donner par écrit la recette; mais je ne sai ce que j'en ai fait, & quand même je l'aurois, il seroit fort dificile de savoir en notre langue les choses qui entrent dans sa composition; parce qu'elles ne sont exprimées que par des termes Arabes & Persans; je croi cependant qu'elles sont toutes coroboratives, & contraires à la malignité des humeurs. Mon régime de vivre n'étoit pas une diete rigoureuse de peur de m'afoiblir, mais des viandes legéres pour me substanter. Il ne me défendit jamais la chair; pour le vin, j'en avois déja perdu l'usage. Il me faisoit boüillir tous les jours un petit poulet bien tendre avec des espinars, peut-être parce qu'on ne trou-

Médecins excellens, & leur maniére de traiter.

trouvoit pas de meilleures herbes dans la ſaiſon, avec des tamarins, ou des prunes de diverſes ſortes, & particuliérement de celles qu'on nomme de *Buchara*, qui eſt une ville des *Tartares Uzbeghiens*, d'où elles viennent, qui ſont les plus excellentes. Je vous raporte toutes ces circonſtances, pour vous faire connoître la maniére de pratiquer la Médecine de ce païs, bien diférente à la vérité de celle du nôtre; mais dont je me ſuis bien trouvé. Les éfets de mon mal, & de ma cure, furent de grandes ſueurs, qui tous les jours traverſoient les draps & les matelats de mon lit. La fiévre commença peu-à-peu à me donner quelque relâche; ſes accès furent enſuite moins violens; & enfin elle me quitta tout-à-fait. La fiévre m'aïant ainſi quitté, deux choſes m'arrivérent dans ma convaleſcence, qui me ſemblent aſſez conſidérables. L'une eſt, qu'aïant apris qu'on vendoit à *Lar* de la chair de vache, dont il y avoit déja pluſieurs années que je n'avois point goûté, parce que ce n'eſt pas une viande ordinaire dans les Provinces du Levant; j'en fis acheter d'une jeune, aſſez graſſe, & fort tendre, que je fis aprêter en diverſes ſortes, que je mangeai avec grand apéti, & qui ſervit autant à me fortifier, que je la trouvai délicieuſe au goût. L'autre eſt, qu'étant déja ſans fiévre, je fus tellement conſtipé, que je paſſai neuf jours entiers ſans aucun bénéfice de ventre. Comme j'apréhendois que cette obſtruction, par un amas de matiéres & de mauvaiſes humeurs, ne donnât une nouvelle entrée à la fiévre, je ſupliai ſouvent & inſtament mon Médecin qu'il

qu'il me donnât quelque remede laxatif, pour me nétoïer le corps. Il ne voulut jamais condécendre à ma demande; je ne sai si c'est qu'ils n'ont pas l'usage de ces purgations violentes, ou bien qu'il me jugeât trop foible pour les pouvoir suporter; mais il me dit toûjours, que j'eusse patience, qu'il remédieroit à tout; que ce seroit ma guérison, si je pouvois avoir des phlegmes, & que je le laissasse faire. En éfet, il me délivra pareillement peu-à-peu de cette incommodité, par le moïen de ses potions ordinaires, & me remit dans une parfaite santé. Environ le vingtiéme de Février je commençai à me lever; mais avec tant de débilité, que je ne pouvois pas aller jusqu'au bout de ma chambre, sans bâton & sans apui. Tous mes domestiques étoient aussi sur pié. Pendant ce tems-là il tomba un peu de pluïe, environ la mi-Février, qui étoit la premiére fois qu'il avoit plû durant toute l'année, d'où vous pouvez juger quel est le tempérament de cette terre. La ville de *Lar* est la capitale d'une grande Province, ou d'un Roïaume, qui avoit été possédée ci-devant par un Prince particulier, qui s'en étoit rendu le maître absolu & indépendant, ou de droit, ou injustement, jusqu'à ce que le Roi *Abbas*, qui régne à present dans la Perse, lui fit la guerre, il y a environ vingt-trois ans, plus par générosité, que par avidité, le dépouilla de ses Etats, le fit conduire prisonnier à la Cour, & après quelques legers reproches de sa mauvaise administration, le traita civilement, & le renvoïa à *Sciraz* avec le Chan de la Province, qui avoit eu la conduite

Il ne pleut qu'une fois l'an à Lar.

duite de cette guerre. Ce Prince infortuné, qu'on nommoit *Ibrahim Chan*, mourut de déplaisir, ou de poison, comme on le croit, sur les chemins, & dans son propre païs, qui fut réduit en Province, & uni à l'Empire de Perse. La ville de *Lar* est à present le siége d'un *Sultan*, qui dépend du Chan de *Sciraz*, & qui ocupe sa place.

Le vingt-deuxiéme de Février, M. *Guillaume le Beau*, créé depuis peu Capitaine, ou Résident des Anglois en Perse, par la démission de *Monoz*, qui s'en étoit retourné en Angleterre, arriva d'*Hispahan* à *Lar*, avec *Jacob* l'Arménien leur interprete, qui ne manqua pas de me venir voir aussitôt, & de me faire part des nouvelles du tems. Il me dit entr'autres choses, que le Chan de *Sciraz*, & les Anglois, étoient demeurez d'acord de faire la guerre conjointement aux Portugais. Et que de neuf vaisseaux, que les Anglois avoient en tout sur les côtes de la Perse, tant de ceux qui étoient arrivez nouvellement d'Angleterre, que des autres, qui couroient auparavant les mers, il n'y en auroit que deux, qui pourroient faire voile en Europe, pour y porter leur soïe; & que les autres sept; savoir, six grands, & un petit, qu'ils avoient pris depuis peu sur les Portugais, demeureroient dans le *Golfe Persique*, pour y faire la guerre stable & continuelle. Et que les articles de leur traité portoient que le Chan donneroit aux Anglois six cens tomans par mois, qui sont six milles sequins pour leur dépense, faisant un état de la dépense que pouvoient faire les six grands vaisseaux, sans considé-

Traité fait entre les Anglois & les Persans.

rer

rer le septiéme, qu'ils avoient gagné sur les Portugais, parce qu'il étoit petit & de peu d'éfet, à condition que si quelqu'un de leur vaisseau venoit à se perdre par le feu, ou autrement, la perte seroit pour eux : & que tout le gain qu'ils feroient en cette guerre sur les Portugais, la moitié seroit au Chan, & l'autre moitié aux Anglois, à qui le Chan fourniroit des hommes pour faire cette guerre, & qui réciproquement seroient obligez de la continuer; non-seulement pendant le siége de la forteresse de *Kesem*, mais encor de celles d'*Ormuz*, de *Mascat*, & dans tous leurs ports de l'Arabie, jusqu'à ce qu'ils fussent entiérement exterminez de ces païs. Ces articles, acordez & signez de part & d'autre dans *Mina*, & au port de *Kuhestek*, où le Chan & les Anglois se trouvérent, le Chan se retira au port de *Combru*; & les vaisseaux Anglois, avec *Imamculi*, nouveau Général du Chan, tournérent la prouë vers la forteresse de *Kesem*, qui étoit déja assiégée, & serrée de si près, que les tranchées des Persans étoient déja au pié de la muraille, d'où ils ne voïoient aucun soldat se presenter sur le haut, qu'ils ne le tirassent, eux cependant étans coûvers de leurs tranchées, sans pouvoir être beaucoup endommagez des assiégez. Les Portugais se défendoient bravement, & les Persans n'avançoient pas beaucoup, pour n'avoir l'usage ni l'art de se servir du canon. Les Anglois aïans passé, à la faveur des ténèbres de la nuit, assez près de la forteresse, sans être ofensez de l'artillerie des Portugais, mirent quelques piéces de ca-
non

non de leurs vaiſſeaux à terre, & aïant batu la place environ trois jours durant, ils obligérent ceux de dedans à ſe rendre à compoſition. Le Capitaine Major des Portugais *Ruy Freira*, pour conſentir à leur volonté, contre la ſienne, s'étoit renfermé dans la place pour la défendre, aïant renvoïé ſes vaiſſeaux à *Ormuz* ſans rien faire. La forteresse ſe rendit donc à ces conditions. Que les Portugais en ſortiroient, avec leurs armes & leurs bagages; & que les ſoldats Mahométans, qu'ils avoient eu à leurs gages pendant le ſiége, ne ſeroient nullement moleſtez de ceux du Chan, & qu'ils auroient la liberté de ſe retirer en tel lieu qu'il leur plairoit de l'*Arabie*. Ces conditions furent très-mal obſervées; parce que les ſoldats Mahométans, qui avoient ſervi les Portugais, auſſi-tôt qu'ils furent hors de la place, furent expoſez en proïe aux gens du Chan, qui les mirent tous à mort, ſans que les Anglois puſſent les délivrer de leurs mains, ou plûtôt ſans s'en mettre beaucoup en peine. La plus grande partie des Portugais furent relâchez & renvoïez à *Ormuz*, mais ſans armes & ſans bagage, qui leur furent ôtez à leur embarquement. *Ruy Freira*, avec quelques-uns des principaux, fut retenu par les Anglois dans leurs vaiſſeaux, quoique libre en aparence & fort bien traité, même dans le deſſein de le renvoïer à ſes gens; mais à *Goa* dans les Indes, & loin d'*Ormuz*, de crainte qu'un ſi vaillant Capitaine, dans la guerre du Golfe Perſique ne leur fit reſſentir le mal qu'ils lui avoient procuré. Quelqu'uns même d'entr'eux diſoient à leurs meilleurs amis, qu'il

La reddition de la forteresse de Keſen.

qu'il n'étoit pas pour être mis si-tôt en liberté, & que leur dessein étoit de le conduire en Angleterre. On fait un conte, que *Ruy Freira*, parlant des Capitaines Persans, disoit que *Sciahculi Beig*, qui avoit commandé le premier au siége de *Kesem*, avoit préparé & fait cuire la viande, qu'*Immamculi Beig*, qui étoit venu le dernier, n'avoit eu la peine que de la manger. Et néamoins le Chan ne vit pas de bon œil *Sciahculi Beig*, comme s'il n'eut pas bien travaillé; & *Imamculi Beig*, qui se trouva avec les Anglois à la prise de cette place, en reçût tout l'honneur. Le Chan eut un grand desir de voir *Ruy Freira*, & en fit de grandes instances, dans le dessein, s'il l'avoit dans sa puissance, de le conduire au Roi de Perse. Mais les Anglois ne voulurent jamais le mettre à terre, encor moins entre les mains des Infidèles. Ce qui obligea le Chan, pour satisfaire un peu sa curiosité, d'envoïer son grand Vizir, qui est celui que nous apellons Conseiller, ou Auditeur, dans les vaisseaux des Anglois, seulement pour voir ce généreux Capitaine, & lui en faire raport. Si le courier *Ghulamali*, qui nous avoit acompagné depuis *Hispahan* jusqu'à *Ciuciululion*, a dit la vérité, qui s'est vanté, comme je l'ai oüi dire, qu'il s'étoit trouvé present, & qu'il avoit servi d'interprete: quand le Vizir entra dans le vaisseau, *Ruy Freira* fit semblant de dormir, & puis de s'étendre comme s'il se fut éveillé, sans daigner se lever de son lit, & ne lui parla jamais que couché, en termes altiers & pleins d'arrogance; ce que je croi d'autant plus facilement, que

Arrogance Portugaise.

je

je sai que c'est une des bizareries naturelles à cette nation. Après la prise de *Kesem*, sans perdre de tems, on marcha droit contre *Ormuz*; tant la flote Angloise, que l'armée Persane, qui passa en de petites barques, n'aïant rien qui lui empêchât la liberté de la mer. Ces nouvelles avoient déja été aportées à *Lar* par des couriers, avant que je les eussent aprises de la bouche de *Jacob*; & on avoit fait des réjouissances publiques pour la prise de *Kesem* au son des flûtes, qui joüérent tour le long d'un jour; mais outre qu'elles étoient mêlées de plusieurs faussetez, que la populace faisoit courir, je ne les avois reçûës que confusément. J'apris au vrai comme l'afaire s'étoit passée, de *Jacob*, qui aïant été l'interprete des Anglois, l'avoit euë entre les mains, & maniée entiérement, telle que je viens de vous l'exposer. Il me confirma de plus, ce que j'avois prévû il y a quelque-tems, qu'*Elie*, jardinier des Peres Carmes - Déchaussez d'*Hispahan*, Chrétien caché, que les Mahométans nommoient *Hussein*, avoit été pris, par son indiscrétion, sur les côtez de Perse, chargé de quelques lettres qu'il portoit à *Ormuz* de la part de ces Peres. Le Chan les fit lire aux Anglois; & comme elles ne contenoient que des afaires particulières de leur maison, il n'étoit pas dans la volonté de faire aucun mal au porteur, si elles n'eussent point parlé de cét *Elie*, & de trois de ses parens, que les Peres avoient rendus Chrétiens un peu auparavant, & qu'ils envoïoient à *Ormuz*, pour les retirer entiérement de la puissance & des erreurs de Mahomet; dans un tems

tems fort peu à propos, vû la conjonċture & l'état present des afaires publiques. Le Capitaine des Anglois, *Eduard Monoz*, franc hérétique, & ennemi mortel dans son cœur de nos Religieux, s'étant trouvé present à la leċture de ces lettres, parla de cette afaire au Chan, en des termes si desavantageux à nos Peres, que ce Prince prit aussi-tôt la résolution de faire mourir le porteur, comme il fit, & d'en écrire à Sa Majesté, pour l'animer contre les Peres, & les autres complices convertis à notre foi.

Fin du Tome V.

TABLE

TABLE
DES MATIERES

Contenuës dans le cinquiéme Volume des Voïages de Pietro della Vallé.

A.

Ajour-

Abbas

B.

C.

Calom-

Diver-

E.

G.

Gril-

H.

I.

Ibérie

Kusch,

L.

M. Mah-

M.

ses

N.

Omar

O.

P.

Q.

R.

T.

à leur

V.

Z.

Fin de la Table du Tome V.


CANTON DE VAUD
BIBLIOTHÈQUE CANTONALE


DE F. C. DE LA HARPE

